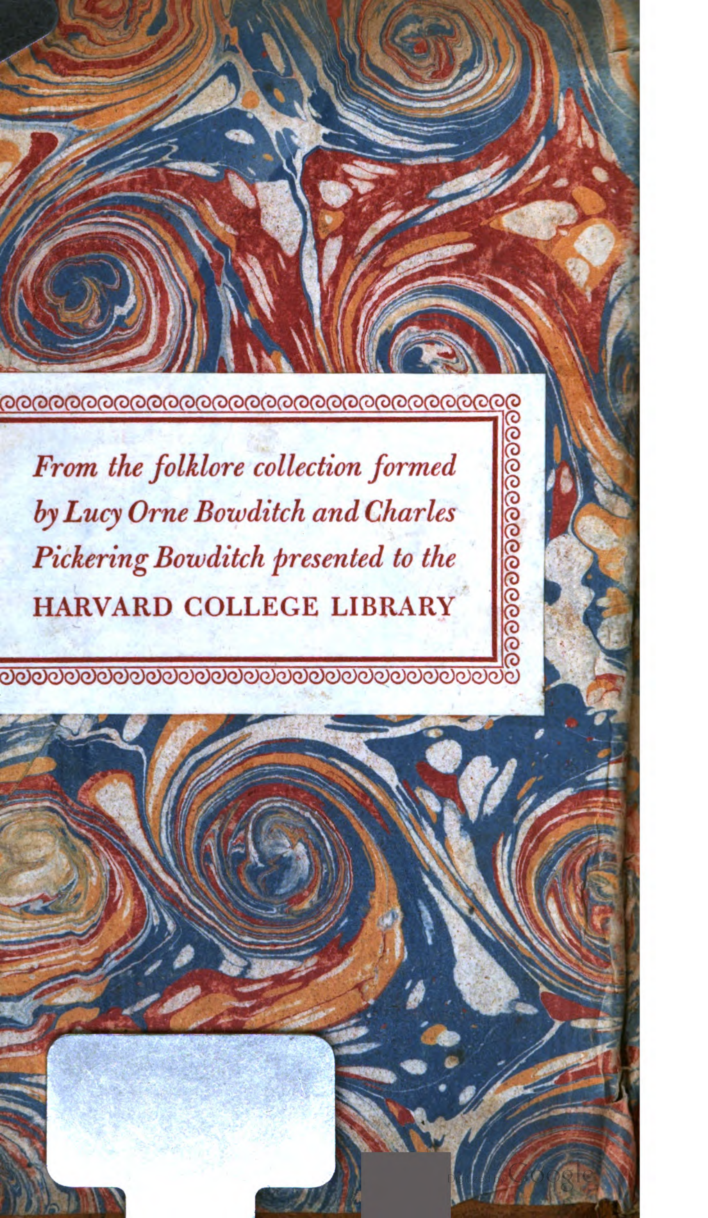

NEDL TRANSFER
HN 6M6W K


From the folklore collection formed
by Lucy Orne Bowditch and Charles
Pickering Bowditch presented to the
HARVARD COLLEGE LIBRARY
Digitized by Google



LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DOUXIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LA TOUR TÉNÉBREUSE ET LES JOURS LUMINEUX, Cont Anglois, par Mademoiselle L'HÉRITIER.

SAVOIR:

Ricdin-Ricdon. La Robe de ſincérité.

LES AVENTURES D'ABDALLA, fils d'Anif ou ſon voyage à l'île de Borico, traduction d l'arabe.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME DOUXIÈME.



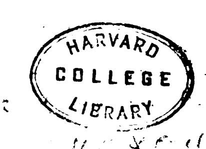
A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

LA TOUR TENEBREUSE, ET LES JOURS LUMINEUX.

CONTES ANGLOIS.

L'INTRÉPIDE Richard, roi d'Angleterre, après avoir cent fois signalé son courage dans la Palestine avec le vaillant Philippe Auguste, roi de France; après s'être couvert encore d'une nouvelle gloire depuis le départ de ce monarque, avoit été obligé de reprendre la route de ses états, dont l'esprit de faction & de révolte s'étoit presqu'entièrement emparé. Mais comme ce prince, qui avoit de puissantes raisons pour ne pas se faire connoître en Allemagne, traversoit déguisé, ce vaste pays, il avoit tout-à-coup disparu, sans qu'on pût savoir en aucune manière ce qu'il étoit devenu. En vain les chefs de ce qui lui étoit resté de fidelles sujets avoient fait des perquisitions exactes pour découvrir le

lieu où il pouvoit être caché : ils n'en avoient appris aucunes nouvelles ; & après seize mois de peines inutiles, ils avoient enfin presque perdu l'espérance de retrouver ce roi généreux, & avoient renoncé au dessein de le chercher : ce qui n'avoit pas donné une joie médiocre au prince son frère, comte de Mortagne & de Lancastre, qui fomentoit secrètement la faction des rebelles, & avoit inspiré, par des voies cachées, la résolution qu'on avoit prise de ne plus faire de perquisitions de Richard.

Le savant Blondel de Nesle, fut le seul qui ne put se résoudre à abandonner ce soin. Ce gentil-homme françois devoit sa fortune au roi Richard, à qui il s'étoit donné, il y avoit plusieurs années, par la permission du roi Philippe Auguste. Animé de zèle & de reconnoissance pour un illustre maître à qui il devoit tout le bonheur de son sort, il étoit résolu de parcourir sans cesse le monde, jusqu'à-ce qu'il eût découvert quelle étoit la destinée de ce prince. Blondel avoit déjà fait tout le tour de l'Europe sans avoir recueilli le moindre fruit de ses travaux. Il avoit commencé ses voyages par l'Allemagne, avoit ensuite

traversé l'Italie, la France, & divers autres pays; & puis enfin étoit encore revenu en Allemagne.

Après en avoir parcouru toutes ses provinces, pendant un temps assez considérable, un jour qu'il se trouva dans la ville de Lintz en Autriche, comme, selon sa coutume, il raisonnoit avec son hôte, il apprit qu'il y avoit assez proche de la ville, à l'entrée d'un bois, une tour antique extrêmement forte, dans laquelle il y avoit un prisonnier qu'on gardoit avec beaucoup de soin. Blondel tressaillit à cette nouvelle; un secret pressentiment sembla lui annoncer que ce prisonnier étoit le roi d'Angleterre; & il ne songea plus qu'à chercher à s'éclaircir si son pressentiment étoit juste. Il porta donc aussi-tôt ses pas au pied de cette tour, dont le seul aspect faisoit frémir. Il fit connoissance avec un paysan qui alloit souvent y porter des vivres, & le questionna beaucoup. Mais quoiqu'il fît bien des libéralités à ce paysan pour l'engager à ne lui rien taire, & que ce bon homme lui déclarât en effet tout ce qu'il savoit, il ne put lui dire le nom ni la qualité du prisonnier; il lui apprit seulement qu'il étoit gardé avec une

grande exactitude, & qu'il n'avoit de communication avec qui que ce fût, qu'avec le concierge & les domestiques de cet homme. Il lui dit encore que ce prisonnier n'avoit point d'autre divertissement, que de regarder assez souvent dans la campagne au travers d'une petite fenêtre grillée, qui étoit la seule qui éclairoit son appartement. Il lui fit ensuite à sa manière une description de toute la tour, qu'il lui dit être un séjour affreux, & dont tous les appartemens & les escaliers étoient si noirs, qu'il falloit en plein jour des flambeaux pour s'y conduire. Blondel écouta avec une attention extrême tout ce que lui dit le paysan, & chercha à en profiter; mais quoiqu'il prît diverses sortes de déguisemens, & qu'il donnât la torture à son esprit, il n'avançoit rien dans la découverte qu'il souhaitoit.

Enfin, un jour qu'il se promenoit à l'entrée du bois, du côté de la tour, il entendit tousser quelqu'un à la petite fenêtre dont le paysan lui avoit parlé. Plein de l'espérance que ce pouvoit être son cher maître, il brûloit du désir de voir le prisonnier au visage; mais la petitesse & la hauteur de la fenêtre grillée ne lui permet-

toient pas de se flatter qu'il pourroit avoir ce plaisir; il voyoit bien qu'il ne lui étoit pas plus permis de chercher à entrer par ses discours dans quelques éclaircissemens avec ce prisonnier; il n'auroit pu s'en faire entendre qu'en parlant extraordinairement haut: ce qui n'auroit pas manqué d'être remarqué des gardes & du concierge de la tour, & de leur donner de la défiance; &, pour être en état de servir utilement le prisonnier, il ne falloit pas qu'on s'apperçût qu'il eût dessein d'avoir la moindre intelligence avec lui. Dans l'agitation que lui donnoient toutes ses pensées, sa présence d'esprit ne l'abandonna point. Il se souvint qu'il avoit autrefois composé le commencement d'une chanson dont le roi d'Angleterre avoit achevé les cinq derniers vers. Il savoit que ce prince s'étoit très-diverti de ce jeu d'esprit; ainsi il ne doutoit point qu'en quelque lieu qu'il fût, il n'en eût conservé la mémoire. Dans cette persuasion, il crut que c'étoit-là un sûr moyen pour découvrir si le prisonnier étoit le roi Richard; &, plein de cette idée, malgré la situation inquiète où il étoit, il ne laissa pas de trouver de la voix, &

chanta fort haut & fort agréablement ces quatre vers :

Corise a beau m'être sévère,
Je resterai toujours dans son charmant lien;
Elle est pour mon amour indifférente & fière,
Mais du moins elle n'aime rien.

Après avoir chanté ces quatre vers, Blondel s'arrêta tout court, & entendit, avec ravissement, qu'une voix qui venoit de la petite fenêtre, continuá ainsi sa chanson, la reprenant à l'endroit où il l'avoit laissée.

Puisque de mes rivaux elle fuit l'entretien,
J'aime mieux en souffrir des rigueurs éternelles,
Que de soupirer pour ces belles
Qui flattent de leur tendre choix
Cinq ou six amans à la fois.

Blondel fut transporté de joie, étant convaincu par ces vers, & par le son de la voix qu'il venoit d'entendre, que c'étoit le roi son maître qui étoit renfermé dans cette tour : il ne songea donc plus qu'à s'y introduire. Pour y parvenir, il se déguisa mieux que jamais, & apprit diverses nouvelles touchant le concierge & sa famille ; il sut que cet homme avoit une fille qu'il aimoit fort, à qui il souhaitoit beaucoup

de faire apprendre à chanter ; il fut encore que ce concierge avoit un domestique dangereusement malade, & cherchoit quelqu'un pour remplir sa place. Habillé d'une manière qui convenoit à l'état dans lequel il se disoit être, Blondel alla s'offrir au concierge pour le servir, & n'oublia pas d'annoncer qu'il savoit la musique. Sa physionomie plût si fort à toute la famille, qu'il fut aussi-tôt accepté, & dès le jour même qu'il fut reçu domestique dans cette maison, son nouveau maître le mena avec lui porter à manger au prisonnier dont il souhaitoit la vue avec tant de passion. Quel ravissement pour le fidelle Blondel, quand il reconnut les traits augustes d'un grand roi, pour qui il se sentoit un attachement si ardent & une reconnoissance si vive ! Le roi, à qui la chanson de Blondel avoit extrêmement réveillé les idées sur son sujet, le reconnut dès qu'il se présenta à ses yeux, & n'eut guère moins de joie qu'en avoit ce zèlé favori ; mais tous deux cachèrent parfaitement bien les mouvemens de leur ame au concierge. Cependant cet homme, qui naturellement étoit fort paresseux, se remit bientôt entièrement sur Blondel du soin d'aller dans la chambre du

prisonnier lui porter ses besoins. Il prit une confiance extrême en ce nouveau domestique, qui lui paroissoit plein d'esprit & de prudence ; d'ailleurs, il étoit si persuadé de l'excellence des serrures de la tour, & de la fidélité des gardes, qu'il comptoit que si l'on osoit jamais tenter de sauver le prisonnier, ce seroit toujours inutilement. Il se contenta de dire à Blondel, que c'étoit un criminel d'état qui lui étoit bien recommandé ; que, du reste, il étoit fort doux & fort civil, & qu'il se faisoit un grand plaisir qu'il ne manquât de rien. Blondel eut donc la touchante satisfaction de parler au roi seul à seul. Il pensa expirer de joie aux pieds de son maître. Ce prince le releva avec bonté, l'embrassa avec tendresse, & lui dit cent choses obligeantes. Richard brûloit d'impatience de savoir de quelle manière Blondel avoit découvert sa prison, & comment il s'y étoit introduit ; il lui en rendit compte en peu de mots ; & après qu'il l'eut assuré qu'il avoit encore beaucoup de fidelles sujets en Angleterre, & qu'il eut ajouté qu'il ne doutoit pas, que, dès qu'on sauroit certainement de ses nouvelles, le parti du prince son frère ne se dissipât, il de-

manda au roi par quelle triste aventure il avoit perdu la liberté. C'est par un trait de perfidie étrange, répondit ce prince. Mais, mon cher Blondel, ajouta-t-il, comme il ne faut pas que tu demeures si long-temps avec moi, de crainte qu'on ne soupçonne notre intelligence, je te ferai une autre fois le récit que tu souhaites. Blondel entra dans les sentimens du roi, & se retira; mais comme les talens qu'il avoit pour le chant & pour les instrumens, car il jouoit aussi délicatement du cistre & du manicordion, qu'il chantoit agréablement; comme ses talens en musique, dis-je, lui donnoient un grand lustre chez tous ceux qui habitoient la tour, le roi feignit d'en être frappé aussi, & pria le concierge de permettre qu'il vînt souvent auprès de lui chanter & jouer des instrumens, pour adoucir un peu, disoit-il, les ennuis de sa prison. Le concierge y consentit avec plaisir; ainsi l'on ne fut plus surpris de voir Blondel rester des temps assez longs auprès du prisonnier. Il ne s'y amusoit pas aux exercices de la musique; il écoutoit avec une avide attention les discours de son illustre maître, & répondoit aux questions qu'il lui faisoit. Mais

pour satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre la manière dont le roi étoit devenu captif, un jour ce prince lui parla ainsi :

Quelque temps après le départ du roi de France, j'eus un grand démêlé avec Léopold, duc d'Autriche. Le bonheur que j'avois eu de faire la conquête du royaume de Chypre en si peu de temps, & la gloire que je m'étois acquise en partageant avec le roi de France l'heureux succès des armes chrétiennes en Syrie, avoient fait naître dans le cœur de Léopold une envie secrète, dont il lui échappoit assez souvent des mouvemens qu'il cherchoit à couvrir par d'autres prétextes ; ainsi qu'il fit pendant le cours du démêlé que nous eûmes, dans lequel ce prince, qui avoit cependant tout le tort de son côté, agit avec un emportement si étrange, qu'il paroissoit forcené. Comme j'avois la justice pour moi, tout ce qu'il y avoit dans la Palestine de princes & de seigneurs croisés prirent mon parti ; & l'emporté Léopold, sans en avertir personne, s'en retourna brusquement en Allemagne. L'empereur est, comme tu sais, mon implacable ennemi depuis long-temps. Le duc d'Autriche,

qui ne cherchoit qu'à me nuire, réveilla sa haine, en lui disant que quand les princes croisés s'étoient rendus maîtres de la ville d'Acre, mes troupes avoient effacé les armes impériales de plusieurs endroits de cette ville pour y placer les miennes. L'empereur & le duc formèrent contre moi mille projets de vengeance, & résolurent de tout mettre en usage pour les exécuter; & pour cet effet, ils renvoyèrent de leurs émissaires dans la Palestine, & gagnèrent, par de grosses sommes d'argent, Varnery, un de mes domestiques. J'ai su depuis toutes ces particularités par une voie que je te dirai bientôt.

Cependant tous les princes croisés marquoient toujours pour moi une estime & une déférence qui me combloient de gloire, & ils avoient une confiance dans ma conduite, qui ne contribuoit pas peu à faire réussir ce que nous entreprenions. La prise de Gaza, celle de Jaffa, & la grande victoire que nous remportâmes sur Saladin, firent en Asie & en Europe un bruit fort glorieux pour nous; & je me préparois à aller mettre le siége devant Jérusalem, lorsque je reçus la nouvelle des troubles d'Angleterre. La fatalité de ces troubles

féditieux me donna le chagrin que tu peux t'imaginer, voyant que la néceffité de ma préfence en mon royaume m'alloit obliger à abandonner le cours de mes conquêtes dans la Paleftine : car tu fais que les plus zèlés fujets que j'euffe en Angleterre m'écrivirent de hâter mon retour au plutôt; & tu te fouviens, fans doute, que tu n'étois pas des moins ardens à me marquer qu'il te paroiffoit abfolument néceffaire.

Je me réfolus donc à ce départ; & après avoir fait une trêve avec Saladin, & remis le foin de toutes les affaires de l'Afie au comte de Champagne, je m'embarquai : mais une violente tempête m'ayant pouffé vers la Dalmatie, & fait échouer fur les côtes de ce pays : le malheur de mon naufrage fut caufe que je me vis obligé de continuer ma route par l'Allemagne, & je me déguifai pour la traverfer. Comme ma fuite étoit réduite à un très-petit nombre de perfonnes, & que je n'ignorois pas les mauvais fentimens que l'empereur & le duc d'Autriche avoient à mon égard, je crus que la prudence vouloit que je priffe cette précaution, elle fût cependant inutile; le traître Varnery donna avis au

duc d'Autriche de toutes mes démarches; & malgré mon habit de marchand, je fus arrêté proche de Vienne, comme j'étois dans un bois éloigné du village dans lequel Varnery avoit envoyé tous mes gens, ſous des prétextes qui regardoient mon ſervice, & étoit reſté ſeul auprès de moi. Ce fut en vain que je voulus me défendre contre les gens de Léopold, ils m'enveloppèrent malgré ma réſiſtance. Dès que ce perfide duc m'eut en ſon pouvoir, il me remit ſous celui de l'empereur, à qui je fis vainement demander une conférence, il ne voulut jamais me l'accorder. J'allois oublier de te dire que dans le temps qu'on me remettoit des mains de Léopold dans celles de l'empereur, j'entendis par haſard un entretien de ce duc avec Varnery, par lequel j'appris toute la trahiſon de ce perfide domeſtique, qui ſe préparoit encore à donner ſur mon ſujet de nouvelles inſtructions à l'empereur : j'écrivis cependant à ce prince, que quoiqu'il fût vrai que n'ayant aucune guerre ni avec lui, ni avec le duc d'Autriche, ma détention étoit abſolument contre la bonne foi & le droit des gens, je ne laiſſerois pas néanmoins de me ſoumettre de bonne grâce à ma deſti-

née, & que je lui payerois exactement la rançon à laquelle il me mettroit ; mais que je le priois de la fixer promptement, parce que j'avois des affaires pressantes qui me rappeloient dans mes états. L'empereur ne daigna pas répondre à ma lettre ; & me fit dire insolemment qu'il ne bornoit pas la vengeance qu'il vouloit prendre de moi à la peine légère de payer une rançon ; mais que, puisqu'il étoit le maître absolu de mon sort, personne au monde ne sachant ce que j'étois devenu, il me feroit passer ma vie entière en prison, sans que qui que ce fût de mes amis ni de mes sujets pût jamais apprendre de mes nouvelles.

Cette cruelle réponse m'affligea beaucoup d'abord ; mais ensuite mettant ma confiance dans la protection du ciel, je me persuadai que sa justice ne me laisseroit point passer mes jours dans une obscure prison, puisque je n'avois jamais fait aucune action qui me dût attirer ce malheureux sort : j'espérai donc que quelque coup de la providence me tireroit de ma captivité ; & comme tu sais que par mon tempérament, je ne m'abandonne que bien difficilement à un violent chagrin, j'ai supporté un temps assez long ma destinée avec constance, & cherché même à

charmer les ennuis de ma prison en m'amusant à composer divers contes & diverses petites histoires galantes, dans le même goût que tu sais que j'en ai composé dans ma première jeunesse. Mais, malgré la disposition que j'ai à bien espérer de toutes sortes d'évènemens, & malgré ma fermeté naturelle, la longueur de ma prison, & toujours dans l'impossibilité d'en avertir mes amis, épuisoit enfin ma constance: je voyois les mois s'écouler sans qu'il arrivât aucun changement à mon triste sort; j'atteignis une année toujours en même situation; & depuis quelques mois j'avois la douleur de me voir encore prêt à en atteindre une autre. Une si longue suite de malheurs avoit enfin triomphé de la force de mon ame, & j'allois entrer dans le dernier désespoir sans ton arrivée ici; mais puisque le ciel a daigné rapprocher de moi un cœur généreux qui m'est aussi dévoué que le tien, je veux me redonner entièrement au penchant naturel que j'ai à la joie: je sens renaître toute mon espérance; je suis persuadé que par tes soins, je ne serai pas long-temps à recouvrer la liberté.

Blondel répondit avec autant d'esprit que de zèle à toutes les choses obligeantes que

lui dit le roi. Ensuite, il rendit un compte exact à ce prince de la situation des affaires de son royaume : il l'informa à fond des procédés de tous les seigneurs Anglois qui lui étoient restés fidelles, & ne lui fit pas un détail moins instructif des intrigues cachées & des cabales ouvertes de ceux qui étoient animés de l'esprit de rébellion ; & puis cherchant par générosité à justifier le comte de Mortagne : je vous assure, seigneur, poursuivit-il, que le prince votre frère ne s'est point avisé, de propos délibéré, de former des partis contre votre autorité : l'insolence du chancelier, dont l'équité de vos ordres & le zèle de vos barons ont déjà puni l'audace, a d'abord engagé le comte de Mortagne, presque malgré lui, dans des mouvemens ; puis ensuite les sollicitations secrètes du roi de France, & les brillantes promesses de ce monarque ont achevé d'entraîner ce comte dans quelques pratiques contraires à l'obéissance qu'il vous doit ; mais on voit bien qu'il a honte lui-même de son égarement, puisqu'il n'entre dans ces intrigues factieuses que couvertement, & que sa raison désavoue en public les démarches injustes qu'une aveugle ambition lui fait faire en secret. Tu n'as pas be-

soin, répondit Richard, de chercher à excuser auprès de moi les ambitieux égaremens du comte de Mortagne; dès que je serai libre, & que j'aurai recouvré toute mon autorité, je n'écouterai que les sentimens de la nature, qui me parleront en faveur d'un frère à qui il sera beau de pardonner quand il ne sera plus en état de me nuire; mais tant que je serai captif, & que je verrai en Angleterre un parti de séditieux, je veux que tout ce que j'ai de fidelles sujets regardent & traitent le comte de Mortagne comme un ingrat à son frère & un rebelle à son roi. Il est vrai, seigneur, répartit Blondel, que vos bontés & vos procédés généreux redoublent bien le crime dont le comte de Mortagne est coupable envers vous; car jamais roi n'a comblé son frère de tant de marques d'amitié & de tant de bienfaits magnifiques, que vous en avez comblé ce prince. Tout le monde se souvient que quelques démarches imprudentes que lui avoit fait faire une jeunesse un peu trop légère, du temps du feu roi votre père, lui avoient fait perdre les bonnes grâces de ce monarque, qui, l'ayant voulu punir en ne lui donnant aucun appanage, lui avoit fait acquérir par toute l'Europe le désagréable sur-

nom de Jean-sans-Terre. On se souvier même, seigneur, que quand vous parvîn tes à la couronne, non-seulement vous com blâtes ce prince de richesses & de titres mais encore vous l'en accablâtes. On n'. pas oublié, qu'outre le comté de Mortagn & les conquêtes que le roi votre père avoi faites en Irlande, vous lui donnâtes les comtés de Cornouailles, de Den, de Sommerset, de Dorset, de Nottingham & de Lancastre; de sorte qu'il s'en falloit peu que la grandeur de ses biens n'égalât la puissance & la gloire de la couronne. Mais, seigneur, ce sont ces mêmes bontés que vous avez eues pour le comte de Mortagne, qui vous engagent à avoir de l'indulgence pour lui: ce prince vous doit tout le bonheur de sa vie, vous serez ravi de conserver votre ouvrage, la splendeur de son sort est l'effet de votre libéralité, le repos de ses jours sera l'effet de votre clémence. Songeons, répliqua le roi, à me mettre en état de l'exercer cette clémence. Mais, dis-moi, que fait la reine ma mère dans tous ces troubles? N'est-elle pas bien affligée de leur excès, & la reine ma sœur n'en est-elle pas bien touchée aussi? La reine mère, reprit Blondel, est toujours toute pleine de zèle & de

tendresse pour vous; & il seroit à souhaiter, pour le bien de vos affaires, qu'elle eût sur l'esprit des factieux tout le crédit & l'autorité qu'elle devroit avoir: pour la reine de Sicile, quoiqu'elle soit très-chagrine de l'audace des rebelles, elle est encore bien plus affligée d'ignorer le destin d'un frère tel que vous, & à qui elle a de si grandes obligations: mais, seigneur, ajouta-t-il, vous ne me demandez point de nouvelles de la reine Alasie. Ne donne point, répondit le roi, le titre de reine à la princesse Alasie, tu sais qu'elle-même seroit fâchée de le porter, s'il falloit avoir, avec ce titre, véritablement le nom de mon épouse. Cependant, seigneur, répartit Blondel, la princesse Alasie a toujours paru prendre un grand intérêt aux succès de vos armes; mais, seigneur, continua-t-il en souriant, si vous n'êtes pas empressé à me demander des nouvelles de la princesse de France, demandez-m'en du moins de celle de Navarre, car je ne puis croire que toutes vos victoires de Syrie, ni la perte de votre liberté, vous aient fait oublier les charmes de l'aimable Berengere. Je t'avouerai, répliqua le roi, que je rends toujours aux attraits de la princesse de Navarre, la même justice que je leur ai rendu

toute ma vie: mais tu te trompes beaucoup, mon cher Blondel, si tu t'imagines que ses attraits, tout brillans qu'ils sont, aient jamais fait aucune impression sur mon cœur. Quoi, seigneur, reprit Blondel, ce n'est pas la princesse de Navarre qui est cause de l'éloignement que vous avez eu à vous unir d'un lien éternel avec la princesse de France! Non, répondit le roi, la princesse Berengere n'a jamais eu le moindre empire sur mon cœur, malgré l'envie que la reine ma mère a toujours eue de l'y faire règner; mais pour te tirer entièrement de la prévention où tu es à cet égard, je veux bien te confier aujourd'hui un secret; apprends que la charmante princesse de Flandres, épouse de l'heureux comte de Hainaut, est la seule personne qui m'ait jamais inspiré de l'amour, & la seule aussi avec qui les nœuds d'un sacré lien auroient fait le bonheur de ma vie: à présent que tu sais mes sentimens, ajouta Richard, c'est à toi à m'informer de tout ce que tu sais de la situation où est cette adorable comtesse. Quand j'apprends, repliqua Blondel, que c'est la comtesse de Hainaut qui est l'objet de votre tendresse, je vous plains beaucoup, seigneur; car cette comtesse paroît fort attachée au comte

comte son époux, & vit avec lui dans une parfaite union. Il est vrai cependant, que quelque beauté qu'ait cette princesse, on voit sur son visage & dans toutes ses manières une certaine langueur, qui pourroit bien être l'effet de quelque passion malheureuse; ainsi, seigneur, j'ai grand penchant à croire que vous êtes tendrement aimé de la belle comtesse de Hainaut, & que pendant que vous avez toute son inclination, elle n'est attachée à son époux que par les seuls sentimens que lui inspire sa vertu. Hélas! s'écria le roi, tu devines juste! Et c'est ce qui fait ma douleur & ma joie dans une passion si tendre: je sais que la princesse que j'adore partage mes maux; je sais qu'elle soupire en secret du nœud fatal qui l'attache à un autre que moi; mais si je sens mille douceurs d'avoir les vœux de cette admirable personne, je souffre aussi une douleur mortelle des chagrins où elle se livre, car je sais que par sa vertu délicate, elle se fait sans cesse des reproches de ne pouvoir mettre d'accord son cœur & sa foi. J'ai remarqué, en effet, reprit Blondel, qu'elle est dans une grande mélancolie: j'ai passé à sa cour depuis peu, & la confidence dont vous venez de m'honorer, seigneur,

me fait faire à présent des réflexions que je n'avois point faites dans cette cour : la comtesse me demanda des nouvelles de votre sört avec un empressement particulier ; & lorsque je lui eus répondu qu'on étoit toujours dans une triste incertitude sur ce que vous étiez devenu, elle garda le silence, & parut dans un accablement extrême. Dans le temps, je ne fis point à ces choses les attentions qu'elles méritoient qu'on y fît ; mais en ce moment je suis persuadé que vous êtes plus chéri que jamais de la charmante comtesse de Flandres. Je crois, seigneur, continua Blondel, que vous vous doutez bien qu'on donne aujourd'hui ce nom à la princesse que vous aimez. Dès qu'on a su certainement en Europe que l'Asie avoit vu mourir Philippe, comte de Flandres, Baudouin, comte de Hainaut, voyant son épouse héritière de cette belle souveraineté, par la mort de son frère, expiré sans enfans, a quitté le nom de comte de Hainaut, pour prendre celui de comte de Flandres ; & tout le monde admire le sort du comte Baudouin, qui, par son heureuse étoile, se trouve l'époux d'une si belle princesse & d'une si riche héritière ; mais quand on vante le bonheur de ce comte, c'est



D'où vient, ma bonne Femme, que vous maltraitez si fort cette jeune Fille.

Marillier dir. de Ghendt Sc.

qu'on ignore qu'il ne posséde point le cœur de son aimable épouse, qui n'est uniquement rempli que de l'image du grand roi Richard. Hé, que me sert, s'écria ce prince, la tendresse de ses sentimens, puisque pour l'intérêt de sa gloire, qui par la pureté de mon ardeur m'est plus chère que la mienne propre, je ne puis même aspirer à être heureux ! Il faut espérer, dit Blondel, que la fortune fera naître quelques évènemens qui vous seront favorables : vous & la comtesse de Flandres avez tous deux trop de vertus & trop de qualités aimables pour mener toujours une vie traversée par des malheurs, & il est sûr que le ciel donnera sa protection à une tendresse aussi noble & aussi innocente qu'est la vôtre. Fasse ce juste ciel, s'écria de nouveau le roi, que tu prédises juste ! J'aime à m'en flatter ; tu sais avec quelle facilité je m'abandonne à l'espérance : je veux bien me livrer aujourd'hui à ses plus agréables idées ; mon esprit & mon cœur, mortellement fatigués de ce que le désespoir leur a fait souffrir, resaisissent avidement tout ce qui peut leur donner l'image d'un heureux avenir : je vais même chercher à me divertir du passé ; je vais rappeler le souvenir de tous ces doux momens

que nous paſſions toi & moi à nous entretenir de l'hiſtoire & de la poéſie, & je veux repaſſer dans ma mémoire ces vers ſi galans & ſi tendres que tu me venois montrer quand tu les avois compoſés pour la jeune Berthelide. Mais, dis-moi, ajouta Richard, des nouvelles de cette charmante perſonne, & ſi tu n'as point enfin ſu vaincre ſon indifférence? Seigneur, répondit Blondel, un peu déconcerté, j'ai à vous rendre compte de tant de choſes importantes qui regardent votre ſervice, que vous me permettrez bien de ne pas employer à des bagatelles qui aient rapport à moi, les précieux momens qu'on me permet de reſter auprès de vous : je commence même à m'appercevoir que j'y reſte peut-être trop aujourd'hui; il faut donc que je m'arrache à préſent à ce bonheur, pour être en état de me le conſerver. Je conſens que tu me quittes, reprit Richard, quand tu m'auras dit ſi tu ne ſais point ce qu'eſt devenu le comte d'Eſtanfort, que Varnery avoit écarté de moi lorſque je fus pris? Non, Seigneur, répondit Blondel, on ne ſait aucune nouvelle de ce comte, ce qui m'eſt très-ſenſible.

Après ces mots, Blondel quitta le roi, & s'en alla remplir les emplois auxquels la

figure qu'il faisoit dans la maison du concierge l'engageoit; il continuoit à se faire considérer de plus en plus de cet homme & de toute sa famille; & en très-peu de temps il s'acquit auprès d'eux une si parfaite confiance, qu'on l'auroit vu passer des demi-journées entières avec le prisonnier qu'on n'en auroit pas eu la moindre inquiétude. Il profitoit en habile homme de cette disposition favorable; mais quelques soins qu'il se donnât, & quelques secrettes tentatives qu'il fît pour découvrir des moyens de faire sauver Richard, il n'en pouvoit entrevoir encore aucune apparence, & son bonheur ne se bornoit alors, qu'à sentir la douceur de consoler ce prince, & le plaisir de lui faire oublier quelquefois, dans ses entretiens, les chagrins & les incommodités que lui causoit son affreuse prison.

Un jour qu'il savoit qu'il pourroit rester long-temps avec cet héroïque maître, il lui dit: Je n'ai pas oublié, seigneur, que vous m'avez fait la grâce de me dire, que vous avez composé dans cette ténébreuse tour divers contes & diverses petites histoires. J'espère que cette même bonté qui vous engageoit autrefois à me faire part des excellentes productions de votre esprit, vous

portera encore à m'honorer de cette marque de votre bienveillance. Je t'avoue, répondit le roi, que je me ferai un plaisir de te lire ou de te raconter toutes les fables de différentes espèces que j'ai composées ici : on ne m'a jamais laissé manquer des choses dont on a besoin pour écrire ; cet amusement m'a été d'un grand secours : je t'assure, que si le divertissement qu'il donne ne m'avoit pas soutenu, il est de certains momens où je serois expiré d'ennui. Je vais donc te faire part des seuls plaisirs que m'ait pu permettre mon loisir forcé. Après ces mots, le roi récita à Blondel un conte, dont je vais rapporter tout le fond & la substance ; mais je n'en conserverai pas les termes ni les narrations trop étendues : je me croirai cependant permis d'y ajouter quelques petites réflexions ; mais en même-temps j'en retrancherai diverses circonstances, qui ne feroient pas du goût de notre siècle ; ce n'est donc pas le roi Richard qui parle, c'est moi.



RICDIN-RICDON.

CONTE.

DANS un des plus beaux royaumes de l'Europe, dont les hiſtoriens, cependant, ne marquent point le nom, régnoit un prince, qui, par ſon équité, la droiture de ſon ame, & ſon amour paternel pour ſes ſujets, s'étoit acquis le glorieux ſurnom de roi Prud'homme, qui, dans ces temps-là, ſignifioit parfaitement roi plein de probité & d'honneur. Ce roi étoit uni à une épouſe qui avoit auſſi beaucoup de vertu; & comme cette princeſſe, qui étoit naturellement vive & agiſſante, s'occupoit ſans ceſſe à quelqu'amuſant travail, le peuple l'avoit ſurnommée la reine Laborieuſe. Ce roi & cette reine n'avoient qu'un fils unique, dont les inclinations n'étoient pas dans le fonds moins portées à la vertu que ceux dont il avoit reçu la naiſſance; mais comme ce jeune prince, qui tenoit de la vivacité de la reine ſa mère, n'avoit point encore d'occupation, il en cherchoit dans les plaiſirs, & il marquoit tant de goût pour le

bal, les ſpectacles, les carouſels, les magnifiques parties de chaſſe, & en un mot il étoit ſi empreſſé pour tout ce qui pouvoit contribuer à lui fournir des divertiſſemens agréables, qu'on l'avoit ſurnommé le prince Aimant-joie.

Le roi & la reine, qui voyoient que les plaiſirs qui l'amuſoient étoient innocens, ne s'oppoſoient point au penchant qu'il avoit pour eux, & comptoient que l'empreſſement un peu trop ardent qu'il avoit à les faire naître, ſe paſſeroit avec ſa première jeuneſſe. Du reſte, ce prince étoit d'une figure très-aimable, & faiſoit voir par toutes ſes actions qu'il n'avoit pas l'eſprit moins rempli de pénétration que de feu.

Ce qui ſurprenoit tout le monde, c'eſt qu'un jeune prince ſi vif ne fût point encore amoureux, & ne fît point entrer les amuſemens de cœur au nombre de ceux auxquels il étoit ſi ſenſible. Mais les fêtes galantes & la chaſſe faiſoient ſeules l'objet de ſes déſirs; & lui fourniſſoient ſeules de certains plaiſirs qui lui paroiſſoient fort piquans, par leurs nouveautés ſingulières & par leur variété. Quelquefois en courant un cerf, il s'égaroit de ſa ſuite, & quelquefois avant que de pouvoir retrouver aucuns de

ſes gens, il ſe ſentoit ſi fortement preſſé de la faim, qu'il entroit chez le premier gentilhomme campagnard, ou chez le premier payſan qu'il rencontroit ſur ſon chemin; & comme ordinairement il ne ſe faiſoit pas connoître, il lui arrivoit ſouvent des aventures bizarres qui le réjouiſſoient beaucoup, & qu'il racontoit au roi ſon pere & à ſa cour avec un plaiſir extrême.

Un jour qu'il s'étoit ainſi écarté de ſes gens, comme il traverſoit un hameau qui paroiſſoit déſert, il vit ſortir d'un jardin champêtre une jeune fille d'une beauté à éblouir, qu'une vieille femme, d'une figure fort déſagréable, traînoit avec violence vers une maiſon ruſtique, qui étoit vis-à-vis le jardin, de l'autre côté de la route publique.

Cette jeune fille avoit à ſon côté une quenouille chargée de lin, & tenoit dans un des pans de ſa robe un amas de fleurs, qu'elle venoit de cueillir dans le jardin; la vieille les lui arracha, les jeta dans le milieu de la route, donna à la belle quelques coups aſſez rudes; & puis la reſaiſiſſant par le bras, lui dit d'un ton plein de fureur : Allons, allons, petite malheureuſe, rentrons vîte dans la maiſon; c'eſt-là que je vous ferai ſentir comme il faut ce que

c'eſt que d'avoir l'inſolence de me déſobéir.

Le prince, qui s'étoit arrêté tout court pour conſidérer ce ſpectacle, s'approcha de la vieille comme elle étoit prête à rentrer dans ſon logis, & lui dit d'un air doux : D'où vient, ma bonne femme, que vous maltraitez ſi fort cette jeune fille ? quelle faute a-t-elle faite, pour s'attirer ainſi votre colère ? La payſanne, qui, naturellement étoit fort emportée & n'aimoit pas qu'on ſe mêlât de ſes affaires, s'apprêtoit à répondre inſolemment au prince ; mais ayant jeté les yeux ſur ſes habits, & jugeant par leur extrême richeſſe que celui qui les portoit devoit être quelque perſonne d'une grande conſidération, elle retint ſon emportement, & ſe contenta de lui répondre d'un ton aigre : Seigneur, je querelle ma fille, parce qu'elle fait toujours le contraire de ce que je lui dis : je voudrois qu'elle ne filât point, & elle file depuis le matin juſqu'au ſoir, encore eſt-ce avec une diligence qui n'a point ſa pareille ; & je ne lui fais toutes les réprimandes que vous voyez, qu'à cauſe qu'elle file trop. Comment, dit le prince, eſt-ce là un ſujet pour gronder ainſi cette pauvre enfant ? Ah ! vraiment ma bonne femme, ſi vous haïſſez les

filles qui se plaisent à filer, vous n'avez qu'à donner la vôtre à la reine ma mère, qui se divertit si fort à cet amusement, & qui aime tant les fileuses; la reine fera la fortune de votre fille. Hélas! seigneur, répondit la vieille, si cette mijorée-là, avec sa belle adresse, vous paroît si propre pour notre bonne reine, vous n'avez qu'à l'emmener tout-à-l'heure, si bon vous semble, car il y a long-temps qu'elle me pèse sur les épaules, & que j'ai envie d'en être défaite.

Comme elle achevoit ces mots, une partie de la suite du prince vint le rejoindre: il dit à un de ses valets de chambre de mettre la belle en croupe derrière lui. Cette jeune personne avoit encore le visage couvert des larmes que les menaces de la vieille lui avoient fait répandre, mais ses pleurs ne déroboient rien à ses charmes. Le prince cherchoit à la consoler, en l'assurant qu'avec l'adresse dont elle étoit partagée, elle ne manqueroit pas de s'attirer abondamment les bienfaits de la reine. La pauvre fille cependant, étoit si éperdue de se voir entourée de tant d'hommes, qu'elle n'entendoit pas la moitié de ce qu'on lui disoit. Sa mère la vit partir sans témoigner prendre la moindre part à son sort; mais les habi-

tans du hameau trouvoient qu'ils n'avoient pas d'aſſez grands yeux pour la conſidérer au milieu de tous ces ſeigneurs couverts d'or : ils ſurent des petits officiers du prince qu'on la menoit à la reine, ce qui fit envier ſon deſtin par toutes les jeunes payſanes de ce lieu.

Pendant le chemin, le prince apprit que le nom de la belle étoit Roſanie : dès qu'il fut arrivé au palais, il la préſenta à la reine ſa mère, comme la plus adroite & la plus diligente fileuſe de tous ſes états. La reine la reçut avec bonté, la conſidéra avec attention, & loua même beaucoup les charmes modeſtes & touchans dont elle étoit partagée, ce qui ne fut pas une légère mortification pour certaines femmes de la cour, qui ſe piquoient de parfaite beauté. La reine fit loger Roſanie dans un appartement, où il y avoit une enfilade de chambres toutes remplies d'amas des plus célèbres filaſſes qui fuſſent dans le monde. On y voyoit du chanvre de Syrie, du lin de l'île d'Ithaque ; on y voyoit auſſi du chanvre de Bretagne, du lin de Picardie, du lin de Flandres, & même de ce fameux lin incombuſtible, dont on fait une toile merveilleuſe, que le feu le plus ardent ne ſauroit endom-

mager. On dit à Rosanie, comme une bonne nouvelle, qu'elle n'avoit qu'à choisir parmi toutes ces filasses, celle par où elle voudroit commencer; puis on ajouta que cela lui devoit être assez indifférent, parce que, comme elle étoit fort jeune & plus adroite qu'une autre, la reine, qui vouloit la garder long-temps, & lui faire beaucoup de bien, la destinoit à les filer toutes.

Quand la pauvre fille fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir: elle avoit pour le métier de filer une aversion insurmontable, qui lui faisoit regarder comme un supplice affreux l'obligation de donner quelques heures à ce travail. Il est vrai que quand elle avoit le courage de faire un assez grand effort sur elle pour s'y occuper quelque temps, elle s'en acquittoit avec une adresse infinie. Son fil étoit d'une finesse & d'une égalité parfaite; mais elle filoit avec une lenteur si excessive, que quand même elle auroit pu gagner enfin sur elle de s'y tenir assidue, du matin au soir, elle n'auroit qu'à peine pu parvenir à filer une demi-fusée de fil par jour.

A ces dispositions, on peut juger de la douleur qu'elle avoit des sentimens où la reine se trouvoit à son égard: elle ne com-

prenoit pas comment elle pourroit se tirer de l'embarras où la malice de sa mère l'avoit jetée ; elle étoit cependant ravie d'être tirée des mains de cette mère, qui n'avoit que de barbares duretés pour elle. La bonté gracieuse avec laquelle la reine l'avoit traitée enchantoit son imagination. La cour, où elle ne faisoit que d'arriver, & qu'elle n'avoit vue que comme un éclair, lui paroissoit déjà un séjour tout agréable : tous les objets qui s'y étoient présentés à ses yeux l'avoient charmée ; mais elle voyoit bien qu'elle ne pouvoit se soutenir dans cette cour que sur le pied d'une habile fileuse, & elle ne sentoit que trop qu'elle n'en auroit jamais le talent. Occupée de ces cruelles inquiétudes, elle passa toute la nuit sans dormir un seul moment. Le prince ne dormit pas davantage : les attraits touchans & les grâces naïves de Rosanie avoient si fortement frappé ses yeux, & fait une vive impression sur son cœur, que tout plein de l'idée de cette charmante fille, il passa la nuit entière à s'en entretenir.

Cependant, dès qu'il fut jour chez la reine, elle envoya dire à Rosanie qu'elle vouloit lui parler : il y avoit ce matin-là grande toilette chez cette princesse ; ainsi quand

Rosanie y arriva, une foule de dames attachèrent avidement leurs regards sur son visage. Le roi qui ne l'avoit point encore vue, & qui dans ce moment étoit chez la reine, regarda cette jeune beauté avec application, & lui donna diverses louanges. Le prince qui étoit aussi dans ce lieu, & qui en pensoit beaucoup plus que le roi son père, n'en dit néanmoins pas tant. Il est vrai que Rosanie, malgré la simplicité de son corset violet, & la rustique manière de sa coëffure, enchantoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. On lui voyoit une taille fine & bien prise, accompagnée d'un dégagement si aisé, qu'en dépit de l'éducation qu'avoit eu la belle, elle n'avoit rien de l'air gauche du village. Ses cheveux qui étoient du plus beau blond cendré, ornoient un front d'albâtre, au-dessous duquel on voyoit briller de grands yeux bleus aussi pleins de douceur que de vivacité : elle avoit le nez dans la plus juste proportion : elle avoit la bouche petite, agréablement façonnée, & enfin comme il faut qu'elle soit pour être parfaitement belle ; les dents admirables ; le teint d'une blancheur à éblouir, & rehaussé d'un léger incarnat, qui lui donnoit tout l'éclat possible. Et avec

toute la régularité de ſes traits, & les vives couleurs de ſon teint, on voyoit encore ſur ſon viſage & dans toute ſa perſonne ces charmes piquans, & ce je ne ſais quoi, qui ſont l'ame de la beauté.

Quoiqu'elle n'eût point dormi la nuit, elle n'en paroiſſoit pas plus abattue : la confuſion qu'elle ſentoit d'être ainſi expoſée aux regards d'une nombreuſe cour, lui donnoit une rougeur qui ne ſervoit qu'à faire briller chacun de ſes attraits dans tout leur jour ; & l'on voyoit bien que ſon métier de fileuſe, qui l'avoit obligée à reſter ſous les toits, avoit préſervé ſon teint des ravages du hâle. Toutes les dames qui prétendoient à la beauté, étoient animées d'un dépit extrême, & tâchoient à lui faire trouver des défauts dans le viſage & dans la taille. Les jeunes étourdis formoient ſur ſon ſujet mille deſſeins ridicules ; enfin, par diverſes vues elle attiroit l'attention de toute la cour. En s'en allant, le roi s'aviſa de dire à la reine, qu'il lui conſeilloit de donner un autre habit à la belle fileuſe, parce que le ſien étoit trop bizarre & trop différent de celui de toutes les autres filles de ſa maiſon. La reine répondit qu'elle y avoit déjà penſé ; & en

effet, quelques heures après, on apporta à Rosanie un habit & des coëffures très-propres, & parfaitement dans le goût de la mode qui régnoit alors à la cour du roi Prud'homme. Les femmes de la reine la coëffèrent & l'habillèrent avec beaucoup de soin, & lui montrèrent fort en détail comment elle devoit s'y prendre dorénavant pour bien placer tous ces ajustemens elle-même sur sa personne. Ils lui allèrent admirablement bien, & elle parut en cet état au temple où le prince la vit : il la trouva plus belle qu'il ne l'avoit jamais trouvée, & lui donna tout haut derrière elle des louanges sans bornes. Tous ceux de la cour qui ne l'avoient pas vue chez la reine, la regardèrent avec une curiosité empressée ; & comme mille gens n'avoient pas retenu son nom, & que le roi l'avoit appelée la Belle Fileuse, ce nom flatteur lui demeura ; & elle devint si à la mode, en moins de vingt-quatre heures, qu'à la cour & à la ville il ne se fit pas une conversation où la Belle Fileuse n'entrât pour quelque chose.

Mais pendant que cent jeunes beautés, fatiguées d'en entendre parler sans cesse, envioient son bonheur & sa gloire, cette

fille qui faisoit naître tant de jalousie, passoit de bien tristes momens. Dans le cours de la première journée qu'elle passa au palais, pour s'exempter de cette occupation de filer, qui lui étoit si insupportable, elle dit qu'elle avoit des crampes dans les doigts, & pendant cette journée, le plaisir d'être richement parée, & celui d'entendre donner mille louanges à sa beauté, suspendirent l'inquiétude que lui donnoit le gênant travail qui lui étoit destiné : les femmes de la reine, dont la plupart n'étoient plus jeunes, & ne se piquoient point de beauté, avoient pris d'abord pour Rosanie beaucoup d'affection, à laquelle cette jeune personne répondoit par une docilité & une complaisance extrêmes ; elles la promenèrent par tout le palais, & même en divers endroits de la ville ; ce qui divertit fort cette nouvelle habitante de la cour, qui n'avoit pas les yeux accoutumés à des objets si magnifiques ; mais lorsque le soir elle fut retournée dans le fatal appartement si garni de filasse, cette odieuse vue la replongea dans tout son désespoir ; elle reprit néanmoins quelque tranquillité, & dormit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait l'autre nuit. Le lendemain dès qu'elle fut

levée, elle ſongea à ſe parer des plus beaux ajuſtemens que lui avoit donné la reine; mais bien loin d'avoir retenu les leçons que les femmes de cette princeſſe lui avoient données pour ſe les mettre d'un bon air, elle ne put jamais venir à bout de les placer d'une manière un peu ſupportable, quoiqu'elle ſe décoëffât & ſe déshabillât plus de vingt fois pour y réuſſir. Enfin, après tant de peines inutiles, elle reſta coëffée & habillée tout de travers, & de fort mauvaiſe grace. Très-chagrine du peu de ſuccès que ſes ſoins avoient eu de ce côté-là, elle chercha à s'en dédommager par quelqu'autre endroit; elle chargea ſa quenouille & ſe mit à filer; mais ſa main ſe trouvant toujours auſſi lente qu'à l'ordinaire, malgré tous les efforts qu'elle fit, elle ne parvint pas à filer le quart d'une fuſée de fil, depuis dix heures qu'elle avoit fini ſa parure, juſqu'à plus de midi & demi, qu'on lui vint dire de la part de la reine, que cette princeſſe demandoit à voir ſon ouvrage.

Dès que Roſanie eut entendu cet ordre, elle répandit bien des larmes: puis enfin elle tâcha de trouver de nouveau dans ſon eſprit quelqu'excuſe apparente, qui pût

encore la tirer d'affaire : elle se présenta devant la reine, avec un air abattu, & lui dit qu'elle étoit au désespoir de ce qu'un violent rhumatisme, qui lui rendoit le bras tout entrepris, l'empêchoit de lui marquer son zèle par son travail. Elle ajouta qu'elle avoit fait toutes sortes d'efforts pour vaincre son mal, mais qu'ayant repris vingt fois vainement la quenouille & le fuseau, malgré toute sa persévérance, en dix reprises différentes, elle n'avoit jamais pu filer que ce peu de fil qu'elle montroit à la reine. Cette laborieuse reine le trouva admirablement beau, ce qui la confirma dans l'idée qu'elle avoit de l'habileté de Rosanie, & comme cette princesse étoit bonne, elle la plaignit, lui dit qu'elle ne vouloit pas qu'elle forçât son bras, & elle ajouta qu'elle le feroit voir à son premier médecin. Rosanie qui trembloit qu'on ne découvrît qu'elle n'avoit nul mal, dit à la reine que le sien n'avoit besoin d'aucun remède, & ne feroit pas assurément long à guérir, puisque toutes les fois qu'il lui prenoit, il ne lui falloit que du repos pour le faire passer. La reine se contenta de ces raisons, mais dès que Rosanie ne fut plus devant ses yeux, les ouvrières de cette

princesse, qui étoient fort envieuses des grandes distinctions qu'on avoit eues tout d'un coup pour cette nouvelle venue, dirent tout haut, qu'assurément les crampes & les rhumatismes n'étoient que des maladies de commande, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que cette beauté qu'on disoit si habile & si diligente, n'étoit qu'une mal-adroite & une lambine. La pauvre Rosanie, qui entendoit tous ces discours, en avoit une affliction extrême, & d'un autre côté, pour comble de disgraces, les filles de la reine & les autres dames de la cour, qui voyoient l'excès du mauvais air dont étoient mis ses habits & sa coëffure, en faisoient de grands éclats de rire, & faisoient mille plaisanteries sur son corset violet, & sur son cotillon, qu'elles soutenoient qu'on avoit eu grand tort de lui ôter, puisqu'ils lui alloient bien mieux que les ajustemens de demoiselle.

Rosanie ne put tenir contre tant de choses chagrinantes, elle quitta le palais, passa dans les jardins, & en se promenant toujours, se trouva dans un bois fort épais qui étoit au bout du parc. Quand elle fut dans ce lieu, elle se sentit si lasse, qu'elle s'assit promptement sur le bord d'un ruis-

ſeau rapide, qui ſerpentoit dans ce bois. Là, elle ſe mit à rêver triſtement à ſa malheureuſe deſtinée & au parti qu'elle devoit prendre dans l'état où elle étoit. Quelquefois elle étoit réſolue de s'en retourner vers ſa mère, toute dure & barbare qu'elle étoit; mais quand elle venoit à penſer aux mauvais traitemens qu'elle en avoit toujours reçus depuis qu'elle avoit perdu ſon père, elle ſe blâmoit d'avoir la moindre idée de ce retour : avec cela, toute jeune & ſans expérience du monde qu'elle étoit, elle ſe ſentoit pour le ſéjour & la manière de vivre du village une averſion que l'air de la cour n'avoit pas diminuée, quoiqu'il n'y eut encore que fort peu de temps qu'elle le reſpirât : d'un autre côté, elle voyoit bien qu'elle alloit s'attirer l'indignation de la reine, être chaſſée du palais avec honte, & peut-être punie, quand cette princeſſe verroit manifeſtement qu'elle ui en avoit impoſé ſur ſes talens en filerie. Elle voyoit bien cependant que la vérité alloit éclater : elle étoit au bout de toutes ſes défaites, & il n'étoit plus temps de feindre avec ſuccès des crampes & des rhumatiſmes. Elle n'attendoit plus que le moment où elle alloit

être la fable & le jouet de toutes les personnes dont elle avoit été si enviée.

Dans ces cruelles réflexions, s'abandonnant toute à son désespoir, elle se dit qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre pour elle, que celui de se donner la mort: pleine de cette pensée, oubliant sa lassitude, elle se leva pour aller gagner un pavillon fort élevé, qui étoit à l'autre bout du bois, & que les femmes de la reine lui avoient fait voir le jour précédent, en la menant promener: elle prétendoit monter tout au haut de ce pavillon, qui étoit ouvert, & puis se jeter de la fenêtre en bas. Néanmoins l'amour naturel qu'on a pour la vie, des retours sur sa tendre jeunesse, & sur-tout la secrète complaisance qu'elle sentoit pour sa beauté lui faisoient donner des larmes à sa mort, & chercher d'un pas très-lent le lieu fatal où elle s'étoit condamnée à périr.

Comme elle traversoit un sentier, qui menoit au pavillon, elle vit tout-à-coup paroître devant elle un grand homme brun, fort bien vêtu, d'une physionomie assez sombre, mais qui prit un air riant & gracieux en lui parlant: où allez-vous, ma belle enfant, lui dit-il? il me semble que

je vois couler des larmes de vos yeux dites-moi quelle est votre affliction ? faudra qu'elle soit bien étrange si je ne pui vous donner du secours. Helas ! répond Rosanie ; il n'y a point de remède contr le chagrin qui m'accable, ainsi il est for inutile que je vous en dise le sujet ; peut être, repartit l'inconnu, le secours n'est- point si désespéré que vous pensez, mai du moins on soulage ses maux en les racon tant ; apprenez-moi donc les vôtres, vou ne les pouvez confier à personne qui prenne plus de part que moi. Puisque vou m'en pressez avec tant d'instance, répli qua Rosanie, je vais vous informer d toute ma destinée.

J'ai le malheur d'être née dans une con dition fort obscure : mon père étoit u bon paysan, plein de probité & de bo sens, qui s'étoit acquis une si grande croyan ce parmi les habitans de son hameau, parmi ceux des villages d'alentour, qu' le prenoient pour arbitre de tous leurs di férends ; & comme il étoit fort secret & n'étoit jamais empressé à parler, l'avoient surnommé Disant-peu. Ce pèr qui m'aimoit avec une tendresse extrêm avoit autrefois porté les armes, & mêm

avo

avoit eu toute la confiance de ſon capitaine : cela étoit cauſe qu'il n'avoit point dans le langage & dans les manières cette ruſticité rebutante qu'ont ceux qui ne ſont jamais ſortis du village. Dès mon enfance il prenoit mille ſoins pour me donner tous les enſeignemens dont il étoit capable ; & ſi j'ai beaucoup d'amour pour la vertu, & ne ſuis pas tout-à-fait ſtupide, c'eſt à lui ſeul que j'en ai l'obligation ; car pour ma mère, elle eſt d'une groſſièreté épouvantable ; & de plus, elle n'a jamais pris la peine de me donner aucune inſtruction ſur quoi que ce puiſſe être ; elle n'a toujours eu pour moi que dureté & averſion, toute ſa tendreſſe étoit pour mon frère.

Malgré le ſéjour du village & les foibles lumières de mon éducation, je me trouvai des ſentimens & des inclinations beaucoup au-deſſus de ma naiſſance, dont la baſſeſſe me déſeſpéroit. Les traits de mon viſage ſeuls étoient capables de m'en conſoler ; ils me donnèrent de bonne heure de flatteuſes eſpérances pour ma fortune ; & je n'avois pas encore douze ans, que déjà je ne trouvois point de fontaine ni de ruiſſeau, par qui je n'aimaſſe à me faire redire, que je ne reſterois pas aſſurément

ſous une chaumière. Avec de pareilles idées, je mépriſois beaucoup les complaiſances des jeunes garçons de ma condition. Cependant, j'étois à peine ſur ma quatorzième année, que pluſieurs des meilleurs partis où une perſonne de mon état pût aſpirer, me demandèrent en mariage à mon père; mais je répandis tant de larmes quand il me les propoſa, & je lui dis toujours ſi fortement, que j'aimerois autant la mort que de pareils mariages, que ſon amitié pour moi le porta à ne point me contraindre de les accepter. Ma mère en grondoit beaucoup, & diſoit ſans ceſſe qu'il me gâtoit par ſon aveugle complaiſance à mes volontés. Mais malgré tous ſes diſcours, il n'en devenoit pas plus terrible pour moi; au contraire, il lui reprochoit ſouvent qu'elle ne m'aimoit point, & qu'il n'y avoit que ſon fils qui lui fût cher. Hélas! je ne fus pas long-temps ſans éprouver combien il diſoit vrai. Il fit un voyage dont il ne nous dit point le ſujet, en nous aſſurant, cependant, qu'il reviendroit bientôt; mais il faut qu'il ſoit péri dans ce malheureux voyage, car il y a beaucoup de temps paſſé par-deſſus celui

auquel il nous avoit marqué qu'il feroit de retour.

Depuis que ma mère s'eſt vue abſolument maîtreſſe de moi, il n'y a ſorte de mauvais traitemens que je n'aie reçus d'elle. Enfin, il y a deux jours qu'après m'avoir cruellement querellée de ce que je n'avois pas aſſez filé, comme elle me traînoit dans notre maiſon, en me menaçant avec beaucoup de colère, le fils du roi de ce pays-ci paſſa devant notre porte, & lui demanda par quelle raiſon elle me maltraitoit ſi fort; elle lui répondit en ſe moquant, que c'étoit parce que je filois trop : le prince crut qu'elle parloit ſérieuſement ; & comme notre reine ſe plaît fort à toutes ſortes d'ouvrages, & ſe divertit beaucoup entr'autre choſe à faire filer, le prince me demanda auſſi-tôt pour la reine ſa mère à la mienne, qui, ravie de ſe défaire de moi, me remit au moment même entre les mains de ſes gens. On m'a préſentée à la reine comme la meilleure & la plus diligente fileuſe de tout ſon royaume, & jamais perſonne n'a été plus éloignée que moi d'avoir ces qualités-là. Cependant, la reine prévenue que je les poſsède, m'a deſtiné une ſi horrible quantité de travail, que la

ſeule vue m'en fait frémir: je crois qu'elle a raſſemblé tout ce qu'il y a jamais eu de filaſſe dans le monde pour m'en accabler. Avec la haine terrible que je me ſens pour la filerie, & la lenteur que j'ai dans ce métier, je ne ſais par où commencer ni par où finir un ſi ennuyeux & ſi aſſommant travail; cependant, je n'ai point d'autre moyen pour reſter dans cette cour, où je me plairois tant, que d'y être ouvrière de la reine. Hélas! quand je me ſuis vue d'abord dans ce palais, & que j'y ai entendu donner tant de louanges à ma beauté, j'ai rappelé les idées que ma vanité m'avoit données dès mon enfance; je me ſuis flattée que quelque ſeigneur de la cour, ou du moins quelqu'officier du roi, prendroit aſſez d'inclination pour moi, pour me faire partager ſa fortune en m'épouſant. J'ai cru même, pendant quelques momens, ah! quelle orgueilleuſe penſée! que le prince me regardoit avec des yeux animés de paſſion. Hé! de tout cela, que me reſte-t-il! que le déſeſpoir de ſentir que par mon manque d'adreſſe à me parer, je défigure les dons que m'a fait la nature, & que par le même manque d'adreſſe, faute de ſavoir filer vîte, je vais être chaſ-

sée honteusement par la reine, & servir de jouet à d'envieuses compagnes que ma beauté & ma faveur naissante faisoient trembler. Vous voyez bien, obligeant inconnu, continua Rosanie, qu'il n'y a point de remède à mes maux; cependant, ajouta-t-elle avec un soupir, j'espère m'en épargner le supplice par un moyen funeste que je ne dis pas. Mais, reprit l'inconnu, si au lieu d'un moyen funeste, on vous donnoit un moyen doux & agréable pour éviter ces maux, n'auriez-vous pas bien de l'obligation aux gens, & ne feriez-vous pas quelque chose en leur faveur? Tout ce que je pourrois faire raisonnablement, répondit Rosanie avec précipitation; excepté l'honneur & le devoir, il n'est rien qu'on ne me vît sacrifier à la reconnoissance. Puisque vous êtes dans ces sentimens-là, repartit l'inconnu, je vais m'engager avec plaisir à vous servir; mais faisons auparavant exactement nos conventions.

Regardez, continua-t-il, la baguette que je tiens à ma main, & prenez-la dans la vôtre. Rosanie prit cette baguette, & la considéra: elle étoit fort petite, & d'un bois gris-brun très-luisant, dont on ne pou-

voit dire le nom ; elle étoit garnie d'une pierre changeante, qui n'étoit ni agathe, ni cornaline, ni aucune autre pierre connue. Enfin, il n'étoit pas plus facile de dire le nom de la pierre, que celui du bois. Lorſque Roſanie eut conſidéré quelque temps cette baguette, elle la remit entre les mains de l'inconnu, qui lui dit : Vous voyez bien cette petite baguette, elle a des propriétés admirables. Dès que vous en toucherez toutes ſortes de chanvres & de lins, elle en filera par jour autant que vous le voudrez, & d'une fineſſe telle que vous le ſouhaiterez. Elle a encore le don, que dès qu'on en touche de la laine, de la ſoie & des canevas, on en fait la plus belle tapiſſerie du monde, & des ouvrages de petit-point qui le diſputeroient aux plus excellentes miniatures. Je vous prêterai, pourſuivit-il, cette merveilleuſe baguette pour trois mois, pourvu que vous demeuriez d'accord de ce que je vais vous dire. Si d'aujourd'hui en trois mois, jour par jour, lorſque je reviendrai querir ma baguette, vous me dites en me la rendant : Tenez, Ricdin-ricdon, voilà votre baguette ; je reprendrai ma baguette ſans que vous ſoyez engagée à nulle obligation envers moi ; mais ſi au jour marqué vous

ne pouvez retrouver mon nom, & que vous me disiez simplement : Tenez, voilà votre baguette ; je serai maître de votre destinée ; je vous mènerai par-tout où il me plaira, & vous serez obligée de me suivre.

Rosanie rêva quelque temps sur ce qu'elle avoit à répondre ; mais il lui parut que le nom de Ricdin-Ricdon, étoit si facile à retenir, qu'il lui sembla qu'elle ne couroit aucun risque d'accepter le favorable secours de la baguette ; elle se faisoit déjà une joie secrète du plaisir qu'elle auroit à confondre l'orgueil de ses concurrentes par le beau fil que la baguette alloit filer. Mais cependant, il y avoit encore un chagrin qui l'inquiétoit : elle étoit trop touchée des avantages que lui donnoit sa beauté, pour consentir aisément à en perdre quelques-uns ; & elle s'imaginoit que le mauvais air dont elle ajustoit sa coëffure & ses habits lui en déroboit beaucoup ; elle envisageoit donc avec une douleur extrême le déplaisir de rester dans le palais toujours ainsi coëffée & habillée de mauvaise grâce. La foule de ces pensées suspendit assez de temps la réponse qu'elle vouloit faire à celui qui lui parloit. Enfin, elle lui dit : Seigneur Ricdin-ricdon, j'accepterai la convention que vous voulez

faire avec moi, si vous pouvez y mettre encore une condition : c'est qu'avec le don de faire de beau fil & de belle tapisserie, je voudrois encore que votre baguette eût celui de mettre dans la coëffure & dans les habits tout le bon air & toute la bonne grâce qu'il y faut pour plaire. Si vous pouvez enrichir cette baguette, déjà si utile, d'un don aussi nécessaire aux belles que la nourriture, notre traité est tout fait. Ah! s'écria Ricdinricdon, rien n'est si aisé que de vous accorder ce que vous demandez : mes camarades & moi nous ne refusons jamais aux personnes de votre sexe le talent de se bien mettre, dès qu'elles veulent s'entendre un peu avec nous. C'est pourquoi l'on voit dans le monde de petites filles de douze ans, & qui ne peuvent d'ailleurs rien apprendre, se coëffer avec un art admirable, & placer déjà une mouche avec d'aussi judicieuses réflexions que les femmes de cinquante ans. Je vous annonce donc que dès qu'avec ma baguette vous toucherez votre coëffure & vos habits, on y verra briller tous les agrémens de la mode, tous les bons airs de la bonne faiseuse, & enfin toutes les grâces voltigeantes, qui savent enchanter les jolis hommes. J'accepte donc votre

traité, dit Rosanie. Mais il faut en jurer, repartit le traitant. Hé bien, j'en jure, reprit-elle, & par les sermens les plus inviolables. Cela étant, dit Ricdin-ricdon, puisque j'ai votre promesse en si bonne forme, serviteur, la belle, jusqu'au revoir. En disant ces mots, il lui remit sa baguette entre les mains, & puis il s'en alla.

Dès que Rosanie put disposer de cette mystérieuse baguette, la première chose qu'elle en fit, ce fut d'en toucher sa coëffure & ses vêtemens; ensuite elle se mira dans le plus prochain ruisseau, où elle se trouva si belle, & mise d'un si bon air, qu'elle se sut beaucoup de gré du traité qu'elle venoit de faire: car elle se souvenoit fort bien de celui avec qui elle l'avoit conclu; & en jetant des regards caressans sur l'officieuse baguette, elle se disoit avec un plaisir extrême, qu'elle venoit d'acquérir à peu de fraix un meuble bien utile.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces pensées diverses, elle marchoit toujours, & regagnoit le palais; mais elle n'étoit pas encore arrivée dans le parterre, qu'elle rencontra le prince. Il ne l'avoit point vue de la journée; mais de certains mauvais plaisans, dont les cours sont toujours inondées,

n'avoient pas manqué de lui aller faire des contes de la manière gauche dont la belle fileuse mettoit les ajustemens de demoiselle. Le prince avoit écouté sans sourire tout ce qu'on lui avoit conté sur ce sujet ; mais il n'avoit osé leur marquer combien il etoit persuadé que Rosanie étoit toujours charmante dans quelque habillement qu'elle fût : car il craignoit trop qu'on ne découvrît les sentimens qu'il avoit pour cette belle fille.

Dès qu'il l'apperçut, il fut, à son ordinaire, enchanté de ses attraits ; & puis ensuite examinant sa parure, & voyant qu'elle étoit la mieux entendue du monde, il se tourna vers un de ces froids plaisans, qui l'avoit fatigué il y avoit quelques heures, d'un récit fade, qu'il avoit cru fort comique ; le prince lui fit cent railleries fines & piquantes sur la calomnie & l'insipidité de son récit ; ensuite il salua Rosanie avec autant de politesse que si elle eût été une personne des plus qualifiées de la cour ; & en passant auprès d'elle, il lui demanda obligeamment si elle avoit vu jouer les eaux ; & comme elle répondit que non, il lui dit qu'il vouloit qu'on les fît jouer pour elle le lendemain. Après avoir fait une profonde révérence, elle se retira dans son apparte-

ment, si transportée de joie de la possession de la merveilleuse baguette, que, dans ses transports, elle perdit le souvenir du nom de celui de qui elle la tenoit. La joie l'empêcha autant de dormir, qu'avoit fait le chagrin la première nuit qu'elle passa dans le palais; & pendant toutes les heures qu'elle devoit donner au sommeil, elle ne s'occupa que d'idées agréables, qui lui firent beaucoup plus de plaisir que n'auroient pu faire les rêves les plus flatteurs.

Quand il fut grand jour, elle se leva, & sa baguette, en un instant, la servit comme auroit fait la femme de chambre favorite de la plus habile coquette. Ensuite elle se hâta d'éprouver le don de cette même baguette sur un petit paquet de lin de la reine, qui, par le pouvoir de ce bois enchanté, devint sur le champ une livre de fil, tel que le plus beau fil de Flandres. Rosanie, charmée des heureux succès de la baguette, serra une partie du fil qu'elle avoit filé, & n'en retint, pour montrer à la reine le soir, qu'un peu au-dessus de ce qu'en auroit pu filer par jour la plus assidue & la plus diligente ouvrière qui fût dans le monde. Après avoir été voir jouer les eaux, qui, par les bons ordres qu'avoit donné le prince, allè-

rent mieux qu'elles n'avoient été de long-temps, quand le jour fut fini, elle attendit au paſſage la reine qui devoit aller à la promenade. Lorſque cette princeſſe parut, elle lui dit que ſes crampes & ſes rhumatiſmes l'ayant quittée, elle avoit employé ſa journée, & prenoit la liberté de venir lui préſenter ſon travail. La reine le prit, & le regarda avec empreſſement; mais comme le jour étoit fort baiſſé, & que les appartemens n'étoient point encore éclairés de flambeaux, la reine les fit allumer promptement. Elle fut enchantée de la beauté du fil en queſtion, & s'amuſa ſi long-temps à le conſidérer & à parler de toile, qu'elle laiſſa paſſer l'heure de la promenade, & dit qu'elle n'y vouloit plus aller: ce qui fit encore bien murmurer une partie des dames de la cour contre la belle fileuſe, à qui la reine cependant dit mille choſes gracieuſes, & ordonna de venir le lendemain à ſon lever. Roſanie, après avoir bien dormi toute la nuit, ne manqua pas de s'y rendre exactement, & porta avec elle l'autre partie de la livre de lin qu'elle avoit filée. Madame, dit-elle à la reine en la lui préſentant, comme j'ai vu que mon petit travail a eu le bonheur de vous plaire, & qu'il pourra

peut-être contribuer quelquefois à vous divertir, j'ai passé la nuit à en faire de nouveau pour vous marquer mon zèle. Ah! la pauvre enfant! s'écria la reine en se tournant vers sa dame d'honneur; elle est aussi affectionnée qu'adroite & diligente. Mais, ajouta-t-elle en s'adressant à Rosanie, je ne veux pas, ma fille, que vous fassiez ainsi une coutume de veiller, cela altéreroit trop votre santé, qui paroît si ferme & si brillante. Non, madame, répondit Rosanie, j'aurai l'honneur de beaucoup travailler pour vous sans que cela me fasse mal; j'ai ma santé & mes forces de dix-sept ans; à cet âge-là, rien n'incommode. Je vous supplierai seulement d'avoir la bonté de permettre que je me divertisse quelques heures tous les jours; quand j'aurai cette permission, il ne me coûtera rien de passer les nuits. La reine assura Rosanie, que quand même elle ne mettroit pas un seul moment à veiller, elle prétendoit qu'on lui donnât tous les jours du temps pour se divertir. Après une telle assurance, cette belle fille reprit ainsi: Avant que de vous avoir fait voir, madame, ce que je sais faire avec la quenouille & le fuseau, je n'ai point osé vous informer que je n'ai pas moins de talens

pour tapisser, que j'en ai pour filer; mais aujourd'hui que vous avez vu de mon travail en filerie, je prends la liberté de vous dire, que quand il vous plaira de me faire donner de la laine, de la soie & du canevas, je vous ferai toutes sortes d'ouvrages de tapisserie & de petit-point, tels que vous les souhaiterez. Vraiment, dit la reine en se récriant encore, cette petite fille-là est un prodige d'adresse. Allez, mon enfant, poursuivit-elle, allez cueillir des fraises dans le jardin fruitier avec mes femmes, tantôt je vous ferai donner tout ce qu'il faut pour faire de la tapisserie, & vous y travaillerez demain. J'ai encore, madame, dit Rosanie, une grâce à vous demander : c'est que vous ayez la bonté d'ordonner, que lorsque je serai renfermée dans un appartement, on m'y laisse tranquille & solitaire, sans que personne vienne m'y troubler, ni me regarder travailler: la compagnie n'accommode pas quand on travaille avec autant d'application que je le fais. J'approuve votre demande, répondit la reine, & je donnerai ordre qu'on vous laisse dans une entière liberté & dans un plein repos.

Ensuite de ce discours Rosanie se retira, & passa la journée à se divertir & la nuit à

dormir. Quoiqu'elle eut oublié le nom de l'homme à la baguette, elle ne ſongeoit pas beaucoup à cet oubli: & quand elle y penſoit, c'étoit avec peu d'inquiétude, car elle ne doutoit pas que ce nom ne revînt dans ſa mémoire quand elle prendroit bien de la peine à l'y rappeler; & d'ailleurs, trois mois qu'elle ſe voyoit devant elle pour profiter tranquillement de tous les dons de la baguette, lui paroiſſoient un temps auſſi long, qu'un demi ſiècle paroît à telle autre perſonne.

Cependant, le prince n'étoit plus occupé que de ſon amour: les divertiſſemens qui lui avoient autrefois paru les plus doux ne lui donnoient plus aucun plaiſir; la chaſſe & les ſpectacles lui paroiſſoient des amuſemens inſipides, & il s'ennuyoit par-tout où il ne voyoit pas Roſanie; la voir, lui parler de ſa tendreſſe, la lui prouver par quelque grand ſervice, & toucher ſon cœur étoient alors l'objet de tous les ſouhaits de ce jeune prince; néanmoins il n'oſoit s'attacher à ſes pas autant que ſon penchant l'y portoit, de crainte que la cour ne remarquât ſes empreſſemens. Mais malgré les précautions qu'il prenoit, la plupart des vieux courtiſans avoient déjà démêlé ſes véritables ſentimens, ce qui ne contribua pas peu

à attirer à Rosanie, de leur part, beaucoup de complaisance & d'égards. Pour les jeunes gens, ils ne s'imaginèrent point du tout, que le prince fût sensible pour cette jeune beauté, & ils ne pensèrent à elle que comme à une agréable conquête pour eux.

La reine, cependant ordonna à une de ses femmes, nommée Vigilentine, de mener Rosanie par-tout où elle voudroit aller, & de lui servir de mère. Vigilentine fut ravie de cette commission : elle trouvoit Rosanie toute charmante, & se fit un grand plaisir de mettre ses soins à lui apprendre tout ce qu'elle savoit sur la politesse, & à lui inspirer de se bien conduire dans toutes ses démarches; & comme cette femme avoit beaucoup d'esprit & d'usage du monde, en peu de temps elle forma agréablement les manières de Rosanie.

Il y avoit, dans la ville capitale du roi Prud'homme, un jardin public, dans lequel les beautés de la cour & de la ville venoient faire un pompeux étalage de leurs attraits. La galanterie y tenoit ses grands jours; la coquetterie y avoit divers tribunaux. L'on respiroit dans ce jardin un air enflammé, que l'haleine des zéphirs rafraîchissoit peu, & l'on couroit risque d'y être plus entêté des

fleurettes que des fleurs. Vigilentine ne mena Rosanie dans ce lieu orageux, qu'après l'avoir instruite de la manière dont il falloit s'y conduire pour en éviter les écueils : aussi, malgré le bon goût & l'air galant que le secours de la baguette répandoit sur les ajustemens de Rosanie, les leçons de Vigilentine lui firent prendre un extérieur modeste, qui, se mêlant avec ses charmes & son air brillant, la fit paroître une personne toute admirable; & aussi propre à inspirer du respect que de l'amour. Elle fut regardée avec des yeux bien jaloux par quatre ou cinq jeunes beautés à la mode, qui étoient venues de toutes les provinces du royaume dans la capitale, dans le dessein d'y attacher, par de beaux nœuds, la fortune à leurs chars. Sur la foi de leurs attraits, elles s'étoient imaginées, que dès qu'elles paroîtroient dans cette grande ville, tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus élevés par leurs richesses & par leur rang, viendroient à l'envi leur offrir leur cœur & leur main. Mais elles avoient été convaincues par une triste expérience, que dans ce royaume-là, comme dans bien d'autres, on étoit plus touché de l'éclat de l'or que de celui de deux beaux yeux. En vain elles s'étoient donné mille

mouvemens pour annoncer leurs charmes de tous côtés avec un bruyant fracas, presque personne n'avoit pensé à elles pour un lien solide; & en dépit de tous leurs soins, il ne leur restoit que la frivole gloire d'être courues par les étrangers, obsédées par les jeunes étourdis, & secrettement mises à prix par les financiers. Le seul avantage qu'elles avoient, étoit que le public rendoit justice à leur vertu, & étoit persuadé, comme il étoit vrai, qu'elles savoient se garantir de tant de pièges dangereux.

Ces belles concurrentes, qui d'ordinaire étoient fort divisées, se réunirent toutes contre Rosanie. L'encens qu'on lui prodiguoit de tous côtés, les acclamations qu'elle faisoit naître dès qu'elle paroissoit en public, les aigrirent étrangement; elles ne pouvoient souffrir sans emportement, qu'une rustique bergère vînt leur ravir l'empire de la beauté, que chacune d'elles prétendoit seule mériter; mais qu'elles vouloient du moins partager entr'elles. Comme elles avoient chacune un parti, ces divers partis prirent grand soin de décrier les charmes de Rosanie dans tous leurs discours. L'un lui allongeoit le nez, l'autre lui grandissoit la bouche, un autre enfin lui rappetissoit

les yeux & lui brunissoit le teint; & ils répandirent de tous côtés ces bruits avec tant d'art, que tous ceux qui n'avoient pas vu Rosanie, ou ne l'avoient vue qu'imparfaitement, furent la dupe de leurs fausses peintures, & se disoient l'un à l'autre, que cette belle fileuse de la reine, dont on parloit tant, n'étoit point une beauté si merveilleuse; qu'au contraire, son visage avoit beaucoup de défauts, & qu'il entroit bien de la prévention dans l'admiration qu'on avoit pour elle. Cependant, quelque peine qu'on se donnât à établir ces idées, dès que Rosanie paroissoit, elle les dissipoit toutes. Ceux qui l'avoient déjà vue, la regardant avec plus d'attention, la trouvoient plus belle que la première fois qu'ils l'avoient envisagée; & ceux qui n'en avoient qu'entendu parler, se récrioient en la voyant, qu'il y avoit bien de la malice ou du mauvais goût dans les peintures qu'on leur en avoit faites. Vigilentine la mena aux spectacles, & la foule qui remplissoit le vaste édifice dans lequel on les donnoit, la combla avec grand bruit de tant d'applaudissemens, qu'elle en fut embarrassée, & même chagrine. Non pas qu'elle fût fâchée qu'on l'admirât: elle étoit de l'humeur dont sont

presque toutes les belles, qui sont toujours avides d'encens; mais c'est que Vigilentine lui dit qu'il n'y avoit rien de si fatal pour une jeune personne, que d'être trop remarquée; & que puisqu'on la regardoit tant, elle ne la mèneroit que fort rarement aux promenades publiques & aux spectacles. Une telle résolution chagrina fort Rosanie, qui se plaisoit beaucoup dans les lieux où une grande variété d'objets frappoit sa vue.

Elle eut bientôt sujet de se consoler de ce petit chagrin par les heureux succès des travaux de sa baguette. Quoiqu'elle employât presque tous ses momens à se promener & à se divertir, elle trouvoit toujours bien le temps de faire faire par jour, à cette officieuse baguette, tout le travail de la plus habile ouvrière. Ainsi elle continuoit à faire voir souvent à la reine le plus beau fil du monde; & quand huit ou dix jours se furent écoulés, depuis qu'on lui avoit donné laine, soie & canevas, elle fit voir aussi à cette princesse de la tapisserie plus belle & mieux travaillée que celle d'Arachné. La reine, qui avoit pour toutes ces sortes d'ouvrages une passion qui alloit quelquefois jusqu'à l'excès, fut transportée à cette vue; elle prodigua à Rosanie ses louan-

& ses caresses, & depuis ce jour com- sans cesse cette belle fille de bienfaits & marques de sa faveur. Il sembla même ’on oublioit l’extrême bassesse de sa naissance, car dans toutes les fêtes qu’on donna à la cour, elle fut placée avec les filles d’honneur de la reine ; & parmi cette troupe, elle ne fut pas de celles qui reçurent les plus petites marques de distinction. Toutes ces jeunes personnes en étoient fort irritées, excepté une seule qu’on nommoit Sirène. Cette Sirène étoit d’une figure très-aimable, & avoit l’ame fort généreuse ; elle rendoit justice à la beauté & à l’adresse de Rosanie ; & bien loin de la mépriser à cause de la bassesse de sa naissance, elle disoit qu’on devoit lui tenir plus de compre de sa vertu & de sa douceur, qu’on n’en devoit tenir à une personne née d’un sang illustre, qui est obligée de n’avoir rien que de noble dans les sentimens & dans les procédés. Cette équitable fille avoit la voix si belle & si touchante, & chantoit avec tant d’agrément, qu’un avantage si précieux lui avoit fait donner le nom de Sirène. Mais ce qui lui avoit acquis bien des suffrages à la cour, c’est qu’elle avoit l’humeur aussi douce que

la voix. Rosanie, qui sentoit bien les dispositions favorables où elle étoit sur son sujet, prit pour elle une véritable amitié. Sirène y répondit toujours par des manières toutes gracieuses & toutes obligeantes, & fit par inclination & avec joie, ce que ses compagnes ne firent que par politique & avec chagrin. Non-seulement les honnêtetés qu'elles étoient obligées d'avoir pour Rosanie leur coûtoient beaucoup, mais encore, ainsi que je l'ai déjà dit, elles étoient au désespoir des honneurs distingués qu'elles lui voyoient rendre, & des éloges flatteurs qu'on lui donnoit.

Le prince étoit ravi des égards qu'on avoit pour l'objet de son amour, mais la satisfaction qu'il en sentoit, étoit bien troublée par la difficulté qu'il trouvoit à lui parler de sa tendresse. Il étoit parvenu au bonheur de la voir souvent sans qu'on y trouvât à redire, mais il ne pouvoit l'entretenir un seul moment en particulier. Il n'étoit permis à qui que ce fût d'entrer dans son appartement; & dès qu'elle n'y étoit plus renfermée, Viligentine ne la quittoit jamais d'un pas. C'étoit en vain qu'on donnoit des bals, où d'ordinaire on trouve le moyen de parler à ce qu'on aime.

Comme la pauvre Rosanie ne savoit point danser, car quoiqu'on lui eût donné un maître aussi-tôt qu'elle avoit été dans le palais, à peine avoit-elle eu déjà assez de leçons pour avoir appris à bien faire la révérence. Comme elle ne savoit point encore danser, dis-je, elle étoit obligée de n'être que spectatrice, & de rester dans le gros d'une troupe, où il n'étoit guère possible de trouver quelques instans propres pour lui conter ses raisons. Ce n'étoit pas que le prince, par mille actions galantes & par divers discours à mots couverts, n'eût cherché à lui faire entendre la passion qu'il avoit pour elle, & qu'il n'eût remarqué par cent petites choses qu'elle avoit dites, & par encore un plus grand nombre sur lesquelles elle s'étoit tue, qu'il en avoit été entendu. Mais ce n'étoit pas assez pour un amour aussi vif que le sien, d'être connu de celle qui l'avoit fait naître, il vouloit savoir s'il feroit des impressions favorables sur son cœur. Il voyoit, avec un dépit extrême, que jusques sous les yeux de Vigilentine, beaucoup de gens de la cour & de la ville avoient déjà osé hasarder des déclarations en forme auprès de Rosanie; il savoit même qu'un ambas-

ſadeur, oubliant la dignité de ſon caractère, avoit eu la hardieſſe de vouloir tenter ſa vertu par l'offre d'une ſomme prodigieuſe : ce qui avoit irrité au dernier point cette belle fille, en qui l'on ne voyoit jamais, ſur toutes les choſes eſſentielles, que des ſentimens nobles & élevés.

Du reſte, elle étoit fort enfant dans ſes inclinations & dans ſes amuſemens. Elle aimoit avec une paſſion démeſurée les rubans, les chiens & les oiſeaux. La converſation des femmes bien ſérieuſes l'impatientoit en fort peu de temps, & elle ne ſe plaiſoit qu'avec les perſonnes de ſon âge. Si elle aimoit les ſpectacles, ce n'étoit pas pour les ſpectacles mêmes, elle n'étoit touchée que du plaiſir de voir en mouvement un ſi grand nombre de perſonnes raſſemblées. La pauvre fille entendoit peu de choſe aux bons mots ſatiriques d'une comédie, & encore bien moins aux politiques métaphores & aux poëtiques tendreſſes d'une tragédie ; & ſi ce n'eût été le plaiſir de voir & d'être vue, bien loin de s'empreſſer pour aller aux repréſentations des pièces de théâtre, elle auroit préféré à tous les Cinna, les Iphigenie & les Miſantropes de ſon temps, le

piquant

piquant divertiſſement du jeu de Cligne-muſette ou de celui de Colin-Maillard. Néanmoins, quoiqu'elle eût encore, à certains égards, les inclinations ſi enfantines, comme elle étoit naturellement tendre, elle ne laiſſoit pas d'être fort ſenſible aux ardens empreſſemens du prince; mais le penchant qu'elle avoit pour la vertu la faiſoit s'oppoſer à celui qu'elle ſe ſentoit pour un amant ſi aimable. Elle ſe diſoit ſans ceſſe, que l'élévation de ſon rang devoit lui fermer les yeux ſur ſon amour & ſur ſon mérite, puiſque cette élévation étoit un obſtacle invincible, qui les empêcheroit à jamais de pouvoir être unis d'un ſacré lien. Au milieu de toutes ces réflexions, la belle continuoit toujours à faire filer & tapiſſer ſa baguette avec un ſuccès merveilleux, & ne faiſoit pas moins admirer dans tous les temps la bonne grâce de ſa parure. Elle réuſſiſſoit très-bien auſſi à apprendre à danſer, quoiqu'il n'entrât aucun enchantement dans les leçons qu'on lui donnoit de cet art; elle n'y avoit pas d'autre avantage que celui d'être guidée par un bon maître. Mais quoiqu'on lui montrât avec un pareil ſoin à lire & à écrire; elle n'y faiſoit que de bien foi-

bles progrès. Assembler des lettres & tracer des caractères, lui paroissoit des choses fort ennuyeuses, & elle n'avoit pas la force de mettre beaucoup d'application à ce qui ne la divertissoit point.

Cependant, le prince bruloit toujours d'impatience d'entretenir Rosanie de son ardeur, du moins quelques momens sans contrainte. Celle où il se voyoit obligé de vivre, lui donnoit un chagrin qui lui changeoit l'humeur. Il y avoit parmi ses courtisans, des plus assidus, un jeune chevalier fort spirituel, surnommé Bonavis, qui avoit beaucoup de part dans sa faveur: il lui fit confidence de ses désirs; & Bonavis, qui étoit ingénieux, trouva bien vîte le moyen de le servir. Comme il suivoit son maître par-tout, quand le prince se rencontra dans les lieux où étoit Rosanie, Bonavis sut si adroitement occuper Vigilentine en l'entretenant d'affaires qui paroissoient de conséquence pour elle, que le prince eut le loisir de parler long-temps à Rosanie de son amour; il lui en fit des peintures si vives & si tendres, qu'elle en fut fort touchée; mais, quelle que fût la sensibilité de la belle, elle ne laissa pas de lui dire qu'il devoit au plutôt étouffer

cette ardeur, puisque, malgré tout le mérite dont il étoit partagé, elle n'avoit pas l'ame assez basse pour se résoudre jamais à être sa maîtresse; & qu'elle n'étoit pas d'une naissance à pouvoir devenir son épouse. Le prince lui répondit qu'il n'étoit point nouveau de voir des rois épouser des bergères, & que personne ne voyoit rien d'étrange dans un lien dont l'amour & le mérite serroient les nœuds. Rosanie, qui n'entendoit point au théâtre les manières de parler figurées, les entendoit parfaitement bien, quand elles sortoient de la bouche d'un amant qui lui étoit cher. Le prince l'assura tant que son amour étoit plus ardent que tous ceux dont on avoit jamais aimé; il lui protesta si bien qu'il renonceroit plutôt mille fois au trône qu'à elle; il lui fit tant de sermens que, quoiqu'il pût arriver, il n'auroit jamais d'autre épouse qu'elle, & qu'en attendant, il ne lui offriroit ses vœux qu'avec le même respect qu'il les auroit offerts à la première princesse de la terre; enfin, dis-je, il parla d'une manière si passionnée & si naturelle, que la belle se laissa persuader que son amour étoit sincère & pur, & permit qu'il l'en entretint

quelquefois, pourvu que ce fût avec le respect qu'il lui promettoit, & qu'il fût bien résolu à lui garder la fidélité qu'il lui avoit jurée. L'amoureux prince lui jura encore de nouveau qu'il ne songeroit jamais à plaire qu'à elle, qu'il n'auroit jamais de sensibilité que pour elle, & il le lui jura avec les plus terribles sermens.

Depuis ce jour où les cœurs de ces deux amans furent d'intelligence, leurs yeux le furent parfaitement aussi, & se donnèrent souvent de tendres explications de leurs sentimens secrets. Bonavis sut leur ménager diverses conversations, mais il ne put pas toujours y réussir avec tant d'adresse, qu'on ne démêlât quelque chose de l'attachement du prince. On en avertit en même-temps le roi & la reine: le roi ne s'inquiéta pas beaucoup de cette inclination de son fils; qu'il regarda comme un amusement passager; & pour la reine, elle avoit tant de confiance dans la vertu de Rosanie, qu'elle ne craignit rien de fatal d'un tel attachement. Le prince faisoit tous ses efforts pour le cacher aux yeux de la cour, mais il n'y réussit guère bien: l'amour est une de ces passions turbulentes

qu'on ne peut cacher que rarement ſous le voile de la diſcrétion.

Dès que les concurrentes de Roſanie furent informées de l'illuſtre conquête qu'elle avoit faite, leur jalouſie & leur haine redoublèrent à ſon égard de plus de la moitié. Mais parmi celles qui ſe livrèrent à de ſi injuſtes ſentimens, il n'y en eut point qui en fût ſi tyranniſée qu'une des filles de la reine, qui aimoit ſecrettement le prince depuis long-temps. Cette fille, qu'on nommoit Penſéemorne, avoit quelque beauté, beaucoup d'ambition, un violent penchant à l'amour, & une ame noire, auſſi vindicative qu'artificieuſe. Tant qu'elle avoit vu le prince indifférent pour toutes les belles, elle s'étoit conſolée de ne point toucher un cœur que perſonne n'avoit le don de rendre ſenſible, & s'étoit flattée que ſi jamais il ſe tournoit du côté de l'amour, il ne manqueroit pas de s'attendrir en ſa faveur : elle comptoit extrêmement ſur la force de ſes charmes ; & de plus, elle avoit fait au prince beaucoup d'avances qu'elle ne pouvoit point ſe réſoudre à croire perdues ; car elle n'ignoroit pas qu'elles avoient été remarquées de celui pour qui elles avoient été faites. Quand

elle vint donc à se persuader que ce prince, qu'elle avoit fait l'objet de tous ses vœux, n'avoit payé ses tendres démarches que d'ingratitude, & s'étoit donné à une odieuse rivale qu'elle haïssoit déjà plus que la mort, tout son amour se tourna en fureur, & elle ne s'occupa plus qu'à former les projets d'une barbare vengeance. Pour y parvenir, elle alla trouver une pernicieuse magicienne, qui étoit fort dans ses intérêts, mais qui, cependant, n'avoit pas pu réussir par les secrets de son art à la faire aimer de celui qui lui avoit su plaire. Malgré vos bonnes intentions, lui dit-elle en l'abordant, vous n'avez pas pu servir mon amour, mais je sais que vous serez la maîtresse de servir aujourd'hui ma vengeance; faites donc périr l'ingrat qui a méprisé mes feux, & faites périr en même-temps d'une manière terrible l'indigne rivale qu'il m'a préférée. La Magicienne l'assura qu'elle entroit comme elle-même dans les sentimens de sa vengeance, & lui promit de la servir de son mieux.

Cependant, le prince, dont la tendresse étoit plus contente qu'elle n'avoit été, reprit ses amusemens ordinaires. Il alla

chasser au fond d'une forêt, dans laquelle, comme cela lui arrivoit très-souvent, il s'égara de ses gens en poursuivant la bête avec trop d'ardeur. Après l'avoir blessée à mort, il se trouva inopinément devant la porte d'un palais d'une structure & d'une magnificence admirables : il fut fort surpris de voir dans ce lieu désert un édifice si pompeux ; mais son étonnement augmenta beaucoup encore, quand il vit sortir de ce palais une dame d'une grande beauté & magnifiquement vêtue, qui étoit suivie de plusieurs autres dames qui paroissoient toutes lui porter un grand respect. Cette belle dame l'aborda d'un air gracieux, & lui dit : Prince, si vous aimez la gloire, & si vous êtes sensible aux malheurs des infortunés, pour votre intérêt & le leur, entrez avec moi dans ce palais, & ne refusez pas de m'y écouter. Sans répondre que par une profonde révérence, le prince lui donna la main, & ils entrèrent tous deux dans un appartement où l'on voyoit briller à l'envi l'or & les pierres précieuses. Le prince témoigna à la dame l'impatience où il étoit, d'apprendre s'il ne seroit point assez heureux pour avoir occasion de lui rendre quelque service, dans les infortunes

dont elle se plaignoit. Après qu'elle l'eut prié de s'asseoir, elle lui parla ainsi :

Vous voyez devant vous, Seigneur, une malheureuse princesse, la plus proche parente & l'héritière d'un roi, maître pendant sa vie d'un fertile royaume voisin, dont un cruel tyran s'est mis en possession depuis plus de quinze années. A cette peinture vous reconnoissez sans doute le royaume de Fiction, dont le barbare Songecreux s'est emparé, après avoir défait & tué le roi Planjoli dans le dernier combat qu'il eut contre cet aimable prince. La reine Riante-image, épouse du roi Planjoli, fut prise prisonnière : elle étoit grosse, le tyran fit mourir l'enfant dont elle accoucha, & retient depuis tant d'années cette pauvre reine captive. J'étois presqu'au berceau quand le roi Planjoli fut détrôné ; & par la mort de ce prince, & par celle de son enfant, je me trouvai l'héritière du royaume de Fiction. Ma mère, qui étoit première princesse du sang, fut assez heureuse pour me soustraire au pouvoir du tyran, & un sage magicien, maître de ce palais, nous donna retraite dans un château solitaire, qui sert souvent d'asile à d'illustres infortunés. Ma mère m'éleva

dans ce lieu avec tous les ſoins poſſibles; mais depuis une année que j'ai eu le malheur de perdre cette princeſſe, le ſage magicien a été mon ſeul appui. Il m'a amenée dans ce ſuperbe palais que vous voyez, où je ſuis ſervie avec un éclat digne de mon rang. Mais il a découvert depuis peu par les ſecrets de ſon art, que le temps eſt venu auquel je dois entrer en poſſeſſion de mon royaume, & punir l'uſurpateur, pourvu que je puiſſe trouver un protecteur né de ſang royal, qui emploie pour moi la valeur de ſon bras, & qui veuille bien prendre mes intérêts à certaines conditions, que ce ſavant magicien lui propoſera. J'ai vu votre portrait, Seigneur, ajouta la princeſſe inconnue en baiſſant les yeux, & ſur la foi de ce qu'il offre de grand à nos regards, j'ai prié mon ſage conducteur de vous faire les propoſitions dont il s'agit; je me retire pour quelques momens, & il va venir vous entretenir: heureuſe! ſi ſans les diſcours éloquens de ce généreux vieillard, ma vue a ſu vous diſpoſer un peu à vous intéreſſer pour mon parti.

Après ces mots, la princeſſe ſe retira, & il parut auſſi-tôt devant le prince un

vieillard de bonne mine, mais sec & décharné, & qui sembloit plier sous le faix des années; prince, lui dit-il, en le saluant avec un air respectueux, les grandes qualités dont vous êtes partagé m'ont donné une si forte inclination pour vous, que je me trouverai heureux si je puis employer le pouvoir de mon art pour votre bonheur & pour votre gloire. Daignez donc vous laisser guider par moi: la belle princesse que vous venez de voir a pour vous le plus tendre penchant: elle est héritière d'un grand royaume, & il ne tiendra qu'à vous d'unir sa couronne à celle que le ciel vous destine, si vous voulez recevoir les conseils & les dons de Labouréelamboy, c'est ainsi que je m'appelle; voici, continua-t-il, en tirant une bague de son doigt, un anneau qui a le pouvoir de rendre sans cesse victorieux celui qui le porte; eussiez-vous un monde d'ennemis, ils succomberont sous l'effort de votre bras, dès que vous aurez cet anneau: il n'y a point de valeur qui puisse tenir contre lui; & si vous voulez aimer notre princesse, & lui jurer un amour éternel, je vous ferai présent de cet anneau rare: aussi-tôt vous vous mettrez à la tête d'un

puissant parti qui s'est formé dans le royaume de Fiction contre le tyran Songecreux, vous en triompherez, & puis ajoutant ensuite à sa défaite cent triomphes nouveaux, vous vous rendrez maître des états d'une foule de rois, & deviendrez un des plus grands conquérans qui ait jamais été sur la terre. Le prince avoit écouté ce discours avec un étonnement extrême; mais dès qu'il vit que le magicien avoit cessé de parler, & qu'il attendoit sa réponse, sans hésiter un seul moment, il lui dit: je ne puis plus offrir de l'amour à aucune dame, mon cœur & ma foi sont engagés à une charmante personne, que j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir; mais quand même je serois en état d'offrir ma tendresse à la belle princesse que je viens de voir, je lui présenterois mes vœux, & volerois contre ses ennemis sans vouloir accepter votre anneau: j'aime la gloire, & celle que donne le triomphe des armes, me paroît la plus touchante de toutes. Je la chercherai avec empressement aussi-tôt qu'il me sera possible, mais je ne veux jamais devoir la victoire qu'à mon courage & à la force de mon bras, & je me garderai bien d'accepter le secours d'un

pouvoir surnaturel. Vous êtes bien délicat, Seigneur, repartit Laboureélamboy; je connois beaucoup de princes & de généraux d'armée qui ont cherché avec bien des soins ce que vous refusez; mais si vous dédaignez les secours de mon art, du moins ne méprisez pas les conseils de mon expérience: il y a si long-temps que je vis, que je semble avoir acquis quelque droit d'en donner aux personnes de votre âge. Souffrez donc que je vous dise que le vain scrupule du serment que vous avez fait à une autre beauté, ne doit pas vous empêcher d'offrir votre cœur à l'héritière du royaume de Fiction: cette princesse a un puissant parti dans ses états, vous n'avez qu'à vous mettre à la tête de ce parti, & il est sûr que sans le secours de la bague que vous refusez, vous ne laisserez pas de triompher du tyran. Après sa chûte, vous épouserez la princesse, & par ce mariage vous acquérerez une couronne que vous joindrez un jour à celle qui vous regarde; d'ailleurs, vous ferez une action de générosité en faveur d'une princesse aimable, qui a pour vous l'ardeur la plus vive & la plus tendre. Le prince répondoit toujours que son cœur & sa foi n'é-

tant plus à lui, il n'en pouvoit plus disposer, mais il fut bien surpris quand il vit rentrer la princesse toute couverte de larmes, qui vint avec précipitation se jeter à ses genoux, en lui disant: ah! seigneur! si mes foibles attraits ne vous peuvent toucher, soyez sensible à mes malheurs & à ma tendresse, je mourrai si vous continuez de mépriser les ardens témoignages que je vous en donne.

Le prince étoit dans une confusion & dans un embarras extrêmes; il avoit été à genoux aussi-tôt que la princesse; mais quand il l'eut relevée, & qu'il se fut relevé aussi, il gardoit un silence inquiet en la regardant; il lui voyoit un visage brillant d'attraits, sur lequel néanmoins la douleur étoit peinte; il s'accusoit de barbarie en secret, de ne répondre que par des froideurs aux vœux d'une personne si charmante. D'un autre côté, le tendre amour & les sacrés sermens qui l'engageoient à Rosanie se présentoient vivement à son imagination, & ne lui pouvoient permettre la moindre étincelle de feu pour un autre objet. Il prit donc le parti que lui inspiroient son inclination & sa bonne foi; & il crut qu'en même

temps il pourroit satisfaire la générosité & la politesse. Une beauté, dit-il, telle qu'est la vôtre, madame, mérite un amour sans partage & un cœur tout entier; le mien n'est plus en ma puissance; les nœuds les plus forts & la foi de mes sermens l'ont attaché pour jamais à un objet digne de toute ma tendresse. Mais, madame, si je ne puis vous donner mon cœur, je vous consacrerai le plus profond respect, & je destinerai pour vous tous les efforts de mon bras. Allons, madame, partons; je serai ravi d'aller seconder le zèle de vos fidelles sujets, & je verserai mon sang avec joie pour terrasser l'usurpateur de votre couronne. Je t'en quitte, ingrat, s'écria la princesse avec emportement: je n'ai que faire de tes services si tu me refuses ton cœur; ce n'est qu'à ce cœur seul que j'aspire; hélas! mon amour, ma colère..... Comme elle prononçoit ces mots, on vit paroître subitement dans la chambre un jeune enfant d'une beauté éblouissante: il portoit dans sa main une espèce de sceptre d'or, dont il frappa la princesse & le magicien, qui à l'instant se mirent à fuir avec des hurlemens terribles. Il frappa aussi les murailles de la chambre, & au moment même tout

le palais disparut ; & le prince se trouva dans le milieu de la forêt, entouré d'arbres, & n'ayant que ce charmant enfant auprès de lui. Prince, lui dit-il, je viens de dissiper la fatale illusion qui offusquoit tes sens, pour te récompenser de la généreuse fidélité que tu viens de faire voir à garder tes sermens. Si le ciel punit sévèrement les parjures, il n'est pas moins exact à récompenser la bonne foi. Celle que tu viens de témoigner envers Rosanie t'a fait mériter des grâces célestes. Saches que cet objet qui vient de paroître à tes yeux une belle princesse, est un démon revêtu d'un corps fantastique par les conjurations d'une perfide magicienne qui veut te perdre. Cet esprit de ténèbres, déguisé en princesse, a mal pris ses mesures en se disant héritière du royaume de Fiction. Le roi Planjoli n'avoit aucune parente qui ne soit à présent dans la vieillesse ; mais il a laissé un enfant qu'on te fera connoître quelque jour. Pour cette figure qui t'a paru ici vieillard, c'est un démon, ainsi que la prétendue princesse. Si ton cœur, séduit par la beauté de l'une & par les flatteuses promesses de l'autre, avoit violé les sermens que tu as fait à l'objet de ta tendresse, ces cruels démons se

seroient aussi-tôt emparés de toi, & tu serois resté assujetti à leur pouvoir jusqu'à la fin des siècles. Mais, puisque tu as généreusement triomphé de toutes leurs attaques, pour le prix de ta victoire & pour couronner ta bonne foi, le ciel veut t'affranchir pour jamais de leurs pièges. Tiens, amant sincère, continua l'aimable enfant, en présentant une bague au prince ; voilà un anneau qui est absolument le contraste de celui que vouloit te donner tout-à-l'heure l'esprit séducteur : c'étoit l'anneau de mensonge, & celui que tu vois est l'anneau de vérité : porte-le toujours, il empêchera que les dangereuses illusions de l'enfer n'aient jamais aucun pouvoir sur toi, & tu verras les magiciens & les démons faire leurs noires opérations, sans qu'ils s'apperçoivent jamais que tu les vois. Après ces mots, avec une action toute gracieuse, le charmant enfant mit l'anneau au doigt du prince, & puis disparut. Le prince avoit toujours été dans une si grande surprise, qu'il n'avoit pu trouver l'usage de la voix, & il n'avoit témoigné ses sentimens à cet enfant qui lui avoit paru divin, que par des signes de respect & de reconnoissance. Enfin, son départ le laissant un peu plus à lui-même, il ren-

dit grâces au ciel, avec beaucoup d'ardeur, d'avoir évité les affreux périls qui l'avoient menacé cette journée. Ensuite il se mit à marcher, & sonna du cor pour retrouver ses gens, qu'il retrouva en effet. Quand il fut de retour au palais, les charmes de la présence de Rosanie, & l'innocente tendresse qu'il démêloit dans ses beaux yeux, lui firent oublier tous les mouvemens inquiets qui l'avoient agité dans sa chasse.

Cependant, Penséemorne & la magicienne sa confidente étoient au désespoir d'avoir manqué leur vengeance. Elles avoient beaucoup compté sur le palais de la forêt solitaire : car c'étoit effectivement une production de leur malice ; elles avoient beaucoup compté, dis-je, sur ce palais enchanté, & voyoient avec une douleur mortelle le prince échappé de leurs filets. Penséemorne, irritée du foible pouvoir de l'art magique, se résolut de se venger par des moyens humains, les plus pernicieux que l'artifice & la perfidie pût inspirer. Comme elle avoit des espions auprès de Rosanie, & auprès de tous ceux qui prenoient intérêt à cette belle fille, elle sut que l'ambassadeur qui lui avoit fait des offres qui l'avoient si fort offensée, étoit plus amoureux d'elle que

jamais ; elle ſut même qu'il ne gardoit plus de ménagement dans ſa paſſion, & qu'il étoit capable de lui ſacrifier les plus grands intérêts de ſa fortune.

En effet, ce miniſtre étant convaincu qu'il étoit impoſſible de parvenir à la poſſeſſion de Roſanie que par le mariage, ſe réſolut à l'épouſer. Après lui avoir demandé pardon des vues offenſantes qu'il avoit eues d'abord pour elle, il lui offrit ſa main, en l'aſſurant que le petit chagrin qu'elle pourroit avoir d'aller paſſer ſa vie dans un pays étranger, ſeroit entièrement adouci par l'éclat du rang, & par la complaiſance ſans bornes que ſon époux auroit éternellement pour elle. Roſanie dit à l'ambaſſadeur, qu'elle lui étoit fort obligée de l'honneur qu'il lui vouloit faire en l'épouſant ; mais que, cependant, elle le remercioit de cet honneur, ne pouvant pas ſe réſoudre à s'éloigner pour jamais de la reine ſa maîtreſſe, à qui elle étoit attachée par un zèle ſi ardent, & dont elle étoit traitée avec tant de bonté. L'ambaſſadeur, qui étoit violent, eut une colère extrême de cette réponſe : néanmoins il diſſimula ſa fureur & ſe contenta de prendre la réſolution de ſatisfaire ſon amour à quelque prix que ce pût être.

Comme le roi Richard étoit en cet endroit de ſon récit, on vint dire à Blondel que le concierge le demandoit : il fallut que ce généreux favori quittât l'entretien du vainqueur de Syrie, pour aller recevoir les ordres d'un vil geolier. Il lui dit, d'un air empreſſé, que l'empereur étoit à Lints, & que la princeſſe Sophie, ſœur de ce prince, s'étant venue promener dans le bois proche d'eux, avoit entendu parler de ſa voix aux habitans du village, qui lui avoient été porter des fruits, & qu'elle ſouhaitoit de l'entendre chanter. Blondel alla trouver cette princeſſe, & ſe préſenta devant elle d'un air reſpectueux & aſſuré tout-à-la-fois.

Si elle fut ſurpriſe de voir ſi bien fait un homme de la ſorte dont elle le croyoit, elle le fut encore davantage de l'entendre s'exprimer avec tant d'eſprit & de politeſſe ; car il parloit auſſi-bien le langage (1) teutonique, qu'il parloit la langue romance, qui étoit la langue françoiſe de ce temps là.

(1) Le langage teutonique étoit en ce ſiècle-là le langage qu'on parloit en Allemagne.

Il chanta à la princeſſe Sophie une chanſon dont il avoit fait les paroles. Ces paroles, qui étoient en langue romance, que la princeſſe entendoit bien, étoient telles pour le ſens :

Si l'amour ne livroit aux mêmes aventures
Les ſincères amans & les amans parjures,
Si ce redoutable vainqueur
Savoit récompenſer la conſtance d'un cœur ;
Dans mille doux plaiſirs je paſſerois ma vie ;
Mais la pitié chez lui, pour toujours endormie,
Fait qu'il ne veut point me guérir,
Ni me laiſſer mourir.

La princeſſe Sophie fut extrêmement contente de la voix & de la manière de chanter de Blondel. Elle lui donna bien des louanges ; mais elle lui en auroit donné, ſans doute, encore beaucoup plus, ſi elle avoit ſu que les vers & l'air qu'il avoit chantés étoient de ſa compoſition. Elle chercha à l'engager à venir à la cour impériale par des promeſſes obligeantes ; mais quoiqu'il trouvât cette princeſſe fort belle & fort gracieuſe, il la remercia de la protection qu'elle lui offroit dans cette cour ; & parut à Sophie ſi indolent ſur la fortune, que comme on avoit dit à cette princeſſe que le concierge avoit une aſſez jolie fille, elle crut

que Blondel en étoit amoureux; & s'imagina que l'entêtement dont il étoit plein lui faisoit négliger une occasion que d'autres que lui auroient cherchée avec empressement. La princesse reprit le chemin de Lints sans faire de plus longues réflexions, & Blondel s'en retourna à la tour, où il ne fut pas long-temps sans informer le roi de son entretien avec la princesse Sophie; & puis, dès la première fois qu'il en trouva la commodité, il pria ce prince de vouloir bien satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre le reste des aventures de Rosanie. Le roi lui dit en souriant, que l'occupation de faire des contes & d'en écouter étoit bien pardonnable à des gens dont la vie étoit aussi stérile de plaisirs qu'étoit la leur. Après ces mots, ce prince, dont la politesse égaloit la valeur, reprit ainsi le récit de son conte:



SUITE DU CONTE

DE

RICDIN-RICDON.

QUAND Penſéemorne ſut le refus que Roſanie avoit fait d'un mariage qui paroiſſoit ſi avantageux pour une perſonne de ſa condition, elle entra dans une rage qu'il ſeroit difficile de décrire : comment, s'écria-t-elle, cette audacieuſe payſanne trouve donc que ce n'eſt pas encore aſſez pour elle, qu'un ſeigneur, jeune, bien fait, & auſſi conſidérable qu'eſt l'ambaſſadeur ; à ce que je vois, c'eſt au trône qu'elle en veut, & il ne lui faut pas moins que des amans qui doivent porter des couronnes ; ah ! vraiment, je ſaurai bien rabaiſſer les vues de ſon inſolent orgueil. Pleine de cette idée, elle fit agir le confident de l'ambaſſadeur, qui étoit tout à elle. Ce confident inſpira à ſon maître le deſſein d'enlever Roſanie ; & ce maître forcené d'amour & de dépit, applaudit tout d'un coup à ce téméraire projet. Son ambaſſade finiſſoit : en quittant les états du

roi Prud'homme, il sentoit qu'il seroit ravi d'en emporter cette belle proie. Il ne songea plus qu'à prendre toutes les mesures nécessaires pour y réussir: il prit le temps que le roi & le prince étoient allés à une maison de plaisance faire un voyage, dont la reine n'avoit point été, à cause de quelque indisposition. Le palais étoit donc beaucoup moins rempli qu'à l'ordinaire. Un soir que Rosanie revenoit de prendre l'air avec Vigilentine dans le jardin public, dont nous avons parlé, comme elle rentroit dans le palais par les cours des cuisines, quatre hommes masqués saisirent brusquement Rosanie; & l'entraînant par une porte dérobée contre laquelle elle étoit, elle se trouva tout d'un coup dans une rue déserte, où, malgré ses cris & sa résistance, on la fit monter dans un chariot, qui courut ensuite avec une aussi grande vîtesse que s'il eût volé. Après qu'il eut ainsi couru quelque temps, escorté d'un bon nombre de cavaliers, il s'arrêta, & on y mit des relais. Alors la triste Rosanie qui se désespéroit, vit monter dans le chariot l'audacieux ambassadeur, auteur de son enlèvement. A cette vue elle redoubla ses cris & ses larmes; ne vous affligez pas, madame, lui dit-il, je suis bien éloigné d'a-

voir dessein de vous faire aucun outrage : je ne veux vous conduire en mon pays que pour vous faire un sort agréable, & vous donner un rang digne de vous en vous épousant. Ah! seigneur, s'écria Rosanie, avec une voix entrecoupée de sanglots, telles que puissent être vos intentions, elles cessent d'être légitimes dès que vous employez la violence pour les accomplir. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me remener auprès de la reine ma maîtresse : l'obligation que je vous en aurai me donnera sans doute plus de sensibilité pour vos désirs que je n'en ai eu jusqu'à présent, & me déterminera à quitter ma reine pour aller passer mes jours avec vous; mais si je ne reviens point, que pensera de moi cette grande princesse? Hélas! elle croira que j'ai consenti, sans son aveu, à disposer de mon destin. Au nom de dieu, seigneur, permettez que j'aille détruire ce soupçon dans son esprit. Non, non, ingrate, répondit l'ambassadeur, je ne vous laisserai point sortir de mes mains; je vois votre artifice; si vous en étiez une fois dehors, vous vous mocqueriez encore de mon amour; après avoir eu tant de peine à me rendre le maître de mon bonheur, je n'ai

n'ai garde de le laisser échapper. Perfide! répliqua Rosanie, puisque tu as si peu d'égard pour mes prières, je ne m'abaisserai pas davantage à t'en faire ; mais j'espère que le ciel prendra ma défense : je me flatte qu'il me tirera de tes indignes mains, & qu'il ne laissera pas ta trahison impunie.

Pendant qu'ils faisoient de semblables discours, le chariot couroit toujours avec une vîtesse inconcevable ; mais le charton étoit si occupé à le conduire rapidement, qu'il s'égara de la route que son maître lui avoit ordonné de prendre : il s'en apperçut, & voulut se remettre en voie ; mais lorsqu'il commençoit à s'y employer avec application, le chariot rompit, & jeta Rosanie dans le milieu du chemin proche d'un bois de haute-futaie. Comme elle ne se sentit point blessée, loin d'être effrayée de cet accident, elle en conçut un favorable augure. Cependant l'ambassadeur juroit avec un emportement terrible contre son écuyer, son charton, & tout le reste de ses gens, qui, tous étoient descendus de cheval pour tâcher de relever le chariot, & le remettre en train d'aller, tandis que Rosanie, dont tout cet embarras redoubloit le courage, faisoit des cris de toute sa force pour atti-

rer quelques passans à son secours : elle auroit bien voulu s'enfuir, mais il lui étoit impossible. L'ambassadeur avoit ordonné à un de ces domestiques de la tenir par le bras : elle trembloit donc que ses cris ne fussent poussés en vain ; & flottant entre l'espérance & la crainte, elle regardoit sans cesse à la clarté de la lune, qui étoit fort brillante cette nuit-là, si elle ne verroit point paroître quelqu'un. Elle ne fut pas long-temps sans voir sortir trois hommes du bois ; seigneurs, leur cria-t-elle à haute voix, dès qu'elle les vit paroître, daignez donner du secours à une malheureuse fille qu'on enlève malgré elle. Aussitôt les trois inconnus mirent l'épée à la main, & vinrent fondre sur l'ambassadeur & ses gens, qui n'eurent pas le temps de remonter à cheval. Tous les coups que portoient ces trois inconnus étoient autant de coups mortels : un d'eux sur-tout se faisoit remarquer par une valeur & une adresse sans égale : il donna la mort au confident & à deux autres des gens de l'ambassadeur, qui, transporté de rage, vint à son tour fondre sur lui comme un lion furieux : le brave inconnu le reçut avec la même vigueur que s'il avoit commencé le combat, & quoiqu'il eut une blessure à

l'épaule gauche, il porta un coup si terrible à l'ambassadeur, qu'il l'étendit sans vie à ses pieds. Dès que les gens de ce ministre virent leur maître mort, ils prirent tous la fuite : alors le vaillant inconnu s'approcha de Rosanie, qui étoit glacée d'effroi, & frémissoit d'horreur de voir tant de sang couler à son sujet : vous êtes libre, belle fille, lui cria-t-il, vos ravisseurs sont dissipés. Au son de cette voix, Rosanie fut saisie tout-à-coup du transport de joie le plus vif qu'on puisse sentir; car elle reconnut son cher prince en la personne de son libérateur. On ne peut s'imaginer tout ce que ces deux amans se dirent de tendre : le prince étoit enchanté d'avoir secouru si heureusement l'objet de son amour; & Rosanie ne pouvoit cesser de donner des louanges à son illustre défenseur. Des deux hommes qui étoient avec lui, l'un étoit son fidelle Bonavis, & l'autre un gentilhomme de sa maison, qui avoit aussi beaucoup de part dans sa confiance; ainsi ni lui ni Rosanie ne se contraignirent point devant eux. On banda la blessure du prince, qui par bonheur ne se trouva qu'une légère contusion. Quand cet amant, aussi brave que tendre, reconnut l'ambassadeur, il eut d'abord de la dou-

leur d'avoir donné la mort à un homme dont la personne devoit avoir des droits sacrés, à cause du titre dont il étoit caractérisé; mais lorsqu'il fit réflexion que cet indigne ministre avoit dérogé par un rapt odieux à tous les privilèges de son caractère, il s'applaudit au contraire, de ce qu'il avoit été choisi du ciel pour le punir d'avoir si audacieusement violé le droit des gens dans les états, & même jusques dans le palais d'un roi, dont il avoit été traité avec tant de générosité & de considération.

Le prince, cependant, quoiqu'incommodé de sa blessure, aida lui-même à marcher à l'aimable Rosanie, pour la conduire au château de plaisance du roi son père, qui étoit au bout du bois de haute-futaie dont il étoit sorti. En marchant elle lui fit en détail le récit de son enlèvement; & il conta à son tour à cette belle fille, qu'accablé du chagrin que lui causoit son absence, & jugeant bien qu'il ne pourroit dormir, il avoit résolu de passer la plus grande partie de la nuit à prendre le frais dans le bois, en s'entretenant d'elle avec les deux hommes qu'elle voyoit. Le prince avoit à peine remis Rosanie entre les mains des deux dames du château,

qu'on lui vint dire qu'un gentilhomme de la reine sa mère, qu'elle avoit envoyé en poste, demandoit à lui parler. Ce gentilhomme lui annonça qu'on avoit enlevé Rosanie dans le palais, & presque sous les yeux de la reine; & que cette princesse, irritée & chagrine au dernier point de l'insolence de ce rapt, envoyoit au plutôt en donner avis au roi & à lui, afin qu'ils prissent des mesures pour faire arrêter le ravisseur & le punir, quoiqu'elle eût déjà donné là-dessus les meilleurs ordres qu'il lui avoit été possible. Le prince chargea le gentil-homme de s'en retourner tout-à-l'heure, & de faire à la reine le récit de l'heureux hasard par lequel il avoit sauvé Rosanie, & puni son ravisseur.

Dès le lendemain, le roi voulut qu'on s'en retournât à la ville capitale, & qu'on ramenât la belle fileuse à la reine. Cette aimable fille en fut reçue avec tant de bonté & de marques de bienveillance, que l'envieuse Penséemorne fut prête à en expirer de rage: mais ce qui mettoit encore le comble à son désespoir, c'étoit de voir que sa rivale ne devoit qu'au vaillant secours du prince le bonheur d'avoir évité l'enlèvement; mais quoiqu'elle vît bien par divers signes

éclatans, que le ciel s'oppofoit à fa vengeance, elle n'en perfévéra pas moins dans le deffein de la fatisfaire, & prit de nouvelles mefures pour y réuffir.

Cependant, malgré la joie qu'avoit Rofanie d'avoir été délivrée de fon raviffeur par un amant chéri, qui s'étoit couvert de gloire, elle étoit agitée d'une inquiétude fecrête qu'elle avoit peine à cacher. Sirène, qui lui témoignoit toujours de plus en plus une amitié tendre, s'apperçut de fon agitation & lui en demanda le fujet; mais elle ne voulut jamais le lui confier. Elle n'avoit pas tort d'avoir de la réfervé à cet égard; fon chagrin étoit caufé par l'infidélité de fa mémoire; elle fentoit que le terme que l'homme à la baguette avoit prefcrit pour venir reprendre ce bois précieux, approchoit de jour en jour, & le nom bizarre de cet homme ne lui revenoit point dans l'efprit. En vain depuis quelque temps elle faifoit mille efforts pour le trouver, c'étoit toujours inutilement. Cependant, elle voyoit que fi elle ne retrouvoit point ce nom fatal, une parole inviolable l'obligeoit à fuivre le donneur de baguette où il voudroit la mener: & fon enlèvement lui avoit fait fentir plus que

jamais la douleur mortelle qu'elle auroit d'être séparée pour toujours du prince.

Quelque mal qu'elle formât les caractères de l'écriture, elle voulut voir s'ils ne pourroient point lui aider à retrouver ce nom si ardemment désiré. Elle se tourmenta donc tant, avec toute l'application dont elle étoit capable, & écrivit *Racdon*, puis *Ricordon*, & enfin *Ringaudon*. Mais si, dans de certains momens, elle avoit de la joie de croire qu'elle étoit toute prête à trouver le nom dont elle avoit besoin, dans d'autres instans, elle étoit au désespoir d'être convaincue que c'étoit bien vainement que ceux qui se présentoient à sa mémoire, sembloient en approcher, puisqu'enfin ils ne contribuoient point à lui rappeler une idée sûre du véritable. Lasse de travailler sa mémoire avec si peu de succès, elle abandonna le secours de l'écriture, & se replongea dans ses tristes rêveries.

Penséemorne prétendoit lui donner bientôt sujet d'en avoir de plus douloureuses. Cette cruelle personne, outrée de ce que le prince, non-seulement avoit évité sa vengeance, mais encore l'avoit faite éviter à Rosanie, vouloit assouvir sa fureur

par la mort de ce jeune héros. Comme cette fille perfide avoit de la beauté, de la naissance & des richesses assez considérables, elle avoit beaucoup d'amans ; mais la plupart étoient gens sans titre, sans bien, sans conduite, & dont le caractère étoit encore plus mauvais que la fortune. Parmi ces amans ruinés & fourbes, Penséemorne en choisit trois, à qui elle dit à chacun en particulier : Je vous rendrai maître de ma personne & de mon bien en vous épousant, dès que vous m'aurez rendu un service que je veux de vous ; le prince m'a offensée, & je ne puis appaiser ma colère que par sa mort ; il faut donc que vous observiez ses pas, & que vous lui ôtiez la vie dans quelques-uns de ces momens où il s'égare à la chasse ; deux de mes amis sont disposés à vous accompagner pour vous seconder ; je vous donnerai à tous trois des épées enchantées, dont me fera présent une savante magicienne de mes amies. Par le pouvoir de son art, elle fera en sorte que vous blesserez toujours & ne serez point blessés ; & par le même pouvoir, elle empêchera qu'on ne découvre jamais que ce sera vous qui aurez tué le prince. Pensée-

morne ayant tenu ce discours séparément à chacun des trois amans dont on a parlé, il n'y eut aucun de ces scélérats qui refusât son horrible proposition. Elle leur donna effectivement des épées sur lesquelles la magicienne avoit marmoté quelques mots du grimoire, & tous trois se préparèrent à exécuter le détestable assassinat qu'elle leur demandoit. Depuis que le prince s'étoit échappé des pièges qui lui avoient été tendus dans le palais enchanté, Penséemorne n'osoit plus compter avec sûreté sur le pouvoir de l'art magique; aussi, dans le perfide projet qu'elle avoit conduit, elle ne s'étoit confiée que médiocrement au secours de cet art; mais elle étoit persuadée que sans aucun pouvoir surnaturel, il étoit facile que trois hommes bien armés ôtassent la vie à un seul qu'ils attaqueroient à leur avantage. Elle n'avoit donc eu recours à la magicienne que par un surcroît de précaution, ne doutant pas que, sans armes enchantées, il ne fût aisé à ses trois amans de faire périr le prince sous leurs coups.

Cependant, le roi pour quelques raisons particulieres, fit un voyage à sa maison de campagne sans la reine ni le prince;

& ce jeune amant, entièrement guéri de sa blessure, & fort en peine de l'inquiétude qu'on remarquoit dans Rosanie, s'en fut à la chasse pour dissiper le chagrin que celui de sa belle lui donnoit. Plus occupé de ses rêveries que du soin de poursuivre la bête, il s'écarta de ses gens, & s'égara si bien d'eux, en rêvant toujours, que la nuit le surprit avant qu'il pût en être retrouvé. Passant dans un lieu fort désert, auprès d'un vieux palais ruiné, & qui sembloit inhabitable, il remarqua qu'il y avoit beaucoup de lumières dans ce palais. Il s'approcha vers les fenêtres des salles, qui étoient toutes ouvertes & toutes rompues, & regarda au travers des arbres qui les environnoient. Il vit, à la lueur d'une clarté toute violette, plusieurs personnes d'une figure affreuse & d'un habillement bizarre. Il y avoit au milieu d'elles une espèce d'homme sec & basané, qui avoit le regard farouche & la physionomie effrayante; il paroissoit cependant dans une grande gaieté, & faisoit des sauts & des bonds avec une agileté inconcevable. Le prince sentit un secret frémissement à la vue de ces objets effroyables, & ne douta guères qu'il n'y

eût là des habitans de l'enfer : mais se souvenant qu'il avoit sur lui l'anneau de vérité, il ne redouta point leur odieux pouvoir. Il y avoit dans cette troupe une femme qui faisoit de grandes supplications à cette figure d'homme affreux, qui étoit dans le milieu : non, dit-il, ma puissance ne s'étend point sur lui : un esprit céleste, mon ennemi juré, le défend contre moi & m'a fait éprouver encore depuis peu que, dans mes entreprises, je ne suis pas heureux sous le nom de Labouréelamboy. Mon autre nom m'est bien autrement favorable ; j'ai déjà acquis un grand nombre de jeunes beautés sous ce nom, & j'espère que demain à l'heure qu'il est, j'en acquiérerai encore une qui en vaut beaucoup d'autres. Après ces mots, cet homme épouvantable se mit à recommencer ses sauts, en chantant cette chanson d'une voix terrible :

Si jeune & tendre femelle ;
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans sa cervelle,
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle ;
Point ne viendroit dans mes lacs ;
Mais sera pour moi la belle
Car un tel nom ne sait pas.

Après que ce démon, car effectivement c'en étoit un, eut chanté cette belle chanson, il reprit ainsi, en s'adressant à la femme qui lui avoit parlé : Comme les hommes ont une éducation plus cultivée que les femmes, nous avons ordinairement plus de peine à les séduire, que nous n'en avons à duper le sexe crédule, à moins que nous ne nous servions des personnes de ce sexe pour faire tomber les hommes dans nos pièges; comme aussi, d'un autre côté, ce sont souvent les hommes qui sont cause que les femmes donnent dans nos filets. J'ai acquis moi seul plus de jeunes filles par l'envie qu'elles ont de paroître belles & de savoir bien se parer, que vingt de mes camarades n'en ont acquis à eux tous par cent autres différens moyens; & la violente passion qui leur fait chercher avec tant d'acharnement à s'acquérir de la beauté & de la bonne grâce, ne naît que de l'envie démesurée qu'elles ont de charmer les hommes. C'est pourquoi j'ai dit que ce sont fort souvent les hommes qui sont cause que les femmes deviennent notre partage. Par exemple, continua le hideux harangueur, en s'adressant toujours à la même

femme, il eſt sûr que votre bonne amie ne nous échappera pas. Hé bien! n'eſt-ce pas la fureur outrée qu'elle a eue de vouloir plaire à un homme, qui là rendra notre proie? Mais qui auroit cru que ce jeune prince qui l'avoit charmée, rendroit ſans effet toutes les batteries que nous avons dreſſées contre lui? Cependant, rien n'a jamais pu l'engager à rompre les ſermens de fidélité qu'il avoit fait à ſa maîtreſſe; & il n'a jamais pu être tenté d'une valeur & d'une gloire dues à l'art magique; & ces deux efforts de vertu lui ont acquis un défenſeur qui rend à préſent contre lui tout le pouvoir de l'enfer inutile. Ainſi, c'eſt en vain que vous implorez aujourd'hui mon ſecours pour le faire périr; ni vous, ni moi, ne ſaurions plus lui nuire; toutes choſes à ſon égard iront naturellement.

Par ces diſcours, le prince comprit clairement que celui qu'il entendoit étoit le démon qui lui avoit parlé ſous la figure d'un vieillard, & il ne douta point non plus que la femme ne fût la magicienne, dont le céleſte enfant de qui il tenoit l'anneau de vérité lui avoit appris les pernicieux projets. Il fut tenté, pendant quel-

appris des secrets & des évènemens qui lui avoient donné une joie sensible. Le même jour que le prince fut exposé à des périls si funestes, on vint dire au roi qu'une dame, dont la beauté & l'air charmant se faisoient extrêmement remarquer, lui demandoit audience. Ce prince ayant ordonné qu'on la fît entrer, fut effectivement très-frappé des agrémens qui brilloient en sa personne. Elle étoit accompagnée d'un vieillard de bonne mine, qui paroissoit être un homme de condition, & d'un autre vieillard, qui, au travers de sa mine villageoise, ne laissoit pas de faire appercevoir un air de prudence & de probité, qui prévenoit d'abord en sa faveur. Seigneur, dit cette dame au roi, vous voyez devant vous une princesse qui vient vous rendre grâces des obligations dont elle est redèvable à vous & à la reine votre épouse. Je ne crois pas, madame, répondit le roi, que la reine ni moi ayons jamais été assez heureux pour vous rendre aucun service. Il est vrai, seigneur, repartit la dame, que je n'ai pas reçu, en propre personne, les grâces dont je viens vous remercier, mais elles ont été répandues sur quelqu'un qui m'est plus cher que

moi-même, puiſque c'eſt ſur la princeſſe Roſanie ma fille. Quoi, madame, s'écria le roi, la belle Roſanie eſt votre fille ! Cela eſt bien difficile à croire; quoique cette charmante perſonne ne ſoit preſqu'encore qu'un enfant, vous avez cependant trop de beauté & de jeuneſſe pour qu'on puiſſe ſe perſuader que vous ſoyez ſa mère. Seigneur, repliqua la dame, je ſais ce que je dois penſer des obligeantes douceurs que vous me dites, ce ſont de galans & gracieux menſonges qu'inſpire toujours aux hommes d'un rang élevé l'habitude agréable qu'ils ont à la politeſſe; mais, ſeigneur, ſi vous daignez m'écouter, je vous apprendrai de ſérieuſes vérités, qui, je crois, vous ſurprendront beaucoup. Le roi ayant témoigné à la dame que ſon récit lui feroit un ſenſible plaiſir, & qu'il étoit prêt à l'entendre, elle reprit ainſi :

Vous voyez en moi, ſeigneur, la reine Riante-Image, veuve du roi Planjoli, dont la triſte deſtinée a fait tant de bruit. Quand le cruel Songecreux eut défait & tué le roi mon époux, qu'il ſe fut emparé de ſon trône, & qu'il m'eut enfermée dans une obſcure priſon, il ne penſa

plus qu'à s'affermir dans son usurpation. Comme il savoit que j'étois grosse, il résolut de faire mourir l'enfant qui naîtroit de moi, si c'étoit un fils, mais si c'étoit une fille, il vouloit la conserver avec grand soin pour la faire épouser un jour à son fils, qui étoit encore en fort bas âge. J'appris les funestes projets que le tyran formoit sur mon accouchement, & frémis de l'une ou l'autre destinée qu'il préparoit à mes enfans : je versois des torrens de larmes quand je songeois que si je mettois un fils au monde, un barbare lui arracheroit la vie dès le moment de sa naissance; mais je n'étois guère moins affligée lorsque je pensois que s'il me naissoit une fille, elle auroit un jour le triste sort d'être attachée par des liens odieux au sang d'un tyran détestable. Je résolus donc, de quelque sexe que fût l'enfant que le ciel m'envoyeroit, de tâcher de le soustraire au pouvoir du tyran, m'en dût-il coûter la vie, qui, dans l'état où j'étois, m'étoit beaucoup plus à charge que précieuse.

Le fidèle chevalier que vous voyez, continua la reine, en montrant le vieillard qui paroissoit de condition, a toujours été

attaché à moi avec un zèle aussi agissant qu'éclairé : il a toujours eu tant de pénétration dans l'esprit, & tant de prudence dans toutes ses actions, que mes peuples lui avoient donné le surnom de Longue-vue, qui lui est demeuré. Ce chevalier donc, qui, à la faveur d'un déguisement, avoit évité la cruauté du tyran, gagna quelques-uns de mes gardes, & eut l'adresse de me venir parler dans ma prison. Ravie de le voir, je pris au plus vîte des mesures avec lui pour tâcher de remettre entre ses mains l'enfant à qui je donnerois la naissance. Le tyran avoit ordonné qu'on me traitât avec beaucoup d'égards, parce qu'il vouloit me ménager à cause de ma grossesse. Ainsi le gouverneur de la forteresse où j'étois avoit soin que j'eusse les commodités & les douceurs qui pouvoient contribuer à ma santé ou à ma satisfaction. Quand je me vis tout proche du temps de mon accouchement, je témoignai que j'avois extrêmement envie de manger d'un pâté de sanglier. On songea aussi-tôt à me satisfaire ; & par l'adresse d'une de mes femmes, ce fut le fidèle Longuevue, déguisé en paysan, qui fut chargé du soin de faire ce pâté : Longuevue le donna à

mes gardes, qui me l'apportèrent. Nous l'ouvrîmes sans témoins, ma femme de chambre & moi, & nous trouvâmes dedans, ainsi que je l'avois concerté avec Longuevue, un enfant tout nouveau né, qui étoit venu mort au monde. Le prévoyant chevalier m'avoit donné des moyens pour conserver le corps de cet enfant exempt de corruption jusqu'au moment où j'aurois besoin de le montrer. Enfin, j'accouchai heureusement d'une fille, qui avoit sur le bras, au-dessus du coude, la figure d'une rose parfaitement bien imprimée, ce qui me fit à l'instant lui donner le nom de Rosanie. Ma femme de chambre cacha cette princesse dans un lieu retiré: elle mit l'enfant mort auprès de moi; & puis aussi-tôt avec des pleurs & des cris elle appela du secours, en disant que je venois d'accoucher d'un enfant mort.

On alla porter cette nouvelle au tyran, mais il n'en eut aucun regret, car l'enfant né mort qu'on m'avoit apporté étoit un garçon; & comme il y avoit encore un grand parti qui haïssoit Songecreux & sa tyrannie, beaucoup de gens publièrent que j'étois accouchée d'un fils, qu'il avoit fait mourir. Cependant on mit l'enfant

mort dans un cercueil : ma femme de chambre, par les tours d'une adresse admirable, l'en retira, mit ma fille vivante en la place de ce petit corps mort, & s'en défit en le jetant dans un lieu secret, sans que personne en eût jamais le moindre soupçon. Enfin, on emporta le cercueil; & quoiqu'on eût donné beaucoup de nourriture à ma fille, je tremblois toujours que ses cris ne trahissent notre secret ; mais par un bonheur extrême elle ne cria point; & Longuevue qui, par son habileté, s'étoit acquis la confiance du gouverneur, fut chargé par lui du soin de l'enterrement, qui se fit le soir, & sans aucune cérémonie. L'heureux & adroit Longuevue tira la petite Rosanie du cercueil le plutôt qu'il lui fut possible; & par une visible protection du ciel, il la trouva en très-bon état. Il eut de cet enfant tous les soins possibles, & n'eut point de repos qu'il ne l'eût ôtée du pays sur lequel le barbare Songecreux exerçoit sa tyrannique domination : ce que ce fidelle sujet fit de la manière, seigneur, qu'il va vous raconter.

Quand la reine eut achevé ces mots, Longuevue prenant la parole, poursuivit

ainsi le récit de cette princesse, en s'adressant toujours au roi Prud'homme. Je sortis heureusement, seigneur, du royaume de Fiction, emmenant avec moi la petite princesse, & une nourrice, que je faisois passer pour sa mère; mais quoique j'eusse pris beaucoup de soin pour bien m'acquérir cette femme, je lui cachai entièrement la naissance & le sort de l'enfant qu'elle nourrissoit. J'arrivai dans vos états, seigneur, & j'en traversai une partie sans trouver personne qui me parût propre à bien conserver le précieux dépôt dont j'étois chargé. Cependant, j'aurois été ravi de pouvoir le confier au plutôt en de sûres mains; car pour les intérêts de la reine & de la princesse, il falloit que je m'en retournasse au plutôt dans le royaume de Fiction.

Enfin, un jour, que pour laisser reposer la princesse & sa nourrice, je m'étois arrêté sous des arbres qui bordoient un grand chemin, vers lequel il y avoit deux ou trois villages, pendant que la nourrice étoit assise, je me promenois le long des arbres; & j'étois assez éloigné de cette femme, lorsque, me trouvant derrière deux paysans, qui marchoient aussi, j'entendis que

l'un disoit à l'autre : Hé bien ! obstiné Disantpeu, tu veux donc rester toujours dans l'humeur qui t'a fait donner ce nom, & tu ne veux rien dire sur tout ce qui a causé ce tintamare-là ? Que veux-tu que je te dise ? répondit l'autre paysan, je me contente de plaindre le malheur de mon voisin, sans l'en blâmer, ni sans en aller rechercher trop curieusement les causes : ainsi je ne sais rien de tout ce que tu me demandes. Va, va, reprit celui qui avoit parlé le premier, tous ceux de ton village n'ont pas bouche close comme tu l'as : je saurai bien apprendre sans toi ce que j'ai envie de savoir ; mais puisque tu ne veux rien me dire, je vais doubler le pas, j'arriverai dans ton village long-temps avant toi, & cela me donnera le temps de causer ; car il faut que je m'en retourne promptement, & je vois bien que, chargé de ton enfant comme tu l'es, tu ne saurois aller si vîte. Après ces mots, ce paysan quitta l'autre, & se mit à marcher de toute sa force. Dès que celui qui portoit le petit enfant fut seul, je l'abordai & lui fis plusieurs questions. J'appris que cet enfant étoit une fille à lui, dont sa femme étoit accouchée il n'y avoit pas plus d'un

mois ; que cette femme avoit eu un mal au sein qui l'avoit obligée à mettre son enfant en nourrice, dans un village éloigné de quelques lieues du sien ; mais que le mal de sa femme étant entièrement guéri, il revenoit de querir son enfant pour le faire nourrir par cette femme, qui étoit parfaitement bonne nourrice. J'écoutai tous ces discours avec beaucoup d'attention ; j'examinai la physionomie de cet homme : elle me plut ; & je crois, seigneur, que vous trouverez que j'avois raison, quand vous saurez que ce bon paysan étoit ce même vieillard que vous voyez derrière la reine ma maîtresse. J'appris encore qu'on lui avoit donné le surnom de Disantpeu, à cause du penchant qu'il avoit pour le silence, & de la retenue qu'il avoit à parler : tout cela me prévint avantageusement en sa faveur, & je résolus de l'engager à être le gardien de la princesse Rosanie, sans lui confier néanmoins tout le secret de sa naissance. Je lui fis donc des promesses considérables ; je lui mis entre les mains beaucoup d'or & des pierreries ; & entr'autres un bracelet infiniment précieux, que la reine m'avoit donné pour contribuer un jour à faire

reconnoître

reconnoître la princesse. Après avoir donc gagné Disantpeu, & l'avoir assuré que cet enfant, dont il auroit soin, seroit un jour la cause de sa fortune, & de celle de toute sa famille, j'exigeai de lui qu'il ne feroit part de cette aventure à personne, pas même à sa femme. Il me fit serment de ne se conduire entièrement que par mes ordres : & voici de quelle manière nous disposâmes les choses, afin que notre secret ne restât qu'entre nous deux. La fille de Disantpeu se trouvant justement de l'âge de Rosanie, nous résolûmes qu'il présenteroit cette princesse à sa femme comme étant véritablement leur enfant qu'il venoit de rapporter du lieu où on l'avoit mis pour tetter, pendant la maladie de sa mère, lui & moi nous ne doutions pas que cette mère n'y fût trompée, puisqu'elle n'avoit vu sa fille qu'à l'instant de sa naissance ; que, d'un autre côté, j'irois porter moi-même la fille de Disantpeu à la nourrice de Rosanie, & prendre la petite princesse des bras de cette femme, pour la remettre dans ceux du bon paysan. Nous convînmes, Disantpeu & moi, que je ferois à cette nourrice un établissement commode, à un village qu'il me nomma,

éloigné de six lieues du lieu où nous étions, & je l'assurai que j'aurois soin que sa fille fut aussi bien que si elle avoit été la mienne propre. Sur ces assurances, il me la remit entre les mains, & j'allai la porter à la nourrice de Rosanie, des bras de laquelle je pris cette princesse, en disant à cette bonne femme, que je la faisois dans ce moment changer de nourrisson. Elle fut extrêmement surprise de cet échange. Je lui dis que j'avois mes raisons pour le faire ; & après avoir été porter Rosanie à Disantpeu, je revins trouver la nourrice, que je menai loger au plus prochain village, & allai ensuite à celui du paysan, pour m'informer à fond de son caractère. J'en appris tout le bien que je pouvois souhaiter. Après cela, je conduisis la nourrice & son nourrisson au village que m'avoit nommé Disantpeu ; & ayant mis cette femme en état de vivre commodément dans ce lieu, je m'en retournai dans le royaume de Fiction.

Je trouvai que la reine Riante-image y étoit toujours en captivité, & que le barbare Songecreux y exerçoit sa tyrannie à l'ordinaire. Il y avoit un parti tout formé, qui haïssoit mortellement Songecreux ;

mais ce parti n'étoit pas assez puissant pour oser se déclarer ouvertement contre celui du tyran ; il falloit songer à le fortifier. Quoique quelques bons serviteurs du feu roi & moi, nous y employassions toute notre industrie, nous ne pouvions y parvenir, & bien des années s'écoulèrent avant que nous fussions en état de remuer. Tout tyrannique & bizarre qu'étoit Songecreux, il s'étoit emparé de bien des esprits. D'ailleurs, comme on ne voyoit au feu roi que des héritiers éloignés, cela décourageoit ; & je n'osois néanmoins confier à personne le secret de la naissance de Rosanie, dans la crainte que si l'on trahissoit ce secret, le tyran ne trouvât moyen d'attenter sur la vie de cette princesse. J'avois, cependant, de ses nouvelles assez souvent, j'en faisois part avec bien des peines à la reine ma maîtresse : & c'étoit la seule consolation qu'eût cette princesse dans sa triste captivité.

Quelque temps après que je fus de retour dans le royaume de Fiction, la nourrice de la fille de Disantpeu me fit savoir que son nourrisson étoit mort, le père de cet enfant me l'écrivit aussi, & comme je me préparois à faire revenir la nourrice dans

son pays, qui etoit celui de Fiction, cette femme mourut dans le village où je l'avois laissée; ainsi, quoiqu'elle n'eût jamais bien su la naissance de Rosanie, sa mort en assuroit encore plus sûrement le secret : aussi resta-t-il enséveli dans un profond silence. Mais, enfin, après une assez longue suite de temps, la race des Songecreux, qui s'étoit beaucoup multipliée & devenue fort nombreuse, fit des extravagances qui réveillèrent vivement la haine qu'on avoit pour le tyran. Le parti qui le détestoit ayant toujours subsisté, & étant toujours resté uni, quoique sans éclater, s'étoit beaucoup aggrandi & fortifié, & se vit, enfin, en état de faire des entreprises.

On songea donc à attaquer & à détruire les principales forteresses de Songecreux, & l'on se mit en campagne, sous la conduite du général Belles-idées, qui avoit triomphé tant de fois sous le règne du feu Roi. Ce général fit d'abord des progrès assez considérables, & battit deux fois en batailles rangées les troupes de Songecreux; mais le tyran du royaume de Fiction n'en fut pas abattu : car, non-seulement il fit venir des secours de divers royaumes de l'Europe, mais encore il fit venir des troupes

auxiliaires de chez les Arabes, qui se signalèrent par de tels exploits, qu'après avoir battu & blessé le général Belles-idées, on crut; quelque temps, qu'elles détruiroient jusqu'au dernier des fidelles sujets du roi Planjoli & de la reine Riante-image; il est vrai aussi qu'elles promettoient, que si on les laissoit fourrager le pays de Fiction jusqu'à Mille & une Nuits, elles assureroient à Songecreux, un triomphe éternel. Mais le général Bongout s'étant venu joindre à Belles-idées avec des troupes qu'il avoit amenées du pays de Politesse, notre parti redevint le plus fort; & les auxiliaires troupes arabes, malgré leurs nombreux escadrons & leurs formes fantastiques, furent forcées de plier devant Belles-idées & Bongout.

Quand je vis que le parti du feu roi avoit si bien pris le dessus, j'annonçai aux chefs, que ce prince avoit laissé une héritière, & leur appris le secret de la naissance de Rosanie. Cependant, comme nous nous défions toujours qu'il n'y eût des traîtres parmi nos troupes, nous ne jugeâmes pas à propos de divulguer ce secret, de crainte que la princesse ne fût sacrifiée au tyran. Il fut seulement résolu

qu'on enverroit querir Disantpeu, pour confirmer aux plus considérables du parti la vérité de ce que j'avançois ; car pour la reine, on ne poûvoit avoir alors la joïe de compter sur un témoignage aussi illustre que le sien. On avoit changé le gouverneur & les gardes de la forteresse où cette princesse étoit enfermée ; & depuis ce changement, il ne m'avoit plus été possible d'avoir aucune intelligence dans sa prison.

Nous envoyâmes donc querir Disantpeu ; mais dès qu'il arriva dans le pays de Fiction, il fut fait prisonnier par des soldats du parti de Songecreux. Nous continuâmes, cependant, nos progrès ; mais malgré la prudence & l'intrépidité de nos chefs & la bravoure de nos soldats, nous n'avons pas laissé de trouver de la résistance plus long-temps que nous ne pensions ; & enfin ce n'est que depuis dix jours que le parti du tyran est absolument terrassé. Nous avons heureusement retrouvé Disantpeu ; & ensuite, comme nous avons pris la forteresse où la reine étoit prisonnière, nous avons eu la sensible joie de délivrer cette princesse. Elle a appris de Disantpeu, avec d'extrêmes transports, que la princesse Rosanie est également bien

partagée de la beauté de l'ame & de celle du visage. Comme le tyran Songecreux, après sa dernière défaite, s'est enfui du pays de Fiction, avec tout ce qui lui restoit des siens, nous avons déclaré au peuple de ce royaume, qu'il alloit retrouver sa véritable reine, en la personne d'une fille qu'avoit laissé le feu roi. Il a appris cette nouvelle avec une joie infinie; car la mémoire du roi Planjoli est extrêmement chère aux bons citoyens du pays de Fiction; & ils ont témoigné par mille démonstrations éclatantes, qu'ils seront ravis de vivre sous le règne d'une princesse sortie de son sang.

La reine Riante-image, qui croyoit n'atteindre jamais assez-tôt le moment où elle verroit la reine sa fille, a voulu partir avec nous pour avancer cette joie de quelque temps. Nous avons laissé le gouvernement du royaume de Fiction entre les mains de Belles-idées & de Bongout; & la reine mère, avec une fort peu nombreuse suite, & en faisant de très-grandes journées, est arrivée dans vos états. Disantpeu nous a menés d'abord à son village, où la reine croyoit trouver Rosanie, & se faisoit un plaisir de surprendre cette

princeſſe ; mais nous avons appris dans ce village, ſeigneur, que la reine votre épouſe l'a faite venir auprès d'elle ; & que, ſous le nom de la Belle Fileuſe, elle a reçu mille marques de bonté de cette grande reine & de vous. La reine ma maîtreſſe ayant auſſi appris en même temps que vous étiez dans cette maiſon de plaiſance, y a porté ſes pas avec empreſſement, pour vous remercier au plutôt de tout ce que vous doit la reine Roſanie. Oui, Seigneur, reprit alors la reine Riante-image, je ſuis venue dans ce lieu pour ce deſſein. Je le répète encore : je ne puis vous faire aſſez de remercîmens ; je croyois en faire auſſi en même temps à la reine votre épouſe : car j'avois cru qu'elle étoit dans ce château avec vous, & je comptois y trouver auſſi la reine ma fille. Non, madame, répondit le roi, la reine Roſanie n'eſt point ici, mais vous ne ſerez pas long-temps ſans voir cette charmante princeſſe ; elle eſt reſtée auprès de la reine dans ma ville capitale, où je vous accompagnerai dès demain. Mais, madame, ajouta-t-il, je ne ſais pas comment nous pourrons nous excuſer auprès de vous & de la reine votre fille, de toutes les fautes que l'igno-

rance du rang de cette princeſſe nous a fait commettre envers elle. Enſuite de ſemblables diſcours, le roi donna ſes ordres pour faire préparer ſes équipages ; & le lendemain, après avoir regalé magnifiquement la reine & ſa ſuite, ils prirent tous le chemin de la ville capitale.

Roſanie y languiſſoit dans une inquiétude mortelle. Quoique la bleſſure du prince l'affligeât, parce que tout ce qui regardoit un amant ſi cher lui étoit extrêmement ſenſible, ce n'étoit pas encore, néanmoins, le plus grand ſujet de ſon affliction : elle voyoit approcher de moment en moment le redoutable inſtant où le maître de la baguette alloit venir lui redemander ce bois fatal ; & n'ayant jamais pu retrouver le nom de cet inconnu, elle voyoit que l'engagement inviolable de ſa parole & de ſes ſermens l'obligeoit à le ſuivre par-tout où il voudroit. Elle verſoit des torrens de larmes, quand elle ſongeoit qu'il faudroit quitter pour jamais la reine qui l'avoit comblée de tant de bontés, de tant de bienfaits, & pour qui elle ſe ſentoit un attachement ſi ſincère. Elle regrettoit auſſi beaucoup la préſence de l'aimable Sirène : elle étoit fâchée qu'on l'arrachât aux ſoins

de Vigilentine; mais quelle étoit la vive douleur qui la déchiroit, quand elle venoit à penser qu'elle seroit éternellement condamnée à ne point voir le prince, & à vivre éloignée de lui! On ne peut exprimer tout ce que cette cruelle idée lui faisoit souffrir: elle ne cessa point de répandre des pleurs toute la nuit. Pendant qu'elle s'occupoit encore le matin de ses funestes réflexions, on vint lui dire que la reine, qui étoit dans la chambre du prince son fils, lui ordonnoit de l'y aller trouver. Dès que la reine la vit entrer, elle lui cria: Qu'il y a d'étranges nouvelles, ma chère Rosanie! Hélas! j'avois un monstre parmi mes filles d'honneur.

Après ces mots, la reine lui raconta ce que nous allons reciter historiquement. La rélation portoit que celui des assassins du prince, qui s'étoit échappé, s'étoit traîné tout blessé dans le plus prochain village; que là, les chirurgiens lui avoient déclaré qu'il mourroit de ses blessures, & que, sur cette déclaration, ce misérable s'étoit mis à jurer contre Penséemorne, qui l'avoit embarqué dans une odieuse & criminelle entreprise; qu'il en avoit rapporté les circonstances telles que nous les avons

racontées tantôt; qu'ensuite ayant vu rapporter de la forêt les corps morts de ses deux compagnons, il étoit expiré en détestant sa coupable maîtresse; que, cependant, quelqu'un avoit promptement averti cette indigne fille de la déposition de son scélérat amant; qu'aussi-tôt elle étoit sortie furieuse du palais, avoit volé chez sa perfide magicienne, lui avoit dit beaucoup d'injures; & qu'après l'avoir étranglée, elle s'étoit étranglée elle-même. Rosanie frémit mille fois pendant ce récit. Lorsqu'il fut fini, la reine, qui vouloit aller au temple, & qui vouloit aussi dissiper le prince son fils, afin qu'il sentît moins la douleur de sa blessure, ordonna à Rosanie & à Sirène de rester auprès de lui, pour le désennuyer, & invita Sirène à chanter.

Cette aimable fille chanta avec tous les agrémens possibles; mais ni le prince, ni Rosanie ne l'écoutèrent guère, ils étoient si occupés d'autres choses, qu'ils furent insensibles dans ces momens-là aux douceurs de la musique. Sirène, qui s'apperçut qu'ils étoient fort distraits, cessa de chanter, se leva, & alla contre les fenêtres avec une autre dame, pour regarder les cygnes qui se promenoient sur la rivière,

& venoient manger à la main des officiers du palais.

Dès que le prince crut qu'il ne seroit entendu que de Rosanie, il se hâta de lui dire : D'où vient, belle Rosanie, la tristesse mortelle où je vous vois plongée ? Les ardens empressemens de mon cœur, toujours si vifs & si tendres, ne devroient-ils pas vous donner quelque joie, si vous n'êtes pas tout-à-fait insensible à mon amour ? Seigneur, reprit Rosanie, puis-je vous voir dans l'état où vous êtes, & songer à tous les dangers que vous avez courus, sans ressentir un chagrin extrême ? Ces dangers sont passés, repartit le prince, & même je n'en crains aucune suite fâcheuse ; mais, charmante Rosanie, ajouta-t-il, comme je n'ai rien de caché pour vous, apprenez jusqu'où va mon bonheur, d'avoir évité des périls de tant d'espèces auxquels j'ai été exposé. Après ces mots, il lui raconta son aventure du palais enchanté de la forêt, & les pièges que lui avoit tendus la prétendue princesse infortunée, & le présent de l'anneau de vérité, que lui avoit fait ce merveilleux enfant inconnu. Ensuite il lui fit le récit de son autre aventure, du vieux palais ruiné, & de tous les discours diabo-

liques qu'il y avoit entendus; mais quand il vint à déclamer la belle chanson du démon, dont il n'avoit pas oublié un seul mot; & qu'il répéta ces vers,

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans sa cervelle,
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle,
Point ne viendroit dans mes lacs;
Mais sera pour moi la belle
Car un tel nom ne sait pas.

Quand il répéta ces vers, dis-je, Rosanie fit un si grand cri, qu'il en fut d'abord effrayé, & que cela fit tourner la tête aux deux dames qui regardoient les cygnes. Cependant le prince se rassura, voyant que Rosanie s'écrioit avec un vif transport de joie : Le ciel soit loué de la bonté infinie qu'il a pour moi. Le prince lui demanda l'explication de ces paroles; mais il vit bien qu'elle ne vouloit pas la donner devant les deux dames, que le cri qu'elle avoit fait avoit rapprochées d'eux. Ces dames s'en retournèrent à la fenêtre, & alors Rosanie raconta au prince en peu de mots toute son aventure de la baguette, & ne pouvoit revenir de son effroi, en apprenant que cet homme, qu'elle avoit promis de sui-

vre, étoit un démon : car elle n'en avoit jamais rien soupçonné. Le prince ne put s'empêcher de la blâmer un peu de s'être engagée ainsi à faire des traités si légèrement avec un homme qu'elle ne connoissoit en aucune manière ; mais comme on est toujours prêt à tout excuser de ce qu'on aime, il remit toute la force de son imprudence sur son extrême jeunesse & sur son peu d'expérience. Cependant, il étoit dans un ravissement inconcevable de ce que, par son heureuse mémoire, il lui faisoit éviter le plus grand danger qu'elle pouvoit courir de sa vie. Il écrivit au moment même le nom de Ricdin-ricdon sur des tablettes qu'il donna à Rosanie. Cette belle fille ne pouvoit trouver de termes à son gré pour le remercier. Hélas ! seigneur, lui disoit-elle, votre généreuse valeur m'a déjà tirée une fois des mains d'un cruel ravisseur ; mais aujourd'hui votre excellente mémoire m'arrache à un ennemi encore bien autrement redoutable.

Quand elle eut achevé de marquer sa reconnoissance à son illustre amant, elle alla joindre les dames qui étoient à la fenêtre, & les engagea à revenir auprès du prince. Une d'elles n'y fut pas long-temps,

mais Sirène y resta avec Rosanie, & tous trois s'entretinrent de choses agréables. Vers le midi, au milieu de leurs conversations enjouées, il entra dans la chambre un vieillard vénérable, habillé fort proprement, quoiqu'avec simplicité. Dès que Rosanie l'eut envisagé, elle courut à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! mon cher père, qu'elle joie de pouvoir vous embrasser après vous avoir cru mort. Seigneur, continua-t-elle, en s'adressant au prince, pardonnez aux transports d'une fille qui revoit le meilleur père du monde, & le plus digne d'être chéri. Malgré l'obscurité de sa condition; je ne rougis point d'en avoir reçu la naissance; il est si honnête homme, & plein d'une probité si noble, que la droiture d'ame & l'élévation de sentimens que lui a donné la nature, répare la bassesse où l'a laissé la fortune. Vous voulez bien encore, seigneur, poursuivit-elle, que je lui demande des nouvelles de ma mère, que je ne puis oublier toute dure qu'elle est. Madame, répondit le vieillard, vous n'êtes point ma fille; vous avez de trop grandes qualités pour être née d'un homme comme moi; vous êtes fille d'un grand roi qui n'est plus au monde; mais la reine

votre mère qui vient d'arriver dans ce palais, & qui est à présent avec la reine, va venir ici vous embrasser, & vous rendre témoignage de ce que je vous dis. Rosanie resta si surprise de ce discours, qu'elle n'eut pas d'abord la force de parler; mais enfin, revenant un peu à elle: Que je suis à plaindre, s'écria-t-elle! Quoi! mon père, vous voulez démentir cette probité dont vous avez fait une profession si exacte toute votre vie? & vous venez en imposer devant le prince, à qui je viens de vanter avec tant de plaisir la droiture de votre ame? Je n'en impose point, Madame, repartit le vieillard; la reine votre mère, que je vois entrer, va vous en rendre certaine.

En effet, dans ce moment la reine Riante-image, le roi Prud'homme, la reine son épouse & le seigneur Longuevue entrèrent dans la chambre du prince, où ces diverses personnes illustres se livrèrent à des transports ravissans. La reine Riante-image étoit enchantée de trouver Rosanie si belle; & sans avoir la force de lui rien dire, la serroit tendrement dans ses bras. Cette charmante fille lui baisoit les mains & les mouilloit des larmes que sa joie faisoit couler: car le roi & Longuevue lui racontoient

l'éclat de sa naissance, & l'instruisoient de tout son destin. Elle étoit moins frappée du trône par la gloire de régner, que par le généreux plaisir d'offrir un sceptre à un amant qui avoit eu dessein de lui assurer une couronne, toute bergère qu'elle étoit. Pour le prince, il sentoit une si grande diversité de mouvemens pleins de douceur & de gloire, qu'il pouvoit à peine y suffire; il s'applaudissoit d'avoir su démêler le mérite & les charmes de Rosanie, au travers des voiles épais dont l'enveloppoit sa servile condition; il étoit ravi de s'être fait aimer de cette belle fille. Transporté de lui avoir rendu deux services considérables, & dans la flatteuse espérance de lui être bientôt uni, il n'envisageoit que la joie d'être à ce qu'il aimoit, sans que l'éclat du trône, que la fortune venoit de donner à son amante, le touchât en aucune manière.

Après que la reine Riante-image eut donné cours quelque temps aux épanchemens de sa tendresse, Longuevue & Disantpeu s'approchèrent de Rosanie, & lui dirent: Permettez, madame, qu'on fasse voir à la reine votre mère la marque que vous avez au bras, & qui vous a fait donner le nom que vous portez. Ah! s'écria Riante-image,

je n'ai pas besoin d'aucune preuve pour reconnoître ici mon sang; quand je n'aurois pas le témoignage d'aussi honnêtes gens que vous êtes l'un & l'autre, Rosanie ressemble si fort au feu roi mon époux, que cette ressemblance seule suffiroit pour me convaincre qu'elle est sa fille. Cependant, malgré ce que dit cette reine, celle de ses femmes de chambre qui avoit sauvé la vie à Rosanie en naissant, s'approcha de cette charmante fille, & relévant la manche de sa robe, elle fit voir à la compagnie un bras dont la blancheur effaçoit celle de l'albâtre. Tout le monde se leva & environna la nouvelle princesse, & l'on vit sur son bras, au-dessus du coude, la figure d'une petite rose parfaitement bien représentée. Les deux reines recommencèrent à lui donner des embrassemens : puis ensuite Disant-peu présenta à la reine Riante-image le brasselet de diamans & les autres pierreries que Longuevue lui avoit remises entre les mains, quand il lui avoit confié Rosanie. La reine-mère les rendit à sa fille, qui les reçut avec beaucoup de respect : Voyez, madame, dit alors en riant le bon vieillard à cette jeune reine, si je n'avois pas grande raison lorsque je refusois sans cesse pour vous tous

les bons partis du village; je savois bien que quand vous ne seriez jamais reconnue, la moindre des pierreries que je vous gardois vous rendroit plus riche que n'auroient pu faire tous leurs biens rassemblés en un seul. Rosanie dit mille choses obligeantes à son bon nourricier, l'assura qu'elle lui donneroit abondamment des marques de sa reconnoissance, & ajouta que sa femme ayant été sa nourrice, elle lui feroit aussi beaucoup de bien, ainsi qu'à leur fils : cette jeune princesse n'oublia pas non plus de dire beaucoup de choses gracieuses à Longuevue & à la fidelle femme de chambre; elle fit cent caresses à Sirène, qui fut regardée dès ce moment comme la favorite de cette nouvelle reine. Aussi-tôt que le calme fut un peu rétabli dans cette belle compagnie, le roi Prud'homme, sans différer plus longtemps, demanda à la reine-mère Rosanie en mariage pour le prince son fils : cette demande fut accordée aussi-tôt, & le jour du mariage arrêté à l'instant, ce qui donna une satisfaction infinie aux deux amans & aux deux mères.

Ensuite, on dîna avec une magnificence extrême, & après le dîné, tout le monde se retira dans son appartement, pour s'aller

reposer. Il n'y avoit pas long-temps que Rosanie étoit dans le sien, quand on lui vint dire qu'un homme vêtu de noir, & d'une phisionomie fort sombre, demandoit à lui parler. Elle donna ordre qu'on le fît entrer, & dès le premier coup d'œil, elle le reconnut pour l'homme à la baguette. Quoiqu'elle sût bien alors son nom, sa vue la fit frémir, rappelant dans son idée ce qu'étoit ce dangereux donneur de baguette: sans lui dire un seul mot, elle se leva, alla querir ce bois enchanté, & lui dit en le lui rendant : Tenez, Ricdin-Ricdon, voilà votre baguette. L'esprit malin, qui ne s'attendoit pas à cela, disparut en faisant des hurlemens terribles, & fut ainsi pris pour dupe, ce qui lui arrive souvent, lorsque ceux à qui il s'est adressé pour les faire tomber dans ses pièges, n'ont pas eu des intentions criminelles en s'y laissant prendre, & n'ont point reconnu que c'étoit lui qui vouloit se les acquérir.

Rosanie passa une longue suite d'années avec le prince, dans une parfaite union & dans un bonheur extrême : ils firent un mariage de Bonavis & de Sirène, qui restèrent toujours leurs favoris ; ils comblèrent de bienfaits tous ceux qui leur avoient

rendu ſervice, & Longuevue, Diſantpeu, la femme de chambre de la reine mère & Vigilentine, eurent lieu d'être contens des effets de leur reconnoiſſance. Ces aimables princes étoient chèrement aimés de la plus grande & de la plus noble partie de leurs ſujets, qui étoient ravis de voir règner ſur eux les deſcendans du roi Planjoli & de la reine Riante-image.

Cependant, comme il eſt bien difficile de plaire également à tous les eſprits, & qu'il eſt preſque impoſſible de réunir toutes ſortes de ſuffrages, le parti de Songecreux ſe réveilloit de temps en temps, & devenoit quelquefois aſſez puiſſant pour venir faire des irruptions juſques dans la ville capitale. On dit même que malgré les manières gracieuſes des légitimes ſouverains du pays, & les ſoins des généraux Belles-idées & Bongout, on ne pourra jamais entièrement détruire les Songecreux dans le royaume de Fiction : on aſſure que tout le temps que cet agréable royaume ſubſiſtera, ils y conſerveront un parti. Moi-même, qui vous parle ici, je ſuis peut-être des plus avant dans ce parti, m'amuſant comme je fais à tirer de l'oubli les antiques ſornettes du roi Richard, qui, tout grand conquérant,

tout galant & tout plein d'esprit qu'il étoit, fut aussi quelquefois, ainsi que nous, assez passablement engagé parmi les Songecreux. Mais finissons ces réflexions, pour faire un fidèle récit de ce que dit un roi si éclairé après avoir achevé son conte.

Mon cher Blondel, reprit ce prince après quelques momens de silence, voilà une des plus longues fables de celles que j'ai composées ici : telle qu'elle est, elle a su m'amuser : ces sortes d'ouvrages, tout frivoles qu'ils paroissent, divertissent ordinairement ceux qui les produisent & ceux qui lès lisent; mais pour les rendre dignes de s'attirer dans leur genre l'approbation des connoisseurs, il me semble qu'on doit toujours songer à mêler de l'utilité aux plaisirs qu'ils donnent à l'esprit. Il faut donc tâcher qu'on puisse tirer des aventures qu'ils renferment, des maximes qui servent à la conduite de la vie. C'est ce que j'ai eu en vue dans le conte de Ricdin-Ricdon; j'ai cherché à faire voir les dangers où s'exposent les jeunes personnes qui écoutent imprudemment toutes sortes de gens, & prennent avec trop de facilité de la confiance en eux. Mais, continua Richard, il est inutile que je t'explique ces choses; plein de pénétration

comme tu l'es, tu les démêles aisément; & de plus, j'ai renfermé la moralité qu'on peut tirer de ce conte dans des vers que je vais te dire. Alors le roi récita à Blondel des vers dont voici le sens:

Belles ! qu'un triste aveuglement,
D'ambitieux desseins, & le désir de plaire,
Font faire si légèrement
Un dangereux engagement,
Une démarche téméraire:
Ah ! tremblez de l'évènement !
Souvent, sous les dehors d'un doux empressement,
D'un cœur officieux & d'une ame obligeante,
C'est l'esprit malin qui vous tente,
Pour vous perdre éternellement.
Et s'il vous trompoit finement,
Si quelque promesse imprudente
Vous conduisoit ensuite à la cruelle attente
Où vous exposeroit votre fatal serment;
Vous ne trouveriez maintenant,
Pour réparer de tels dommages,
Aucuns jeunes héros venus de hauts parages;
Mais vous trouveriez seulement
Certains gros financiers; qui, frauduleusement,
Chercheroient cent moyens pour vous mettre à leurs gages.
Soyez donc dans ce temps, jeunes & beaux objets,
Sur vos gardes plus que jamais.

Quand ces vers furent finis, Blondel, après avoir donné aux ingénieuses fictions du roi son maître les louanges qu'il crut

leur devoir, se retira d'auprès de ce prince, & alla encore tout de nouveau rêver aux moyens de le faire sauver de sa prison. En attendant ce moment qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, il eût bien désiré pouvoir écrire des nouvelles du roi à la reine sa mère, & à quelques seigneurs anglois dont il étoit ami particulier, & qui étoient pleins de fidélité & de zèle pour leur roi, dont ils ignoroient, cependant, le sort. Mais Blondel n'osoit confier à qui que ce fût des lettres pour l'Angleterre, de crainte d'être trahi. Il osoit encore moins les confier aux voies ordinaires, sachant que telle étoit la tirannie de l'empereur, qu'il faisoit sans cesse ouvrir toutes les lettres qu'on remettoit aux courriers publics. Blondel étoit donc dans une incertitude cruelle, ne voulant pas commettre au hasard un secret aussi important pour le service de son maître, qu'étoit celui de son séjour dans la prison de ce prince. D'un autre côté, il auroit été ravi d'écrire en Angleterre pour en avoir des conseils & des secours. Enfin, voyant qu'il ne le pourroit faire sans un danger trop apparent, il se détermina à garder le silence, & se faisoit des idées bien flatteuses, lorsque dans de

de certains momens il espéroit que peut-être par sa seule adresse il pourroit réussir à tirer le roi de captivité ; car il n'envisageoit pas un médiocre plaisir à retirer sans rançon, des mains de l'empereur, un prisonnier qu'il avoit fait arrêter avec tant d'injustice & de perfidie.

A force de chercher dans son esprit des moyens pour exécuter ce projet, il crut enfin en avoir trouvé un bien sûr. Le concierge, qui étoit persuadé de sa fidélité, lui confioit souvent, sans aucun scrupule, non-seulement les clefs de la chambre du roi Richard, mais encore les autres clefs des galeries, & même de la grosse porte de la tour. Néanmoins, malgré la confiance que cet homme avoit en Blondel, il étoit obligé de lui remettre tous les soirs le paquet des clefs entre les mains, & le concierge, par habitude, les mettoit sous son chevet. Mais Blondel ne laissa pas de profiter de la disposition qu'il avoit de ces clefs pendant la journée. Il fit dans de la cire les empreintes de toutes celles qu'il crut nécessaires à son dessein, puis il trouva des prétextes pour obtenir du concierge la permission d'aller faire un petit voyage à Vienne; car il ne vouloit confier à aucun des serruriers

de Lints le ſoin de faire les clefs dont il avoit beſoin.

Cette ville étoit ſi peu grande & ſi peu éloignée de la tour, qu'il voyoit bien qu'il y ſeroit dans un trop grand danger d'être reconnu, & d'y voir ſon deſſein découvert. Il ne balança donc point à prendre la réſolution de ne ſe confier qu'à un ouvrier de Vienne. Le concierge, qui l'aimoit, & qui ſe repoſoit ſur lui de diverſes ſortes de ſoins, le vit avec regret ſe diſpoſer à faire le voyage de cette grande ville, & le pria beaucoup qu'il fût court. Blondel le lui promit, & annonça, cependant, au roi ſon prochain départ & ſes projets.

Ce prince lui en témoigna ſa reconnoiſſance par mille careſſes obligeantes, & ouvrit de nouveau ſon cœur à l'eſpérance. Les idées flatteuſes qu'elle lui donnoit, le mettant dans une agréable ſituation d'eſprit, Blondel, qui ne devoit partir que le lendemain aſſez tard, le pria de vouloir bien encore lui conter quelqu'une de ces fables qu'il avoit compoſées dans la tour. Le roi, qui étoit pénétré de tous les procédés de Blondel, & qui ne cherchoit qu'à faire plaiſir à un homme qui lui étoit ſi dévoué, céda avec bonté à ſes deſirs, & lui récita le conte

que je vais rapporter. Si l'on vouloit bien avoir la bonté de se souvenir de l'avertissement que j'ai donné avant le conte de Ricdin-ricdon, on m'épargneroit le soin d'avertir de nouveau que je ne conserverai point les termes du roi Richard en racontant les fables de sa composition; mais je déclare ici une fois pour toutes, que dans tous les contes & toutes les historiettes de ce roi, que je mettrai au jour, je suivrai la route que j'ai suivie dans Ricdin-ricdon. Si, comme à beaucoup d'autres voyageurs du pays de Fiction, mon sort est de m'égarer dans ce pays, plus difficile à traverser qu'on ne pense, il vaut autant que je m'égare dans la route que j'ai choisie que dans une autre.



LA ROBE DE SINCERITE.

CONTE.

UN philosophe de l'île de Crète, nommé Misandre, naturellement homme de bien, mais bizarre dans ses manières, & extraordinaire dans ses sentimens, s'étoit néanmoins marié à une femme qui avoit de la beauté & de la vertu ; mais cette femme étoit d'un caractère si sauvage & si mélancolique, que ce fond d'humeur chagrine se joignant au malheur qu'elle avoit d'être unie à un époux qui avoit très-peu de fortune & beaucoup de caprices, elle étoit devenue si excessivement aigre & triste, & enfin d'un si mauvais commerce, qu'on l'avoit surnommée Chasseris, & ce nom lui étoit demeuré. Du mariage de ces deux époux grondeurs, il n'étoit resté qu'une fille unique, & c'étoit un grand bonheur pour eux, car l'indigence de Misandre avoit augmenté sans cesse avec ses années. Il étoit d'une

famille noble, mais ſon père ne lui avoit pas laiſſé, à beaucoup près, aſſez de bien pour ſe ſoutenir dans ſon état avec quelque tranquillité, & il n'avoit point voulu prendre de profeſſion: il mépriſoit preſque toutes celles que le général des hommes eſtime le plus. La profeſſion des armes lui paroiſſoit odieuſe par mille raiſons bourrues qu'il alléguoit: la magiſtrature & le barreau ne lui plaiſoient pas davantage; l'une, parce qu'on ne l'exerçoit pas dans le monde d'une manière conforme à ſes idées; l'autre, parce que l'éloquence lui paroiſſoit un art mépriſable. Il traitoit de bagatelles, d'amuſemens vains & d'inutilités, ce que les hommes appellent affaires, négoce & beaux arts, & diſoit qu'il ne falloit s'appliquer uniquement qu'à rechercher la vérité; & ce qu'il y avoit d'étrange, c'eſt qu'il faiſoit conſiſter la recherche de cette prétendue vérité, dans quelques miſérables argumens de métaphyſique que perſonne n'entendoit, & qu'il n'entendoit pas lui-même, & dans quelques frivoles raiſonnemens de phyſique, qui n'étoient pas moins ridicules ni moins obſcurs.

Cependant, croyant poſſéder les plus ſublimes clartés, du haut de ſon eſprit lumineux, il regardoit en pitié les épaiſſes ténèbres du

reste des hommes. Il déploroit l'aveuglement de ceux qu'il voyoit s'appliquer à se rendre habiles en politique & en histoire. Il n'avoit pas plus d'estime pour la poésie, qu'il n'en avoit pour l'éloquence ; mais, s'il méprisoit beaucoup les belles lettres, il ravaloit encore bien autrement les beaux arts. Il parloit sans cesse, de la manière la plus insultante du monde, de la peinture & de la musique ; & comme s'il eût voulu se venger des désordres qu'une imagination gâtée avoit fait dans son cerveau, il décrioit sans relâche l'imagination. Cependant, toutes bizarres qu'étoient les visions de ce philosophe, il ne laissa pas pendant quelque temps d'éblouir un certain petit nombre de personnes, qui l'écoutant avec applaudissement prononcer de grands mots qu'elles n'entendoient pas, voulurent recevoir des leçons de lui pour tâcher de les comprendre.

Misandre fut donc érigé en maître de philosophie, & en retiroit une utilité dont se ressentoit sa famille. Mais ses écoliers, qui ne purent jamais rien entendre à ses fantasques raisonnemens, dont la raison étoit toujours bannie, se dégoûtèrent bientôt de son ténèbreux savoir, & ne furent pas longtemps sans congédier un tel maître. Voilà

donc Misandre retombé plus que jamais dans l'indigence, car son patrimoine diminuoit tous les jours. Comme il étoit bien éloigné d'avoir assez de revenu pour faire subsister sa famille, il vendoit souvent de son fonds; & il fit tant de fois usage de ce recours, qu'enfin il se trouva n'avoir plus rien du tout.

Sa fille, cependant, commençoit d'entrer dans sa dix-neuvième année; Herminie, c'est ainsi qu'on l'avoit nommée, étoit belle, bien faite, & avoit toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune personne aimable; néanmoins il ne s'étoit encore présenté aucun parti pour elle. La mauvaise fortune & l'humeur bizarre du philosophe avoient épouvanté tous ceux à qui les charmes de cette belle fille avoient fait sentir du penchant à l'épouser.

Malgré le mauvais état de son sort, Herminie ne sentoit aucun chagrin de se voir sans amant: elle n'avoit ni ambition ni coquetterie, & étoit née avec une certaine fermeté d'ame, qui lui faisoit recevoir tranquillement toutes les disgraces qu'il plaisoit au destin de lui envoyer. Elle ne tenoit en aucune manière des travers d'esprit de son père, & ne tenoit pas davantage de l'hu-

meur aigre & grondeuſe de ſa mère : elle ne reſſembloit à cette mère que par la vertu & par la beauté. Elle avoit de grands yeux noirs, ſi pleins de feu, de douceur & de vivacité, que par leurs regards brillans & tendres, il étoit aiſé de démêler les lumières de l'eſprit & la bonté de l'ame de celle qui les animoit. Elle avoit le nez parfaitement bien fait, la bouche admirable, le teint d'une blancheur à éblouir, & les cheveux d'un beau noir luiſant & luſtré. C'étoit l'agréable mélange de noir & de blanc, que faiſoit l'extrême blancheur de ce teint, & le beau noir de ſes cheveux, qui lui avoit fait donner le nom d'Herminie.

Quoiqu'elle eût été élevée dans le ſein d'une famille farouche, où l'on ne ſe répandoit que bien rarement dans la ſociété, les charmes dont elle étoit partagée l'avoient toujours fait remarquer avantageuſement ; & par ſa beauté, ſa douceur & ſes petites manières engageantes, dès ſon enfance, elle s'étoit attirée la bienveillance de tout le monde. Elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'inclination pour la plupart des choſes que ſon père haïſſoit le plus : elle chériſſoit avec ardeur les belles lettres & la muſique, & avoit une ſi forte paſſion pour la pein-

ture, que dès l'âge de ſept ans elle deſſinoit de pur génie, ce qui lui avoit attiré de terribles gronderies de Miſandre, qui donnoit le nom de penchant pernicieux au goût qu'elle avoit pour ce bel art. Chaſſeris, qui étoit une mère de famille exceſſivement agiſſante, menant une vie âpre & laborieuſe, ennemie de tout plaiſir, ne prenant jamais de repos, & n'en laiſſant jamais prendre aux autres; Chaſſeris, dis-je, prétendoit qu'en tout, Herminie ſe reglât ſur ſon modèle, & vouloit que cette belle fille n'apprît qu'à coudre, à filer, & à bien faire aller ſon ménage.

D'un autre côté, Miſandre vouloit lui remplir la tête de ſes creuſes rêveries de métaphyſique, & des chimères de ſon nouveau ſyſtême du monde. Mais l'aimable Herminie ne ſe ſentit aucun penchant à devenir la victime de ſes viſions philoſophiques, & ne ſe trouva pas plus diſpoſée à ne ſe borner uniquement l'eſprit qu'aux occupations vulgaires. Elle avoit appris admirablement bien tous les petits ouvrages qui conviennent aux perſonnes de ſon ſexe: elle y travailloit avec autant de plaiſir que d'adreſſe, & ne ſe prenoit pas moins habilement à règler l'économie d'une maiſon; mais elle

croyoit qu'après avoir rempli avec exactitude les devoirs de ſon état, il lui étoit permis enſuite de ſatisfaire l'innocente inclination qu'elle avoit de donner à ſon eſprit des connoiſſances auſſi nobles que divertiſſantes. Elle liſoit donc avec avidité l'hiſtoire, la fable, les poéſies, les orateurs & les écrits où s'apprennent la morale que l'on doit pratiquer pour vivre avec honneur & avec agrément dans la ſociété civile.

Herminie tiroit un fruit merveilleux de toutes ſes lectures ; mais il falloit s'en cacher de Miſandre & de Chafferis avec un ſoin extrême. Comme elle étoit auſſi laborieuſe que ſa mère, & naturellement très-vive, elle travailloit le jour aux ouvrages de fille, & liſoit une partie de la nuit. Elle avoit une voiſine nommée Philantrope, qui dès ſon enfance l'avoit priſe en amitié. Cette voiſine, qui avoit beaucoup de vertu & l'eſprit très-cultivé, avoit prêté des livres ſecrettement à Herminie auſſi-tôt qu'elle avoit ſu lire, & avoit toujours cherché à lui faire plaiſir en toutes ſortes d'occaſions. Sa bienveillance officieuſe avoit été le plus grand bonheur qu'Herminie eût jamais eu ; car, non-ſeulement Philantrope avoit des lumières dans les belles lettres plus que n'en

ont ordinairement les perſonnes de ſon ſexe, mais encore elle ſavoit parfaitement la muſique, & avoit dans la peinture des talens fort diſtingués. Elle ſavoit peindre à l'huile avec beaucoup de nobleſſe; mais ſur-tout, elle peignoit en miniature d'une manière ſi correcte & ſi gracieuſe, que chez les connoiſſeurs ſes tableaux avoient la réputation d'être des ouvrages finis. Elle travailloit ordinairement au portrait : elle ſe plaiſoit beaucoup plus à y exercer ſon pinceau que ſur des ſujets hiſtoriques, quoiqu'elle fût auſſi très-habile à peindre en hiſtoire. Auſſi obligeante qu'éclairée, elle avoit ſecondé de tout ſon pouvoir le penchant prématuré qu'Herminie avoit pour la peinture, & lui avoit communiqué avec beaucoup de ſoin tout le ſavoir & les talens qu'elle avoit dans cet art charmant. Mais pour inſtruire Herminie à bien deſſiner & à peindre gracieuſement, il fallut ſe donner beaucoup de peine, car on étoit obligé de s'en cacher exactement de Miſandre. Pour Chaſſeris, elle n'ignoroit pas tout-à-fait que Philantrope montroit à peindre à ſa fille; mais parce que cette jeune perſonne & elle avoient reçu mille fois de bons offices de cette obligeante amie, qu'elle ſavoit qu'elle étoit une veuve

ſans enfans, riche & toujours diſpoſée à leur faire de nouveaux plaiſirs, elle n'avoit oſé réſiſter aux prières que Philantrope lui avoit faites dans tous les temps, d'envoyer ſouvent Herminie paſſer des journées avec elle.

Cette aimable écolière profita parfaitement bien des leçons de ſa maîtreſſe : mais, néanmoins, différente de cette ſavante femme, elle ſe ſentoit un penchant particulier à traiter des ſujets hiſtoriques; auſſi charmoit-elle bien plus à repréſenter Daphné changée en laurier, ou Diane avec ſes nymphes chaſſant dans les forêts, qu'elle ne charmoit à faire un ſimple portrait, quoique dans tous les genres où elle travailloit, elle fît briller beaucoup d'élégance & de nobleſſe. Etant donc déjà parvenue à une grande habileté dès le bel âge où elle étoit, & voyant l'état fâcheux des affaires de ſon père, elle réſolut de ſe ſervir de ſes talens en peinture pour ſe faire un petit ſecours contre la mauvaiſe fortune.

Elle fit part de ſon projet à Philantrope, mais cette généreuſe amie ne voulut pas qu'elle l'exécutât. Je ſuis bien fâchée, lui dit-elle en l'embraſſant, de ce que je n'ai qu'un bien ſi médiocre, ayant les ſentimens

que j'ai pour vous; mais tel qu'eſt ce bien, je me flatte que vous voudrez bien le partager avec moi, & j'eſpère qu'il ne laiſſera pas d'être ſuffiſant pour nous faire mener une vie commode avec ceux de qui vous tenez la naiſſance; venez donc au plutôt tous trois dans ma maiſon, que je vous prierai de regarder comme la vôtre. Herminie témoigna à Philantrope la vive reconnoiſſance que méritoit la générofité de ſon procédé; mais malgré la fâcheuſe ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne pouvoit ſe réſoudre à accepter ſes offres obligeantes, à cauſe des humeurs capricieuſes de Miſandre & de Chafferis, dont elle craignoit que Philantrope n'eût par trop à ſouffrir, & ne ſe rebutât enfin après quelques mois de patience; cependant, elle vouloit tout le temps de ſa vie donner ſes ſoins les plus ardens à ſon père & à ſa mère, qui, malgré leurs bizarreries, lui étoient fort chers; néanmoins Philantrope la pria ſi tendrement & de ſi bonne grace d'accepter ce qu'elle lui offroit, qu'elle y conſentit enfin, à condition toutefois qu'elle & ſa famille n'iroient point loger dans la maiſon de cette généreuſe amie, qu'elle ne fût de retour d'un voyage que l'utilité de ſes affaires l'obligeoit abſolument

à faire à un port des plus éloignés de la capitale de l'île. Cela fut donc arrêté ainsi ; & en partant, Philantrope laissa à Herminie une somme d'argent, qui étoit plus que suffisante pour soutenir sa famille dans une commode abondance jusqu'à son retour.

Les deux amies se séparèrent avec les plus vives marques de tendresse ; mais comme le destin sembloit être conjuré pour persécuter Herminie, à peine Philantrope étoit-elle arrivée à la ville maritime où se bornoit son voyage, qu'allant se promener à la campagne sur le bord de la mer, elle fut enlevée par des Pirates. Herminie, plus par amitié pour Philantrope que pour son propre intérêt, pensa mourir de douleur quand elle apprit cette nouvelle. Mais pour les héritiers de Philantrope, ils ne songèrent qu'à s'emparer au plutôt de tout son bien, sans penser le moins du monde à se donner des soins pour tâcher de découvrir où les Pirates l'avoient conduite ; au contraire, il sembloit qu'ils appréhendoient d'en être instruits, de crainte d'être obligés de finir sa captivité en payant une rançon. Herminie, qui avoit des sentimens tout opposés, fit vainement toutes les perquisitions qui étoient en son pouvoir : malgré tous les

mouvemens & toutes les peines qu'elle se donna, elle ne pût rien apprendre du sort d'une amie si chère; & en perdant tout espoir de la revoir jamais, elle resta comme accablée sous le poids de ses chagrins.

Cependant, elle sentoit bien qu'elle alloit retomber dans les inquiétudes domestiques dont les soins généreux de Philantrope l'avoient délivrée pour quelque temps. Misandre avoit vendu jusqu'au plus petit reste de son patrimoine : il ne lui restoit plus que quelques meubles qui alloient à fort peu de chose. Tandis qu'on s'aida de ces malheureux restes de son naufrage pour la subsistance de sa famille, avec laquelle il s'étoit retiré à la campagne, Herminie travailla pendant plusieurs mois à des tableaux, où elle traita de gracieux sujets d'histoire; mais quoiqu'elle y réussît avec beaucoup de goût & d'élégance, comme elle n'avoit point une cabale qui la prônât, on fit peu de compte de ses tableaux, & l'on n'en donna qu'un prix fort au-dessous du médiocre; car ce siècle-là étoit déjà comme d'autres qui l'ont suivi long-temps après, où les plus rares talens dans les beaux arts tombent tristement dans l'oubli, s'ils ne sont étayés par des protections : déjà le faux mérite soutenu d'une cabale

opprimoit le vrai mérite destitué d'appui. Mais revenons à Herminie ; son père, qui s'étoit autrefois révolté contre ses talens en peinture, offensé au dernier point de les voir si mal reconnus, & enfin irrité jusqu'à l'excès contre son siècle, se résolut de s'en venger de la manière que nous dirons tantôt, après que nous aurons parlé un peu au long du roi de Crète, dont notre philosophe étoit sujet.

Ce roi étoit un jeune prince nommé Clearque, né avec d'assez belles qualités personnelles. Il étoit d'une figure aimable, avoit de la valeur & de la libéralité ; mais, du reste, il étoit soupçonneux, défiant, entêté dans ses préventions, & superstitieux à un tel point, qu'il donnoit aveuglément dans toutes les erreurs populaires. Ce prince avoit une sœur nommée Elisinène, qui sembloit avoir reçu des cieux tous les dons qui sont propres à charmer. Elle avoit une taille admirable, un port de déesse, & un visage dont tous les traits étoient également réguliers & agréables. Elle avoit les cheveux châtains, le teint aussi blanc qu'uni, & relevé d'un léger vermillon qui la rendoit éblouissante ; & l'on voyoit dans ses grands yeux bleus, adoucis d'une paupière brune,

autant de feu que de douceur. Les qualités de ſon ame n'étoient pas moins à admirer que celles de ſa perſonne. Elle avoit une grandeur de courage au-deſſus de ſon ſexe, une droiture & une généroſité héroïques, & une bonté gracieuſe qui lui attiroit tous les cœurs. Cette belle princeſſe avoit aſſez ſouvent à ſouffrir des caprices du roi ſon frère, quoiqu'elle fût la plus douce & la plus complaiſante perſonne du monde. Ce prince changeoit ſi ſouvent de ſentiment, que ce n'étoit pas même une médiocre affaire que de les étudier. Clearque ne laiſſoit pas d'aimer les plaiſirs, ceux de la chaſſe & des jeux guerriers le touchoient ſur-tout particulièrement.

Dans le temps que Miſandre & ſa famille languiſſoient à la campagne, un jour que le roi de Crète donnoit à ſa cour une fête, dans laquelle il y avoit des courſes de chariots, des combats de javelots, des lutteurs & d'autres ſpectacles, on vit paroître dans tous ces divers jeux un jeune inconnu, qui ſe diſtingua autant par ſon adreſſe, que par ſa bonne mine & ſa magnificence. Il eut tout l'honneur de cette journée. Il remporta le prix avec les applaudiſſemens de la cour & les acclamations

du peuple, & fit paroître dans toutes ses actions & dans tous ses procédés une grâce & une générosité sans égales. Le soir, il y eut un bal chez la princesse, & le jeune étranger n'y brilla pas moins qu'il avoit fait dans les autres divertissemens; & comme c'étoit de la main d'Elismène qu'il avoit reçu les prix, il avoit déjà eu des occasions de lui parler; il en trouva encore au bal, & fit voir dans ses discours autant d'esprit & de politesse, qu'on avoit remarqué d'agrément dans ses manières.

Le roi le combla d'honneurs & de caresses, & témoigna une forte envie d'apprendre qui il étoit. Il pria ce prince de permettre qu'il restât seulement encore quelques jours inconnu à sa cour, & l'assura qu'ensuite il satisferoit avec joie sa curiosité. Cependant, Clearque lui donna un appartement dans son palais; & l'y fit servir avec beaucoup de magnificence. La suite de l'étranger n'étoit pas nombreuse; mais tous ceux qui la composoient, paroissoient, à leur air, des gens de grande distinction.

Cet aimable inconnu trouva bientôt occasion de dire à la princesse qu'il l'adoroit, & qu'il n'étoit venu dans l'île de Crète, que pour lui offrir un cœur dont les char-

mes de ſon portrait avoient déjà triomphé en Theſſalie. Mais elle ne put s'offenſer de ſa déclaration ; car il lui apprit en même temps qu'il étoit le prince Telephonte, fils du roi de Chypre. Il marqua à Eliſmène qu'il étoit sûr d'avoir, pour les nœuds qu'il ſouhaitoit, l'agrément du roi à qui il devoit le jour, qui ne manqueroit pas d'envoyer des ambaſſadeurs la demander. Il ajouta qu'il ſe flattoit que le roi Clearque ne lui refuſeroit pas ſon appui auprès d'elle ; mais il proteſta qu'il ne vouloit devoir le don précieux de ſa main, ni aux ſoins du roi de Chypre, ni aux ordres du roi de Crète. Je ne veux, madame, pourſuivit-il, vous obtenir que de vous-même : ce n'eſt que par la reſpectueuſe paſſion que j'ai pour vous, & par mes tendres ſervices, que j'oſe aſpirer à acquérir une place dans votre cœur. C'eſt la crainte que j'ai eue qu'une trop ſcrupuleuſe obéiſſance ne vous portât à gêner vos volontés, qui m'a fait cacher mon nom & ma naiſſance au roi votre frère juſqu'à ce que je fuſſe inſtruit de vos ſentimens. Si mes glorieuſes prétentions ont le malheur de vous déplaire, ce prince ne ſaura jamais qui je ſuis ; mais ſi vous daignez ne pas déſaprouver mes deſſeins, je

les ferai connoître au roi de Crète, & j'espère qu'il y sera favorable. Elismène avoit écouté avec tant de surprise & de trouble le discours du prince de Chypre, qu'elle resta quelque temps sans avoir la force de lui répondre. Enfin, la rougeur sur le visage & la confusion dans les yeux, elle lui dit d'un air embarrassé, qu'elle étoit absolument soumise aux volontés du roi son frère, & qu'elle se feroit toujours une gloire de lui obéir. Telephonte la pressa de lui déclarer naturellement si elle ne se sentoit point d'aversion à son égard, lui jurant de nouveau que s'il étoit assez malheureux pour lui déplaire, il se garderoit bien de la demander au roi son frère, ne voulant pas l'exposer à souffrir qu'on fît violence à ses inclinations. Elle assura Telephonte qu'elle ne savoit ni aimer ni haïr, mais qu'elle savoit seulement obéir; puis, avec un redoublement de rougeur, elle ajouta qu'à son égard, il avoit tort de craindre son aversion, puisqu'un prince tel que lui étoit plus propre à faire naître l'estime que la haine. Après ces mots, interdite, & tremblant d'en avoir trop dit, la princesse de Crète rappela auprès d'elle les dames, qui, par respect, s'en étoient éloignées; & tout

le reste du jour la conversation fut générale.

Cependant, le prince de Chypre, transporté d'amour pour Elismène, & ravi de ce que cette charmante princesse n'avoit point reçu désobligeamment l'offre de ses vœux, apprit au roi de Crète qui il étoit. Ce roi donna mille marques de joie à cette nouvelle, & rendit avec éclat au rang de Telephonte tous les honneurs qui lui étoient dûs. Clearque bruloit d'envie de savoir pour quelle raison le prince de Chypre étoit venu dans ses états, mais il n'osoit le demander ouvertement à ce prince; il se contenta de faire des questions sur ce sujet à un jeune chevalier de la suite de Telephonte, qui paroissoit un des premiers favoris de son maître. Ce chevalier, qu'on nommoit Leandrin, avoit en effet une grande part dans la confiance de Telephonte; mais il ne trouva pas à propos d'informer le roi de Crète des secrets de ce prince.

Ce fut Telephonte lui-même qui l'en instruisit. Après que mille petites choses, qu'il remarquoit chaque jour avec une joie infinie, l'eurent encore persuadé que l'offre de sa main ne déplairoit pas à Elismène, il déclara au roi de Crète l'amour qu'il avoit pour elle, lui demanda sa protection auprès

de cette princesse, & ajouta que s'il daignoit approuver les desseins qu'il avoit pour cette charmante sœur, le roi de Chypre envoyeroit au plutôt la lui demander par une ambassade solennelle. Clearque assura Telephonte, en l'embrassant, que rien ne pouvoit lui être plus cher que l'alliance d'un prince aussi accompli qu'il l'étoit. Il le mena ensuite chez Elismène, & la pria de regarder Telephonte comme un prince qu'il lui destinoit pour époux, & qui méritoit tout son attachement par ses belles qualités. La princesse répondit au roi son frère avec beaucoup de déférence & de modestie; mais au travers de ses manières modestes & soumises, on démêloit qu'elle obéissoit sans dégoût à l'ordre qu'on lui donnoit, d'avoir de la considération pour Telephonte. Ce prince lui dit mille choses aussi spirituelles que galantes. Puis il ajouta: Malgré la force des nœuds qui m'attachent auprès de vous, madame, je serai contraint de vous quitter bientôt pour obéir aux ordres du roi mon père, qui me rappellent incessamment en Chypre, pour assister à la cérémonie du mariage de la princesse Celenie ma sœur, qu'un ambassadeur de Lemnos doit épouser dans peu de temps au nom du roi son maî-

tre. Mais, madame, poursuivit Telephonte, quelques rigoureuses que soient les peines que me coûtera votre absence, j'en sentirai adoucir la rigueur par la glorieuse permission que le roi votre frère m'a donnée. Ce grand prince veut bien qu'aussi-tôt que je serai arrivé en Chypre, le roi mon père lui envoie annoncer solennellement quel est l'honneur & la félicité où j'aspire.

Après quelques semblables discours, Clearque, qui ne pouvoit rester long-temps en même lieu, sortit & emmena Telephonte. En s'en allant, ce prince fit signe à Leandrin de rester auprès d'Elismène ; & ce favori, qui avoit beaucoup d'esprit, comprit aisément que son maître souhaitoit qu'il entretînt la princesse de son amour. Il s'en acquitta en habile homme; mais en faisant, avec beaucoup d'adresse, la peinture des sentimens passionnés de Telephonte, il n'oublia pas non plus de donner une belle idée du caractère de ce prince. En racontant certaine de ses actions, il sut insinuer finement quelle étoit la droiture & la grandeur de son ame, la générosité & la délicatesse de son cœur, l'intrépidité de son courage, & la valeur de son bras. Il est vrai, cependant, que malgré le zèle extrême que Leandrin

avoit pour Telephonte, le portrait qu'il en fit n'étoit point flatté. Ce jeune prince avoit toutes les qualités d'un héros; aussi étoit-il tendrement chéri du roi son père, & adoré des sujets de ce monarque. La princesse de Crète écoutoit avec beaucoup de plaisir tout ce qu'on lui racontoit du grand prince auquel elle sentoit bien que son cœur prenoit un vif intérêt; & comme Leandrin s'apperçut que son entretien ne l'ennuyoit pas, lorsqu'il eut fini les discours qu'on vient de marquer, il reprit ainsi:

Le prince mon maître, après avoir si noblement répondu aux soins que l'on s'étoit donnés pour son éducation, & après avoir donné de fameuses preuves de son courage, presqu'au sortir de l'enfance, dans la dernière année d'une guerre que le roi de Chypre termina par une glorieuse paix; après de si beaux commencemens, dis-je, le prince Telephonte, qui voyoit que le royaume où il étoit destiné à régner quelque jour alloit jouir d'un long calme, demanda la permission au roi Telanor son père, de voyager dans une partie des pays de la Grèce. Le roi aimoit si chérement le prince, qu'il eut de la peine à se résoudre à le voir s'éloigner de lui; mais il y consen-

tit

tit enfin, à condition que ſon abſence ne ſeroit pas longue. La belle princeſſe Celenie, qui avoit pour le prince ſon frère une amitié des plus tendres, répandit bien des larmes à ſon départ, & toute la cour, dont il faiſoit les délices, en eut un regret extrême. Comme j'avois eu l'honneur d'être élevé auprès du prince Telephonte, & qu'il m'honoroit de ſes bonnes grâces, je n'avois jamais été éloigné de lui, & je fus encore deſtiné à le ſuivre dans ſes voyages.

Nous parcourûmes divers pays de la Grèce, dans leſquels mon maître fit éclater en beaucoup d'occaſions ſon intrépidité, l'élévation de ſon ame, & la ſolidité de ſon eſprit. Mais comme je vous ai raconté tantôt, madame, une partie de ſes aventures glorieuſes, je veux paſſer promptement au récit d'une autre, où l'amour fut, ſans doute, le ſeul guide qui le conduiſit. Sollicité par les ſouhaits du roi, Telephonte ſe préparoit à reprendre la route de Chypre, lorſque, paſſant inconnu à Lariſſe, capitale de Theſſalie, ce jeune prince, qui aime fort la peinture, alla chez un peintre le plus fâmeux de cette célèbre ville, dans le deſſein d'y acheter des tableaux. Il y en vit pluſieurs dignes de ſa curioſité; mais ce

qui le frappa le plus vivement, ce fut le portrait d'une ravissante brune, qui avoit de grands yeux bleus, dont on ne pouvoit assez admirer les charmes brillans, & la noble & spirituelle douceur. Enfin, madame, on jugera bien qu'il me seroit impossible de décrire toutes les grâces de cette peinture, quand on saura que c'étoit le portrait de l'illustre princesse de Crète.

Elismène rougit à ces mots, & interrompit Leandrin en se défendant avec beaucoup de modestie des louanges qu'il donnoit à sa beauté. Il lui répondit en homme qui n'étoit pas un fade louangeur, & qui savoit répandre son encens avec autant d'esprit que de politesse, puis, il reprit le fil de son discours en ces termes:

Le prince Telephonte ayant demandé avec un empressement extrême quelle étoit la merveilleuse personne que représentoit ce portrait, après qu'on lui eut répondu que c'étoit vous, madame, une femme qui tenoit une palette & des pinceaux s'avança, & lui dit: Seigneur, quoique les charmes de la belle princesse que vous voyez représentée ici soient sans égaux sur la terre, je puis vous assurer que les beautés de son ame sont encore beaucoup au-des-

ſus de celles de ſon viſage. Il ſemble que le ciel ait voulu réunir dans ſa perſonne toutes les vertus & toutes les rares qualités qui peuvent rendre une princeſſe accomplie. J'en puis parler ſavamment, continua cette femme; car, non-ſeulement je ſuis née ſujette du roi ſon père, mais encore la feue reine de Crète ſa mère m'honoroit de beaucoup de bienveillance : ainſi j'ai vu de près l'admirable enfance de la princeſſe Eliſmène, & j'ai toujours vu croître ſes vertus avec ſon âge, & quand ma mauvaiſe fortune m'a arrachée de l'île de Crète, elles étoient parvenues à un ſi grand point de perfection, qu'il ſembloit qu'elles ne pouvoient plus augmenter. Telephonte écouta avec une avidité extrême tout ce que lui dit cette femme, & lui fit mille queſtions ſur le ſujet de la belle princeſſe, pour qui il ſe ſentoit déjà une admiration ſans bornes. L'étrangère y répondit toujours d'une manière qui fit plaiſir à ce prince; & il lui fut ſi obligé de toutes les choſes agréables qu'elle lui avoit dites, que s'intéreſſant pour elle, il lui demanda par quel malheureux incident elle avoit été arrachée à ſa patrie. Hélas! ſeigneur, lui répondit-elle en ſoupirant, comme je me prome-

nois dans notre île, sur les bords de la mer; de barbares pirates m'enlevèrent, & malgré mes ardentes prières, ne voulurent jamais permettre que je donnasse de mes nouvelles en Crète pour en faire venir une rançon, craignant sans doute que, si le roi de Crète venoit à avoir quelque connoissance particulière de leurs rapines, il ne songeât bien sérieusement à leur faire faire la chasse sur toutes les mers qui l'environnent. Enfin, soit par cette considération-là ou par d'autres, les cruels qui m'avoient fait esclave ne voulurent jamais consentir à me laisser racheter ma liberté, & me mirent entre les mains d'un marchand, qui, à cause des talens que j'avois dans la peinture, me vendit dans cette ville au peintre fameux dont vous voyez ici les tableaux. Ah! interrompit Elismène, à ce récit de talens en peinture, je crois connoître la vertueuse Philantrope, qui fut enlevée par des corsaires sur nos côtes, il y a six ou sept mois. Oui, madame, répondit Leandrin, c'est ainsi que se nomme cette sage Crétoise, qui connoît si bien toutes vos rares qualités. Et d'où vient, repartit la princesse, que vous ne nous avez pas instruits, dès en arrivant en Crète, du lieu de

ſa captivité, afin que nous tâchions promptement de la faire finir? C'eſt, madame, répliqua Leandrin, parce que c'eſt une choſe qui n'eſt poſſible que dans quelque temps d'ici, comme vous allez l'apprendre par la ſuite de mon diſcours. Après ces mots il reprit ainſi : Le prince Telephonte offrit avec empreſſement à Philantrope de payer ſur le champ au peintre tout ce qu'il voudroit exiger pour le prix de ſa liberté. Hélas! ſeigneur, lui répondit-elle, tel eſt le malheur qui me ſuit, que je ne puis profiter des effets de votre généreuſe bonté : ce qui devoit ſoulager la peſanteur de mes chaînes en augmente le poids : j'ai fait connoître au peintre à qui je ſuis tout ce que je ſais en peinture, croyant m'en attirer plus de conſidération : cet homme, comme vous voyez, eſt un grand maître dans la peinture à l'huile; mais il n'a aucuns talens dans la miniature, & ne veut point abſolument conſentir à me rendre la liberté, que je n'aie rendu ſa fille habile dans ce genre : il eſt vrai que je l'y ai déjà trouvée très-inſtruite, & qu'elle y fait chaque jour de très-grands progrès; mais cependant, malgré ſon application aſſidue, & l'exactitude de mes ſoins, il ſe paſſera encore beaucoup de temps

avant qu'elle ſoit dans la perfection où ſon père prétend que je la mette; ainſi, je vois avec une extrême douleur que le moment de ma liberté eſt encore bien éloigné. Ce n'eſt pas, continua Philantrope, qu'ils ne me traitent tous, dans cette famille, avec la même conſidération & les mêmes égards que ſi j'étois leur proche parente; mais quelque douceur qu'ait l'eſclavage, il ne peut jamais plaire, ſur tout à une perſonne comme moi, qui ſuis née avec un ſi grand amour pour la liberté, que malgré la vénération que j'ai pour la mémoire de la feue reine de Crète, & le zèle infini que je ſens pour la charmante princeſſe Eliſmène, je ſongeai à me retirer de la cour auſſitôt que notre grande reine fut morte, haïſſant juſqu'à l'image de la captivité, voyant le roi fort infirme, & prévoyant ſurtout que ſous le règne du jeune prince Clearque ſon fils, les courtiſans auroient à eſſuyer beaucoup de caprices. Pardonnez, madame, à la ſincérité de mon récit, pourſuivit Leandrin, ſi je vous rapporte juſqu'aux termes peu reſpectueux dont ſe ſervit Philantrope en parlant du roi votre frère. Après pluſieurs autres diſcours qui ſeroient trop longs à vous raconter, elle apprit à Telephonte

que c'étoit elle qui avoit apporté votre portrait en Theſſalie : elle raconta à ce prince que quand les corſaires l'avoient enlevée, elle avoit ce portrait ſur elle dans une boîte fort riche, que ces barbares n'avoient pas manqué de lui prendre au plutôt ; mais qu'elle les avoit priés avec tant d'inſtance de lui rendre la peinture que renfermoit cette boîte, qu'enfin ils s'étoient laiſſés toucher à ſes prières, & qu'ayant ce beau portrait en ſa poſſeſſion, elle en avoit fait des copies en grand, quand elle avoit été à Lariſſe : c'eſt ſur ces copies, continua Philantrope, que le peintre à qui je ſuis, a fait le portrait que vous voyez ; ainſi, ſeigneur, ajouta-t-elle, vous pouvez juger aiſément quela princeſſe de Crète eſt encore beaucoup plus belle que ce portrait ; car en faiſant tant de copies du portrait d'une belle perſonne, il échappe toujours quelques grâces de l'original. Telephonte, charmé de plus en plus de tout ce qu'il entendoit dire à Philantrope, fit venir le peintre, & donna tout ce qu'on voulut du beau portrait dont il étoit enchanté : il acheta encore divers autres tableaux, & fit promettre à Philantrope qu'elle lui feroit au plutôt une copie en miniature du petit portrait qu'elle avoit

en sa possession ; car pour l'original, quand on lui auroit offert un royaume, elle ne vouloit pas absolument s'en désaisir.

Comme je suivois presque toujours Telephonte, j'avois été témoin de la conversation qu'il avoit eue avec Philantrope. Dès que ce prince fut de retour à la maison où il logeoit, il me parla avec tant de transports de la princesse de Crète, que je connus bien qu'il avoit déjà le cœur pris : il dit des choses si étonnantes devant le beau portrait, qu'il avoit fait placer dans son cabinet, que je ne vous les répéterai point, madame, de peur de fatiguer cette trop scrupuleuse modestie, qui nous défend avec tant de sévérité de rendre à vos charmes toute la justice qu'on leur doit : je vous dirai seulement que Telephonte ne songea plus qu'à se préparer à faire le voyage de Crète, pour venir vous y offrir l'hommage de son cœur; cependant, ce prince étoit à tous momens chez Philantrope pour lui faire sans cesse des questions sur tout ce qui pouvoit avoir rapport à vous, & pour la conjurer de finir promptement votre portrait en miniature. Comme cette femme a beaucoup d'esprit, qu'elle est très-attentive & extrêmement pénétrante, par l'air de

grandeur qu'elle voyoit répandu dans la personne & dans les manières de mon maître, & par la magnificence de ses procédés, elle jugea qu'il étoit d'un rang extrêmement élevé. Elle lui témoigna ses soupçons; & fit si bien par son adresse, qu'il lui avoua sa naissance, & le rapide penchant qui l'entraînoit vers la princesse de Crète; néanmoins, comme il ne vouloit pas être connu en Thessalie, il lui demanda le secret, & elle le lui garda fort exactement.

Un jour, que nous allâmes encore, le prince & moi, voir travailler Philantrope au petit portrait que nous souhaitions ardemment, nous en vîmes un sur la table de cette femme, que nous prîmes d'abord pour celui dont il s'agissoit. Telephonte le prit avec empressement, puis l'ayant regardé attentivement, il dit : Quelque charmante que soit la personne que ce portrait représente, elle est encore bien éloignée d'approcher de la beauté de la princesse de Crète. En disant ces mots, le prince me remit ce portrait entre les mains, & il offrit à mes yeux l'image d'une brillante brune, qui avoit des yeux noirs pleins d'esprit & de feu, & infiniment touchans. La personne que représente ce portrait, nous

dit Philantrope, contribue encore beaucoup à me faire trouver ma captivité ennuyeuſe; c'eſt une amie que je chéris plus que moi-même, & à qui mon abſence aura été bien fatale. Pour tâcher d'adoucir un peu la douleur que je ſens d'être privée de ſa vue, j'ai fait ſon portrait ici par la ſeule force de mon imagination. Mais, hélas! ajouta-t-elle, rien ne peut me dédommager de la perte de ſon entretien, toujours ſi plein d'eſprit, de douceur & de politeſſe. Après ces mots, elle nous donna en peu de paroles une parfaitement belle idée du caractère de ſon amie; puis enſuite, elle dit au prince: Seigneur, ſi vous allez en Crète, je vous demande en grâce d'avoir la bonté de faire informer de mon ſort cette aimable amie: ſon nom eſt Herminie, & vous voudrez bien permettre que j'inſtruiſe l'obligeant Leandrin des voies qu'il faudra prendre pour trouver ſon père, qui, par le mauvais état de ſa fortune, languit en Crète dans l'obſcurité. Pour la charmante princeſſe, fille & ſœur de mes ſouverains, j'eſpère que vous daignerez lui faire connoître le zèle ardent que je conſerve pour elle au milieu des chagrins de la captivité.

Quelques jours après cette converſation,

madame, poursuivit Leandrin, comme votre portrait se trouva achevé, nous prîmes la route de Crète, où nous arrivâmes heureusement dans le temps que tout le monde se préparoit pour la fête que le roi votre frère devoit donner. La veille de cette fête, Telephonte vous vit au temple, & vous trouva si fort au-dessus de votre portrait, qu'il en pensa expirer de ravissement & d'amour. Le lendemain, il eut la gloire de s'attirer vos regards dans cette magnifique fête; & depuis ce jour, madame, vous savez tout ce qui est arrivé à ce prince, dont vous tenez absolument la destinée entre vos mains. Au reste, madame, ajouta Leandrin, daignez me pardonner si j'ai mêlé dans mon récit une chose qui ne vous regarde pas, ayant pris la liberté de vous parler d'Herminie; mais c'est que j'ai cru que, bonne & généreuse comme vous êtes, & de plus honorant Philantrope de votre estime, vous daigneriez faire quelque attention au chagrin que j'ai de n'avoir pu m'acquitter de la commission que m'a donnée cette vertueuse femme; car j'ai cherché dans cette île vainement Herminie & son père avec tous les soins possibles; malgré l'exac-

titude de ma recherche, je n'en ai pu apprendre aucune nouvelle.

Elifmène affura Leandrin qu'elle feroit donner des ordres bien précis pour s'informer du fort d'Herminie; & après que cette belle princeffe lui eut dit, fur le fujet de fon maître & fur le fien propre, des chofes également obligeantes & modeftes, il fe retira. Il trouva Telephonte dans fon appartement, qui lui redit mille fois tout ce qu'il trouvoit de charmant & de merveilleux dans Elifmène, & qui lui fit répéter autant ce que cette princeffe avoit dit en fa faveur. Il la vit plufieurs fois par jour, tout le temps qu'il refta en Crète, & en reçut diverfes innocentes marques de confidération, & reçut auffi du roi mille témoignages d'eftime & d'amitié. Ce prince lui dit galamment en partant, que quelque inclination qu'il eût à être fon beau-frère, il ne confentiroit point au mariage de fa fœur avec lui, qu'il ne vînt l'époufer en perfonne; & comme vous êtes fort amoureux, ajouta-t-il, j'efpère que vous ne refuferez pas cette marque d'amitié au frère de votre maîtreffe. Telephonte lui promit pofitivement qu'il fuivroit de près les ambaffadeurs que lui enverroit le roi fon père. Puis, ce jeune prince

partit, plein des plus douces eſpérances qui puiſſent flatter un amant. Pour Leandrin, il n'étoit pas tout-à-fait ſi content, quoiqu'il eût beaucoup de joie de l'heureux ſuccès des deſſeins de ſon maître. D'un autre côté, par un mouvement qu'il ne démêloit pas bien lui-même, il ne pouvoit ſe conſoler de n'avoir pu apprendre aucune nouvelle d'Herminie, quoique la princeſſe Eliſmène eût donné ſur ce ſujet les ordres les plus attentifs que ſa bonté avoit pu lui inſpirer; mais Herminie étoit trop bien cachée pour qu'on pût découvrir ce qu'elle étoit devenue.

Le même jour que le prince Telephonte étoit parti de Crète, on vint dire au roi qu'un homme, dont l'air étoit ſombre & farouche, demandoit à lui parler, pour lui rendre diſoit-il, un ſervice qu'il eſpéroit devoir lui être agréable. Cléarque, qui aimoit toutes les nouveautés, commanda qu'on le fît entrer. Seigneur, dit-il à ce prince, ſachant le louable penchant que vous avez à la curioſité, je viens vous offrir des moyens de le ſatisfaire; ſur un ſujet qui ordinairement intéreſſe beaucoup. J'aimois autrefois la philoſophie; mais ayant été convaincu de l'inutilité de ſes recherches, je me ſuis attaché

à l'art de féerie, dans lequel j'ai fait des progrès admirables; j'ai été inſtruit par un grand maître, qui m'a appris toutes ſortes de ſecrets, excepté celui de faire de l'or. La peur qu'il avoit que je ne le quitaſſe, ſi je devenois riche, car mon ſecours lui étoit d'une grande utilité dans ſon travail; cette peur, dis-je, a été cauſe qu'il m'a toujours caché ce beau ſecret; mais du reſte, il n'en eſt aucun que j'ignore; je ſais deviner le paſſé, je ſais pénétrer dans l'avenir; je ſais prévoir les accidens qui pourroient arriver par les caprices de la fortune, & ſais donner des remèdes pour les éviter; j'ai un moyen ſûr pour être inſtruit à fond de la fidélité des femmes; & en donnant ce moyen, je donne en même temps le plaiſir de voir un travail ingénieux & magnifique. Comme les princes de votre âge, continua le philoſophe, doivent être plus touchés de ces ſortes de choſes que d'aucunes autres, c'eſt ce dernier de mes talens, ſeigneur, que je viens vous offrir de mettre en uſage pour votre ſervice. Cléarque, tranſporté de joie de la propoſition du philoſophe, lui demanda avec empreſſement, de quels moyens il ſe ſerviroit pour exécuter ſa promeſſe. Avant que de vous les expliquer, ſeigneur, répon-

dit cet homme, permettez que je vous donne des preuves de ce que je ſais faire de prodigieux. J'y conſens avec plaiſir, dit le roi; mais je veux que quelqu'un que j'aime partage cette ſatisfaction avec moi. Après ces mots, ce prince donna ordre qu'on fît venir un de ſes courtiſans, nommé Dinocrite, qui étoit ſon favori depuis peu. Dès qu'il fut entré, Cléarque lui dit des merveilles de l'homme qu'il voyoit, & Dinocrite le reconnut pour le philoſophe Miſandre, ce célèbre bizarre, ſi brouillé avec la fortune: Seigneur, dit ce favori au roi, il ne faut pas s'étonner des admirables connoiſſances de ce ſavant homme, il a toujours étudié les ſecrets de la nature avec un ſoin extrême; j'ai encore plus étudié ceux de l'art de féerie, repartit Miſandre, & j'en donnerai tout-à-l'heure des preuves, ſi le roi veut bien me faire l'honneur de m'en accorder la permiſſion. Cléarque ayant marqué qu'il étoit prêt à voir & à entendre tout ce qu'il voudroit, Miſandre fit devant ce prince & ſon favori mille tours de gobelets les plus ſurprenans du monde. Comme il n'y avoit jamais eu en Crète ni foire Saint-Germain, ni aucun autre lieu où l'on eût rien vu de ſemblable, Cléarque & Dinocrite ne

sortoient point d'étonnement, & prirent tous ces tours d'adresse pour de merveilleux effets de l'art de féerie. Quand Misandre en eut fait un grand nombre, hé bien, seigneur, dit-il au roi, êtes-vous content? J'aurois grand tort de ne le pas être, répondit ce prince; mais j'ai, cependant, une violente envie d'apprendre par quels moyens on pourra démêler nettement les femmes prudes d'avec les coquettes. Ce moyen est un peu long, seigneur, répartit Misandre, mais aussi il est infaillible: il consiste dans le travail d'une robe, que moi, ma femme, & une fille que j'ai, savons faire également. Le fond de cette robe n'est que d'une étoffe noire, qui est claire & transparente; mais nous savons tous trois y former une légère broderie aussi brillante que délicate, & qui représente des choses admirables, dont je vous ferai la description quand il vous plaira. Il n'y a point de miniature si finie que cet ouvrage n'efface; &, par le pouvoir de mon art, tel est le don de cette broderie, que de tous les hommes mariés, il n'y a que ceux qui ont des épouses fidelles, qui la voyent; les autres n'apperçoivent que l'étoffe transparente toute unie; pour les hommes qui ne sont point dans les liens du ma-

riage, s'ils ont une sœur de l'humeur d'Hélène; ils ne voyent point la broderie dont il s'agit; & pour ceux qui n'ont ni épouse, ni sœur, ils sont privés aussi de la vue de cette broderie merveilleuse, si leur parente la plus proche est trop favorable à ses amans. Mais pour les maris qui ont des épouses fidelles, & les frères qui ont des sœurs solidement vertueuses, quand toutes leurs tantes & leurs cousines seroient les plus achevées coquettes, ils verroient toujours l'ingénieuse broderie de la robe dans toute sa beauté; & comme cette robe découvre à tout le monde des vérités cachées, on lui a donné le nom de robe de sincérité, confondant ensemble l'étoffe & la broderie. Ah! le merveilleux ouvrage, s'écria le roi! que j'ai hâte de le voir; mais combien vous faudra-t-il de temps pour le faire? Il nous faudra au moins trois mois à ma famille & à moi, répondit Misandre, pour le mettre dans toute sa perfection; mais dès au bout d'un mois, seigneur, vous pourrez déjà en juger, & en être diverti; pour vous rendre ce travail fini au temps que je vous marque, il ne faut que nous loger, ma femme, ma fille & moi, dans quelqu'endroit des plus retirés de votre palais, or-

donner qu'on ne nous y laisse manquer de rien pour tous les besoins de la vie, & que l'on nous fournisse abondamment de l'or & de la soie. Je donnerai de si bons ordres pour votre satisfaction, dit Cléarque, que vous aurez sujet de vous en louer : vous n'avez qu'à amener, dès aujourd'hui, votre épouse & votre fille dans mon palais : vous serez commodément logés tous trois dans un lieu que mes officiers vous marqueront. Misandre, sans répondre plus rien à Cléarque que par une profonde révérence, se retira, & laissa ce jeune prince dans une joie inconcevable de la belle acquisition qu'il avoit faite pendant cette journée.

Pour Dinocrite, il n'en fut pas de même : c'étoit un homme naturellement soupçonneux & jaloux : il l'étoit si fort des bonnes grâces de son maître, qu'il disoit sans cesse à ce prince du mal de tout le monde, de crainte que quelqu'un ne partageât sa faveur, dont il usoit, cependant, très-mal. Mais s'il étoit jaloux de son titre de favori, il l'étoit encore beaucoup davantage de son épouse. C'étoit une jeune personne fort vive dont il soupçonnoit plus qu'à demi la vertù : comme il étoit bizarre, hautain, & incapable d'aucune complaisance pour elle,

il se doutoit qu'il n'en étoit pas aimé, & il ne la croyoit pas d'un caractère assez héroïque pour se conserver parfaitement vertueuse, sans le secours d'aucune amitié pour son époux. Malgré le peu d'estime qu'il avoit pour elle, comme elle étoit belle, il ne laissoit pas d'en être fort amoureux; mais cette passion, qui d'ordinaire rend doux & poli ceux qu'elle posséde, sembloit ne le rendre que plus violent & plus intraitable à l'égard de son épouse. On peut donc bien juger qu'amoureux, bizarre, & n'estimant guère sa femme, la robe qu'on promettoit au roi lui parut bien redoutable: il craignoit d'y trouver ce qu'il n'eût pas voulu voir, ou plutôt il craignoit de n'y voir rien que l'étoffe transparente. Cléarque, qui ne jugeoit pas mal de son épouse, comme il en jugeoit lui-même, & qui, au contraire, la croyant fort sage, croyoit aussi que Dinocrite étoit sûr de sa vertu, ne s'alla point imaginer que la robe dont il étoit question lui donnât aucune inquiétude; au contraire, il pensoit qu'"il partageoit avec lui le plaisir que lui donnoit l'espérance de voir sa curiosité satisfaite; & se faisant d'avance une maligne joie de voir beaucoup de maris qui ne verroient rien sur la robe, il lui recom-

manda bien de ne pas divulguer le ſecret de ce vêtement myſtérieux.

Cependant, Miſandre, ſa femme & ſa fille, vinrent prendre poſſeſſion de l'appartement qu'on leur avoit donné au palais: l'aimable Herminie n'y vint qu'à regret: ſon père, tout capricieux qu'il étoit, l'aimoit & l'eſtimoit beaucoup, & lui avoit fait confidence des propoſitions qu'il vouloit faire à Cléarque auſſitôt qu'il les avoit imaginées: elle avoit fait tous ſes efforts pour l'en détourner, mais elle n'avoit pu y réuſſir: il lui avoit toujours dit qu'il ſe faiſoit un plaiſir extrême de jouer un prince plein d'erreurs, ſous le règne duquel on conſidéroit ſi peu la vertu & le mérite; & que de plus, il trouvoit encore une autre ſatisfaction à s'aſſurer leur ſubſiſtance pour trois mois, pendant leſquels elle travailleroit à ſes tableaux en miniature, & ſa mère aux ouvrages de broderie qu'elle faiſoit ſi bien, ce qui les mettroit enſuite en état de retirer de l'utilité des petits travaux où elles ſe feroient occupées pendant ce temps. Miſandre avoit même obligé ſa fille à lui apprendre exactement de certains endroits de l'hiſtoire & de la fable, qu'il vouloit débiter au roi dans l'occaſion.

Herminie n'ayant donc pu faire changer de résolution à son père, le suivit tristement au palais : l'horreur naturelle qu'elle avoit pour tout ce qui avoit un air de tromperie, lui faisoit envisager avec beaucoup de douleur le personnage qu'il y alloit faire; mais, quoiqu'elle n'eût de sa vie senti un chagrin plus inquiet, elle n'en étoit pas moins belle, & ses attraits furent remarqués de tous les officiers du palais qui la virent. Ceux qui eurent ce destin ne furent pas en grand nombre : Cléarque avoit ordonné qu'on installât Misandre & sa famille au palais à fort petit bruit, & les ordres de ce prince avoient été exactement suivis.

Mais, pendant que Cléarque rêvoit agréablement au plaisir que lui donneroit la robe enchantée, Elismène étoit dans une situation bien différente : non-seulement le mérite de Telephonte avoit fait de si vives impressions sur son cœur, que son absence lui paroissoit rude à souffrir ; mais encore elle craignoit fortement que ce prince ne trouvant pas dans le roi de Chypre, pour l'alliance de Crète, les dispositions dont il s'étoit flatté, les conseils & l'autorité d'un père respectable & couronné n'obligeassent Telephonte à renoncer à l'amour qu'il

avoit pour elle : la ſeule idée du changement de ce prince la faiſoit frémir : il lui avoit paru ſi aimable & ſi digne d'eſtime, qu'il lui ſembloit qu'il étoit le ſeul de tous les hommes qui pouvoit la rendre heureuſe : elle confioit ſes inquiétudes à Anaxaride, épouſe de Dinocrite, qui n'avoit guère moins de part dans les bonnes grâces d'Eliſmène, que Dinocrite dans celles de Cléarque ; mais, quoique cette agréable femme fût très-véritablement attachée à la princeſſe, l'extrême enjouement de ſon humeur ne lui permettoit pas de partager beaucoup ſes chagrins. Elle ſe contentoit de repréſenter à Eliſmène, que belle & charmante comme elle étoit, il paroiſſoit impoſſible qu'on devînt infidèle en l'aimant ; puis elle ajoutoit que, quand même ce deſtin lui arriveroit, ces mêmes attraits, qui lui avoient fait acquérir le cœur de Telephonte, lui feroient encore faire la conquête de mille autres cœurs, parmi leſquels il y en auroit ſans doute de dignes de ſon choix. Tous les raiſonnemens d'Anaxaride conſoloient fort peu Eliſmène, qui ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais rien aimer que l'aimable prince, qui ſeul, entre tant d'illuſtres amans qui lui avoient offert des vœux, avoit eu

le ſecret d'attendrir ſon ame. Mais elle eut bientôt ſujet d'adoucir les inquiétudes qu'elle ſentoit à ſon égard : elle reçut une lettre de lui, écrite dès le moment qu'il avoit été arrivé auprès du roi ſon père ; il lui marquoit que ce monarque, approuvant les beaux feux dont il brûloit pour elle, il alloit ſonger à faire partir des ambaſſadeurs pour la demander, auſſitôt qu'on auroit vu le départ de la princeſſe Celenie, qui devoit prendre la route de Lemnos quelques jours après ſon mariage, dont la cérémonie ſe devoit faire le lendemain du jour que Telephonte écrivoit. Ce prince ajoutoit à ces nouvelles, tout ce qu'un amant galant & tendre peut écrire de paſſionné à l'objet qui le charme. La lettre qu'il écrivoit à Cléarque étoit auſſi toute pleine d'eſprit & d'amitié ; &, comme le vaiſſeau qui avoit apporté ces lettres étoit un vaiſſeau léger, qui alloit d'une telle vîteſſe qu'il ſembloit voler ſur la mer, & qu'avec cela il avoit eu un temps très-favorable, on étoit agréablement ſurpris de l'extrême diligence avec laquelle ces nouvelles étoient venues, & tout le monde ſe récrioit ſur l'exactitude de Telephonte, & la bonne fortune de ſes envoyés. Comme Eliſmène étoit adorée à la

tour de Crète, & que Telephonte y avoit paru infiniment aimable, tout le monde applaudiſſoit à l'union de deux perſonnes ſi accomplies, & témoignoit en attendre le moment avec impatience.

Dinocrite fut preſque le ſeul qui ne prit point de part aux nouvelles générales; mais il étoit ſi occupé de ſes craintes particulières, qu'il ne pouvoit en détacher ſes idées, le ſouvenir de la robe de ſincérité lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit: tantôt il brûloit d'impatience que la broderie en fût faite, tantôt il trembloit qu'elle ne s'achevât, tant il appréhendoit de ne la point voir; enfin accablé de ſes inquiétudes, il ne put davantage en ſoutenir ſeul le poids: il dit en confidence à un ami, que le roi faiſoit travailler à une robe enchantée, qui feroit la pierre de touche de la vertu de toutes les femmes: il expliqua à cet ami le myſtère de cette robe; cet ami extrêmement frappé de ce merveilleux ſecret, le confia à un ſecond ami: ce ſecond à un troiſième, & ce troiſième à un quatrième, qui le dit encore à d'autres; ſi bien qu'en très-peu de temps, non-ſeulement tous les hommes de la cour, mais encore beaucoup d'hommes de la ville furent

furent informés en détail du don qu'auroit la robe où Misandre travailloit. Ce qu'i y eut de rare, c'est que tous les hommes, qui, sur le sujet de cette robe avoient si mal gardé le secret entr'eux, le gardèrent admirablement bien à l'égard des femmes : il n'y eut pas une personne de leur sexe informée du mystère de la broderie qu'on faisoit au palais. Clearque avoit une furieuse envie qu'elle s'avançât beaucoup, & fut chez Misandre pour la voir, avant le temps que ce philosophe lui avoit marqué qu'on pourroit commencer à en être diverti; mais Misandre, l'allant recevoir à l'entrée de son appartement, le supplia instamment de ne pas se donner la peine d'entrer, l'assurant qu'il n'y avoit point encore assez de travail de fait pour lui pouvoir donner aucun plaisir, & lui témoignant qu'il lui feroit beaucoup de grace de ne point vouloir regarder cet ouvrage qu'il ne fût un peu en état de le divertir. Clearque, accordant ce qu'on lui demandoit, n'entra point chez Misandre, & s'en alla chercher à s'amuser ailleurs.

Quelques jours après, ce prince fit un voyage à un château délicieux qu'il avoit sur le bord de la mer. La princesse sa sœur

& toute sa cour l'y suivit, & il prit plusieurs fois dans ce lieu le divertissement de la pêche, de la chasse, & des promenades solitaires. Un soir, qu'il faisoit un aussi beau temps qu'il en avoit fait un affreux dans la journée, pendant laquelle il avoit régné des vents terribles, Clearque, se promenant sur le rivage de la mer, suivi du seul Dinocrite, vit à la faveur de la clarté de la lune, trois à quatre pêcheurs occupés autour d'une femme magnifiquement vêtue, qui paroissoit évanouïe. Par un mouvement de curiosité, ce prince s'approcha de ces pêcheurs, & vit qu'ils tâchoient, par leurs soins, de faire revenir à elle cette dame, qui, toute évanouie qu'elle étoit, paroissoit une jeune personne d'une fort grande beauté. Elle attira aussitôt la compassion du jeune roi, qui ordonna à Dinocrite d'aller promptement au château, & d'en faire venir des secours plus sûrs & plus agissans que ceux que pouvoient donner ces pauvres pêcheurs; il ne voulut pas, cependant, que ces bonnes gens interrompissent ceux qu'ils donnoient à cette belle évanouïe; & leur demanda avec empressement par quelle aventure elle se trouvoit dans ce lieu: deux de ces

hommes lui répondirent que la tempête qu'il avoit fait pendant la plus grande partie de la journée, les ayant empêchés longtemps e pêcher, ils avoient voulu réparer ce dommage lorsqu'ils avoient cru l'orage passé; mais que, lorsqu'ils avoient voulu mettre leurs barques à la mer, la trouvant encore trop irritée, ils s'étoient tenus sur le rivage, pour observer si elle ne se calmeroit point; que de-là ils avoient vu le corps de cette dame flotter sur l'eau, que la pitié les avoit portés à se jeter promptement dans leur barque, pour voir s'ils ne pourroient point la secourir; qu'en effet, ils l'avoient accrochée par ses habits; & qu'ayant vu qu'elle respiroit encore, ils l'avoient portée sur le rivage, où elle avoit ouvert les yeux, après avoir jeté beaucoup d'eau; mais qu'ensuite elle étoit retombée dans l'évanouissement où il la voyoit. Clearque, fort touché de l'état pitoyable où étoit cette belle personne, voyoit avec déplaisir qu'elle n'en sortoit point; & dès que, par les ordres de Dinocrite, il fut venu autour de lui plusieurs de ses officiers, & qu'on eut encore essayé vainement de la faire revenir par diverses essences, il la fit mettre dans un

chariot pour la conduire au château, après avoir récompensé fort libéralement les pêcheurs des soins qu'ils avoient eu d'elle.

Clearque fit mettre la dame évanouie dans le plus magnifique appartement du château; &, après s'être retiré, envoya promptement auprès d'elle les femmes de la princesse Elismène, pour la déshabiller & la mettre au lit, où l'on continua à lui faire tous les remèdes nécessaires à l'état où elle étoit. Quand cette belle dame eut repris connoissance, elle fut bien surprise de se voir dans un lieu si superbe, & environnée de personnes qui toutes lui étoient inconnues; mais quand elle sut qu'elle étoit dans un château du roi de Crète, où étoit ce prince & la princesse sa sœur, elle demanda la grace de pouvoir dire un mot à Elismène, & voulut se lever pour se faire conduire auprès d'elle; mais cette princesse, qui avoit su son arrivée au château, & qui s'informoit avec beaucoup de soin de sa santé, ayant appris son dessein, la prévint, & se rendit obligeamment auprès de son lit. Dès que la belle étrangère l'apperçut; je ne suis plus affligée de mon naufrage, lui dit-elle,

quoiqu'il ait pensé me coûter la vie, puisqu'il me donne l'heureuse occasion de voir une incomparable princesse, de qui le prince mon frère m'a parlé sans cesse avec tant d'admiration depuis son retour en Chypre, & pour qui il a une passion vive & délicate, dont la force peut seule s'égaler à la grandeur des charmes qui l'ont fait naître. Quoi! madame, s'écria Elismène, je vois en vous la princesse Celenie! La manière dont le roi mon frère m'avoit parlé de vous tantôt, & cette beauté touchante que je vois à présent sur votre visage, m'avoient déjà inspiré une forte inclination pour vous; mais, ciel! que je la sens augmenter! quand j'apprends que vous êtes cette charmante princesse, dont la renommée parle avec tant d'avantage, & sœur d'un prince pour qui j'aurai toute ma vie une si parfaite estime. Je ne puis rendre assez de graces à ma destinée, reprit Celenie, de m'avoir conduite auprès de vous, avant que de m'avoir livrée au roi de Lemnos, auprès de qui je dois rester pour toujours, puisque je suis unie avec ce prince par un lien sacré. Mais, madame, ajouta-t-elle, il me semble avoir entendu par votre discours que j'ai été vue du roi

votre frère ; en quelle occasion ai-je donc eu cet honneur ? C'est le roi mon frère, dit Elisméne, qui vous a retirée évanouïe des mains des pêcheurs qui vous avoient sauvée de la mer. Je suis bien confuse, répartit Celenie en rougissant, qu'un si grand prince m'ait vue en cet état. Dans l'instant qu'elle alloit poursuivre, Clearque s'approcha de son lit, d'une manière fort respectueuse ; & comme la rougeur qui l'animoit donnoit un grand éclat à tous ses attraits, ce prince qui ne l'avoit vue que pâle & défigurée, quoiqu'elle lui eût semblé belle, la trouva encore si fort au-dessus de ce qu'elle lui avoit paru, qu'il resta ébloui de ses charmes. Elisméne apprit au roi son frère, qu'en ne croyant donner ses secours qu'à une aimable inconnue, il avoit eu le bonheur de rendre service à l'illustre princesse Celenie, reine de Lemnos. Clearque, par un sentiment qu'il ne connoissoit pas encore, rougit à cette nouvelle, & resta interdit : il se remit néanmoins, & dit fort poliment à la reine de Lemnos tout ce qu'exigeoit le mérite & le rang de cette princesse ; & , après une conversation assez courte, ayant averti la princesse sa sœur qu'il

falloit laiſſer prendre du repos à la reine, Eliſmène & lui ſe retirèrent.

Cependant, le bruit ſe répandit en peu de temps de tous côtés dans l'isle de Crète, que le roi avoit ſauvé la reine de Lemnos du naufrage, & beaucoup de gens de l'équipage de cette princeſſe, qui, par diverſes aventures, avoient eu le bonheur d'être ſauvés auſſi, ſe raſſemblèrent tous auprès de leur maîtreſſe. Les ambaſſadeurs de Lemnos furent même de ce nombre : lorſque le vaiſſeau de la reine avoit été briſé, ils s'étoient ſoutenus ſur des planches, & avoient heureuſement abordé à des plages voiſines. Et ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que la tempête qui avoit briſé le vaiſſeau où étoit cette princeſſe, en avoit épargné un autre de ſa ſuite, qui n'ayant point péri, avoit été relâcher à un port fort proche du lieu où elle avoit fait naufrage. Tous ces gens-là vinrent prendre ſes ordres à Manetuſe, qui étoit une ſuperbe ville, où Clearque faiſoit ordinairement ſon ſéjour, & peu éloignée du château où ce prince l'avoit reçue d'abord. Le roi de Crète & la princeſſe ſa ſœur avoient prié la reine de Lemnos de venir dans cette ville, l'aſſurant que la pureté de l'air

qu'on y respiroit, contribueroit à lui faire recouvrer plus promptement une entière santé. Comme elle lui revenoit tous les jours, sa beauté & les agrémens de son humeur en augmentoient aussi, & charmoient Clearque à tel point, qu'il ne put se dissimuler davantage à lui-même qu'il en étoit amoureux. La certitude qu'il en eut le mit au désespoir, quand il considera que cette princesse alloit dans peu de temps être pour jamais dérobée à ses regards, & mise au pouvoir d'un heureux rival à qui sa foi l'avoit engagée. Il fit encore réflexion que peut-être Celenie n'avoit engagé cette foi à ce prince qu'avec aversion, ou du moins avec indifférence; qu'ainsi il pourroit arriver qu'elle seroit malheureuse toute sa vie. Quand il s'arrêtoit à cette pensée, il accusoit mille fois le destin d'aveuglement; car il lui sembloit que s'il avoit eu Celenie pour épouse, le bonheur de cette princesse n'auroit pu manquer d'être sûr, par le tendre & ardent attachement qu'il auroit eu sans cesse pour elle. Alors, il s'excitoit à chercher les moyens d'empêcher que Celenie ne fût au roi de Lemnos, se disant qu'il n'y avoit aucun scrupule à ôter cette char-

mante beauté à un prince, qui, sans doute, n'en étoit point amoureux, pour la donner à un roi dont elle étoit adorée. Mais il ne demeuroit pas long-temps dans ce dessein; des sentimens de gloire lui faisoient envisager qu'il n'étoit plus permis d'arracher cette princesse au roi de Lemnos, qui étoit son époux par le consentement du roi son père, & par le sien propre; & il considéroit qu'il ne pourroit pas prendre les moindres mesures pour l'arrêter dans l'isle de Crète, sans que son dessein fût regardé de toute la terre comme un attentat contre les loix de l'honneur, & contre celles de l'hospitalité. Tant de sentimens si opposés les uns aux autres lui donnèrent une douleur si grande, qu'il ne put la renfermer toute en lui-même: il en fit part à Elismène, en lui exagérant beaucoup son amour, & le désespoir où il étoit de se voir à la veille de perdre pour jamais l'objet qui l'avoit fait naître. Si je n'étois pas le plus infortuné prince du monde, ajouta-t-il, & qu'au contraire le destin m'eût été favorable, quelque heureux hasard m'auroit fait voir Celenie il y a long-temps: je l'aurois demandée au roi son père, & l'aurois obtenue. Jugez,

ma sœur, quelle joie parfaite j'aurois eue, de me voir uni par un double lien au prince Telephonte, qui est si plein de mérite, qui a tant d'amour pour vous, & pour qui vous avez tant d'amitié. Elismène répondit à Clearque, avec une reconnoissance extrême, & chercha à le consoler avec beaucoup d'esprit & de tendresse : mais il n'étoit guère en état de goûter ses consolations : Non, non, lui dit-il, c'est en vain que vous tâchez d'adoucir mes maux : je sens bien que je suis né pour être le plus malheureux prince de la terre ; jusqu'ici je n'avois rien aimé sérieusement ; & la première fois de ma vie que je prens un amour le plus violent qui sera jamais, c'est pour une personne dont il faudra que je sois éternellement séparé.

La douleur que lui donnoit cette pensée ne l'empêcha pourtant pas de songer que c'étoit le temps où la robe de sincérité devoit commencer à donner du plaisir. Pour faire diversion à son chagrin, il se rendit donc chez Misandre, qui le reçut avec beaucoup de gravité, après avoir fait cacher sa fille aussi-tôt qu'il avoit appris l'arrivée du roi. Venez, seigneur, lui dit-il, en le conduisant vers un métier, sur

lequel travailloit Clafferis, venez voir ce qu'il y a de fait du merveilleux ouvrage où nous travaillons pour votre divertiffement. A ces mots, Clearque s'approcha tout contre l'ouvrage de Chafferis, & fut faifi d'un tremblement terrible, quand il ne vit fur fon métier qu'une étoffe noire toute unie & tranfparente, telle à-peu-près qu'eft celle qu'on nomme de la gaze en ce temps-ci. Ce prince, déchiré fubitement par cent chagrins dévorans, ne douta pas un moment qu'Elifmène ne fût point du tout ce qu'elle paroiffoit; & formant tout d'un coup mille foupçons injurieux à la gloire de cette innocente princeffe, il ne daigna pas faire la moindre réflexion, que par une fi cruelle injuftice il faifoit outrage à la vertu même. Il crut feulement beaucoup faire de cacher fon trouble & la prétendue honte de fa fœur, aux yeux du philofophe enchanteur : il ne fe borna qu'à ce deffein; &, pour l'exécuter, après s'être un peu remis, il dit à Mifandre : j'ai les yeux fi éblouis de ce beau travail, que je n'en démêle pas bien toutes les parties, c'eft pourquoi je vous prie de m'en faire une defcription auffi en détail que fi cet ouvrage n'étoit pas préfent à mes yeux.

Alors Misandre, obéissant au roi de Crète, lui parla ainsi :

Comme ce n'est que ceux qui ont des épouses & des sœurs véritablement vertueuses, qui ont le plaisir de voir la délicate broderie de cette robe, j'ai cru, seigneur, que pour redoubler ce plaisir, je devois y tracer des figures qui donnassent une idée du manége des coquettes, des grimaces des fausses prudes, & des indignes tours des hypocrites, ces fausses adoratrices des autels, qui se flattent follement d'en imposer aux dieux en trompant les hommes. Pour commencer par les coquettes, j'ai donc représenté, comme vous voyez, la manière flatteuse & adroite dont Hélène s'empresse à donner des marques de tendresse à Ménélas, dans le temps qu'elle a un dessein tout formé d'abandonner ce malheureux époux, & de partir le lendemain avec Paris pour aller à Troye : vous pouvez remarquer aussi les minauderies qu'elle fait à cet amant pour l'embarrasser de plus en plus dans ses filets. Je crois que vous êtes content des draperies de cette princesse, ainsi que du morceau d'architecture que la ville de Sparte offre à vos yeux, & du spectacle de cette

mer agitée, où le lointain eſt ſi bien ménagé. Ces autres figures, qui ne ſont encore que deſſinées, repréſentent l'hiſtoire de cette reine des Lidiens, dont la fauſſe pruderie coûta la vie au roi ſon époux. Sa vertu grimacière fit qu'elle ſe trouva ſi offenſée de ce que cet époux l'avoit fait voir à Gygès à ſa toilette dans un état peu décent, à la vérité; elle ſe trouva ſi offenſée, dis-je, qu'elle n'eut point de repos que Gygès n'eût porté le poignard dans le ſein de ſon époux, & n'eût arraché la couronne de Lidie à la maiſon des Héraclides, pour la mettre ſur ſa propre tête. Oh! la belle pruderie! qui aſſaſſine un mari pour couronner un galant! Toutes ces choſes, comme vous voyez, ſeigneur, continua Miſandre, ſont très-bien caractériſées ici. Pour ces autres figures, pourſuivit-il, qui ne ſont encore que deſſinées auſſi, c'eſt l'hiſtoire de Pauline, cette célèbre hypocrite Romaine, qui paſſant les jours dans les temples aux pieds des autels, & rebutant en apparence ſes amans de la manière la plus ſévére, fut néanmoins très-douce pour un d'eux, qui prenant le nom & la figure d'un dieu, lui vint conter ſes raiſons le ſoir dans un tem-

ple; cette fausse pieuse fut la dupe de l'amant & du sacrificateur, parce qu'elle voulut bien l'être, ne cherchant qu'à se faire honneur de l'image de la vertu. Elle trahissoit sans scrupule la vertu même. Vous démêlerez beaucoup mieux ce sujet, ajouta Misandre, quand il sera fini; les airs de tête & les attitudes des figures vous en donneront une connoissance entière. Mais, seigneur, reprit-il, après s'être tû quelque temps, & voyant que Clearque ne parloit point, est-ce que ce travail, où j'ai employé tout le savoir de mon art, n'a pas le bonheur de vous plaire? Le trouvez-vous trop peu correct, ou trop peu gracieux? Je le trouve parfaitement beau, répondit enfin Clearque, mais je suis à présent occupé de quelque rêverie, qui m'empêche d'en bien examiner tout l'agrément; je reviendrai un autre jour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage. En achevant ces mots, Clearque se retira, & laissa Misandre & sa famille se remettre à leurs occupations ordinaires.

Le roi de Crète fut à peine dans son appartement, qu'on lui vint dire que les ambassadeurs de Chypre, qui venoient

demander la princeſſe Eliſmène en mariage, étoient arrivés. On ne peut exprimer ce que ſentit ce prince à cette nouvelle. Une foule de ſentimens douloureux agitoient ſon eſprit ; il ne pouvoit conſentir à croire aſſez la colère qu'il avoit contre ſa ſœur, pour la ſacrifier à ſon indignation; il ne pouvoit non plus ſe réſoudre à donner pour épouſe au prince de Chypre qu'il eſtimoit tant, une perſonne ſi peu vertueuſe & ſi peu digne de lui. Le bonheur qu'avoit cette princeſſe d'être aimée d'un prince ſi accompli, la rendoit encore plus coupable à ſes yeux ; il ne pouvoit lui pardonner d'avoir trahi un amant auſſi aimable & auſſi tendre qu'étoit Telephonte. Dans de certains momens, il entroit contr'elle dans des mouvemens de fureur dont il n'étoit pas le maître. Tout ſembloit contribuer à l'irriter contre cette innocente princeſſe; car non-ſeulement il ſentoit une douleur mortelle du prétendu déshonneur dont elle le couvroit, mais encore il avoit un dépit extrême de ce qu'elle l'empêchoit de voir la merveilleuſe broderie de la robe de ſincérité, qu'il auroit été ſi ravi de contempler ſans obſtacle. D'ailleurs, les ſentimens que lui inſpiroit Celenie redou-

bloient l'aigreur qu'il avoit de l'outrage qu'on faisoit au frère de cette princesse. D'un autre côté, l'air modeste & les manières vertueuses d'Elismène se présentoient à son imagination, & sembloient l'accuser d'injustice sur les soupçons injurieux qu'il formoit contre sa sœur; mais comme il ne doutoit point du don qu'avoit la robe de sincérité, tout ce qui parloit en faveur d'Elismène n'étoit que foiblement écouté. Tourmenté de mille mouvemens tumultueux qui agitoient son ame, il fut contraint de donner audience aux ambassadeurs de Chypre, avant que d'avoir pu donner aucun calme à ce trouble. La seule force qu'il eut sur soi, fut de marquer une tranquillité apparente. Il reçut parfaitement bien ces ambassadeurs, & leur accorda la demande qu'ils faisoient de la princesse, sans avoir précisément déterminé dans son cœur s'il leur tiendroit ce qu'il leur promettoit, ou s'il leur retireroit quelque jour sa parole, pour ne pas donner à Telephonte une épouse peu digne de lui.

Clearque n'étoit pas le seul à qui la robe de sincérité troubloit l'imagination. Dinocrite, qui, comme favori de ce prince,

avoit des privilèges au-dessus des autres courtisans, s'étoit servi des droits qu'ils lui donnoient, pour avoir du chagrin beaucoup plus promptement que le reste de la cour. Il avoit été chez Misandre avec empressement, ainsi que le roi; il n'avoit vu sur le métier de Chasseris que de l'étoffe noire, transparente & toute unie; & de même que ce prince, pour ne pas instruire Misandre de son prétendu malheur, il avoit témoigné voir sur cette étoffe tout ce que ce philosophe vouloit qu'il y vît; mais il quitta Misandre l'ame si pleine de rage contre la pauvre Anaxaride, qu'il ne put s'empêcher de lui en donner des marques aussi-tôt qu'il fut de retour chez lui. Cette jeune personne, suivant le caractère de son humeur, étoit ce jour-là d'une gaîté extrême, & lui dit cent choses plaisantes, fort propres à réjouir toute autre personne qu'un époux jaloux. Alors Dinocrite, bien loin de faire aucune attention aux discours enjoués d'Anaxaride, lui dit mille choses dures qu'elle tourna d'abord en raillerie; mais il y ajouta encore tant de choses épouvantablement injurieuses à sa vertu, qu'enfin elle s'en trouva si outragée, qu'elle courut au palais toute en larmes, pour s'al-

ler jeter aux pieds d'Elifmène. Comme elle trouva cette princeffe feule, elle s'y jeta effectivement, & la fupplia d'obtenir du roi qu'il voulût bien lui permettre de quitter fon époux, pour fe retirer dans une folitude fermée au monde, avec des femmes confacrées au fervice des autels, ajoutant qu'il lui étoit impoffible de vivre davantage avec un époux qui étoit capable de foupçonner fa vertu d'une manière fi outrageante. La princeffe, fort touchée du récit d'Anaxaride, plaignit fes malheurs avec une bonté pleine de tendreffe; mais après lui avoir témoigné combien elle entroit dans fes chagrins, elle lui dit que quelques rudes qu'ils fuffent, il falloit encore plutôt fe réfoudre à les fupporter, que d'en venir à l'éclat qu'elle projetoit. Confidérez, pourfuivit Elifmène, combien une femme de votre âge & de votre humeur fe laffe promptement de mener une vie folitaire entre quatre murs; cependant, ajouta-t-elle, quand une auffi jeune perfonne que vous ne veut plus vivre avec fon époux, il n'y a pas d'autre parti à prendre pour elle, que celui de fe retirer du monde, fi elle eft fcrupuleufement attachée à fa gloire; ainfi, n'allez pas mal à propos vous

engager dans un divorce, dont la vie ennuyeuſe que vous mèneriez dans une auſtère retraite vous feroit bientôt repentir ; continuez à vivre dans la vertu ſolide & dans l'exacte bienſéance, comme vous avez toujours vécu ; &, quelque juſte fierté que l'innocence de vos mœurs puiſſe vous inſpirer, n'oppoſez aux calomnies & aux emportemens de Dinocrite que la douceur & la patience ; vous ſerez louée & plainte de tout le monde : du reſte, cherchez à diſſiper les chagrins que vous donnera l'étrange humeur de votre époux ; par tous les innocens plaiſirs que vous pourrez prendre avec moi & avec toutes vos amies. Tant que vous ſerez ici, madame, s'écria triſtement Anaxaride, je tâcherai de ſuivre exactement les ordres que votre prudence me preſcrit, parce que votre protection & vos bontés me donneront de ſi douces conſolations, qu'elles me prêteront des forces pour ſupporter les barbares traitemens de mon époux ; mais quand vous ſerez partie pour Chypre, que deviendra la malheureuſe Anaxaride ? Eliſmène lui repréſenta que les bizarreries de Dinocrite pourroient peut-être ſe paſſer. Enfin, elle lui donna de ſi favorables eſpé-

rances, & lui dit tant de choses obligeantes, qu'elle remit presque le calme dans l'ame de cette épouse chagrinée; & les ambassadeurs de Chypre, qui vinrent un moment après faire leur cour à leur future princesse, achevèrent, par leur entretien, de dissiper le reste du trouble qui pouvoit être demeuré dans l'esprit d'Anaxaride. Le premier de ces ambassadeurs, qu'on nommoit Cleophane, étoit plein d'un mérite distingué. Il entretint Elisméne de cent choses divertissantes; & comme dans ses discours il sut mêler avec adresse diverses peintures de l'amour & des grandes qualités de Telephonte sa conversation fut doublement agréable à cette princesse. Depuis ce jour-là, Elisméne vit sans cesse Anaxaride attachée à ses pas; elle ne trouvoit qu'auprès de la princesse de Crète un asile contre les mauvais traitemens de son époux, qui attendoit fort impatiemment le départ d'Elisméne, pour faire éclater toute sa fureur envers Anaxaride, qu'il n'osoit outrager jusqu'à la dernière violence sous les yeux de cette princesse, dont il savoit qu'elle étoit très-considérée.

Les sincères témoignages de tendresse qu'Elisméne recevoit d'un prince qui lui

étoit fort cher, & la présence de la belle reine de Lemnos, lui donnoient une satisfaction extrême ; mais cette satisfaction étoit néanmoins bien troublée par l'inquiète mélancolie qu'elle remarquoit dans les yeux du roi son frère, quoiqu'elle ne prît la tristesse où elle le voyoit que pour un effet de l'amour qu'il sentoit pour Celenie. Ce n'étoit pas, cependant, cette passion qui tyrannisoit alors le plus l'ame de Clearque ; la douleur qu'il sentoit de l'atteinte qu'il croyoit que sa sœur avoit portée à son honneur, remplissoit si fort ses idées, que paroissant entièrement livré à tout ce qu'elle lui inspiroit de funeste dans ces momens, il ne s'imaginoit pas qu'il pût encore conserver quelque sensibilité pour la flamme qui l'avoit brûlé. Il se trompoit ; l'amour ne l'avoit point quitté ; il s'étoit seulement caché dans le fond de son cœur. La violente fureur qui l'animoit contre Elismène avoit suspendu la tendresse qu'il sentoit pour Celenie ; mais elle ne lui avoit fait perdre aucun de ses droits.

Cependant, pour satisfaire cette fureur qui l'agitoit, il fit observer avec une rigoureuse exactitude toutes les paroles & toutes les actions d'Elismène, & on ne lui en

rapporta rien qui ne fût propre à le convaincre de la nobleſſe des ſentimens, & de la délicate vertu de cette princeſſe; mais toujours en proie à ſes bizarres caprices, il aima mieux ſe perſuader que ſa ſœur n'avoit plus les intrigues qu'il prétendoit avoir découvertes par la robe de ſincérité, que de daigner ſeulement ſoupçonner qu'il pouvoit être la dupe d'une dangereuſe crédulité. Tandis que ce roi s'occupoit de mille penſées déſolantes, qui lui donnoient un air ſombre & rêveur qui chagrinoit toute la cour, & tandis que Celenie ſe préparoit avec déplaiſir à faire voile vers ſon époux, il arriva en Crète un vaiſſeau léger, dans lequel il y avoit deux hommes de condition de l'isle de Lemnos, qui vinrent avertir cette belle reine, & les ambaſſadeurs qui l'accompagnoient, que le roi de Lemnos étoit mort ſubitement. Celenie reçut cette nouvelle avec tant de modération & de grandeur d'ame, qu'elle s'attira une admiration générale. Elle parut modeſtement affligée; elle parla avec beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance du monarque qui lui avoit donné le titre de reine, & répondit aux envoyés du nouveau roi de Lemnos avec tant de

dignité & de douceur, que tout le monde ne put s'empêcher d'applaudir à la noble fermeté avec laquelle elle perdoit une couronne. Cependant, il fut arrêté que les ambaſſadeurs & les envoyés de Lemnos remettroient la reine Celenie entre les mains du prince Telephonte ſon frère, qui devoit arriver en Crète au premier jour, pour y venir épouſer en perſonne la belle Eliſmène. Cette princeſſe étoit au comble de ſes vœux; inſtruite de l'ardent amour que ſon frère avoit pour Celenie, elle croyoit que la mort du roi de Lemnos détruiſoit tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à la félicité de ce prince. Mais elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'elle vit qu'après cette nouvelle, Clearque reſta toujours livré à cette humeur ſombre & chagrine, qui le dominoit depuis quelque temps, & ſon étonnement augmenta par une converſation qu'elle eut avec Celenie.

Ces deux belles princeſſes avoient ſenti tout d'un coup tant de diſpoſition à s'aimer, qu'elles n'avoient pas pris de précautions pour ſerrer les nœuds de leur amitié : la ſympathie en avoit formé le lien d'une manière ſi forte, qu'elles avoient une auſſi grande ouverture de cœur l'une pour l'au-

tre, que s'il y eût eu un temps fort long qu'elles eussent été amies. Elismène annonça donc à Celenie les sentimens tendres dont Clearque lui avoit fait confidence qu'il étoit pénétré pour elle, & exagéra beaucoup quel avoit été le désespoir de ce prince, dans le temps qu'il voyoit qu'elle étoit destinée à faire le bonheur du roi de Lemnos. Je vous assure, madame, répondit Celenie, en souriant & en rougissant tout ensemble, qu'il faut que le roi votre frère ne vous ait conté ces choses que pour vous plaire, connoissant l'amitié dont vous m'honorez ; car je puis vous répondre que, pour moi, il ne m'a jamais rien dit que ce qu'un jeune prince, aussi galant qu'il est, dit ordinairement à toutes les personnes de mon sexe. Je dois vous informer de plus que, depuis la mort du roi de Lemnos, le roi de Crète paroît affecter de ne se trouver auprès de moi qu'environné d'une nombreuse cour : il semble même éviter mes regards ; &, quand par hasard je rencontre les siens, j'y vois plutôt une tristesse mêlée de fureur, que des impressions de tendresse ; cependant, madame, ajouta Celenie, en souriant encore, vous savez que dans l'isle où je suis née, on a la réputation de posséder l'art de démêler parfaitement

parfaitement bien dans les yeux les mouvemens du cœur. Il faut pourtant, madame, repartit Elismène d'un ton enjoué, que votre art ne vous ait pas bien servie en cette occasion; car, à mon tour, je puis vous protester que, sans être née dans l'île de Chypre, j'ai vu sûrement, dans les yeux & dans les discours du roi mon frère, tous les transports d'un véritable amant. Il est juste, répliqua Celenie, que ceux qui n'ont que l'avantage d'avoir pris naissance dans l'île de Chypre, cèdent leurs droits à une princesse qui doit un jour en être reine; mais, madame, s'il est vrai que la route où vous êtes du trône de Chypre vous ait donné mieux qu'à moi l'art de connoître que le roi de Crète est amant, il faut que ce soit un amant bien discret; car, excepté quelques soupirs qu'il a, dans de certains momens, poussés en ma présence, & qui peuvent autant être des soupirs de tristesse que d'amour, il ne lui est jamais échappé devant moi aucune marque de tendresse. Ces discours de Celenie jetèrent Elismène dans un étonnement étrange: elle ne savoit plus à quoi attribuer l'extrême chagrin du roi son frère, & elle en eut une inquiétude qui troubla tout son repos.

La reine de Lemnos avoit eu beaucoup de raison, quand elle avoit assuré cette princesse que Cléarque ne lui avoit jamais donné positivement aucune marque d'amour. Quoiqu'il en eût le fond de l'ame tout rempli, les cruelles idées que lui donnoit la robe de sincérité, ne lui permettoient pas d'en laisser paroître l'ardeur au-dehors. Il étoit pourtant vrai que la mort du roi de Lemnos lui avoit fait connoître mieux que jamais combien cette ardeur étoit forte : il avoit d'abord senti avec plaisir l'amour & l'espérance se réveiller dans son ame ; & , dans les premiers transports de sa joie, il sortoit de son appartement pour courir dans celui de Celenie, lui offrir son cœur & sa foi, & lui demander si, par ses services, il pourroit obtenir d'elle la permission d'envoyer, par ses ambassadeurs, demander l'aveu du roi son père. Il couroit chez cette princesse, dis-je, lorsqu'en traversant le palais, le hasard lui fit rencontrer Misandre sur ses pas. La vue de ce philosophe austère rappela si vivement, dans l'esprit de Cléarque, les redoutables maux que découvroit la mystérieuse robe de sincérité, que comme le caractère soupçonneux & défiant étoit véritablement le caractère dominant de ce

prince, il en sentit dans cet instant tout le pouvoir; car, sans se souvenir, le moins du monde de tout ce que la renommée publioit d'avantageux de l'exacte vertu de Celenie, ni sans faire attention à la noble modestie qui paroissoit dans toutes les paroles & dans toutes les actions de cette princesse; entièrement livré à ses chimères, il se dit que c'étoit bien assez d'avoir une sœur qui flétrît son honneur, sans aller encore s'exposer à se donner une épouse qui pourroit le couvrir de honte. Avec ces belles réflexions, sur un léger prétexte, il rentra dans son appartement, où il prit une ferme résolution de ne pas dire un mot de sa tendresse à la reine de Lemnos, jusqu'à ce qu'il eût fait voir la robe de sincérité à Telephonte, sans lui en apprendre le mystère, afin de juger, par l'épreuve qu'il feroit sur ce prince, si l'époux qu'auroit la reine de Lemnos verroit la broderie de cette robe terrible.

La folle crédulité & la bizarre défiance de Cléarque jetèrent un grand désordre dans sa cour: il étoit dans une agitation qui étoit remarquée de tout le monde; mais, malgré l'amitié qu'Elismène avoit pour lui, elle le craignoit si fort, qu'elle n'osoit lui en demander la cause; &, ce qui augmentoit

encore la timidité que cette princesse avoit toujours eue à son égard, c'est qu'elle avoit remarqué qu'il lançoit souvent sur elle des regards pleins de fureur, & qu'il lui parloit d'un ton irrité, quoiqu'il se forçât à ne lui rien dire de rude. Elle ne comprenoit point par où elle pouvoit s'être attiré sa colère; mais le chagrin qu'elle en avoit troubloit tous les agrémens que lui donnoit d'ailleurs la douceur de son sort; cependant, l'estime parfaite qu'elle sentoit pour Telephonte, lui faisoit espérer que, par sa prudence, il remettroit le calme dans l'esprit du roi son frère, lorsqu'il seroit auprès de lui; ainsi, par toutes sortes de raisons, elle attendoit avec beaucoup d'impatience l'arrivée du prince de Chypre.

Celenie n'en avoit guère moins; irritée en secret du silence indifférent que Cléarque gardoit à son égard, après ce qu'Elisméne lui avoit dit des sentimens de ce prince, & après ce qu'elle en avoit cru démêler elle-même à son abord en Crète: irritée, dis-je, d'avoir flatté vainement ses appas de la conquête d'un roi qui lui paroissoit aimable, la présence de Clearque la gênoit & lui donnoit une sorte de dépit, qui lui faisoit souhaiter avec ardeur de re-

tourner au plutôt auprès du roi de Chypre.

Enfin l'on apprit, par un courier venu en poste, que le prince Telephonte étoit arrivé au port de Crète. A cette nouvelle, Elisméne sentit une joie infinie, & Clearque une émotion terrible. L'amour, l'amitié, les soupçons, l'indignation & la colère, partageoient tristement son ame; & si les rayons de l'espérance s'y faisoient encore entrevoir quelquefois, la crainte les en faisoit bientôt disparoître. Cependant, ce prince, ne se piquant pas de soutenir avec hauteur les prérogatives de la dignité royale, il se prépara à aller avec beaucoup de diligence au-devant de Telephonte; &, comme le temps qu'il avoit donné à Misandre pour achever la robe de sincérité venoit justement d'expirer, il lui demanda si cet ouvrage étoit fini: le philosophe ayant répondu qu'il étoit, enfin, depuis quelques heures dans sa dernière perfection, le roi se fit apporter cette robe fatale, qu'il regarda encore en tremblant, en présence de Misandre; mais s'appercevant, avec une nouvelle douleur, qu'il n'y voyoit aucune broderie, & que cet habillement n'offroit à ses yeux qu'une gaze noire toute unie, sans rien dire au philosophe, il lui fit signe de se retirer. Aussi-

tôt il ordonna qu'on appelât plusieurs des officiers de sa garderobe. Sans leur faire la moindre explication, il donna ordre seulement qu'on eût soin de mettre cette robe dans les coffres du bagage qu'on lui préparoit pour son voyage. Quoique Clearque ne dit rien à ses officiers sur la robe dont il s'agissoit, comme ils avoient tous su, par le canal de Dinocrite, le mystère de cette robe, qu'ils avoient appris combien le prétendu enchanteur avoit demandé de temps pour la finir; qu'ils savoient que ce temps étoit expiré, qu'ils venoient de voir Misandre entrer chez le roi, chargé de quelque chose, & puis en sortir sans rien remporter. Ces officiers, instruits de toutes ces choses, ne doutèrent pas un moment que la robe qu'ils voyoient, & que le roi leur ordonnoit de porter pour son voyage, ne fût cette robe merveilleuse dont Dinocrite avoit parlé; &, comme aucun d'eux ne vit nulle broderie dessus, l'ame saisie de douleur, chacun en particulier ne douta point qu'il ne fût du nombre de ces malheureux proscrits, à qui la vue des riches ornemens de la robe étoit interdite. Cependant, tous ces hommes, sachant à quel point le roi étoit informé du don de cet habit enchanté, son-



Eh! regarde donc comme nôtre Roi qui étoit hier si richement habillé, est bâti aujourd'huy!

C. P. Marillier, Del. J. J. Le Veau, Sculp.

gèrent à cacher à ce prince leur honte & leur malheur, & ils se recrièrent tous, comme de concert, sur les étonnantes beautés de cette robe, & puis chacun s'applaudit en secret d'avoir eu assez de force sur soi pour cacher sa disgrâce à son roi & à ses camarades, qu'on savoit être aussi bien instruits que ce prince des effets de la robe en question. Les exclamations que faisoient ces officiers sur sa prétendue broderie, augmentèrent encore le désespoir de Clearque; &, un moment après, il se crut presque le seul qui eût dans sa maison des femmes dont la conduite fût égarée; car il entra des courtisans, qui, aussi bien informés que les officiers de ce roi des propriétés de la robe, ne furent pas plus clairvoyans qu'eux à en discerner les ornemens, & ne furent pas moins prompts à feindre qu'ils y voyoient des choses merveilleuses. Clearque sentoit un dépit qu'on ne peut exprimer, de voir tant de gens affranchis d'un malheur auquel il se croyoit assujetti. Dinocrite, qui étoit arrivé des derniers, ressentoit des transports mille fois plus violens encore, & formoit dans ce moment de terribles projets contre la pauvre Anaxaride. Enfin, le roi de Crète, outré jusqu'à la fureur, de n'avoir

pas même la foible consolation de trouver des compagnons de ses disgraces : le roi de Crète, dis-je, sans faire les moindres questions sur les broderies qu'on louoit tant, de crainte d'entendre recommencer des exclamations qui lui étoient insupportables, commanda brusquement qu'on enfermât la robe dans ses coffres de bagage, ce qui fut exécuté sur le champ.

Clearque se coucha de bonne heure ce soir-là, parce qu'il vouloit partir le lendemain de grand matin. Dinocrite revint dans son logis, l'ame plus ulcérée que jamais : la nouvelle vue de la fatale robe, & les réflexions qu'il fit sur le bonheur de ceux qui en contemploient les broderies à leur gré, redoublèrent sa rage ; ainsi, quand il fut rentré dans sa chambre, qui n'étoit séparée de celle de son épouse que par une légère cloison, sans avoir la force de s'occuper à rien, il se fit mettre au lit, quoiqu'il sentît bien qu'il n'y dormiroit guère : aussi ne fit-il que s'y occuper de pensées chagrinantes & pleines de fureur. Vers minuit, il entendit rentrer Anaxaride : elle venoit de quitter la princesse, qui, n'ayant point à faire de voyage le lendemain comme le roi son frère, s'étoit retirée assez tard.

Anaxaride, qui étoit fatiguée de parler, & abbatue de sommeil, se coucha aussi-tôt; mais, après son premier somme, un songe l'ayant éveillée en sursaut, elle sentit qu'elle avoit une soif violente: elle se leva de son lit pour chercher un vase qu'on laissoit ordinairement plein d'eau dans son cabinet: elle le chercha long-temps vainement, & elle fut enfin persuadée que ses femmes avoient oublié de le rapporter après l'avoir rempli le matin; mais comme elle les entendoit encore parler & rire dans leur chambre, qui étoit au-dessus de la sienne, elle prit le dessein de leur aller demander ce vase, qui lui étoit si nécessaire, car elle ne voulut pas tirer le cordon des sonnettes qui avoit accoutumé de les faire venir, de crainte que ce bruit ne réveillât son fantasque époux: elle alla donc tout doucement à la chambre de ses femmes, qui lui demandèrent beaucoup de pardons de leur négligence, puis il s'en détacha une qui marcha devant elle, portant un flambeau d'une main, & de l'autre le vase dont il s'agissoit, qui étoit rempli jusqu'au bord de belle eau claire, tant on avoit peur que la dame, qui paroissoit fort altérée, n'en manquât dans la nuit. Mais, comme le petit bruit qu'avoit fait

Anaxaride en ouvrant la porte de ſa chambre, avoit été entendu de Dinocrite, & que la chambre de ce jaloux & celle de ſon épouſe n'avoient qu'une antichambre commune, il s'étoit levé de ſon lit bruſquement, & avoit couru furieux dans la chambre d'Anaxaride : il avoit d'abord écouté avec une attention extrême s'il n'entendroit point la voix de quelque homme & celle de ſon épouſe, mais voyant qu'il n'entendoit rien du tout, il s'approcha du lit d'Anaxaride, dans lequel il ſentit qu'elle n'étoit pas : alors, tranſporté d'un excès de rage, il ſortit de la chambre, & traverſoit l'antichambre le plus vîte qu'il lui étoit poſſible dans l'obſcurité, lorſqu'il vit rentrer la femme de chambre d'Anaxaride, qui éclairoit ſa maîtreſſe. Comme cette fille marchoit la première, & qu'il avoit l'imagination brouillée, il la prit pour Anaxaride elle-même : il s'avança vers elle comme un forcené, & lui cria d'une voix menaçante : ah ! perfide ! c'eſt donc ainſi que tu me trahis : la pauvre fille fut ſi effrayée de ſa voix & de ſon action, que le treſſaillement qu'elle en eut la faiſant chanceler, & ne prendre pas bien garde à ce qu'elle faiſoit, elle ſe heurta contre une table qui la

renversa par terre : dans sa chûte elle laissa tomber le flambeau & le vase qu'elle tenoit dans ses mains : en tombant, le flambeau s'éteignit ; pour le vase, comme il étoit d'argile, il se brisa en mille morceaux avec un bruit terrible. Dinocrite, qui avoit saisi la femme de chambre par sa robe justement dans le temps qu'elle avoit été se heurter contre la table, avoit été si bien entraîné par le corps de cette fille, qu'il étoit tombé aussi : le bruit qu'avoit fait le vaisseau d'argile en se brisant, lui avoit donné une frayeur si grande, qu'il ne se connoissoit pas : il s'imaginoit que c'étoit quelque amant de sa femme, qui l'avoit blessé à mort ; &, comme l'eau qui s'étoit répandue du vase cassé avoit beaucoup mouillé ce visionnaire, il crioit ainsi qu'un désespéré : au meurtre ! au secours ! je suis noyé dans mon sang.

A ces cris, tous les domestiques du logis accoururent. Plusieurs ayant apporté de la lumière, ce ne fut pas un spectacle peu plaisant, de voir Dinocrite étendu sur le plancher sans aucun mal, que celui d'être inondé de quantité d'eau, & environné des tristes débris du vase brisé. Il étoit si préoccupé de ses folles imaginations, que, mal-

gré tout ce que ses gens lui disoient pour le rassurer, il ne laissoit pas de continuer de crier sans relâche qu'on eût soin de ses blessures, & qu'on arrêtât son meurtrier. La femme de chambre, dont la chûte avoit causé la sienne, s'étoit relevée dès-avant que personne arrivât, ainsi il ne savoit point qu'elle étoit tombée dans ce lieu, & l'appeloit à son secours, de même que ses autres domestiques. Mais comme cette fille avoit l'humeur du moins aussi enjouée que sa maîtresse, la chimérique terreur de Dinocrite, & cette espèce de bain involontaire dans lequel il se croyoit inondé de sang, la firent éclater de rire, malgré les efforts qu'elle avoit fait pour s'en empêcher. Ces ris firent passer Dinocrite des mouvemens de la frayeur à ceux de la colère; & l'indiscrète rieuse en auroit au moment même ressenti quelques fâcheux effets, si elle ne se fût échappée. Mais, enfin, ce jaloux, commençant d'être persuadé qu'il n'étoit point blessé, ne songea plus qu'à chercher dans tous les recoins de son logis s'il n'y auroit point quelqu'amant caché. Malgré l'indignation que ressentoit Anaxaride, de voir les soupçons offensans que son injuste époux formoit sur sa conduite, les terreurs

paniques de ce bizarre, & la plaisante situation où elle l'avoit vu, ne lui avoient causé de guère moins violentes envies de rire qu'à sa femme de chambre ; mais la noble éducation qu'elle avoit reçue, la rendant beaucoup plus maîtresse d'elle-même que ne sont ces sortes de personnes, elle ne donna aucune marque extérieure de ce qu'elle pensoit ; elle garda un profond silence, qu'elle ne rompit que pour dire froidement à Dinocrite, qu'elle voyoit s'agiter beaucoup en cherchant de tous côtés : Seigneur, il me paroît que vous feriez beaucoup mieux de vous aller coucher en repos, que de vous tourmenter comme vous faites. Eh ! le moyen, lui répliqua-t-il en la regardant de travers, que je puisse avoir du repos, quand vous prenez tant de soin à me l'ôter. Anaxaride, sans lui rien repartir, se retira dans son cabinet, & se mit dans un fauteuil, sans daigner se recoucher, tant elle avoit de dépit. Pour Dinocrite, après avoir cherché inutilement par toute sa maison, il vint enfin se remettre dans son lit.

Il y fut à peine, qu'il s'abandonna à de nouvelles inquiétudes. Il avoit assez d'expérience du monde, pour s'imaginer aisément que parmi ce grand nombre de domes-

tiques, qui avoient été témoins de ses soupçons & de ses frayeurs, il y en auroit fort peu qui lui gardassent le secret; il savoit qu'il avoit beaucoup d'ennemis, & ne doutoit pas que dès-avant le départ du roi, ce prince ne fût informé de la scène qui venoit de se passer chez lui. Ainsi, il croyoit déjà se voir la fable de la cour & de la ville; & ces idées lui causoient des transports de rage, que le souvenir des ris malins de la femme de chambre n'aidoit pas à calmer. Il entroit encore dans des redoublemens de fureur, quand il venoit à songer qu'on oseroit le traiter de visionnaire & de poltron; & dans de certains momens, il auroit été prêt à donner tout ce qu'il avoit de bien au monde pour avoir le bonheur de surprendre avec son épouse un amant favorisé. Après avoir passé une heure dans ces cruelles pensées, comme il étoit plus enséveli que jamais dans ses creuses rêveries, il entendit un assez grand bruit sur l'escalier. Tout rempli des folles idées qu'il avoit dans l'esprit, il s'écria: Ah! perfide, c'est un de tes séducteurs qui s'enfuit; & il s'est si bien caché tantôt, qu'il s'est dérobé à mes yeux, & il se retire à présent qu'il croit que tout est cal-

me; mais il ne m'échappera pas, & je ne ſaurai que trop convaincre tous les inſolens rieurs, que je ne ſuis pas un homme qui me forge des viſions. En diſant ces mots, il ſe leva de nouveau avec une précipitation extrême, ſans faire réflexion qu'il n'avoit point de lumière, non plus que la première fois; car lorſqu'il s'étoit recouché, malgré les frayeurs qu'il avoit eues, il avoit d'ailleurs l'eſprit ſi agité, qu'il avoit oublié de donner ordre qu'on lui laiſsât des flambeaux. Il gagna donc dans les ténèbres la porte de l'antichambre, qu'il ouvrit; dès qu'il fut ſur l'eſcalier, il entendit marcher quelqu'un, qu'il ſuivit en furieux, & dont il crut ſentir les cheveux, par leſquels il voulut le ſaiſir; mais ce quelqu'un lui échappa, & il crut lui entendre deſcendre l'eſcalier. Il ſuivoit ſes pas le plus vîte qu'il lui étoit poſſible; mais à peine avoit-il deſcendu quelques degrés, qu'il ſentit qu'on l'atteignit par derrière, & qu'on le pouſſa ſi rudement, qu'il tomba ſur l'eſcalier, dont il roula tous les degrés juſqu'à un mur, contre lequel ſa tête alla donner ſi malheureuſement pour lui, qu'il s'y fit une bleſſure terrible. Le bruit qu'il fit en tombant, les cris qu'il pouſſa après être tombé,

& les aboyemens d'un gros chien, qui se firent entendre avec grand fracas au moment de sa chûte, réveillèrent toute la maison en sursaut, & tous les domestiques accoururent promptement, persuadés, cependant, que c'étoit quelque nouvelle chimère de leur maître; mais ils furent bien surpris, quand ils virent qu'effectivement son sang couloit, & qu'il étoit dangereusement blessé à la tête.

Quoique Dinocrite souffrît beaucoup de sa blessure, il étoit encore plus attentif à dire qu'on arrêtât l'assassin, qu'à demander du secours: on lui en donna néanmoins, avec beaucoup d'empressement; mais quelque soin qu'on se donnât à chercher ce prétendu assassin, on n'en découvrit aucune trace; mais on trouva seulement sur le perron, au bas de l'escalier, un gros chien mâtin, à qui on voyoit bien qu'on avoit tout fraîchement arraché du poil; & comme Dinocrite avoit raconté tout d'abord qu'il avoit pris son prétendu assassin aux cheveux, & qu'on s'apperçut qu'il lui étoit même encore resté du poil dans les mains, & qu'il y en avoit aussi sur les marches de l'escalier d'où il marquoit qu'on l'avoit fait tomber un moment après qu'il avoit eu

saisi quelqu'un aux cheveux : sur le récit de Dinocrite, & sur des conjectures si solides, on ne douta point que ce visionnaire n'eût pris le mâtin pour un homme ; & il se vit lui-même tellement forcé de le croire par mille circonstances qu'on lui raconta, qu'il en pensa expirer de rage : voici comment la chose s'étoit passée. Au moment que la chûte du vase plein d'eau avoit causé une si grande frayeur à Dinocrite, qu'il avoit appelé toute sa maison au secours, ses palfreniers y étoient venus aussi bien que ses autres domestiques. Il y avoit un de ces palfreniers qui avoit un gros mâtin qui lui étoit fort cher, & qui divertissoit beaucoup ses camarades. Ce chien couchoit ordinairement dans l'écurie auprès de lui ; mais comme aux cris qu'avoit faits Dinocrite, ce palfrenier s'étoit rendu auprès de son maître, le chien l'y avoit suivi. Lorsque tout avoit paru calmé, & que cet homme s'en étoit retourné dans son écurie, son chien étoit demeuré endormi sur l'escalier, auprès d'un siège que Dinocrite avoit fait apporter là par un de ses valets de chambre : ce jaloux, en faisant la revue de tous les recoins de sa maison, s'étoit avisé qu'il y avoit sur l'escalier une espèce d'armoire

qu'on avoit autrefois destinée pour mettre une horloge; il s'étoit écrié qu'il pourroit bien y avoir un homme caché dans ce réduit, & avoit voulu absolument que son valet de chambre montât sur un siège pour regarder avec exactitude s'il n'avoit point deviné juste. Lorsque tout le monde s'en étoit retourné se coucher, on avoit oublié de remporter ce siège : le chien, après avoir fait un somme, à son réveil le heurta si rudement, qu'il le fit tomber avec violence, & c'étoit ce qui avoit causé le bruit qui avoit fait lever Dinocrite la seconde fois. Cet esprit préoccupé ayant entendu marcher le mâtin, avoit cru que c'étoit un homme : il l'avoit saisi par le poil, qu'il avoit pris pour des cheveux : l'animal s'étoit échappé, & avoit ensuite poussé Dinocrite par derriere si rudement, qu'il l'avoit fait tomber, comme on a vu.

Cependant, Anaxaride, qui par le dépit que lui causoient les extravagances de son époux, ne s'étoit point endormie, avoit entendu tout d'un coup la seconde rumeur qui s'étoit élevée; mais comme elle n'avoit point douté que ce ne fussent encore quelques nouvelles frénésies de ce visionnaire, elle avoit résolu de ne pas se remuer de

ſon cabinet : prêtant, néanmoins, l'oreille avec beaucoup d'attention à tout ce qui ſe paſſoit, elle entendit deux ou trois voix aſſurer fort ſérieuſement que Dinocrite étoit très-bleſſé. A cette nouvelle, bien alarmée, elle courut précipitamment vers lui; car, malgré les étranges procédés de ce bizarre, tel étoit le bon naturel de ſon épouſe, qu'elle avoit encore de la bienveillance pour lui. Elle le trouva environné de tous ſes gens, excepté de ceux qui étoient allés querir les médecins & les chirurgiens. Comme ce qu'il ſouffroit augmentoit encore de beaucoup la mauvaiſe humeur qui lui étoit ordinaire, il reçut exceſſivement mal les ſoins d'Anaxaride; mais malgré tout ce qu'il lui dit d'offenſant, elle ne le voulut point quitter qu'elle n'eût pris toutes les précautions poſſibles pour ſon ſoulagement, & qu'elle n'eût vu mettre le premier appareil à ſa plaie, que les chirurgiens aſſurèrent être très-dangereuſe.

L'aventure de Dinocrite ſe répandit ſi promptement, que Clearque en fut informé dès le moment qu'il s'éveilla. Ce prince, qui avoit fait le projet de mener ce favori dans ſon voyage, & qui avoit de l'amitié pour lui, fut très-fâché de ſon malheur, &

alla le visiter avant que de partir : il lui donna mille témoignages de bonté ; mais lorsqu'il lui demanda des particularités de son accident, Dinocrite lui répondit d'une manière si embrouillée, que Clearque s'imaginant qu'il étoit déjà en delire, le quitta en le plaignant beaucoup.

Ce jeune roi avoit l'ame si agitée, & sentoit un si grand désir de s'éclaircir au sujet de Celenie, que faisant aller ses chevaux au gré de son impatience, il joignit bientôt Telephonte. Ce prince fut transporté de joie à son abord ; mais il fut bien surpris de voir dans l'air & dans les manières de Clearque quelque chose de sombre & de contraint qu'il ne s'attendoit pas d'y trouver : il cacha néanmoins son étonnement aux deux cours, & ne confia ses chagrins qu'au seul Leandrin, pour qui il avoit une entière ouverture de cœur : ah ! mon cher Leandrin, lui dit-il, que me présage l'inquiéte réception que m'a fait le roi de Crète ! N'est-ce point que la charmante Elismène est changée pour moi ? Et que cette divine princesse ne veut plus consentir à me rendre le plus heureux & le plus glorieux de tous les hommes ? Leandrin chercha vainement à le rassurer ; il

resta si alarmé, que de toute la nuit il ne put goûter un seul moment les douceurs du sommeil.

Dès le lendemain, Clearque se fit mettre avec précipitation la robe de sincérité; & dès qu'il eut ce vêtement, il passa dans la chambre de Telephonte. Ce prince, par mille paroles & mille actions obligeantes, chercha à lui donner de nouvelles marques d'une amitié sans bornes & pleine de déférence; mais Clearque reçut les gracieux témoignages de son empressement avec tant de trouble & de distraction, qu'il en augmenta encore les chagrins de Telephonte. Cependant, il pria ce prince de vouloir bien se reposer seulement un jour avant que de prendre la route de Manetuse. Le prince de Chypre, qui ne vouloit le contredire en rien, s'accorda à ce qu'il voulut, & consentit encore au même moment à la proposition qu'on lui fit, d'aller prendre ensemble le plaisir de la promenade. Le roi de Crète le mena dans un bois fort solitaire; ils y descendirent, & s'écartèrent insensiblement de leurs suites. Lorsque le roi vit qu'ils étoient sûrs de n'être entendus de personne, il dit au prince de Chypre avec un sourire forcé; d'où vient donc,

ſeigneur, que depuis près de deux heures que nous ſommes enſemble, vous ne m'avez encore rien dit ſur la magnificence de mon habillement ? J'ai tant d'application, ſeigneur, répondit Telephonte, à chercher dans vos yeux de glorieuſes marques de votre amitié pour moi ; je ſuis ſi attentif à écouter vos diſcours, qu'il n'eſt pas étonnant, qu'occupé du plaiſir de regarder un viſage auguſte, & de la joie d'entendre une converſation pleine d'eſprit, je n'aie pas pris garde à votre parure. Néanmoins, ſi vous alliez vous imaginer qu'il y eût de l'indolence dans ce manque d'attention, je vous dirois, pour m'en juſtifier, qu'auprès de la princeſſe votre ſœur même, pour qui, je crois, on ne m'accuſe pas d'avoir le cœur indolent, je paſſois des jours ſans ſavoir quels étoient ſes ajuſtemens ; les attraits de ſon viſage & les lumières de ſon eſprit occupoient ſi agréablement toute mon ame, qu'admirant ſans ceſſe les charmes dont le ciel avoit paré la divine Eliſmène, je n'avois plus le loiſir de prendre garde aux agrémens qu'elle pouvoit recevoir de ſes habits. Si l'on s'arrêtoit aux opinions vulgaires, l'on auroit peine à croire qu'un prince né dans l'île de Chypre fût

si peu attentif à la parure, sur-tout à celle des belles; mais le vulgaire n'a pas des idées justes : dans notre île comme ailleurs, l'amour délicat n'est point touché d'un éclat emprunté; il n'est sensible qu'au propre brillant des yeux & de l'esprit de l'objet qu'il aime. Cependant, seigneur, continua Telephonte, après avoir cherché à vous justifier mon peu d'attention pour les ajustemens, puisqu'enfin votre discours m'engage dans ce moment à prendre garde aux vôtres, & à vous en dire mes sentimens, je vous avouerai qu'il me paroît que vous avez aujourd'hui une robe bien simple & bien lugubre, pour un prince aussi jeune & aussi galant que vous.

Clearque avoit écouté avec une impatience extrême toutes les choses gracieuses que lui avoit dit Telephonte. Son discours lui avoit paru d'une longueur effroyable; & il avoit été vingt-fois sur le point de l'interrompre, pour le faire expliquer brusquement sur sa robe; mais enfin, après que ce prince lui eut déclaré naturellement ce qu'il en pensoit, il resta comme accablé d'un coup de foudre; & sans avoir la force de lui parler, il alla nonchalamment s'asseoir au pied d'un arbre, où Telephonte le

suivit. Après avoir été quelque temps sans parler, le prince de Chypre dit au roi de Crète : Qu'avez-vous, seigneur, il semble que vous vous trouviez mal? Ah! seigneur, s'écria Clearque, je n'ai de ma vie tant souffert; mais ce seroit vainement que je voudrois vous cacher ma douleur, puisqu'il faut, malgré que j'en aie, que vous la partagiez avec moi. Vous n'aurez jamais de maux, répondit Telephonte, où je ne sois aussi sensible qu'aux miens propres. Hélàs! repartit en soupirant Clearque, vous aurez à déplorer les vôtres & les miens. Sachez, seigneur, sachez que cette Elisméne dont vous parliez encore tout-à-l'heure avec tant d'amour, est une perfide, qui, par les égaremens de sa conduite, n'est plus digne de la tendresse que vous avez pour elle; & apprenez aussi que la reine de Lemnos, cette sœur pour qui vous témoignez tant d'amitié & d'estime, n'a pas moins trahi sa gloire. Je l'adorois, cette charmante coupable, mais je viens d'être convaincu qu'elle ne mérite pas plus un encens pur que mon indigne sœur. Arrêtez, seigneur, s'écria Telephonte, transporté de douleur, c'est par trop m'accabler, que de m'apprendre en même temps la cruelle

atteinte

atteinte qu'a reçu mon honneur, & la perte de tous mes plaisirs! Mais non, au contraire, reprit-il, daignez m'instruire de toutes les affreuses circonstances de mon double malheur, afin qu'un si funeste récit me fasse expirer de désespoir. Il faut que je vous avoue à ma confusion, dit Clearque, que sans votre disgrâce, je n'aurois jamais eu l'assurance de vous déclarer la mienne; mais la conformité de nos destins me donne la force de parler. Oui, la certitude que j'ai eue aujourd'hui des foiblesses de Celenie, me permet de vous faire l'aveu de la mauvaise conduite d'Elismène. Eh! de grâce, seigneur, interrompit impatiemment Telephonte, ne tenez point davantage mon esprit en suspens, daignez m'apprendre en détail tout ce que vous avez découvert des odieux égaremens de ces deux indignes princesses.

Après ces mots, le roi de Crète fit au prince de Chypre un fidelle récit de la manière dont Misandre étoit venu lui offrir la robe de sincérité; il lui expliqua le mystère de cette robe; il lui annonça que c'étoit par le don qu'elle possédoit, qu'il avoit découvert les mauvaises démarches d'Elismène, & ajouta que c'étoit

par la même voie qu'il venoit d'être persuadé que Celenie étoit également blâmable. Telephonte eut beaucoup de peine à être assez maître de soi, pour écouter jusqu'au bout un récit qui lui parut si extravagant & si superstitieux. Cependant, il étoit transporté de joie de voir avec quelle bizarre injustice on avoit soupçonné l'innocence des princesses. Enfin, lorsque Clearque eut cessé de parler, il lui dit: Est-il possible, seigneur, qu'un prince aussi plein d'esprit que vous, puisse être si cruellement la victime des noires malices d'un fourbe! Ah! seigneur, bannissez de votre ame tous les soupçons que vous aviez formés contre la vertu des princesses nos sœurs, puisque vous n'avez point d'autres preuves contr'elles, que les chimères que vous a débitées ce fantastique philosophe. Vous croyez donc, seigneur, reprit Clearque, d'un ton irrité, que je suis un aveugle superstitieux, & vous comptez pour rien le témoignage de Dinocrite, de mes officiers, & d'une foule de mes courtisans, qui tous ont vu sur cette robe des broderies admirables, que ni vous, ni moi, n'y avons pu voir. Tous ces gens-là, seigneur, répondit Telephonte, sont de har-

dis imposteurs. Eh! croyez-vous que parmi tous les hommes de votre cour & les officiers de votre maison qui ont vu cette robe, il n'y en ait aucuns qui aient des épouses infidelles & des sœurs coquettes? S'il étoit donc vrai que la robe que vous avez eût le don qu'on lui attribue, & s'il étoit vrai aussi que ces hommes-là fussent autant sincères qu'ils sont faux, il y en auroit eu un très-grand nombre qui vous auroient avoué de bonne foi, qu'ils ne voyoient nulle broderie sur la robe; mais il n'y en a eu aucun qui ne vous ait dit qu'il y voyoit des choses merveilleuses; & cela seul peut vous faire douter aisément de la fidélité de leurs rapports. Mais, repartit Clearque, pourquoi les hommes de ma cour auroient-ils cherché à m'imposer sur la broderie de cette robe, puisqu'ils ne savent point que ceux qui la voyent toute unie se déclarent les victimes de la folle conduite des femmes à qui le mariage ou le sang les unit? Ils m'auroient parlé naturellement, puisqu'ils ignorent le don de cette robe enchantée, dont je n'ai confié le secret qu'à Dinocrite uniquement. C'est assez qu'un seul homme ait su votre secret, repliqua Telephonte, pour n'être

pas surpris qu'il ait pu se répandre dans votre cour.

Enfin, sans rapporter entièrement la conversation de ces deux princes, il suffit de dire que Telephonte, par sa prudence & par sa douceur, sut si bien ramener l'esprit de Clearque à ses sentimens, que le roi ne douta presque plus qu'il n'eût été joué par le philosophe, & trompé par les gens de sa cour. Telephonte lui fit même sentir d'une manière délicate, que c'étoit le trop d'attachement qu'il avoit à ses opinions, & la vivacité avec laquelle il les soutenoit quand il en étoit une fois prévenu, qui étoit cause que ceux qui l'environnoient lui parloient si peu sincérement, parce que fort souvent on craignoit de lui déplaire en lui disant la vérité. Pour moi, continua Telephonte, j'ai si bien accoutumé tous ceux qui m'approchent à ne me rien déguiser, & j'ai toujours témoigné si peu d'aigreur pour ce qu'on a pu me dire de fâcheux, qu'on m'annonce sans façon les vérités les plus désagréables à mon égard; & cette méthode m'a fait éviter divers accidens dans lesquels je serois tombé, si l'on ne m'avoit pas parlé avec liberté. Comme je suis en possession de ce droit-là, permet-

tez, seigneur, qu'il contribue à achever de vous détromper de votre erreur. Il n'y a pas encore un grand nombre de personnes qui vous aient vu avec la robe que vous avez; je vous demande la grâce de l'ôter dès que nous serons arrivés au château d'où nous sommes partis, & de permettre que j'en fasse mon habillement, lorsque nous ne serons plus qu'à une journée de Manetuse, & que nous serons environnés de votre cour, de la mienne, des ambassadeurs du roi mon père, & de ceux de Lemnos. Clearque assura Télephonte qu'il consentoit à tout ce qu'il voudroit; puis il lui demanda pardon avec beaucoup de douleur du jugement téméraire qu'il avoit fait de Celenie & d'Elismène, & le supplia instamment de bien cacher sa foiblesse à ces deux princesses, sur-tout à la belle reine de Lemnos, pour qui il se sentoit des feux, dont même les cruels soupçons qu'il avoit eus n'avoient pu éteindre l'ardeur, qui, dans ce moment, lui faisoit ressentir plus que jamais ses violens transports. Après ce discours, ces princes se levèrent pour aller joindre leurs suites; mais, comme ils marchoient dans le bois, deux paysans qui le traversoient

se trouvèrent auprès d'eux, & s'arrêtèrent tout court pour les considérer. Un d'eux avoit vu le roi de Crète la veille, & avoit parfaitement bien conservé l'idée du visage de ce prince; ainsi il le reconnut au premier coup d'œil, & dit à son camarade, d'un air naïf & surpris. Eh! regarde donc comme notre roi, qui étoit hier si richement habillé, est bâti aujourd'hui! il semble quasi d'un vieux maître d'école, qui a mis en été son habit des fêtes. Le paysan, qui avoit toute l'indiscrétion du village, prononça ces paroles si haut, que le roi de Crète les entendit. Ce prince en eut de la joie; mais bien loin de témoigner qu'il eut rien entendu, lorsqu'il eut fait quelques pas, il se retourna, appela le paysan, & lui fit, en présence de son camarade, plusieurs questions sur la chasse de ce lieu, ensuite il lui demanda s'il étoit marié: cet homme, qui ne paroissoit pas effectivement avoir plus de dix-neuf ou vingt ans, répondit que non. Clearque lui demanda aussi s'il n'avoit point de sœurs. Hélas! seigneur, dit-il d'un air fâché, j'en ai une en nourrice. Ma mère, qui n'a jamais eu d'autre enfant que moi, s'est avisée, après vingt ans, d'avoir une fille il y a six mois,

& cela eſt cauſe que beaucoup de filles qui me faiſoient les yeux doux ne me regardent plus, parce que je ne ſuis plus fils unique de mon père & de ma mère comme j'étois. La naïveté de ce payſan fit également ſourire le roi de Crète & le prince de Chypre ; puis Clearque reprit : mais ton père a-t-il donc tant de bien, que tu regrettes ſi fort de n'en être pas le ſeul héritier ? Oh ! oui, ſeigneur, dit l'autre payſan, c'eſt le plus riche laboureur de tout le canton ; auſſi, tenez, il en eſt quaſi autant le roi, comme vous l'êtes de tout ce beau monde qui va partout avec vous. Clearque & Telephonte ſourirent de nouveau à ce beau diſcours ; & après avoir donné des marques de leur libéralité aux deux payſans, ces princes rejoignirent leurs gens, & s'en retournèrent au château, où, dès qu'ils furent arrivés, Clearque alla changer d'habit, ainſi qu'il l'avoit promis à Telephonte, & fit partir à l'inſtant un courier pour donner ordre aux gardes qu'il avoit laiſſés à Manetuſe, auprès d'Eliſmène, d'arrêter priſonnier Miſandre & ſa famille.

Cependant, le roi, quelqu'extérieur tranquille qu'il affectât, étoit encore dans

une agitation extrême : lorſqu'il vint à ſonder le fond de ſon cœur, il ſentit qu'il n'étoit point encore bien guéri des ſoupçons que lui avoit donné la robe de ſincérité : ſon ame étoit balancée entre l'eſpérance & la crainte. Dans de certains momens il croyoit Miſandre un fourbe : dans d'autres, il le croyoit un homme très-véritable & très-ſavant dans l'art de féerie, & s'imaginoit que le prince de Chypre étoit la dupe de ſon incrédulité. Il ne pouvoit ceſſer de s'étonner que ce prince n'eût pas conſervé la moindre ombre de défiance, après l'aveu qu'il lui avoit fait, & le blâmoit beaucoup dans ſon cœur du violent empreſſement qu'il témoignoit d'aller épouſer Eliſmène. Du moins, diſoit-il en lui-même, ſi ce mariage rend Telephonte malheureux, il ne pourra s'en prendre qu'à lui ſeul : il n'aura aucun lieu de ſe plaindre de moi, puiſque, malgré l'intérêt de ma ſœur, je lui ai de bonne foi déclaré mes ſoupçons, & ſur quoi ils étoient fondés. Ah! que je me garderai bien de l'imiter! malgré les charmes de Celenie, & l'ardent amour que j'ai pour elle, je ne me réſoudrai point à l'épouſer que je ne ſois mieux éclairci ſur la robe de ſincé-

rité ; mais, reprenoit-il, puis-je avoir des preuves plus claires de la fourberie de Misandre, que le témoignage de ce paysan qui n'est point marié, & n'a qu'une sœur en nourrice ? Approfondissons si cet homme m'a dit vrai sur ces deux articles, ou si d'ailleurs il n'a point été gagné pour dire qu'il ne voyoit rien sur ma robe ; mais s'il m'a parlé véritablement de son état, & qu'il n'ait point été séduit pour s'expliquer sur ma robe comme il l'a fait, il est sûr que cette funeste robe, qui m'a donné de si violens chagrins, n'est point enchantée, & n'est que la production de la malice de Misandre qui m'a voulu jouer. Ah ! si cela est, quel bonheur pour moi ! je pourrai m'unir à une belle princesse que j'aime avec tant de passion ! je pourrai redonner toute mon estime à ma sœur ; & du reste, je me vengerai sur le perfide Misandre de la honte que m'attirera ma folle crédulité. Clearque passa toute la nuit dans ces étranges incertitudes ; &, le lendemain avant que de partir, il fit agir un homme aussi adroit que fidèle, par le rapport duquel il fut convaincu que le paysan n'avoit point été gagné pour parler sur sa robe, & ne lui avoit dit à toutes

ſortes d'égards que d'exactes vérités. La ſûreté de cette nouvelle donna les plus doux tranſports au roi de Crète, & lui fit prendre la route de Manetuſe avec une joie qui éclatoit juſques dans ſes yeux, quoiqu'il lui revînt encore quelquefois dans l'ame de certains reſtes de ſoupçons, dont il avoit peine à ſe rendre maître abſolument.

Telephonte n'étoit pas de même; la chimère de la robe de ſincérité ne lui avoit pas laiſſé le moindre ſcrupule dans l'eſprit: ce prince l'avoit ſi fort au-deſſus des erreurs vulgaires, qu'il étoit bien éloigné d'être capable de donner dans une telle ſuperſtition. Il n'étoit donc occupé que du plaiſir d'aller revoir Elſmène, & de la flatteuſe eſpérance d'être bientôt uni à cette charmante princeſſe. Ce n'eſt pas que la bizarre crédulité de Clearque n'eût donné quelqu'altération à ſa joie: il avoit été piqué de ce que ce roi avoit pu former ſi légèrement des ſoupçons ſi offenſans contre deux princeſſes, dont tout le monde avoit toujours admiré la vertu; &, dans bien des momens, il s'étoit trouvé plus diſpoſé à quereller Clearque, qu'à ſe donner la peine de le déſabuſer. Cependant, comme le prince de Chypre avoit naturellement un fort grand

penchant pour Clearque, que ce roi, excepté les travers qu'il prenoit quelquefois, avoit en effet beaucoup de qualités aimables; & que, par dessus tout cela, il étoit frère d'Elismène, l'amitié se rendit maîtresse de l'indignation dans le cœur de Telephonte; & ce prince, après avoir blâmé la foiblesse du roi de Crète, plaignit son erreur, & ne songea plus qu'à l'en tirer entièrement. Il avoit regardé comme le comble de sa joie, la double alliance de Chypre & de Crète, & savoit que le roi son père verroit avec plaisir Celenie épouse de Clearque. Dès que le prince de Chypre fut à une journée de Manetuse, il s'habilla de la robe de sincérité; mais comme il avoit la mine encore beaucoup plus haute que Clearque, cet habit, tout simple & tout morne qu'il étoit, ne lui déroba rien de cet air noble & charmant qui le distinguoit si fort du reste des hommes.

Ainsi qu'on l'avoit projeté, tout ce qu'il y avoit en Crète de personnes considérables, vinrent au-devant des deux princes, à une petite ville qui étoit à une journée de Manetuse. Les ambassadeurs de Chypre, à qui leur prince avoit ordonné de rester auprès d'Elismène, ne vinrent le recevoir

que dans ce lieu : ils étoient accompagnés des ambaſſadeurs de Lemnos, & de pluſieurs grands officiers de Celenie & d'Eliſmène, qui venoient complimenter Telephonte de la part de ces princeſſes. Mais, quoique la bonne mine du prince de Chypre brillât ſi fort au travers de ſon habillement ſombre, on ne laiſſa pas d'être extrêmement ſurpris de le voir vêtu de cette manière, un jour de cérémonie. Leandrin lui en avoit marqué ſon étonnement dès le matin, mais Telephonte ne lui avoit répondu que par un ſourire ; quelque confiance qu'il eût dans ce favori, il n'avoit pu ſe réſoudre à lui rien apprendre des bizarres foibleſſes de Clearque. Cependant, comme le prince de Chypre avoit un certain air gracieux & facile, qui, ſans le faire jamais deſcendre de ſon rang, le rendoit familier avec tout le monde, il n'y eut perſonne qui ne prît la liberté de lui témoigner ſa ſurpriſe ſur l'habit qu'il portoit : les gens de condition lui en firent même très-ſérieuſement la guerre ; mais ſur-tout Cleophane, premier ambaſſadeur de Chypre, ne pouvoit ſe laſſer de lui dire combien cet habit lui alloit mal, & combien il lui convenoit peu dans un jour qui n'é-

toit guère éloigné de celui de ses nôces. Cleophane étoit naturellement si plein de sincérité & de droiture, que, même au hasard de déplaire à ses maîtres, il ne leur cachoit jamais les vérités qu'il croyoit avoir quelque sorte d'utilité pour eux. Cependant Telephonte répondit à tout ce qu'on lui dit de désobligeant ou d'importun sur le sujet de son habit, avec la patience & la douceur qui lui étoient naturelles: mais, ce qu'il y eut de satisfaisant pour ce prince, c'est que Clearque entendit tous les raisonnemens que faisoient unanimément cette foule de personnes, sur la désagréable simplicité de la robe, ce qui acheva de convaincre parfaitement ce roi de la fourberie de Misandre, & lui donna de si vifs ressentimens contre ce fantastique philosophe, qu'il fut dans un chagrin terrible, lorsqu'il apprit, par ceux de ses gens qui arrivoient de Manetuse, que le même jour qu'il étoit parti de cette capitale pour aller au-devant de Telephonte, Misandre & sa famille s'étoient dérobés du palais, sans qu'on eût vu depuis le moindre vestige d'aucun d'eux. Le roi de Crète, qui étoit violent, fut transporté de colère à cette nouvelle, & donna des ordres fort sévè-

s'expliqua bien par ses yeux ; &, en consultant avec soin ceux de cette belle princesse, il y vit des choses si favorables pour lui, qu'il eut lieu de se consoler de n'avoir pas pu goûter seul la douceur de sa conversation. Comme ce jour-là le prince de Chypre avoit un habit aussi magnifique & aussi galant que celui qu'il avoit la veille l'étoit peu, sa bonne mine & sa parure lui attirèrent tous les regards.

Cependant, lorsque l'heure fut venue de quitter les dames, Clearque s'en alla voir Dinocrite, & Telephonte se retira dans son appartement, suivi de Leandrin & de Cleophane : je vous plains beaucoup, seigneur, dit cet ambassadeur, de n'avoir pas pu dire à la princesse un seul mot de vos sentimens secrets, & de n'avoir pas pu apprendre les siens de sa belle bouche ; &, ce que je trouve encore de plus étonnant, c'est que vous ne demandiez point à aucun de nous, qui étions auprès d'elle, comment elle parloit de vous en votre absence, & comment elle parloit de ses autres amans ? Ah ! Cleophane, répondit Telephonte, j'ai vu la divine Elismène, j'ai consulté ses beaux yeux, je n'ai donc plus besoin de personne pour être instruit

de mon ſort : ce n'eſt que les amans qui ne ſont ſoumis à l'amour qu'à demi, qui s'aviſent de mettre des eſpions au tour des beautés qu'ils aiment, parce qu'ils veulent être du moins, autant leurs tirans que leurs eſclaves; mais, pour ceux qui, comme moi, ſont nés dans l'isle de Cythère, & ſuivent exactement les loix du dieu qui y règne, ils ont des manières bien différentes. En achevant ces mots, Telephonte s'appuya ſur une table, & parut rêver ſi fortement, que Cleophane & Leandrin ne voulant point l'interrompre, gardèrent le ſilence. Après quelques momens de rêverie, Telephonte reprit la parole, & leur dit en ſouriant : l'amour m'anime ſi fort l'eſprit, que je viens de mettre bruſquement en vers la penſée que j'exprimois tout-à-l'heure à Cleophane : il faut que Leandrin, qui fait de ſi jolis airs, en faſſe un à ces vers pour les chanter demain à la princeſſe; les voilà.

Quand un amant a bien ſoumis ſon cœur
Au dieu qu'on adore à Cythère,
Pour ſavoir ſon deſtin, il ne conſulte guère
Que les yeux de l'objet qui cauſe ſa langueur.

Ah! ſeigneur! s'écria Cleophane, voilà des vers bien galans, & qui renferment un ſentiment bien délicat; mais, à ce que

je vois, vous ne ferez pas de ces époux qui veulent aller apprendre leur sort sur la robe de sincérité. Comment, Cleophane, dit Telephonte, vous êtes informé aussi de la chimère de cette fantastique robe? Oui, seigneur, j'en suis informé, répondit Cleophane, & je sais de plus, que c'est elle qui, par une suite d'évènemens, a mis Dinocrite sur le bord du tombeau. S'il pouvoit y entrer tout-à-fait, dit Leandrin avec précipitation, vous seriez sans doute bien obligé à la robe dont il s'agit, puisqu'elle auroit délivré la belle Anaxaride de son tyran, & vous d'un odieux rival, qui, par sa mort, vous mettroit en état de devenir l'époux d'une charmante & vertueuse femme. Pour un homme arrivé d'aujourd'hui dans ces lieux, dit Telephonte, Leandrin est étrangement bien instruit de toutes sortes de nouvelles. Je le suis si mal, reprit Leandrin, que je ne sais point ce que c'est que la robe de sincérité; mais si vous refusez de m'en éclaircir, je ne ferai point d'air à vos vers, quelques beaux qu'ils soient. Vous savez, seigneur, que les gens qui se mêlent de musique sont ordinairement accusés d'être capricieux. Ceux qui se mêlent de poésie, répondit

Telephonte, ne ſont pas moins expoſés à cette accuſation; mais pour marquer que nous ne la méritons point, nous allons agir tous ſans caprices. Je conſens que Cleophane vous diſe tout ce qu'il ſait de la robe de ſincérité; je prétends que vous nous diſiez auſſi ce que vous ſavez de Dinocrite & d'Anaxaride; & moi, je vous ferai part de mes ſentimens & de mes réflexions ſur toutes les choſes que vous raconterez. Je n'ai preſque rien à ajouter, ſeigneur, reprit Leandrin, à ce que je vous ai dit d'Anaxaride. C'eſt une belle & ſage perſonne, qui a un époux bizarre & emporté, pour qui elle ne laiſſe pas, tant ſa vertu eſt grande, d'avoir beaucoup de conſidération. Cette belle malheureuſe eſt aimée de Cleophane, qui n'a jamais oſé lui en faire l'aveu; mais s'il a de l'amour pour elle, de ſon côté, elle a bien de l'eſtime pour lui; & ſi elle devenoit veuve, je crois qu'elle ne refuſeroit pas de faire le bonheur d'un auſſi galant homme qu'il eſt. Pour Dinocrite, ſeigneur, vous le connoiſſez: vous ſavez qu'il n'eſt pas plus digne favori de ſon maître, que digne mari de ſon épouſe; & qu'ainſi il n'y auroit pas grande perte,

quand il iroit expier en l'autre monde les chagrins qu'il a causés à tant d'honnêtes gens en celui-ci. En bonne foi, seigneur, dit Cleophane, quand j'aurois fait Leandrin mon confident, il ne pourroit pas vous avoir mieux instruit de tous mes secrets; mais je ne sais si je vous informerai aussi-bien de ceux du roi de Crète. Ensuite de ce discours, Cleophane raconta à Telephonte ce que ce prince savoit aussi bien que lui, c'est-à-dire, l'amour de Clearque pour Celenie, & le désordre qu'avoit causé Misandre dans le cœur de ce roi, avec sa prétendue robe enchantée; mais ce qui surprit Telephonte, ce fut d'apprendre que les princesses étoient informées des foiblesses de ce roi, & toutes deux très-indignées des injurieux soupçons dont il avoit outragé leur vertu. La qualité de sœur, continua Cleophane, rend la princesse Elismène plus modérée; mais pour la reine de Lemnos, elle étoit si fort abandonnée à la colère, que, sans les prières de la princesse, elle n'auroit plus souffert jamais la présence du roi de Crète; & la reine Celenie est d'autant plus irritée contre ce prince, qu'Elismène l'avoit assurée qu'il l'adoroit, que cette reine en avoit

vu elle-même mille tendres marques dans ſes regards, & qu'elle lui avoit laiſſé auſſi entrevoir qu'il ne lui déplaiſoit pas. Je vous dis toutes ces choſes ſans nul déguiſement, pourſuivit Cleophane, car je n'ignore pas, ſeigneur, que vous connoiſſez parfaitement l'exacte vertu de la reine votre ſœur; & je ſuis perſuadé que vous n'auriez point blâmé l'innocent penchant qu'elle auroit ſenti pour le roi de Crète. Bien loin de le blâmer, répondit Telephonte, j'y aurois beaucoup applaudi. Le roi de Crète eſt un prince très-puiſſant, & à quelques défauts près, il eſt plein de mérite; c'eſt pourquoi, quelque juſte que ſoit la colère de la reine ma ſœur, il faut qu'elle lui pardonne. Je tâcherai de raccommoder tout cela. Néanmoins, je ne m'étonne plus de la froideur terrible avec laquelle Celenie l'a reçu tantôt. Ce prince en avoit une grande mortification; mais ſincèrement, il la méritoit; & s'il venoit s'en plaindre à moi, je ſais bien ce que je lui répondrois. Cependant, ſi la reine ma ſœur m'en croit, elle ne fera pas durer long-temps ſa punition, & j'eſſayerai de tourner promptement toute cette querelle en galanterie. Après ces paroles, Telephonte ſe mit de nouveau

à rêver profondément. Cleophane & Leandrin se turent comme ils avoient déjà fait ; & lorsque ce prince eut gardé quelque temps le silence, il le rompit, en leur disant : je suis aujourd'hui si fort en humeur de faire des vers, que je viens encore d'en composer au sujet de la reine ma sœur & du roi de Crète. Je prétends bien que Leandrin y fasse un air aussi bien qu'aux premiers. Les voici : alors il lui récita ces six vers :

Quand la jeune beauté qui captive un amant,
Daigne avouer qu'il sait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur si charmant,
L'amant ose former un soupçon téméraire,
C'est un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours sévèrement.

Cleophane & Leandrin louèrent beaucoup l'heureuse facilité qu'avoit pour la poésie, un prince qui s'étoit toujours beaucoup plus occupé du métier des armes que des exercices du cabinet : ensuite Telephonte faisant réflexion que la plus grande partie de la nuit étoit déjà passée, tous trois songèrent à aller prendre du repos.

Clearque n'étoit guère alors en état d'en goûter : il avoit été voir Dinocrite, qu'il

avoit trouvé si mal, que, bien loin de conserver aucune aigreur contre lui, il avoit fortement excité sa compassion, sur-tout lorsqu'il lui eut avoué que ce n'étoit que pour lui cacher la honte dont il croyoit être couvert, qu'il avoit feint de voir sur la robe des broderies merveilleuses. Dinocrite ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, en se ressouvenant que c'étoit cette fatale robe qui lui avoit ôté tout son repos, & qui étoit cause de sa mort; & il faisoit tant d'imprécations contre Misandre, que le roi, croyant lui donner quelque satisfaction, lui dit qu'il étoit arrêté. Alors, il pria si instamment ce prince de le faire venir auprès de son lit, que Clearque se rendit à ses prières. Misandre fut donc amené devant Dinocrite, qui lui fit mille reproches de l'avoir arraché à la vie & à une épouse aussi sage que belle, dont il reconnoissoit parfaitement la vertu, après l'avoir tant de fois si injustement soupçonnée. A cause de l'état où étoit Dinocrite, Misandre ne daigna pas lui répondre un seul mot; mais lorsqu'à son tour Clearque voulut aussi lui faire des reproches, cet âcre philosophe lui dit cent vérités offensantes, & lui fit mille remontrances altières, qui irritèrent

au dernier point ce roi, déjà mortellement chagrin de la colère de Celenie, dont il ſavoit que Miſandre étoit la première cauſe. Il ne conſerva donc plus aucune compaſſion pour ce malheureux vieillard, & dit qu'il vouloit qu'un tel fourbe fût puni, le lendemain, du dernier ſupplice. Enſuite il s'en retourna au palais, où il ne dormit point. Peu de tems après le départ de Clearque, Dinocrite, à qui la vue de ce prince & celle de Miſandre avoient cauſé de grands mouvemens, expira entre les bras d'Anaxaride; qui, malgré l'injuſtice des procédés qu'il avoit eus pour elle, ne laiſſa pas d'avoir pitié de ſon ſort.

Dès qu'il fut jour, Clearque courut chez Telephonte, & lui dit que la froideur & l'indignation, qu'il avoit démêlées au travers de l'extérieur civil que Celenie avoit eu pour lui, l'avoient mis dans la plus cruelle affliction. Je vois bien, ſeigneur, ajouta-t-il, que par le malheur qui accompagne mon ſort, quelqu'un a informé la reine de Lemnos de mes injurieux ſoupçons; mais ſi votre amitié généreuſe ne fait en ſorte que cette belle reine me les pardonne, je mourrai de déſeſpoir. J'ai pour elle l'amour le plus tendre & le plus ardent qu'on ait jamais

jamais eu ; & je sens un si vif & si douloureux repentir de l'outrage que ma folle crédulité m'a fait commettre contre sa vertu, qu'elle-même, toute offensée qu'elle est, auroit pitié de l'état où je suis, si elle daignoit seulement y faire quelque attention. Telephonte assuroit Clearque qu'il feroit tous ses efforts pour le remettre bien dans l'esprit de Celenie, lorsque Leandrin entra dans la chambre de son maître, tenant dans ses mains deux airs qu'il avoit faits sur les vers de ce prince. Telephonte voulut qu'il les chantât devanr Clearque, qui, après avoir loué les paroles & les airs de ces chansons, ajouta : Je vois bien, seigneur, que vous avez mis en fort jolis vers de très-malicieuses maximes contre moi ; mais avouez, cependant, qu'il y a une de vos chansons qui ne me convient pas tout-à-fait, c'est la seconde où il y a :

Quand la jeune beauté qui captive un amant
Daigne avouer qu'il sait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur si charmant ;
L'amant ose former un soupçon téméraire,
C'est un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours sévèrement.

Cela ne me regarde pas, reprit Clearque ;

car jamais la reine votre sœur ne m'a fait un aveu si doux & si glorieux. On dit pourtant, répondit Telephonte, que la reine ma sœur avoit un grand penchant pour vous, & que depuis la mort du roi de Lemnos, elle ne s'imposa plus la loi de vous cacher toutes les marques de ce penchant. Il est vrai, répartit Clearque, que quelquefois j'ai cru voir dans ses beaux yeux des dispositions à ne pas me haïr; mais comment aurois-je pu être éclairci de mon sort autrement que par quelques regards favorables, puisque moi-même, en brûlant d'amour pour cette princesse, par des raisons bizarres, que vous devinez bien, je ne lui ai jamais déclaré que par mes regards & par mes soupirs, les beaux feux dont j'étois embrâsé pour elle? Quoi! seigneur, s'écria Telephonte, vous n'avez jamais dit à Celenie que vous l'aimez? Non, seigneur, répliqua Clearque, il n'y a jamais eu que mes yeux qui lui aient expliqué mes sentimens; ma bouche a toujours gardé un profond silence. Je suis ravi, reprit Telephonte en souriant, d'être informé d'un silence observé avec tant d'exactitude de part & d'autre; je vous en ferai un sujet de justification auprès de ma sœur; il faut

que j'aie une conversation avec elle avant que vous la revoyiez.

Telephonte quitta Clearque, & s'en alla, suivi de Leandrin, chez la reine de Lemnos, au près de laquelle il trouva déjà la princesse Elismène. Il dit à la reine sa sœur & à la princesse qu'il adoroit, mille choses polies & galantes; & soit qu'il agît en frere, ou qu'il agît en amant, il avoit des manières si gracieuses & si tendres, qu'il ne pouvoit manquer de beaucoup plaire. Aussi les princesses lui dirent-elles cent choses obligeantes. Ensuite il fit chanter à Leandrin les chansons qu'il avoit composées. Ce favori les chanta avec beaucoup de justesse & d'agrément; & comme d'ailleurs les maximes qu'elles renfermoient plaisoient à ces princesses, elles en aimèrent davantage les vers & la musique, & ne leur épargnèrent pas les louanges. Telephonte, qui vit les esprits dans une disposition si favorable, prit ce moment-là pour se plaindre gracieusement à Celenie de la froideur avec laquelle elle avoit reçu le roi de Crète. Cette princesse avoit attendu cette plainte avec une sorte d'impatience, car elle bruloit d'envie de parler contre Clearque. Aussi, comme la présence d'Elismène & de Lan-

drin ne la gênoit point, elle expliqua naturellement à Telephonte le ſujet qu'elle avoit d'être irritée contre le roi de Crète ; & lui avoua qu'elle avoit été inſtruite de tous ſes bizarres ſentimens par un domeſtique d'Eliſmène, qui avoit entendu toute la converſation qu'il avoit eue dans le bois avec le roi de Crète, au ſujet de la robe de ſincérité. Ce domeſtique, continua Celenie, vint avec une diligence extrême, informer ſa maîtreſſe, mot pour mot, de cette belle converſation, & j'étois avec la princeſſe lorſqu'il lui en rendit compte. Vous jugez bien, ſeigneur, de l'effet que produiſit dans mon eſprit le jugement outrageant que le roi de Crète avoit fait de la princeſſe ſa ſœur & de moi. J'eus bien du déplaiſir, dit Eliſmène, de l'indiſcrétion qu'eut cet homme, de faire un tel récit devant la reine de Lemnos ; car s'il n'y avoit eu que moi qui eût ſu la foibleſſe du roi mon frère, je l'aurois cachée pour toujours à la charmante Celenie. Mon amitié, dit la reine de Lemnos, auroit eu lieu de ſe plaindre de cette réſerve. Au contraire, ma ſœur, repartit Telephonte, vous auriez dû être obligée à la princeſſe, de vous cacher une légère foibleſſe d'un roi, d'ailleurs plein de mérite,

& qui vous adore avec la plus violente passion. Après ces mots, Telephonte dit mille choses à Celenie en faveur de Clearque; il lui exagéra les agrémens de sa personne, la force de son amour & la grandeur de son repentir, qui méritoit qu'elle lui fît grâce. Mais d'où vient, mon frère, répondit cette princesse, à demi persuadée, que vous me donnez ici des conseils qui sont opposés aux maximes que vous débitez dans vos chansons? car enfin vous y dites :

Quand la jeune beauté, qui captive un amant
Daigne avouer qu'il sait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur si charmant;
L'amant ose former un soupçon téméraire,
C'est un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours sévèrement.

Les conseils que je vous donne, reprit Telephonte, ne sont point contre la maxime que j'ai avancée dans cette chanson, puisqu'il est vrai, ma sœur, que le roi de Crète n'a de sa vie été assez heureux pour vous entendre lui faire l'aveu de quelques sentimens favorables pour lui : assurez-vous que, s'il avoit jamais eu la gloire d'entendre votre bouche prononcer en faveur de l'amour, que vous saviez bien qu'il avoit pour

vous, il s'en feroit abfolument tenu à cet oracle, & n'auroit point confulté la robe de fincérité ; mais bien loin de daigner lui donner quelque marque de bonté par vos paroles, vous avez même feint de ne pas entendre que les foupirs qu'il pouffoit s'adreffoient à vous. Si je n'entendois pas bien fes foupirs, dit Celenie, c'étoit à lui à me les expliquer plus intelligiblement : un cœur bien touché............ Eh ! de grâce, ma fœur, interrompit Telephonte, n'examinez point, avec tant de rigueur, la conduite d'un roi admirable qui vous adore, & qui eft frère d'une aimable princeffe pour qui vous avez une amitié fi tendre. Elifmène ayant joint fes prières à celles de Telephonte, Celenie confentit enfin à pardonner à Clearque, à condition néanmoins que ce prince promettroit d'éloigner Dinocrite de la cour, s'il guériffoit de fa bleffure : cet indigne favori, ajouta-t-elle, eft propre à donner à fon maître de pernicieux confeils dont je ferois la victime. Mais vous ne fongez pas, dit Telephonte, que Dinocrite eft à l'extrêmité, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'il revienne de l'état où il eft. Il n'importe, répondit Celenie, comme fon danger n'eft, peut-être, pas auffi fûr qu'on

le croit, je veux toujours que le roi de Crète me fasse cette promesse ; & plût au ciel, seigneur, poursuivit-elle, que ce prince, si sujet à se prévenir, n'admît dans sa faveur que des hommes aussi bien choisis que ceux que vous admettez dans la vôtre : alors on ne lui inspireroit plus de préventions dangereuses pour sa gloire, & fatales au repos de ses amis.

Après avoir quitté les princesses, Telephonte vint à l'appartement de Clearque ; mais apprenant que le roi n'étoit pas dans le palais, en attendant qu'il y revînt, le prince de Chypre s'enferma pour écrire au roi son père, & Leandrin prit ce temps pour aller faire quelque tour dans la ville. Clearque, qui n'avoit pas cru que Telephonte iroit si matin chez Celenie, ne s'attendoit à voir cette princesse que l'après-dînée : ainsi, ayant appris la mort de Dinocrite, il se crut obligé de rendre une visite à Anaxaride, avant que d'aller à un beau château de plaisance, qu'il avoit presqu'aux portes de Manetuse : il vouloit aller lui-même dans ce lieu, ordonner les apprêts d'une fête qu'il prétendoit donner à Elismène, par rapport à Celenie ; se flattant que parmi la joie qu'inspirent les jeux & les divertissemens,

il pourroit plus facilement rentrer en grâce auprès de cette princesse.

En sortant du logis d'Anaxaride, il fut frappé d'un spectacle qui l'auroit beaucoup attendri en tout autre temps. Comme ce prince avoit ordonné la veille qu'on fît mourir Misandre, il arriva que dans ce moment on transféroit ce malheureux vieillard de sa prison devant le tribunal des juges, qui devoient lui prononcer sa sentence de mort. Il étoit mené par une troupe de gens armés, & par quelques juges subalternes : mais toute cette escorte avoit été arrêtée par un embarras de chevaux & de voitures, qui obligea le chariot du roi à s'arrêter aussi. Cela donna le temps à ce prince de remarquer qu'une jeune fille, d'une beauté extraordinaire, parloit à ces juges arrêtés, en action de suppliante. Dès qu'elle fut avertie qu'elle étoit si proche du roi, elle quitta les officiers de justice à qui elle adressoit ses paroles, & courut se jeter à genoux auprès du chariot de Clearque. Ah seigneur ! lui dit-elle, en sanglotant, ouvrez aujourd'hui votre ame à la clémence, & daignez pardonner à un infortuné vieillard, qui vous a fait une tromperie criminelle, à la vérité, mais cependant plus

digne de votre pitié que de votre courroux ; néanmoins, si vous voulez absolument que ce crime soit puni, voilà la coupable devant vos yeux ; c'est moi qui ai conduit tout l'artifice de cette tromperie. Que votre justice, seigneur, daigne donc ordonner qu'on renvoie mon père absous, & qu'on me livre à toutes les peines qui lui étoient destinées. Clearque ne put s'empêcher d'admirer cette belle personne, qui parloit d'une manière si généreuse & si touchante. Toutefois, il étoit si irrité contre Misandre, qu'il ne se rendit point à ses prières ni à ses larmes ; au contraire, se faisant un effort pour ne pas écouter la pitié qui lui parloit en faveur de cette belle affligée, il lui répondit séchement : Misandre m'a fait une tromperie trop odieuse pour mériter ma clémence ; pour vous, je crois que vous êtes moins coupable que vous ne le feignez pour sauver votre père. Cependant, je veux faire examiner si vous n'êtes point effectivement de ses complices ; &, pour en être éclairci, on va vous conduire en prison, où vous ne serez guère longtemps, si vous êtes innocente. Tout ce que je puis faire de plus équitable à présent, pour vous & pour Misandre, c'est d'envoyer un

ordre aux juges pour leur faire surseoir la prononciation de la sentence qui a été rendue contre lui, afin que vous ayez part à sa punition, s'il est vrai que vous ayez part à son crime. A peine Cléarque avoit-il achevé ces mots, que l'embarras qui arrêtoit son chariot étant fini, l'équipage de ce prince recommença de marcher; & la désolée Herminie, entourée d'une foule d'hommes armés, se rangea auprès de son père, qui n'ayant pu rien entendre de ce que le roi avoit dit, croyoit qu'il seroit bientôt près d'aller à la mort. Au milieu d'une situation si triste, il conservoit une constance fière & farouche, qui ne laissoit pas d'avoir sa grandeur : ce qui lui faisoit le plus de peine, étoit de voir qu'Herminie étoit venue se livrer aveuglément à tous ces périls.

Cette belle fille attiroit les regards de toute cette foule de peuple qui suivoit Misandre; mais parmi ceux qui la composoient, il n'y avoit personne qui ressentît des mouvemens pareils à ceux qui agitoient Leandrin. Le hazard l'avoit fait trouver auprès de Misandre & de ceux qui l'escortoient, dans l'instant qu'ils s'étoient arrêtés; & à peine avoit-il jeté les yeux sur cette

troupe, qu'il vit une jeune fille, d'une beauté admirable, qui supplioit ceux qui y avoient de l'autorité, de permettre qu'elle accompagnât Misandre pour le justifier devant le tribunal où on le conduisoit, puisqu'elle seule étoit coupable du crime qu'on lui imputoit. Elle accompagnoit ces paroles par des larmes qu'elle ne pouvoit retenir; mais ses larmes étoient si belles, & si propres à attendrir, sa douleur avoit quelque chose de si touchant, que Leandrin en fut pénétré. Il étoit naturellement très-sensible; & quand il n'auroit pas été aussi prévenu qu'il l'étoit en faveur d'Herminie, qu'il reconnut tout d'un coup en la personne de cette belle malheureuse, peut-être que l'amour n'auroit pas laissé de soumettre son cœur à une beauté qu'il auroit vue dans cet état. Il se sentit donc subitement enflammé d'une ardeur si vive & si forte, qu'il auroit donné sa vie pour l'objet qui la causoit; & lorsqu'il vit Herminie courir auprès du chariot de Clearque, il y suivit précipitamment ses pas, & voulut bien du mal à ce prince, quand il entendit la réponse rigoureuse qu'il fit à cette charmante & affligée personne. Il n'osa pourtant hasarder auprès de Clearque aucune prière en sa fa-

veur, quoique ce roi lui marquât beaucoup de considération, par rapport à Telephonte. Leandrin crut qu'il feroit mieux de faire agir, pour ce sujet, le prince son maître lui-même, & la princesse Elismène. Il se contenta donc de saluer profondément le roi de Crète, qu'il crut qui n'étoit là que par une simple curiosité. Clearque ayant pris le chemin du château de plaisance où il vouloit aller, Leandrin se mêla parmi la foule qui suivoit Misandre; & tenant ses regards fixement attachés sur Herminie, il abandonnoit son cœur à des mouvemens d'amour & de compassion qui le déchiroient d'une étrange manière.

Cependant, suivant les ordres du roi, Misandre fut ramené dans la prison, au lieu d'être conduit devant les juges; & par les mêmes ordres, Herminie fut renfermée aussi dans cet affreux séjour. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'avant qu'on l'eût séparée de son père, Leandrin demanda à leur parler à tous deux ensemble. Le rang qu'il tenoit auprès du prince de Chypre le faisoit si fort respecter, qu'on n'osa lui refuser ce qu'il demandoit; & on le conduisit dans un lieu où il eut la satisfaction de parler sans témoin à Misandre & à son aimable fille. Ils

furent tous deux ſurpris de voir un inconnu de bonne mine, & magnifiquement vêtu, s'approcher d'eux d'une manière fort reſpectueuſe; mais il ne leur laiſſa pas le tems de faire de longues réflexions. Il prit la parole, qu'il adreſſa à Miſandre, en lui diſant : Savant homme, je ſuis extrêmement touché de l'état malheureux où vous êtes, & je viens ici pour tâcher de vous donner quelque conſolation. J'ai l'honneur d'avoir part dans les bonnes grâces du prince de Chypre; & je renoncerai pour jamais à un avantage qui m'eſt ſi cher & ſi glorieux, ſi, par le crédit du prince mon maître, je n'obtiens du roi de Crète qu'il révoque les ordres funeſtes qu'il a donnés contre vous, & contre cette charmante perſonne, ajouta-t-il, en ſe tournant vers Herminie. Madame, reprit-il, en la regardant obligeamment, vous voyez devant vous un ami de la plus chère de vos amies, je veux dire de la vertueuſe Philantrope, qui conſerve pour vous, dans Lariſſe, cette amitié tendre que vous lui avez vue en Crète. Quoi ! ſeigneur, s'écria Herminie, la vertueuſe Philantrope vit encore ! Ah! qu'au milieu des cruels malheurs qui m'accablent aujourd'hui, j'ai une grande conſo-

lation d'apprendre cette nouvelle ! Mais, ſeigneur, pourſuivit-elle, pardonnez aux transports d'une ardente amitié, l'indiſcrète exclamation que j'ai faite, avant que de laiſſer à mon père le temps de vous rendre grâces de vos bontés pour nous.

Quand elle eut achevé ces mots, Miſandre remercia beaucoup Leandrin de l'intérêt qu'il prenoit à ſa deſtinée ; Herminie ne lui épargna pas non plus ſes remercîmens. Il lui conta la manière dont il avoit trouvé Philantrope dans Lariſſe, & lui fit un récit, en peu de mots, de la ſituation où elle étoit alors, & des converſations qu'il avoit eues avec elle. Enſuite, il fit à Miſandre & à Herminie des offres de ſervices ſi obligeantes, & preſſa cette belle fille, ſi inſtamment, de le charger de quelques-uns de ſes ordres, qu'enfin elle lui dit : Seigneur, puiſque la bonté de votre ame vous engage à ſecourir avec tant d'ardeur des infortunés comme nous, je vais profiter de votre généroſité, & vous informer de tous nos deſſeins, & j'eſpère que vous ſerez convaincu qu'une malheureuſe famille, qui ne ſongeoit qu'à s'exiler de Crète ſans faire nul tort à qui que ce fût, ne méritoit

pas les traitemens où vous nous voyez exposés.

Lorsque mon père eut livré au roi cette fatale robe, dont la dangereuse envie de se venger de son siècle lui avoit inspiré le projet, nous ne doutâmes point que, dans son voyage, ce prince ne fût désabusé de la croyance où il étoit à l'égard de cette robe. Ainsi, redoutant la colère que lui donneroit la connoissance de l'erreur où on l'avoit jeté, nous nous dérobâmes tous du palais, n'emportant rien au monde avec nous que quelques tableaux de miniature, que j'avois faits pendant notre séjour en ce lieu, & quelques ouvrages de broderie que ma mère y avoit faits aussi. Nous nous retirâmes chez un paysan, fort proche de Manetuse, & delà, nous envoyâmes vendre dans cette ville, les tableaux & les ouvrages de broderie dont nous destinions le prix à nous donner les moyens de nous conduire en Chypre, où nous voulions aller passer nos jours. Mais un homme que nous avions chargé de toutes ces choses, au lieu de les avoir vendues à Manetuse, nous les rapporta tout effrayé, en nous disant qu'on avoit fait un cri public dans cette ville, par lequel il étoit expressément ordonné à tous

lès ſujets du roi de nous arrêter. Il ajouta qu'on promettoit de grandes récompenſes à ceux qui nous dénonceroient, & de rudes punitions à ceux qui nous cacheroient; & qu'ainſi il s'étoit bien gardé depuis ce cri de montrer les ouvrages qu'il avoit entre les mains, de crainte qu'ils ne nous fiſſent découvrir. Cet homme, qui étoit celui chez qui nous étions logés, nous fit mille proteſtations de fidélité: & comme, en effet, nous ſavions qu'il étoit d'une probité à l'épreuve, nous crûmes qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre pour nous, que celui de reſter cachés chez lui juſqu'à ce qu'on nous eût oubliés, nous flattant qu'on ne s'aviſeroit pas de nous chercher auſſi près de Manetuſe qu'étoit le village où nous étions. Cependant, nous fûmes bien trompés dans nos eſpérances. Peu de temps après on vint ſaiſir mon père dans ſa retraite; mais celui qui étoit le chef de ceux qui le cherchoient en ce lieu étant entré, d'abord, ſeul dans notre ruſtique maiſon, & ayant enviſagé ma mère & moi, s'écria qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il eût cauſé le malheur de dames telles que nous étions, ajoutant que jamais femme ni fille ne devoient pâtir des actions du chef de

famille, puisqu'elles ne faisoient simplement qu'obéir à ses volontés. Il nous invita donc à nous cacher, nous assurant qu'il diroit à sa troupe qu'il n'avoit trouvé que Misandre. Je voulois suivre le sort de mon père, mais ma mère me représenta, en versant des larmes, que je serois bien plus en état de le servir, en conservant ma liberté qu'en le suivant dans la prison. Nous nous couchâmes donc toutes deux, pénétrées de douleur de voir emmener mon père. Néanmoins, nous étions bien éloignées de croire qu'il courût aucun risque pour sa vie, ne pouvant pas nous imaginer qu'une faute, de la nature de celle qu'il avoit faite, pût porter le roi à de plus grands excès de vengeance qu'à le tenir en prison. Cependant, comme nous envoyions incessamment à Manetuse nous informer de tout ce qui le regardoit, nous avons appris ce matin, dans notre retraite, l'ordre barbare que le roi donna hier contre lui. J'ai volé aussi-tôt vers cette ville; je n'y suis néanmoins arrivée que dans le moment qu'on menoit mon déplorable père devant des juges sans équité, qui devoient lui prononcer une sentence cruelle. Vous savez le reste, seigneur, continua Herminie, puisque vous

avez entendu tout ce que j'ai dit au roi & aux gens qui conduisoient mon père; mais après vous avoir informé de tout notre destin, la grâce que j'ai à présent à vous demander, est que vous daigniez envoyer au plutôt quelqu'un de fidelle, instruire ma mère de l'état où nous sommes mon père & moi. Je l'ai laissée, ce matin, dans une douleur inexprimable, & peut-être que, dans ce moment, son désespoir est encore augmenté par la funeste pensée qu'elle a de la mort de mon père. Madame, dit Leandrin, permettez que je ne remette à personne qu'à moi-même le soin d'aller consoler, dans ses alarmes, une mère qui vous est chère; mais avant que de prendre la route du lieu où vous m'enseignerez qu'elle est, souffrez que j'aille demander, pour le docte Misandre & pour vous, la protection du prince de Chypre, de la reine de Lemnos & de la princesse de Crète. J'emploierai peu de momens à ces démarches, que je crois nécessaires à votre sûreté, & aussi-tôt après je monterai à cheval, & me rendrai, avec une diligence extrême, auprès de votre vertueuse mère. Misandre & Herminie témoignèrent, de nouveau, une sensible reconnoissance à Leandrin; puis,

cette belle fille, lui ayant donné de bons renſeignemens pour trouver facilement l'endroit où étoit Chaſſeris, & lui ayant auſſi donné des moyens pour faire connoître à ſa mère qu'il venoit de ſa part, & qu'elle pouvoit ſe confier à lui, ce nouvel amant ſe retira, mais ſi tranſporté d'amour & ſi agité d'inquiétude, qu'il avoit beaucoup de peine à renfermer dans ſon ame tout ce qu'il ſentoit.

Il obtint pour Miſandre la protection du prince Telephonte & des deux princeſſes. Quoique la robe de ſincérité eût cauſé bien des chagrins à ces trois illuſtres perſonnes, elles furent aſſez généreuſes pour ne vouloir conſerver aucun reſſentiment contre celui qui avoit jeté Clearque dans une erreur qui leur avoit penſé coûter tout leur repos. Après avoir pris congé de Telephonte, Leandrin partit, & arriva avec une promptitude extrême au village où étoit Chaſſeris. Ce village étoit ſitué ſur une petite montagne qui commandoit Manetuſe, & de ce lieu élevé, la vue pouvoit ſe promener, ſans aucun obſtacle, dans une grande étendue de pays découverts, qui étoient fort beaux. Le château où le roi de Crète étoit allé, n'étoit pas loin de cette petite mon-

tagne ; & avant que de la monter, Telephonte apprit que Clearque resteroit dans ce château quelques heures plus qu'il n'avoit pensé, parce qu'il avoit donné à des ouvriers le projet d'une machine, dont il croyoit nécessaire qu'on fît les commencemens de l'exécution en sa présence. Leandrin trouva aisément Chasseris ; mais ce qui le surprit agréablement, ce fut de trouver Philantrope avec elle. Chasseris étoit pour Misandre dans des alarmes mortelles, & Philantrope les partageoit avec beaucoup de sensibilité. Néanmoins, malgré sa tristesse, elle fut ravie de voir Leandrin. Il expliqua au plutôt à Chasseris le sujet qui l'amenoit vers elle, il lui donna en peu de mots une juste idée de la situation où se trouvoient Misandre & Herminie, & n'oublia pas de lui marquer avec quelle bonté la princesse de Crète, la reine de Lemnos, & le prince de Chypre s'étoient engagés à les protéger. C'est à votre seule générosité, seigneur, lui dit-elle, que nous devons la protection de tous ces grands princes, & j'en ai une réconnoissance infinie. Mais, hélas ! cependant je tremble que, malgré une protection si puissante, le roi, qui est entêté & violent, ne sacrifie mon

malheureux époux à sa colère. Leandrin la rassura le mieux qu'il lui fut possible, ensuite il demanda à Philantrope par quelle aventure elle étoit de retour en Crète. C'est, répondit-elle, par le malheur de la jeune personne qui étoit mon élève ; elle est morte, prête d'arriver à un assez grand point de perfection dans l'art que je lui enseignois ; & le peintre dont elle étoit fille a été si touché de sa mort, qu'il a cru que c'étoit un effet de la colère du ciel, qui le punissoit de me retenir si long-temps captive, malgré toutes les offres de rançon que je lui avois faites. Il m'a donc au plutôt rendu la liberté ; &, bien loin de prétendre que je dusse la racheter, il m'a donné tout ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage, & m'a encore fait présent de plusieurs choses rares & précieuses. Il m'a donné, entr'autres curiosités, de certains verres merveilleux, travaillés avec tant d'art, qu'étant enchassés adroitement dans des tuyaux, ils portent la vue à trois ou quatre lieues du pays où l'on est. Il m'a aussi donné de singulières machines faites d'une sorte de métal, qui portent la voix dans le même éloignement que les verres dont j'ai parlé portent la vue. Ces deux machines, qui

ſont ſi utiles pour voir & pour parler de loin, ont été inventées par un philoſophe de Lariſſe, qui en a donné une quantité conſidérable au peintre qui m'a fait préſent de celles que j'ai. Les perſonnes vulgaires prendroient, ſans doute, ces admirables productions des ſciences pour des effets de l'art magique, dont on accuſe la Theſſalie de faire un grand uſage. J'étois donc revenue en Crète chargée de ces curioſités & de pluſieurs autres, & j'avois pris avec joie la route de Manetuſe, me faiſant un plaiſir d'y aller ſurprendre mes amis, lorſque, paſſant ce matin au pié de cette montagne, j'ai rencontré ce payſan chez qui nous ſommes logés. Cet homme, qui, à mon départ de Crète, étoit un de mes laboureurs, m'a reconnue tout d'un coup, & m'a dit en ſecret que Chaſſeris étoit cachée chez lui pour une malheureuſe affaire qui expoſoit Miſandre au danger d'une honteuſe mort. Je me ſuis défaite des perſonnes qui m'accompagnoient, & ſuis venue ici mêler mes larmes avec celles de mon ancienne amie, & lui offrir mes ſervices. Elle s'eſt écriée en me voyant, que c'étoit aſſurément le ciel qui m'envoyoit à ſon ſecours dans une conjoncture ſi douloureuſe. Mais, hélas!

malgré mes bonnes intentions, que puis-je pour elle ! je n'ai aucun crédit auprès du roi, & ne suis pas même, à présent, en pouvoir de la secourir de mes biens, car je viens d'apprendre par le maître de cette maison, que mes avares héritiers s'en sont avidement emparés sans avoir nulle certitude de ma mort. Ce n'est donc qu'en vous seul, généreux Leandrin, que nous pourrons fonder notre espérance.

Leandrin répondit avec beaucoup de zèle & de politesse à tout ce que Chasseris & Philantrope lui dirent d'obligeant, & parla à cette dernière avec tant d'ardeur & d'épanchement, des charmes d'Herminie, que cette femme, qui avoit beaucoup de pénétration, ne douta point qu'il n'en fût amoureux. Comme elle avoit pour Herminie l'amitié la plus tendre, la découverte qu'elle fit de l'amour que Leandrin avoit pour cette belle fille, redoubla la bienveillance qu'elle se sentoit pour lui. Cependant, pour distraire Chasseris quelques momens des cruelles pensées qui la tourmentoient, elle invita Leandrin & elle à regarder, par le moyen de ces verres merveilleux qu'elle avoit apportés, ce qui se passoit dans la campagne. A peine Leandrin eut-il fait l'é-

preuve du don qu'ils avoient de rapprocher tous les objets, que tournant ces ingénieux secours de la vue, du côté d'une plaine, il dit qu'ils lui faisoient appercevoir le roi & sa suite, qui s'en retournoient vers la ville. Chasseris, qui regardoit aussi au travers de ces verres admirables, vit la même chose, & s'écria : Ah! prince injuste, peut-être qu'en rentrant dans Manétuse tu vas prononcer l'ordre cruel qui ôtera la vie à mon déplorable époux !

En effet, dans ce moment Clearque, qui avoit donné tous les ordres qu'il avoit cru nécessaires pour sa fête, regagnoit la ville en diligence, &, dans sa route, songeoit avec aigreur à tous les chagrins que lui avoit causés la robe de sincérité. Il trembloit de ne pouvoir rentrer en grâce auprès de Celenie; & cette pensée l'irritoit si fort contre Misandre, que, malgré le peu de penchant qu'il avoit naturellement à la cruauté, & malgré la compassion que lui avoit donné Herminie, il étoit résolu à la mort de ce vieillard, se disant à soi-même qu'il étoit obligé d'en faire un exemple rigoureux, afin d'apprendre à ses peuples qu'on n'abusoit pas impunément de sa confiance & de sa crédulité. Comme il étoit tout occupé

de

de ces tumultueuses pensées, il entendit fort distinctement une voix terrible, qui lui cria : *Roi de Crète, garde-toi bien de faire donner la mort à celui à qui tu devras la gloire & le bonheur de ton règne.* Clearque regarda avec étonnement autour de soi, & vit avec frayeur qu'il n'y avoit personne que ses gens, qui tous avoient entendu comme lui les sons de cette voix éclatante. Il ne douta donc point que ce ne fût une voix du ciel, qui l'avertissoit d'user de clémence envers Misandre : il lui sembla que la puissance céleste n'étoit pas juste, de prendre, si fortement l'intérêt d'un trompeur ; mais il ne comprenoit pas par où il pourroit devoir à ce philosophe bizarre la gloire & le bonheur de son règne. Livré à ces sombres rêveries, il rentra dans Manetuse avec un air si mélancolique, qu'il fut remarqué de tout le monde.

Mais son chagrin se dissipa à l'abord de Telephonte. Ce prince lui fit agréablement la guerre du long temps qu'il avoit été à revenir de sa promenade, & lui dit, que pour un amant dont la maîtresse n'étoit plus irritée, il n'avoit guère hâte de goûter la joie du raccommodement. Clearque, qui ne s'attendoit pas à cette heureuse nouvelle,

en eut un raviſſement inconcevable. Il courut aux pieds de Celenie, qui le reçut avec bonté. Eliſmène & Telephonte vinrent peu de temps après chez cette reine, & furent témoins des tranſports d'amour & de reconnoiſſance que le roi de Crète lui exprimoit. Ils prirent des momens ſi favorables pour demander la grâce de Miſandre à ce prince, qui ne voulut point leur dire qu'une voix du ciel l'avoit déjà averti de lui laiſſer la vie; au contraire, il leur marqua qu'il accordoit ſa grâce à leurs prières; mais je voudrois bien ſavoir, ajouta-t-il, ce qu'a voulu dire une perſonne qui, en me demandant la vie de ce philoſophe, m'en a parlé comme d'un homme à qui je devrai la gloire & le bonheur de mon règne. Cette perſonne, ſeigneur, dit Telephonte, vous parle juſte: Miſandre, en vous jetant dans l'erreur au ſujet de la prétendue broderie de ſa robe tranſparente, vous a tiré de mille autres erreurs cent fois plus dangereuſes. Cette robe, telle qu'elle étoit, a été véritablement pour vous la robe de ſincérité; elle vous a fait démêler les hommes faux & flateurs de votre cour d'avec ceux qui ſont attachés à la vérité, & qui parlent en gens d'honneur à leur prince. L'averſion que

vous avez témoignée pour les uns, & l'estime que vous avez marquée pour les autres, accoutumeront vos sujets à vous parler sincèrement: ce qui est un des plus précieux avantages que puisse avoir un roi. De plus, Misandre, en vous en imposant sur sa robe merveilleuse, vous a mis en état de vous souvenir à jamais qu'il faut se défier des brillantes promesses de ceux dont on n'a point éprouvé la capacité. Tant d'heureux effets, seigneur, ne contribueront-ils pas beaucoup à la gloire & à la félicité de votre règne? Pour moi, continua Telephonte, j'ai une obligation infinie à la robe de sincérité; & jamais, seigneur, vous ne m'avez fait un plus grand plaisir, que quand vous me permîtes d'en faire ma parure; un tel vêtement me fit démêler en un instant mes véritables amis, d'avec ceux qui ne cherchent à me suivre que pour me rendre la victime de leur dangereuse flatterie.

Clearque, enfin persuadé qu'il ne retiroit que de l'utilité de la tromperie de Misandre, donna ordre qu'on allât le tirer de sa prison. Leandrin, qui venoit de rentrer dans Maneturse, étoit déjà auprès du roi de Crète quand il donna cet ordre; & cet amant d'Herminie, ravi d'avoir une si agréable

nouvelle à apprendre à sa maîtresse, devança tous ceux qui auroient pu la lui annoncer. Il rendit compte aussi à Misandre & à elle de son voyage auprès de Chasseris, & du retour de Philantrope. Herminie, transportée de joie de tant d'heureux évènemens, rendit mille grâces à Leandrin de tous ses soins généreux, & lui dit qu'elle lui devoit la vie & la liberté de son père. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit aussi assez le remercier du comble qu'il avoit mis à sa joie, en lui apprenant le retour de Philantrope. Je vous assure, madame, lui dit-il, que, malgré le zèle de mon cœur & la vivacité de mes démarches, ce n'est point à moi que vous devez la liberté d'un père si chéri, c'est assurément à la présence d'esprit & à l'adresse de la vertueuse Philantrope, que nous devons cet heureux succès. Après ce discours, Leandrin fit en peu de mots à Misandre & à Herminie le récit des merveilleuses machines, pour la vue & pour la voix, que Philantrope avoit apportées de Larisse. Il leur conta comment, par le secours de la première de ces machines, Chasseris & lui avoient vu dans la campagne Clearque qui retournoit à Manetuse; il leur rapporta le cri douloureux que la vue

de ce roi avoit fait faire à Chasseris au sujet de son époux, & leur apprit comment ce cri avoit fait aviser Philantrope de se servir de la machine qui porte la voix si loin pour donner un avertissement à Clearque en faveur de Misandre. Leandrin ajouta, que pendant que Philantrope parloit dans cette machine, il observoit le roi de Crète par le moyen des verres merveilleux, & qu'il avoit cru voir, au trouble de ce prince, qu'il prenoit les sons de voix qu'il entendoit pour ceux d'une voix du ciel; & j'ai été convaincu, poursuivit-il, que je ne m'étois pas trompé dans ma croyance, puisqu'aussi-tôt que j'ai été arrivé à Manetuse, j'ai entendu le roi ordonner qu'on vînt vous mettre en liberté. Par le récit que vous me faites, dit Misandre, de ces admirables machines, je commence à être persuadé qu'il y a dans la philosophie des parties plus belles, & plus utiles à cultiver, que celles que j'ai affectionnées jusqu'ici; & au lieu de ne m'attacher uniquement, comme j'ai toujours fait, qu'à la métaphysique & à la physique spéculative, je veux m'appliquer aussi à l'optique & aux mécaniques. Après que Misandre eut prononcé ces grands mots, auxquels Leandrin ne fit pas beaucoup d'at-

tention, ce philosophe changea de discours, & reprit ainsi : Seigneur, j'admire la justice que le ciel a eue de délivrer Herminie des alarmes où elle étoit à mon sujet ; & cette justice est d'autant plus grande, que jamais personne n'a moins mérité que ma fille l'horrible affliction où elle étoit plongée, puisqu'elle n'avoit contribué en aucune manière à ce qui nous l'avoit attirée. Par équité pour elle, je dois vous informer de ce que sa modestie lui a fait vous taire en vous faisant le récit de l'enchaînement de nos malheurs : sachez donc qu'elle s'est toujours opposée, de tout son pouvoir, à l'envie que j'eus de me jouer de la crédulité du roi pour me venger du peu d'attention que ce prince a pour les sciences solides. Le caractère de bonne sujette, le désintéressement & la bonne foi règnent si souverainement dans Herminie, qu'elle a mille fois répandu des larmes de la petite tromperie que le chagrin qui me dominoit m'engageoit à faire, & qu'elle n'a pas manqué de la découvrir à ceux qui pouvoient y être intéressés. Ainsi, seigneur, en obligeant Herminie, votre générosité vous a fait agir pour une personne qui n'est pas indigne de vos bons offices. Quoiqu'elle soit ma fille,

la vérité exige de moi que je lui rende ce témoignage. Leandrin n'avoit pas besoin qu'on lui mît dans un nouveau jour les vertus d'Herminie ; mille choses qu'il avoit remarquées lui avoient si bien persuadé qu'elles étoient parfaites, qu'il avoit pour cette charmante fille autant d'estime que d'amour.

Cependant, ceux à qui le roi de Crète avoit ordonné de venir délivrer Misandre arrivèrent dans sa prison, & le mirent lui & sa fille en liberté. Au moment même, Leandrin envoya en diligence porter cette heureuse nouvelle à Chasseris & à Philantrope, & fit partir peu de temps après un chariot pour les amener à Manetuse. En conduisant Misandre & Herminie dans un logis qu'il leur avoit fait préparer dans la ville, cet amant, qui s'étoit toujours contraint jusqu'à cet instant, ne put s'empêcher de dire tout bas à Herminie, qu'en travaillant à sa liberté, il avoit perdu la sienne : quoique ce discours la fît rougir & l'embarrassât, elle ne le prit que pour une simple galanterie, & n'y répondit que sur ce ton-là. Cette belle fille ne fut pas longtemps dans son logis sans y voir arriver Chasseris & Philantrope. Cette dernière ne pouvoit cesser de l'embrasser & de lui faire

des careſſes; mais pour Chaſſeris, quoiqu'elle aimât beaucoup une fille ſi aimable, & qu'elle fût très-aiſe de la revoir, elle ne lui en donnoit pas beaucoup de témoignages; car naturellement elle n'étoit pas fort careſſante.

Philantrope, qui étoit née pour ſe diſtinguer généreuſement dans l'amitié, & pour faire du bien à tout le monde, en diſoit beaucoup de Leandrin à Herminie, lorſque ce chevalier entra, & vint dire à cette vertueuſe femme & à cette aimable fille, que la reine de Lemnos & la princeſſe de Crète demandoient à les voir. Miſandre & Chaſſeris, dont les caractères ne démentoient point les noms, furent ravis de reſter enfermés dans leur logis; & Philantrope, accompagnée d'Herminie, fut au palais, conduite par Leandrin; ils entrèrent tous trois chez la princeſſe de Crète, où la reine de Lemnos étoit alors. Il n'y avoit dans ce moment auprès de ces deux princeſſes que la ſeule Anaxaride, qu'Eliſmène avoit obligée de venir loger au palais, mais qui ne ſe montroit pas chez cette princeſſe quand il y avoit beaucoup de monde, à cauſe de la nouveauté de ſon veuvage. Celenie & Eliſmène reçurent d'une manière extrême-

ment obligeante les deux perſonnes que Leandrin leur amenoit. Elles dirent cent choſes avantageuſes ſur tout ce qu'elles ſavoient des vertus & des lumières de l'eſprit de Philantrope, & donnèrent mille louanges à la beauté & à la bonne grâce d'Herminie. Enſuite Eliſmène, voulant retenir quelque temps Philantrope, & donner le plaiſir à Celenie de l'entendre parler, lui dit : Vertueuſe Philantrope, il faut, s'il vous plaît, que vous qui êtes ſi éclairée, & qui avez tant d'expérience du monde, décidiez laquelle a raiſon, d'Anaxaride ou de moi, dans une diſpute que nous avons enſemble. Philantrope n'ayant répondu à ce que lui diſoit Eliſmène que par un ſigne de modeſtie & de ſoumiſſion, cette princeſſe reprit ainſi : Tout le monde ſait la dureté des procédés que Dinocrite a eus pour Anaxaride, tant qu'il a vécu ; & l'on n'eſt pas moins informé que, malgré les étranges manières de cet époux, elle a toujours eu pour lui tous les ſoins & toutes les complaiſances que la plus exacte vertu pouvoit lui preſcrire. Le ciel l'a délivrée de cet époux ſi terrible ; & après avoir rempli à ſon égard tout ce que la raiſon & la bienſéance exigeoient d'elle, on ne

croit pas qu'elle ait ſujet de le regretter ; auſſi eſt-elle de trop bonne foi pour affecter les dehors d'une douleur qu'elle ne ſent point ; mais ce qui fait le ſujet de notre différend, eſt qu'Anaxaride ne veut point recevoir les vœux de Cleophane, ambaſſadeur de Chypre, ſeulement à cauſe qu'il eſt étranger. Elle dit qu'elle croit ſincère la tendreſſe qu'il témoigne avoir pour elle ; qu'elle le trouve digne d'eſtime, & qu'elle l'eſtime en effet ; mais que, quand on lui offriroit une couronne, elle ne voudroit pas aller paſſer ſa vie hors de ſon pays natal. Si Anaxaride, dit Philantrope, trouve effectivement du mérite dans Cleophane, il eſt fort étonnant, madame, qu'elle refuſe l'offre de ſa foi à cauſe de la différence de leurs patries. Quand de ſacrés liens uniſſent à un époux qu'on aime, on regarde comme ſon pays tous ceux où l'on paſſe ſes jours avec lui. Je ſuis fort fâchée, ſage Philantrope, dit Anaxaride, de n'être pas du ſentiment de la princeſſe & du vôtre ; mais quelque paſſion que m'eût inſpiré un amant, je vous aſſure qu'il ne me feroit jamais réſoudre à quitter l'île de Crète pour lui. Mais, repartit Eliſmène, la reine de Lemnos & moi ne vous donnons-nous

pas l'exemple de quitter la patrie pour suivre un époux ? Les grandes princesses comme vous êtes toutes deux, madame, répliqua Anaxaride, ont été accoutumées à ces idées-là dès leur enfance; & comme elles sont nées pour commander, on les regarde toujours par-tout avec admiration & avec plaisir; mais pour les personnes vulgaires comme moi, je sais bien qu'elles font une mauvaise figure dans un pays étranger; elles y paroissent toujours extraordinaires & ridicules. Supposé que votre crainte soit bien fondée, dit Celenie, n'appelez pas l'île de Chypre un pays étranger à votre égard, puisque toutes les personnes de qualité de Chypre savent votre langue, de même que toutes les personnes distinguées de Crète savent la langue qu'on parle en Chypre; & pour les manières, elles ont tant de conformité, que.... Comme la reine de Lemnos prononçoit ces mots, le roi de Crète, le prince de Chypre & Cleophane entrèrent dans la chambre d'Elismène. Madame, dit Clearque à Celenie, comme je sais que vous honorez Cleophane d'une estime particulière, je me hâte de vous dire que le prince votre frère vient de m'assurer qu'il obtiendra l'agrément du roi votre père,

pour me faire préſent du généreux Cleophane. Quand ce miniſtre aura, avec mes ambaſſadeurs, accompagné la princeſſe ma ſœur en Chypre, il conſent de revenir paſſer ſa vie en Crète; il tiendra auprès de moi le même rang qu'y tint Dinocrite, qu'il remplira beaucoup mieux ſans doute. Je ſens ſi bien aujourd'hui le mal que m'ont fait en mille occaſions le menſonge & la flatterie, que je veux attacher à moi pour jamais cet homme dont je connois ſi bien la ſincérité & la droiture; & je ne puis aſſez rendre de grâces au prince Telephonte, à qui je devrai la main de la plus belle princeſſe du monde, & les ſervices d'un miniſtre auſſi habile que plein de probité. Seigneur, répondit Telephonte en ſouriant, je vous aſſure que ce n'eſt point à moi que vous devez la réſolution qu'a pris Cleophane de conſacrer ſes jours à votre ſervice. Malgré le zèle & le reſpect qu'il a pour vous, je ne crois pas qu'il eût quitté la cour du roi mon père pour la vôtre, s'il n'eût pas été bien perſuadé que, pour quelque raiſon que ce ſoit, Anaxaride ne quittera jamais l'île de Crète, & ne conſentira à le rendre heureux, que quand elle le verra établi dans cette île. En vérité,

ſeigneur, dit Anaxaride à Telephonte, il y a bien de la malice à donner le tour que vous donnez à l'empreſſement qu'a Cleophane de rendre ſes ſervices au roi. Puiſque les ſouhaits du prince mon frère, dit Celenie, & apparemment les ordres du roi mon père, vont m'engager à paſſer mes jours en Crète, je ſuis ravie qu'Anaxaride & Cleophane y reſtent, car je les eſtime tous deux infiniment. Je vous aſſure, madame, lui repartit Eliſmène, que quelque affection que j'aie pour Anaxaride, je la vois avec joie reſter en Crète, puiſque ſa préſence vous y fait plaiſir. Ma ſœur, dit Cleatque à Eliſmène, ſi vous perdez Anaxaride pour nous la laiſſer, je compte que vous emmenerez avec vous en Chypre une autre belle Crétoiſe, qui vous dédommagera de ſa perte. Le prince Telephonte m'a appris tantôt que Leandrin eſt paſſionnément amoureux de cette belle fille, continua-t-il, en montrant Herminie de la main. Oui, reprit le prince de Chypre, Leandrin l'aime autant qu'elle mérite d'être aimée, & je me ſuis chargé de travailler à le rendre heureux : je ne crois pas, ajouta-t-il, que Philantrope ni les parens d'Herminie refuſent de conſentir à un mariage ſi bien aſſorti.

Seigneur, dit Philantrope, par le droit que l'amitié me donne sur Herminie, je puis répondre en cette occasion du consentement de ses parens & de son obéissance; ils se trouveront tous fort honorés de l'alliance d'un chevalier de la condition de Leandrin, & aussi accompli qu'il est. Leandrin, transporté de joie par cette réponse, en rendit grâces à Philantrope, autant que le lieu où ils étoient le pouvoit permettre. Ensuite Philantrope & Herminie voulurent se retirer, mais Elismène leur ordonna de rester, comme elle avoit déjà fait une fois, & cette princesse donna ordre tout bas à Leandrin d'aller au moment même s'assurer du consentement de Misandre & de Chasseris pour son mariage, & de venir lui rendre compte de ce qu'ils diroient sur ce sujet. Cependant, Cleophane marquoit avec beaucoup de respect sa reconnoissance au roi de Crète & au prince de Chypre, & ne laissoit pas de faire voir dans ses yeux à Anaxaride les sentimens qu'il avoit pour elle.

Clearque & Telephonte sortirent enfin pour aller donner quelques ordres; Cleophane les suivit; & quand il n'y eut plus que la reine de Lemnos & Anaxaride, elle

demanda avec bonté à Herminie si le choix qu'on faisoit de Leandrin pour son époux ne gênoit point ses inclinations. Elle ne répondit à cette princesse qu'avec une profonde modestie : mais Philantrope assura qu'elle connoissoit assez ses sentimens pour être persuadée qu'elle estimoit infiniment Leandrin. Ensuite Elismène invita Philantrope à venir s'établir en Chypre avec Herminie. C'est bien mon dessein, madame, lui répondit-elle ; le zèle ardent que j'ai pour vous, & l'amitié tendre que j'ai pour Herminie, ne me permettent pas de prendre un autre parti ; & j'ose ajouter que les bontés dont le prince Telephonte a daigné m'honorer dès son séjour dans Larisse, redoublent encore l'envie que j'ai d'exécuter ce dessein. Je ne suis pas du sentiment de la belle Anaxaride ; je regarderai toujours comme ma patrie les lieux où je verrai les personnes qui me sont les plus chères ; & il m'est d'autant plus permis d'être indifférente pour mon pays, qu'il arrive que je n'ai en Crète que des parens éloignés, & qui encore se sont rendus indignes de mon affection par les procédés pleins de duretés & d'avarice qu'ils ont eus pour moi. Le père & la mère

d'Herminie vous fuivront auffi, madame; fans même avoir prévu une occafion fi heureufe, ils avoient déjà pris le deffein de s'aller établir en Chypre. Je vous affure, dit Celenie, que vous trouverez tous l'île de Chypre un féjour charmant. Comme elle difoit ces mots, Leandrin revint informer Elifmène de la joie avec laquelle Mifandre & Chafferis avoient confenti à fon alliance.

Un moment après, Clearque & Telephonte rentrèrent chez la princeffe; & le roi de Crète y voyant encore Herminie, lui dit: Belle Herminie, comme de toutes les erreurs où nous avoit jeté la robe de fincérité, il ne nous en refte plus aucun chagrin que le déplaifir de n'avoir point vu de belles broderies que votre père nous avoit promis de nous faire voir, il faut que vous répariez ce dommage. Je viens d'apprendre que votre mère & vous, avez fait, pendant votre féjour dans le palais, des ouvrages admirables, en broderie & en miniature; il faut, s'il vous plait, que vous les faffiez voir à la reine & à la princeffe. Auffi-tôt Herminie envoya querir à fon logis les ouvrages qu'on demandoit; &, dès qu'on les vit, ils attirèrent l'admiration de tout le monde. Comme Mifandre,

en faiſant à Clearque la deſcription de la prétendue broderie de la robe de ſincérité, avoit affecté de lui rappeler les actions de pluſieurs femmes qui, par leur caractère, ont fait honte à leur ſexe, il ſembloit au contraire qu'Herminie eût cherché à faire revivre dans ſes ouvrages les héroïnes, qui, par leurs vertus & par la grandeur de leur courage, lui ont fait honneur. C'étoit cette belle fille qui avoit deſſiné les figures de la broderie des trois robes que ſa mère avoit travaillées avec tant d'adreſſe & tant d'art, que ces figures paroiſſoient animées. On voyoit ſur une de ces robes l'hiſtoire de la vertueuſe Alceſte, donnant ſa vie aux Parques pour arracher ſon époux au tombeau. Une autre de ces robes offroit aux yeux l'adreſſe ingénieuſe avec laquelle la chaſte Penelope ſavoit tromper la folle eſpérance de ſes audacieux amans : & la troiſième robe, enfin, repréſentoit l'hiſtoire de la tendre Alcyonne, qui ſe livra à une mort terrible pour ne point ſurvivre à un époux qu'elle avoit ſi chèrement aimé. Le roi & la princeſſe de Crète, la reine de Lemnos & le prince de Chypre ne pouvoient ceſſer de louer ces broderies admirables; mais ils eurent ſujet de ſe récrier encore

davantage, quand ils confidérèrent les tableaux d'Herminie. Le premier repréſentoit Artemiſe, ſi fameuſe par le ſuperbe tombeau qu'elle fit élever au roi Mauſole ſon époux : le ſecond étoit le portrait de la généreuſe & tendre Hypſicratée, femme du grand Mithridate : & le troiſième étoit l'hiſtoire fidelle de l'illuſtre reine Zenobie, auſſi célèbre par ſa courageuſe valeur, que par ſon rare ſavoir. Tous ces tableaux étoient peints avec tant d'art, de nobleſſe & d'intelligence, ils étoient ſi corrects & ſi gracieux, qu'ils enchantoient les regards de tous ceux qui les voyoient. Après que les deux princeſſes & les deux princes leur eurent donné mille louanges, Telephonte dit galamment : Miſandre ne haſardoit rien quand il avançoit qu'il nous feroit voir des ouvrages enchantés ; il n'avoit qu'à nous montrer ceux de ſa fille pour nous convaincre qu'il avoit raiſon. Et de plus, ajouta Clearque, il n'y a qu'à nous faire voir ces mêmes ouvrages, pour nous convaincre auſſi que tous les ſiècles ont produit des femmes infiniment vertueuſes. Herminie ſupplia la reine de Lemnos & la princeſſe de Crète de vouloir bien permettre qu'elle leur offrît ces robes & ces tableaux, qui

avoient le bonheur de leur plaire. Ces princesses lui firent l'honneur d'accepter de fort bonne grâce ces beaux présens, qu'elles se partagèrent entr'elles.

Peu de jours après Telephonte épousa la princesse Elismène avec une joie infinie; & dès qu'on eut le consentement du roi de Chypre, on célébra le mariage de Clearque avec la reine de Lemnos, qui fut ravie de voir au roi de Crète un favori aussi sage qu'étoit Cleophane. Herminie épousa Leandrin, qu'elle aima autant par inclination que par reconnoissance; & dès qu'Anaxaride eut donné à son deuil le temps qu'exigeoit la bienséance, elle épousa Cleophane, avec qui elle vécut fort heureuse. Philantrope, Misandre & Chasseris suivirent Herminie en Chypre : Philantrope y fit toujours les charmes de la société; & Misandre & Chasseris, malgré leur bonne fortune, n'y changerent pas de caractère, mais tous se souvinrent à jamais de la robe de sincérité, qui avoit causé de si favorables changemens dans l'esprit du roi de Crète.

Voilà, mon cher Blondel, poursuivit le roi Richard, tout le conte de la robe de sincérité, & voici la moralité de ce conte, renfermée dans les vers que je vais te dire.

Quand une fois on eſt gâté
Par la prévention & par la vanité,
On eſt peu véritable & fort ſouvent bizarre.
La franchiſe & l'égalité
Sont des préſens des cieux, dont l'uſage eſt bien rare;
Ils font ſeuls, cependant, notre félicité.
Qui veut toujours être flatté,
Dans d'étranges routes s'égare.
Un prince eſt mal ſervi ſi l'on ne lui déclare
Exactement la vérité;
Mais chez les gens de cour, rarement ſe prépare
La robe de ſincérité:
Vînt-elle de la main capricieuſe, avare,
D'un fantaſque Pedant, philoſophe entêté,
Trop heureux le héros rempli de fermeté,
Qui d'un tel ornement ſe pare!

Il faut avouer, ſeigneur, dit Blondel, que vous êtes admirable en tout: je crois qu'il n'y a que vous de héros au monde qui ſachiez ſi bien prendre des villes, gagner des batailles, & puis compoſer ſi heureuſement d'agréables fables & de jolis vers, quand vous vous aviſez de vous en mêler. En vérité, vous devriez bien ne point remporter tant de gloire à la fois, & vous contenter de celle de grand conquérant, ſans nous enlever encore..... Blondel ne put continuer ſon diſcours, il entendit tout d'un coup un bruit terrible; & ſortant bruſ-

quement de la chambre du roi, il vit qu'on amenoit dans la tour deux prisonniers, dont la bonne mine & l'air noble se faisoient aisément remarquer, quoique ce ne fût qu'à la faveur de la sombre lueur qui éclairoit ce lieu obscur.

FIN *de la Tour ténébreuse.*

LES

LES
AVENTURES
D'ABDALLA.

AVERTISSEMENT.

LA lettre que M. de Sandiſſon m'écrivit en m'envoyant l'ouvrage d'Abdalla, eſt ſi inſtructive, qu'elle peut tenir lieu de préface à la tête de cette traduction. J'ai donc jugé à propos de l'y mettre, après l'avoir ſeulement un peu retouchée pour le ſtile ; & je me contenterai de faire ici quelques remarques ſur mon propre travail.

J'ai été aſſez ſouvent fort embarraſſé ſur la manière de traduire les endroits de cet ouvrage qui ſont tout-à-fait éloignés de nos mœurs ; & il m'eſt arrivé pluſieurs fois d'être tenté de mettre tout à la françoiſe. J'ai même eſſayé de le faire. Mais je ne ſais ſi c'eſt par prévention, ou ſi en effet les hiſtoires, lorſqu'on les déguiſe, perdent de leurs grâces ; mes eſſais

ne m'ont point paru réussir. J'ai donc cru qu'il falloit prendre le parti mitoyen, d'adoucir certains endroits, & d'expliquer les autres par de courtes notes.

Je me suis appliqué particulièrement à bien rendre tout ce qui regarde la religion des Indiens, & l'opinion des mahométans touchant les génies. Les rélations des plus célèbres voyageurs qui ont parcouru les Indes, & traité des mœurs des Indous, nous ont depuis longtemps rendues assez familières les expressions qui servent à décrire les superstitions de ces peuples. Il est vrai que parmi ces voyageurs, il y en a peu qui parlent théologie indienne aussi pertinemment que *la veuve délivrée du feu*; mais c'est cela même qui rend l'ouvrage d'Abdalla plus curieux. A l'égard des génies bons & mauvais, & des différentes choses



Fils d'Hanif, je veux te faire entreprendre un long voyage; baisse la tête.

C. P. Marillier dir.   Borgnet Sc.

dont ils se mêlent, suivant les Arabes & les Persans, ceux qui ont lu les traductions des livres orientaux de *M. Vattier*, & qui lisent celles que *MM. Petit-de-la-Croix* & *Galland* donnent tous les jours au public avec tant de succès, doivent y être tout accoutumés.

Quelques lecteurs pourroient ne pas approuver d'abord le mot de *ginne*, que j'ai conservé de l'original; mais je les prie de considérer qu'il y a des génies des deux sexes, & que pour les distinguer, rien n'est plus commode que de dire *génie* & *ginne*; au lieu qu'en se bornant au seul terme de *génie*, on seroit souvent contraint de dire, *génie mâle* & *génie femelle* : ce qui, dans le cours d'un récit un peu long, deviendroit fatigant; outre que j'ai peine à m'imaginer que l'oreille pût jamais souffrir qu'on dit *la génie*, lorsqu'il

s'agiroit pourtant d'une créature femelle de cette eſpèce.

Si le mot de *fée* avoit la même ſignification, j'aurois pu l'employer au lieu de celui de *ginne ;* mais il en a une toute différente, la *fée* n'étant point la femelle du *génie*, ni le génie le mâle de la fée. Une fée n'eſt pas une créature d'un ordre ſupérieur : ceux qui l'ont cru ſe ſont trompés. C'eſt une femme ordinaire ; il eſt aiſé de le prouver par les anciennes narrations de tous les peuples. Dans ces narrations, on connoît les fées non-ſeulement par elles-mêmes, mais auſſi par leur parenté. Sans nous arrêter aux anciens livres orientaux, la fée Morgan, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Lancelot du Lac, n'étoit-elle pas ſœur du roi Artus ? La fée qu'interrogea Guerin Meſquin, & toutes celles qu'il trouva avec elle dans les grottes obſcures

de l'Apennin, étoient des femmes, & des femmes pécheresses; c'est lui-même qui le dit dans le livre qui porte son nom. On décrit la généalogie de la fée de l'île d'Hircan dans l'histoire de Palmerin d'Olive & de ses enfans. Dans celle du chevalier de l'Etoile d'Or (*Stelladoro*), on fait connoître que la fée du Val-aux-Ombres étoit une femme de ce monde-ci. Il ne serviroit de rien de nous étendre davantage sur ce sujet. Je reviens aux génies.

Selon les auteurs mahométans, le monde, avant la création d'Adam, fut habité par des génies, dont les uns étoient *divs* (1), & les autres *péris*. Les premiers étoient mauvais, & les derniers bons. Cette opposition d'inclination faisoit qu'ils ne s'ac-

(1) Dans ce mot, l'*v* doit se prononcer en consonne, comme dans *dire*.

cordoient guère; mais Adam, qui devoit donner à l'univers de nouveaux habitans, à l'exclusion des génies, n'eut pas plutôt paru, qu'ils se divisèrent encore davantage. Non-seulement les péris qui se soumirent à Dieu, augmentèrent leur haine contre les divs, mais il s'éleva même un nouveau parti entre les génies malfaisans. Plusieurs de leurs légions ouvrirent les yeux à la vérité, & allèrent s'établir dans la montagne de Caf, sous la conduite de Surkhrag leur chef. Les autres génies continuèrent à demeurer ensemble, nonobstant leurs divisions; & cédant aux hommes presque toute la terre, ils se renfermèrent dans la partie qu'ils appelèrent le *Ginnistan*. Sous le règne de Salomon, un grand nombre de divs se convertit encore; d'autres embrassèrent aussi la bonne voie, entendant lire l'Alcoran, à ce que

dit Mahomet. Pour les péris, nous ne voyons pas qu'ils aient jamais changé, ni qu'ils aient même pensé à se séparer, jusqu'au temps de la reine Feramak.

Cette petite exposition m'a paru nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage, qui suppose par-tout une grande connoissance des fables orientales. J'observerai encore que j'ai trouvé, par rapport aux *péris* & aux *divs*, la même difficulté qui m'avoit fait de la peine, au sujet des *génies* en général. Les deux sexes se rencontrent parmi les péris & les divs; ainsi j'ai été contraint de donner à leurs noms des terminaisons qui les distinguassent. J'ai donc appelé simplement *péris* & *divs*, les mâles; & j'ai nommé leurs compagnes *périses* & *dives*.

Les péris & divs ont des disciples. Les femmes instruites par les

péris sont, à proprement parler, *les fées*; & les hommes, disciples des mêmes génies, s'appellent les *sages* : tels étoient Alquif & le chevalier *d'ell' Isola Serrata*. Ceux & celles qui s'assujettissent aux divs sont appelés *magiciens* & *magiciennes*.

Si, en lisant la lettre préliminaire, on rencontre quelque obscurité dans l'aventure qui suit ces marques ****, cette obscurité s'évanouira par la lecture de l'histoire de la *dame Persane* (Rouschen).



LETTRE

LETTRE DE M. DE SANDISSON AU TRADUCTEUR,

Écrite de Batavia le 13 Décemb. de l'année 1703.

MONSIEUR,

JE n'entends pas aſſez l'arabe, pour connoître tout le prix des mémoires que je vous envoie; mais trouvez bon que je vous ſupplie de me mettre en état d'en juger. Vous faire cette prière, c'eſt, ſi je ne me trompe, vous exhorter à les traduire en françois. Je ſouhaite qu'ils vous paroiſſent aſſez curieux pour vous y engager.

Les fins Arabes à qui je les ai communiqués, diſent qu'il y a bien de la différence entre le ſtile de cet ouvrage & celui de l'Alcoran. Ils prétendent que le langage d'Abdalla eſt mêlé d'expreſſions usbeques, & de termes indiens,

qui pafferoient à la Mecque pour des barbarifmes infupportables.

A l'égard du fond, je les trouve partagés. Les uns ne veulent croire que ce qu'Abdalla dit avoir vu de fes yeux; les autres ajoutent foi, & à cela, & prefque à tout le refte. Pour moi, je me fens porté à être à peu près de l'avis des derniers, quoique je n'aie pu me faire rendre qu'un compte affez fuperficiel des principales aventures. Je vous dirai ma raifon, après que je vous aurai rapporté ce que je fais de l'auteur.

Hanif, fon père, étoit un homme très-confidéré à la cour & dans les armées de Géhan-Guir, qui l'avoit fait Kobat-Kan, c'eft-à-dire, commiffaire-général de fa cavalerie. Il fe rendit fufpect à Chah-Jéhan dans les troubles qui accompagnèrent fon élévation au trône. Les foupçons de ce prince étoient peut-être mal fondés; mais ils ne laifsèrent pas d'attirer à Hanif la perte de fa charge & d'une partie de fes biens. Nonobftant cette difgrâce, il tint bon à la cour, & il y parut toujours parmi les autres

omrahs avec quelque ſplendeur, juſqu'à la fin de ſa vie, qui arriva environ deux ans avant le départ de ſon fils.

Abdalla, long-temps après ſon retour, fut envoyé par Chah-Jéhan à Batavia, pour traiter du commerce avec le général de la compagnie des Indes orientales. Durant ſa navigation, il mourut chez M. Guillaume Berkuys, où il étoit logé avec les principales perſonnes de ſa ſuite. Le bruit courut qu'il s'étoit empoiſonné; mais ſa mort vint certainement d'un excès de chagrin que lui cauſa la fauſſe nouvelle de la mort de ſon maître. Il ſe mit dans l'eſprit que Chah-Jéhan, qui avoit toujours différé de prendre de l'eau de la fontaine de Borico, qu'il lui avoit apportée, en avoit fait uſage en ſon abſence; & que faute d'avoir bien obſervé toutes les circonſtances néceſſaires, ce prince s'étoit rendue funeſte cette liqueur toute divine. S'il en prit, cela ne fut que trop vrai en un ſens, puiſque la révolution qu'elle excita dans ſes humeurs fut aſſez grande pour le faire croire mort: ce qui fut

cause que ses propres enfans le dépouillèrent, & qu'Aureng-Zeb, qui resta seul maître, le priva de la liberté. Ce n'est pas à nous à examiner pourquoi la santé rétablie de Chah-Jéhan ne se soutint pas ensuite plus longtemps dans sa prison. Mais nous pouvons juger par la longue vie d'Aureng-Zeb, que son père lui laissa en mourant quelque chose de plus précieux que les pierreries que Begum-Saheb (1) lui présenta dans un bassin d'or. Aureng-Zeb auroit, sans doute, élevé Abdalla aux plus hautes charges de l'état, si celui-ci avoit eu le courage de vivre. En mourant, il laissa à son hôte ses mémoires, & lui fit quelques autres présens plus considérables. Le bon homme Berkuys d'aujourd'hui, fils de Guillaume, étoit déjà grand dans ce temps-là. C'est lui qui m'a raconté

(1) Begum-Saheb, sœur d'Aureng-Zeb, demeura toujours auprès de Chah-Jéhan pendant sa prison; & quand il fut mort, elle présenta à Aureng-Zeb un grand bassin d'or, où étoient toutes les pierreries de Chah-Jéhan, & même toutes les siennes.

ces particularités, en me mettant le manuſcrit entre les mains.

Je reviens au motif de ma crédulité. Vous m'avouerez que les tranſports ſoudains d'un lieu à un autre, & les aventures ſurprenantes qui arrivent dans ces temps-là, ſont ce qu'il y a de plus difficile à croire dans ces mémoires ; & que qui, par exemple, tiendroit pour vrai le voyage de Rouſchen, auroit mauvaiſe grâce de faire le difficultueux ſur le reſte du livre. Or, voilà où j'en ſuis. Je ne puis douter de la réalité du voyage de Rouſchen, puiſque moi-même j'ai été enlevé comme elle ; & que j'ai paſſé du moins deux heures dans l'académie de l'île Détournée. * * * * * *

Vous ſavez avec quel empreſſement j'ai toujours recherché les livres de féerie ; c'eſt vous qui juſqu'à préſent avez bien voulu prendre le ſoin de m'envoyer tous ceux qui ont paru. Un jour, à neuf heures du ſoir, achevant de lire dans mon cabinet le dernier des volumes d'un petit ballot que votre correſpondant de Surate m'avoit fait tenir, je vis à

fix pas de moi un beau vieillard habillé de bleu, dont la barbe blanche defcendoit jufqu'à fes genoux, & qui portoit en fa main gauche un filet femblable à celui que vos pêcheurs appellent un épervier. Argamaffe, me dit-il, première reine des péris (1) bleus, & Aligand fon époux (2), reffufcité d'aujourd'hui, vont finir deux affaires importantes. Ils vous ont choifi pour affifter à la décifion, & pour la faire favoir aux autres hommes. J'étois, comme vous pouvez vous l'imaginer, très-effrayé. Mais je n'eus pas un moment pour me remettre. Le vieillard me jeta fon filet fur le corps; & quand il m'eut bien enveloppé, il m'emporta fur fon dos dans mon jardin, & du jardin, par des efpaces immenfes de ténèbres, très-froides & très-épaiffes, dans un amphitéâtre rempli de monde. Je ne favois où j'étois; je ne l'ai appris que depuis par l'hiftoire de Rouf-

(1) Génies bienfaifans.

(2) Ce myftère eft expliqué au long dans l'hiftoire de la dame Perfane.

chen. L'amphitéâtre où je me trouvai, étoit le même qu'elle décrit. Mon porteur me présenta à la reine bleue, qui me fit asseoir à ses pieds, en me disant ces quatre mots : *Vois, écoute, retiens & publie.*

Nous entendîmes un instant après un grand bruit de timbales & de trompettes, du côté de la porte blanche. Je ne savois d'abord si je devois m'en effrayer ou m'en réjouir ; mais l'assemblée ayant choisi ce dernier parti, je le pris aussi fort volontiers. Le son de ces instrumens guerriers nous frappoit de plus en plus. Enfin, douze timbaliers aîlés, & autant de porte-timbales entrèrent comme des oiseaux, & nous donnèrent d'autant plus de plaisir, que, de leur nature, ils n'étoient guère propres, ni à se guinder en l'air, ni à s'y soutenir. Les premiers étoient de véritables ours, nés dans la nouvelle Zemble ; & les derniers, les plus gros ânes qui eussent jamais pris naissance dans l'Arcadie ou dans le Mirebalais. Les trompettes qui les suivirent n'étoient pas moins extraordinai-

res. Imaginez-vous douze anguilles de la grosseur de deux hommes, lesquelles embouchent douze tuyaux d'argent longs de dix-huit ou vingt pieds, & douze petits vieillards qui tiennent ces anguilles par la queue, & qui les obligent à souffler plus ou moins fort en les serrant avec les doigts. Les anguilles soutenoient en l'air ces vieillards, & s'y soutenoient elles-mêmes par le secours de quatre grandes aîles, qui, par la figure & la variété inimitable des couleurs, ressembloient à de belles aîles de papillons.

Il entra ensuite un grand char tiré par quatre dragons, qui avoient toute la beauté des animaux de leur espèce, sans avoir rien de ce qui nous les fait craindre. Leurs aîles sembloient être d'or, leurs écailles d'émeraude; on auroit pu prendre les crêtes rouges qu'ils avoient sur leur tête pour de précieux rubis. Leurs longues queues se remuoient en cadence au son des timbales & des trompettes. Le char étoit de filagrame émaillé, monté sur des barres d'or, & parsemé de saphirs, d'un travail très-délicat, qui

repréſentoit au naturel toutes ſortes de fleurs & d'oiſeaux. On voyoit la blonde Glaſtine majeſtueuſement aſſiſe. Il y avoit une ſi grande reſſemblance entre ſa grànd'aïeule Argamaſſe & elle, que j'aurois pu la reconnoître ſans être inſtruit de perſonne. Un priſonnier très-mélancolique, qui tenoit ſous ſon bras un livre ſur lequel il jetoit de temps en temps des regards fort triſtes, étoit attaché derrière le char, & s'en laiſſoit plutôt entraîner qu'il ne le ſuivoit.

Après qu'il fut paſſé, j'apperçus ſur ſon dos un écriteau, où je lus ces paroles : LE COMTE DE GABALIS, INSIGNE IMPOSTEUR. Les timbaliers & les trompettes ſe rangèrent aux extrémités de l'arène, & les dragons placèrent Glaſtine & ſon char juſtement dans le milieu. Cette périſe ſalua les reſſuſcités, puis parla de cette manière à la reine Argamaſſe : « La préſence du priſonnier vous répond déjà du ſuccès d'une partie de la commiſſion dont j'étois chargée, & je ne me ſuis pas moins exactement acquittée de l'autre.

On m'avoit ordonné de faire une revue des livres nouveaux qui parlent de nous. Je n'y ai pas manqué : mais je suis fort mécontente de tout ce que j'y ai lu. Presque personne n'a bien écrit sur notre sujet, depuis la mort du fidelle Galersi. On ne produit aujourd'hui que de petits livres indignes de nous. Je vais vous le prouver par un seul échantillon ; car de vous faire une liste entière de ces fades ouvrages, & de vous rapporter en détail les impertinences qu'ils renferment, ce feroit vous causer sans raison le même ennui que j'ai essuyé.

Avez-vous jamais ouï parler d'*Obligeantine*, de *Bienfaisante*, de *Rancune*, de *Bourgillone*, de *Plaisir* & de *Berlinguette* ? Quelle sorte de gens nommez-vous là, dit Argamasse ? Des périses, ou comme on parle en Europe, des fées, dit Glastine. Il n'y en eut jamais de ces noms-là, repartit Argamasse. Cela est hors de doute, reprit Glastine ; aussi les met-on en commerce avec des dieux qui ne furent jamais ; par exemple, on lie Rancune avec Pactole.

Les meubles que ces prétendues fées fourniſſent ne ſont pas moins hors de vraiſemblance : ce ſont *des ſofas d'aventurine*, des *fauteuils de lapis*, des *tabourets de cornaline*, des *canapés d'ambre*. N'admirez-vous pas ce choix de matières ? Si ces meubles ſont délicats & travaillés à jour, ils ſont bien fragiles ; mais auſſi s'ils ſont groſſiers & maſſifs, quel moyen de les remuer ? Sans parler du danger extrême qu'il y auroit à approcher du feu (1) un canapé d'ambre, que direz-vous des *bâtimens de nacre*, du vin d'*Aſſiotat* & de la pierre d'*Aunix* de ces mêmes fées ? Aſſurément, interrompit Aiigand, ce ſont des femmes différentes des autres, qui ſe mêlent d'écrire de ſi belles choſes. Je n'ai pas trop voulu m'en informer, pourſuivit Glaſtine ; mais ſi ce ſont des femmes, elles ſentent *un amour de père* pour les ouvrages dont elles ſont les mères. Ces charmantes fées que vous nous avez nommées, reprit

(1) L'ambre jaune ſe fond au feu.

le péri bleu, ſont-elles en rapport avec d'honnêtes gens? Oh! pour cela, oui, dit Glaſtine : leurs princes & leurs princeſſes ſont d'excellentes perſonnes : la *reine des Laitues-Pommées*, le *prince Petit-Pois*, la *princeſſe Féverolle*. Il ſe fit là-deſſus un agréable murmure dans la compagnie ; & j'entendis la plupart des jeunes péris ſe dire les uns aux autres : vraiment, les hommes doivent trouver tout charmant, ce petit peuple couronné ; ce ſont gens à manger. En voici d'autres, continua Glaſtine, dont les noms majeſtueux vous inſpireront plus de reſpect : le *roi Coquerico*, le *roi Peudaquet*, & le *roi des Fariboles* ; ne ſont-ce pas de grands princes? Comme elle affectoit de prononcer, avec gravité, ces noms ridicules, on rit haut & beaucoup. Du moins, s'écria-t-elle, après avoir un peu ri elle-même, ne mépriſez pas les héros & les héroïnes que ces illuſtres fées protègent : c'eſt *un petit cochon*, mais *le plus joli petit cochon de lait qu'on ait jamais vu* ; c'eſt *une princeſſe Ondine, dont les cheveux ſont du plus beau blond que l'on vit*

jamais; c'eſt *une hirondelle*, mais *la plus belle petite hirondelle que l'on ait jamais vue*. Demeurez-en là, ma fille, interrompit Aligrand : comment avez-vous pu mettre dans votre tête tant de pauvretés ? Je n'ai plus rien à dire ſur ce ſujet, répliqua Glaſtine ; c'eſt aux reines à voir quels remèdes il faut apporter à la fureur d'écrire qu'on a aujourd'hui dans le monde. A la fin, tout l'univers croira que nous ſommes faites comme les Obligeantines & les Bourgillones ; il croira même qu'il y a quelque part des *îles cabaliſtiques*, & que ce miſérable (elle regarda Gabalis) eſt *capitaine des philoſophes* qu'on ſuppoſe y demeurer.

Il eſt à propos, dit Argamaſſe, que nous penſions mûrement à arrêter les plumes imprudentes, & à châtier Gabalis. Par ce peu de paroles, elle diſpoſa les reines à donner leur avis, qu'elle alla même recueilllir. Puis ayant repris ſa place, elle termina la première affaire par cette ſentence.

“ Attendu que nous avons appris que des gens de toutes ſortes d'âges & de

ſexe s'ingèrent de faire des livres, où ils nous attribuent pluſieurs choſes auxquelles nous n'avons jamais penſé, & où ils nous confondent, mal-à-propos, avec des fées chimériques : nous périſe Argamaſſe, ancienne reine du Palais Bleu, après avoir pris les avis des cinq reines régnantes, avons déterminé dans notre conſeil académique, que les auteurs coupables ſeront punis, quoique avec clémence pour cette fois-ci. Si ce ſont des femmes, elles ſeront mal-propres, quelquefois rêveuſes, & quelquefois babillardes avec excès : ſi ce ſont des hommes, ils auront l'haleine incommode pendant trois ans, & ils affecteront de vivre & de ſe mettre d'un manière qui les fera montrer au doigt. Et afin de prévenir efficacement pareils déſordres qui pourroient naître dans la ſuite, par l'avis de notre même conſeil, nous voulons que les ongles de ceux & de celles qui exerceront inconſidérément leur plume ſur notre ſujet, ſe changent ſubitement en griffes, & qu'il leur prenne une démangeaiſon générale dans tous les mem-

bres. Au reste, nous défendons expressément, même aux personnes que nous aurions députées pour transmettre nos actions à la postérité, de composer seules : & enjoignons très-étroitement aux hommes, d'interroger des femmes habiles & ingénieuses, lorsqu'il s'agira de sentimens & d'ajustemens ; & aux femmes, de montrer leurs ouvrages à des hommes de bon sens, qui aient soin d'en retrancher les contradictions, les exagérations & les redites. Telle est notre volonté ».

Cette sentence prononcée, on passa au jugement de Gabalis. Les reines avoient été d'avis qu'il parlât. L'ordre lui en fut signifié par Glastine, & il le fit en ces termes :

« Puisque mon mauvais sort a voulu que je tombasse entre vos mains, & qu'il est impossible que tout ce que j'ai de science & d'adresse m'en tire, je suis contraint de tourner mes pensées à vous exciter à la compassion, & à tâcher de diminuer mon supplice par l'aveu sincère de mes crimes. J'avoue donc que

j'ai fait tous mes efforts pour donner un nouveau lustre à un art que vous condamnez, & que je n'ai rien négligé pour inspirer à tout le monde une haute opinion de ma personne. J'ai fait passer la magie noire, cette science que les divs (1) enseignent, pour la véritable sagesse; & je me suis donné moi-même, tantôt pour un comte allemand, tantôt pour le capitaine des philosophes qui demeurent dans les îles cabalistiques. Au commencement, je travaillai à vous confondre avec les divs, mais sans succès, parce que les hommes ne purent, ni vous discerner dans les maléfices des divs, ni reconnoître les divs dans vos bienfaits. Je me portai donc à entreprendre ce qui m'a principalement attiré votre indignation; & supposant l'existence des quatre peuples élémentaires, j'engageai le monde à leur attribuer des prodiges qui vous appartenoient, & à croire que vous nous étiez soumis. Je pourrois, en quel-

(1) Génies malfaisans. Dans le mot div, l'v se doit prononcer à-peu-près comme une f.

que

que ſorte, exténuer mon crime en vous repréſentant que je ne ſuis point l'auteur des ſylphes, des gnomes, des nymphes, ni des ſalamandres, dont Paracelſe, Vigenère & quelques autres avoient parlé avant mon écrivain; & que la facilité avec laquelle mon écrivain s'eſt laiſſé charmer par mes diſcours, ne m'a que trop encouragé à lui en impoſer. Mais vous ne ſavez pas moins ce qui fait à ma décharge, que ce qui me rend coupable„.

Gabalis fit un grand ſoupir en achevant ces paroles, & baiſſa la tête. Son ſupplice fut différé juſqu'à ce qu'il eût déclaré tous les ſecrets du parti noir, dont il paroiſſoit alors être le chef parmi les hommes. Argamaſſe commanda donc à la priſon de l'académie de ſe montrer, & de loger le criminel. Auſſitôt la terre s'ouvrit à dix pas de Gabalis, & il en ſortit un monſtre horrible. Il étoit de la groſſeur de ſix éléphans, & ſon corps n'étoit couvert que d'un cuir ridé, ſans aucun poil. Ses yeux étoient grands, mais enfoncés, &

la profondeur affreuſe de ſa gueule en faiſoit reſſembler l'ouverture à celle d'un abîme. Son ventre portoit à terre, & n'étoit ſoutenu de quatre groſſes pattes qu'autant qu'il le falloit pour avancer très-lentement. Quelle priſon que ce ventre-là! Le monſtre s'approcha peu-à-peu de Gabalis; & lorſqu'il ne fut plus qu'à une très-petite diſtance de lui, il ouvrit ſa gueule, & attira ce malheureux dans le fond de ſes entrailles. Après cette expédition, qui me remplit d'horreur, la priſon vivante ſe retira dans le lieu d'où elle étoit ſortie, & la terre ſe remit d'elle-même. Ainſi finit la ſeconde affaire.

Auſſitôt qu'elle fut décidée, mon porteur habillé de bleu me couvrit de ſon filet; &, m'ayant chargé ſur ſes épaules, me rapporta dans mon cabinet, où il me laiſſa, en répétant les deux dernières des quatre paroles que m'avoit dites Argamaſſe : *retiens & publie.* Quelques momens après, minuit ſonna.

Il eſt aſſez difficile, Monſieur, de ne pas retenir une aventure auſſi étrange

que la mienne. Pour la publier parfaitement, il n'y auroit qu'à la faire imprimer, si tous les livres qui s'impriment, se débitoient assez pour être censés publics. Au reste, je me flatte que ma facilité à croire les prodiges contenus dans les mémoires d'Abdalla cessera de vous étonner désormais; & je finis ma lettre en vous assurant que je suis, &c.



LES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF.

Commencement des aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.

SUR la fin du Ramadan, (1) de la sixième année du règne de (2) Chah-Jehan, colonne de la foi, un peu avant le temps de la seconde prière (3), Oglouf-kan,

(1) Le *Ramadan* est le mois du jeûne des mahométans, jeûne solennel, pendant lequel ils se privent de boire & de manger, depuis le lever du soleil jusqu'à ce que les étoiles paroissent. Ils s'abstiennent aussi, jusqu'à ce moment-là, de coucher avec leurs femmes.

(2) Chah-Jehan, grand mogol, père d'Aureng zeb & fils de Jehan-Guir, fils d'Ekbar, fils d'Houmayons, septième des descendans de Tamerlan.

(3) Les mahométans sont obligés de prier cinq

capitaine des gardes du palais, entra dans ma chambre, & me parla en cette sorte : Abdalla, fils d'Hanif, je souhaite que le commandement que j'exécute te soit avantageux : donne-moi ton sabre, & me suis chez le sultan ; c'est lui qui l'ordonne. Aussitôt je me prosternai, & après avoir adoré Dieu, Oglouf-kan, répondis-je, mets ta main sur ma tête ; le sultan est le maître de ma vie ; je suis son esclave. En même-temps je lui donnai mon sabre ; il sortit, & je le suivis. Au bas de l'escalier, dix gardes qu'il y avoit postés, m'environnèrent ; avec ce cortège, je traversai toutes les cours du palais, & je fus conduit devant Chah-Jehan.

Ce monarque n'étoit accompagné que de l'Emir-Gemla, fils de Gabdol, alors général de ses troupes, & du vénérable Fazel-Kan, fils d'Hasam, chef des imans (1). Oglouf-kan qui marchoit devant moi lui présenta mon cimeterre, & lui dit : lumière des fidèles, Abdalla s'est soumis à ton ordre,

---

fois le jour ; savoir, un peu après le lever du soleil, un peu après midi, avant le coucher du soleil, lorsque le soleil se couche, & fort avant dans la nuit.

(1) Ecclésiastiques mahométans, chargés du soin des mosquées.

ſans aucune réſiſtance; puiſſent tes ennemis imiter ſon exemple. Quoique je ne me ſentiſſe pas criminel, une frayeur extrême s'étoit ſaiſie de mon cœur; je n'en laiſſai pourtant paroître aucune marque, & j'enhardis ma contenance. Le ſultan n'avoit pas les yeux irrités, mais cela ne me raſſuroit point: faut-il de la colère pour ſe défaire d'un moucheron? Dès qu'il me vit à ſes pieds; fils d'Hanif, me dit-il, faiſons la prière; abaiſſons-nous devant celui qui ne meurt point. Cette parole redoubla mon épouvante. Le ſultan, le général, l'iman, le capitaine des gardes, les gardes qui étoient à la porte, plièrent les genoux, & courbés la face contre terre, ils glorifièrent le prophête. Incertain de mon ſort, je priai ce fidèle interprète des volontés du tout-puiſſant d'être mon protecteur. Mon ame lui dit: envoyé de Dieu, ſi j'ai toujours détesté les trois héréſies (1); ſi j'ai ſincérement

---

(1) Les trois principales héréſies parmi les mahométans ſont: 1°. que la grâce ſauve indépendamment de la loi; 2°. que la vérité ſauve indépendamment de la grâce & de la loi; 3°. que toutes les religions ſont bonnes. Ceux qui ſoutiennent cette dernière opinion ſont brûlés dès qu'on les découvre. Cependant,

résolu d'aller honorer ton tombeau, & arroser de ma sueur le saint mont Arafat (1); si le divin livre a fait jusqu'à présent les délices de mon esprit, & l'attention de mes yeux; sois mon appui. Le compte de mes jours va peut-être finir: je vois déjà les anges (2) farouches & ténébreux: souviens-toi de ma foi; il n'y a qu'un Dieu, & tu es son prophête.

La prière achevée, le sultan se leva, & s'étant tourné vers moi; fils d'Hanif, me dit-il, je veux te faire entreprendre un long voyage; baisse la tête. Pere des Musulmans, lui répondis-je, d'un ton assez ferme, le voyage sera vraiment long & sans retour; nous le ferons tous à différentes heures. Que dieu très-clément & très-miséricordieux multiplie tes années.

Mahomet lui-même l'a enseignée: *Tout homme*, dit-il, *qui suit la vertu, juif, chrétien ou autre qui abandonne sa religion pour en prendre une nouvelle; tout homme qui adore dieu, & qui fait de bonnes œuvres, sera sauvé.* Alc. az. 2.

(1) Montagne proche de la Mecque, où Adam & Eve se reconnurent, suivant les fables mahométanes. Les pélerins de la Mecque la montent en courant.

(2) *Monkir* & *Quarekir*, anges noirs auxquels les mahométans sont livrés après la mort.

En disant ce peu de paroles, je m'affermis sur mes genoux, & je tendis le cou. Il tira mon sabre, qui n'étoit pas sorti de ses mains, même pendant la prière ; il leva le bras ; mais au lieu de me trancher la tête, il remit la lame dans le fourreau, & les assistans poussèrent de grands cris de joie. J'ouvre les yeux, que les sombres avant-coureurs de la mort avoient déjà fermés. Quelle fut ma surprise ! Chah-Jehan, avec un visage riant, me relève lui-même, m'embrasse, me jure qu'il est charmé de mon courage & de mon obéissance. Ayant ensuite commandé à Oglouf-kan de se retirer avec ses gens, il me fit asseoir entre Fazel-Kan & l'émir Jemla, vis-à-vis de son sopha, & fit signe à l'émir de parler.

Seigneur, dit l'émir Jemla, j'ai vu & entretenu moi-même l'homme qui étoit âgé de trois cent quarante ans, & qui en avoit encore dix à vivre. Il fut trouvé chargé de chaînes dans le camp du roi de Golkonde après sa défaite, & votre victoire lui procura la liberté. Je le retins trois jours, qui lui suffirent à peine pour me raconter les révolutions qu'il avoit vues arriver pendant sa longue vie. Ne croyant point le devoir garder plus long-temps,

je lui donnai dix roupies (1) d'argent, & je lui permis de se retirer où il voudroit. Il étoit de Bengale, & il s'appeloit l'Ancien de Bengale. Il avoit les yeux profondément enfoncés dans la tête, la voix claire, la barbe & les cheveux très-déliés & blancs comme la neige. Quoique son visage fût plein de rides, la couleur en étoit vermeille; on y appercevoit la gaïeté qui accompagne naturellement une santé parfaite. Il sembloit avoir été plus grand qu'il n'étoit, & son corps, rentré en lui-même, ne se courboit que difficilement. Les nerfs de son cou paroissoient aussi s'être retirés, & avoir rapproché sa tête de ses épaules. Il marchoit au reste légèrement, sans secours. Interrogé sur la manière dont il étoit parvenu à un âge si avancé, il me dit que son père, qui avoit vécu trois cent cinquante ans, lui avoit laissé trois prises de l'eau de la fontaine de l'isle de Borico, & que, par la vertu de cette eau, il s'étoit rajeuni trois fois. Je lui demandai avec soin où étoit cette isle, & si l'on y per-

(1) Pièce de monnoie qui vaut environ trente sous.

mettoit à tout le monde d'aller puiser dans cette heureuse source de vie. Il me protesta qu'il ne pouvoit satisfaire ni à l'une ni à l'autre de ces questions, & que son père même, à qui il les avoit faites, n'avoit pu y répondre. Je le pressai plusieurs fois de me dire comment son père s'étoit donc procuré une liqueur si merveilleuse : sa réponse fut toujours que c'étoit un présent que lui avoit fait le dieu Vichnou (1), dont il avoit été long-temps sacrificateur. Voilà, seigneur, tout ce que je tirai de ce kafar (2). Une conclusion aussi fabuleuse que celle-la, à laquelle, cependant, il ne manquoit jamais de revenir de quelque façon que je l'interrogeasse, ne contribua pas peu à me le faire mépriser. L'émir, ayant fini son discours, Chah-Jehan se tourna vers le fils d'Hasam, qui, ayant porté très-respectueusement sa main à son front, parla ainsi :

Sacré défenseur des croyans, que l'épée

---

(1) *Parabaravaston*, le plus grand des dieux, créa trois dieux inférieurs, disent les Indiens; savoir, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*.

(2) Ou *Kafer*, impie, infidelle.

de l'ange (1) de la mort se rouille en ta faveur. Je ne t'ai point caché mes sentimens, ni ce que nos livres m'ont appris. Amrou, fils de Gigim, dans son histoire du monde, au chapitre des terres dont on a connoissance, quoiqu'on ne sache pas précisément où elles sont, dit que l'isle de Borico est seule au milieu d'une mer très-vaste; que les jours y sont égaux aux nuits, & que les arbres y portent du fruit toute l'année, parce que le changement de saisons y est imperceptible. Il fait aussi mention de l'eau qui rend aux corps affoiblis la vigueur de leur première jeunesse: mais il assure qu'un petit édifice en environne & en ferme la source. Le grand pontife, qui a seul la clef de cet édifice, ne dispose de l'eau que suivant certaines règles qui lui sont prescrites: le peuple même de l'isle en est privé, & il ne jouit que de celle qui s'écoule dans les dehors, & qui n'a pas à beaucoup près tant de vertu. Elle fortifie, à la vérité; mais la source seule rappelle la jeunesse. L'eau de la source a le goût du vin le plus

(1) Son nom est Adriel; il tue tous les hommes. Selon Mahomet, il sera changé en mouton à la fin du monde, & se tuera lui-même, entre le paradis & l'enfer.

exquis ; elle a tant de force, que si l'on en prend trop, elle allume dans les veines un feu qui ne s'éteint qu'avec la vie.

Et qui avoit si bien instruit Amrou, interrompit Chah-Jehan ? De qui tenoit-il ce détail ? Seigneur, reprit le chef des imans, il n'a point voulu que nous le sussions. Je soupçonne qu'il le tenoit de quelque voyageur ; car il ajoute que les étrangers avoient tenté inutilement de forcer le petit édifice. » Une armée de fantômes, » dit-il, réprima leur témérité. Des lions » & des dragons en fureur menacèrent les » uns ; d'autres virent des géants prêts à » les assommer ; quelques-uns sentirent la » terre trembler sous leurs pieds ; plusieurs » autres pensèrent être consumés par des » tourbillons de flammes. Tout le peuple » en armes vint encore fondre sur eux ; » & ceux qui par une prompte fuite pu- » rent regagner leur vaisseau, se crurent » singulièrement favorisés de Dieu ». Il est à présumer, seigneur, que le fils de Gigim, qui ne négligeoit nulle occasion d'apprendre, avoit ouï raconter à quelqu'un d'eux tout ce que je viens de rapporter.

Le sultan voyant que Fazel-Kan avoit

achevé de parler, s'écria par trois fois; quel tréfor que l'eau de cette fource! puis il m'envifagea, & me dit: Abdalla, fi le voyage dont j'ai paru te menacer ne t'a pas fait peur, comment craindrois-tu de faire celui de l'ifle de Borico pour mon fervice? Je fus ravi de découvrir, enfin, à quoi devoit aboutir mon aventure. Souverain des rois, répondis-je, je ne crains que toi fur la terre; je vais parcourir les mers; coupe moi les mains, fi je ne te rapporte ce que tu défires. Pars inceffamment, reprit Chah-Jehan, les jours que tu ajouteras aux miens feront pour toi des jours heureux. Méprife les fantômes d'Amrou, ils font de trop dans fon récit. Un peuple furieux & armé fuffifoit pour exterminer ceux qui ont impofé à cet auteur. Je reçus ces ordres en m'humiliant profondément; le fultan nous recommanda très-étroitement le fecret, & chargea l'Emir-Jemla de me fournir tout ce qui me feroit néceffaire pour mon voyage. Je me retirai plein de joie & d'inquiétude.

Dès le jour fuivant, je fortis d'Agra, & j'allai joindre une caravane qui partoit pour Cambaye. J'étois feul, & fous un habit groffier je portois en or & en bi-

Je me laissai aisément persuader, & à mon tour je persuadai mon père. Il équipa un beau vaisseau, il le remplit de marchandises précieuses; & après m'avoir recommandé la vigilance & la fidélité, il me permit de partir. Nous cotoyâmes toute la presqu'isle de l'Inde sans essuyer la moindre tempête; mais le vent ayant changé quand nous eûmes passé l'isle de Ceylan, nous n'osâmes nous engager dans le détroit de Malacca, & nous prîmes le parti de faire le tour de l'isle de Sumatra. Etant un jour sur le tillac, je découvris un beau port, & de l'autre côté de ce port une ville fort avantageusement située; j'en demandai aussi-tôt le nom au pilote, lui témoignant beaucoup d'envie d'y aborder. Cette ville, me répondit-il, est la capitale du petit Royaume de Barostan, qui est maintenant gouverné par la reine Zulikhah, l'une des plus belles princesses de l'Orient. Elle a établi une loi qui a déjà causé la ruine d'une infinité d'imprudens; si vous m'en croyez vous regarderez son port comme un écueil, & nous suivrons notre chemin.

Quelle est cette loi, repris-je, ton discours m'étonne. La loi, répliqua-t-il, est

que lorſqu'un vaiſſeau eſt entré dans le port, celui à qui il appartient eſt obligé de paſſer la nuit avec la reine. S'ils ont commerce enſemble, il faut qu'il devienne ſon époux ; mais s'il ne répond pas aux empreſſemens de Zulikhah, ſon vaiſſeau eſt confiſqué, il perd hommes & marchandiſes, & on le chaſſe honteuſement de tout l'état dès le lendemain. Duſſai-je perdre la vie même, repartis-je, je veux eſſayer ſi je ne ſerai pas plus fortuné que tous ceux dont tu m'as parlé, & ſavoir par ma propre expérience ce qui les a empêché de ſatisfaire une ſi aimable princeſſe. Le pilote voulut me faire d'autres remontrances, mais je le contraignis d'obéir, & nous entrâmes à pleines voiles dans le port. A la deſcente, une partie de la cour vint me faire accueil, le peuple me regarda dans les rues avec une eſpèce d'admiration, la reine me reçut très-civilement. Au moment que je l'abordai, quel ravage firent dans mon ame les plus beaux yeux, la plus belle bouche, les traits les plus réguliers qu'on puiſſe imaginer ! Quel éclat de teint ! quelle taille (1) ! quels yeux ! quelle

(1) Dans tout l'orient, la belle eſt celle que donne l'embonpoint.

douceur & quelle majesté tout ensemble ! Ces charmes réunis m'enlevèrent à moi-même ; j'en reçus volontairement toute l'impression, persuadé que le bonheur d'en jouir incessamment ne dépendoit que de moi. Zulikhah me prit par la main, & m'ayant fait asseoir auprès d'elle, elle me demanda, avec beaucoup de grâce, si la loi du pays m'étoit connue ? Belle Zulikhah, lui dis-je, je suis instruit de vos loix ; que ne puis-je mériter ce qu'elles me promettent ! Il n'en est point au monde de si douces, ni de si sévèrement observées, interrompit-elle, en souriant. Elle tourna après cela la conversation sur moi-même & sur mon voyage. Tout ce que je lui dis là-dessus parut l'amuser agréablement. Le souper fut magnifique, & suivi d'un bal dont j'eus tout l'honneur au jugement de la reine, qui ne pouvoit se lasser de me voir exécuter la danse des Parsis (1). Lorsqu'il fut temps, elle me conduisit dans sa chambre ; une jolie esclave nous apporta des confitures & des liqueurs ; on nous désha-

(1) Les descendans des anciens habitans de la Perse, qui subsistent encore dans quelques endroits de l'Indostan & de la Perse.

billa, & dès que nous fûmes couchés je m'endormis. Deux hommes armés m'éveillèrent le lendemain, & me dirent d'un ton rude : Souviens-toi de la loi. J'ouvris les yeux, je considerai la place que la reine avoit quittée, je maudis mon sommeil, & je m'habillai à la hâte. Les deux hommes me mirent hors du palais. Je traversai l'isle avec des fatigues incroyables, & ayant enfin trouvé à Achen un navire qui devoit relâcher à Cambaye, je m'y embarquai en qualité de simple matelot.

Arrivé dans ma patrie, j'allai droit chez un de mes amis, qui eut d'abord quelque peine à me reconnoître, tant j'étois défiguré. Je lui fis accroire que mon vaisseau s'étoit brisé contre un rocher, & je le priai d'aller annoncer à mon père ce naufrage & mon retour. C'étoit lui porter le mal & le remède. Il ne fit aucune attention à la perte du tiers de son bien. Il accourut où j'étois. Ah! mon fils, dit-il en m'embrassant, consolons-nous, la mer nous a laissé le plus précieux de nos trésors, puisqu'elle t'a laissé la vie. Il me remena, & je me retrouvai chez lui dans une abondance qui devoit me faire oublier le reste du monde. A quelque temps de-là, mes

camarades revinrent avec de grandes richeſſes. Je leur racontai mon malheur prétendu; ils en furent vivement touchés. Si vous voulez vous remettre en mer au printemps prochain, me dirent-ils, nous ne vous perdrons pas de vue, & nous vous ferons regagner le double de ce que vous avez perdu. Je n'avois pas beſoin d'exhortations pour me réſoudre à ſortir une ſeconde fois de Cambaye; l'idée charmante de la reine du Baroſtan m'y forçoit aſſez.

Sur la fin de l'hiver, mon père, qui avoit remarqué que j'étois fort rêveur, me preſſa de lui dire ce qui m'embarraſſoit l'eſprit. Pouvez-vous en douter, lui répondis-je; je mourrai de chagrin, ſi je ne répare le tort que je vous ai fait. Mon enfant, reprit-il, mon avis feroit que ſans ſonger à de nouveaux riſques, vous jouiſſiez tranquillement de ce que nous avons d'aſſuré; mais ſi vous voulez abſolument tenter une ſeconde fois fortune, je vous aime trop pour m'y oppoſer. Je fis couler des larmes de reconnoiſſance qui achevèrent de l'attendrir. Il chargea un vaiſſeau beaucoup plus richement qu'il n'avoit chargé le premier; il me renouvella ſes inſtruc-

tions; je mis gaiement à la voile en même-temps que mes amis. Je n'eus pas plutôt découvert l'isle fatale, que je leur laissai prendre les devants vers le détroit de Malacca; & rallentissant le cours de ma navigation jusqu'à la nuit, je me dérobai à leur vue. L'équipage eut beau s'opposer à mon dessein; le pilote, fidèle & éclairé, abandonna inutilement le gouvernail, je le pris moi-même, & je voguai où l'aveugle amour me conduisoit. J'y fus accueilli avec plus de caresses que la première fois; il n'étoit jamais arrivé à personne d'y retourner. La divine Zulikhah m'enchanta par de nouveaux agrémens qu'elle fit briller à mes yeux; mais que je répondis mal à ses avances! Un démon jaloux m'assoupit aussi-tôt que nous fûmes au lit. A mon réveil, mon étonnement & mon désespoir pasèrent toutes bornes; rien ne pouvoit les égaler que les maux que j'endurai en regagnant Cambaye.

Mille sanglots interrompirent ici le discours d'Almoraddin. Je vous avoue, lui dis-je, que vos malheurs méritent des larmes; mais vous êtes néanmoins heureux d'avoir appris à éviter le péril, & à vous vaincre vous-même. Ces connoissances ne

s'achètent jamais trop cher. Ah ! j'en ai donné le prix sans les avoir acquises, s'écria-t-il, que je suis infortuné ! je repars ; le vaisseau est tout appareillé ; mon père, qui déplore un second naufrage supposé, consent encore que je m'expose à un troisième, qui, peut-être, va nous réduire à la mendicité. Nous avons changé en marchandises tout ce qui nous restoit ; la liberté même de mon père périclite ; il a emprunté du riche Mamut d'Aden dix mille roupies, à condition qu'il sera son esclave, s'il ne lui rend cette somme dans un an.

La facilité du père & l'entêtement du fils excitèrent ma compassion. Comme tous les pays m'étoient indifférens pour ce que j'avois à faire, je m'offris à l'accompagner dans son voyage. Je veux démêler, lui dis-je, ce qui vous a fait perdre le fruit de vos travaux ; vous avez sans doute manqué de précaution. Il accepta mon offre avec de grands transports de joie. Nous continuâmes toujours à marcher ensemble ; je lui déclarai qui j'étois, & pourquoi je m'éloignois de ma patrie ; en attribuant séulement à mon caprice, & à ma propre curiosité, ce que je n'avois entre-

pris que par un ordre que j'étois obligé de cacher. A juger de ses idées par les miennes, je crois que nous fûmes également surpris des bizarres motifs de nós voyages; & que, tandis qu'en moi-même je le traitois d'insensé, il m'accusoit intérieurement de la plus haute extravagance.

Un jour, sur le soir, comme nous nous entretenions à notre ordinaire en marchant devant la caravanne, nous entendîmes des cris perçans & douloureux, qui sortoient des mâsures d'une vieille mosquée, environnée d'arbres, & assez éloignée du grand chemin. Aussi-tôt nous courûmes de ce côté-là, & après avoir attaché nos chevaux à un arbre, nous nous rendîmes à travers les broussailles au lieu d'où les cris, qui augmentoient de moment en moment, se faisoient entendre. Nous y vîmes une troupe de Bramines (1) & de Fakirs (2), qui, descendus d'un chariot, faisoient violence à deux jeunes femmes de leur Religion. Quoique quatre de ces infâmes tinssent chacune d'elles, tandis que les deux chefs

(1) *Bramines* ou *Brahmens*, religieux Gentils, fort respectés, & grands fourbes.

(2) Autre espèce de religieux idolâtres.

de la troupe s'efforçoient de satisfaire leur brutalité, elles se défendoient encore. Nous donnâmes en vrais musulmans sur cette vile canaille, le sabre à la main. Détestables chiens, leur dis-je, je vous châtierai de votre imprudence & de votre hypocrisie, vous mourrez tous. Les trois plus avancés tombèrent d'abord sous mes coups. Les autres ayant abandonné les femmes, formèrent soudainement un petit bataillon, & s'étant armés les poings de canjars (1), qu'ils tirèrent de dessous leurs robes, vinrent nous attaquer avec des hurlemens épouvantables. Ces hurlemens qui devoient nous intimider, les trahirent, & attirèrent où nous étions presque tous les soldats de l'escorte de la caravanne. Quatre de ces misérables avoient encore expié par leur mort une partie de leur crime, lorsque ce secours arriva. Le reste fut enveloppé & taillé en pièces sans aucune pitié. Je ne fus point blessé, Almoraddin le fut légèrement à une épaule.

Pendant le combat, les femmes s'étoient cachées; mais il ne fut pas plutôt fini,

(1) *Canjar*, poignard fort court & très-large.

qu'elles sortirent des buissons qui leur avoient servi d'asyle. Elles se prosternèrent devant nous, en nous appelant à haute voix leurs libérateurs & leurs maîtres. Nous ne les souffrîmes pas longtemps en cette posture: louez Dieu, leur dis-je, & honorez Mahomet son envoyé, dont nous sommes les esclaves : l'épée de l'invincible vous a sauvées. Comme nous ne pouvions nous arrêter davantage dans ce lieu-là à cause de la nuit, nous primes ces femmes en croupe, & nous allâmes chercher un logement, après avoir distribué quelqu'argent aux soldats, qui ne manquèrent pas de partager entr'eux les dépouilles des morts.

Nous étions si fatigués, que quelque désir que nous eussions d'apprendre les aventures de nos captives, nous cédâmes au sommeil aussi-tôt après le souper. Elles passèrent la nuit à nos pieds, fort étonnées de notre retenue. Mais elles ne savoient pas que le cœur d'Almoraddin ne quittoit jamais Sumatra, & que de mon côté j'étois résolu d'éviter tous les plaisirs qui pourroient m'attacher trop. Le lendemain nous les pourvûmes de montures, & nous étant remis en chemin, nous les priâmes de nous raconter comment elles étoient

tombées entre les mains des scélérats dont nous les avions vengées.

La moins jeune des deux, qui étoit assez magnifiquement habillée, tira de son sein un petit paquet, & en me le présentant : il est bien juste, dit-elle, que je vous donne, à l'un & à l'autre, des marques de ma reconnoissance, & que le butin des hypocrites soit à vous. Je me défendis civilement d'accepter son présent, & Almoraddin ne fut pas moins désintéressé que moi. Vous ignorez, reprit-elle, ce que je vous offre. Elle ouvrit le paquet, & nous vîmes étinceler une assez grande quantité de diamans & d'autres pierreries fort proprement mises en œuvre. Puisque vous avez si heureusement conservé ce trésor, lui dis-je, il y auroit de la dureté à vous en priver. Hâtez-vous, ajouta Almoraddin, de satisfaire à l'empressement que nous avons de vous écouter ; c'est-là l'unique reconnoissance que nous exigeons. Cette généreuse réponse de ce marchand, dans l'état présent de ses affaires, me fit estimer son cœur.



Aventure de la Dame Indienne délivrée du feu.

IL n'y a pas longtemps, reprit la dame au présent, que j'étois la plus heureuse des femmes de Kitour. Un mari jeune & complaisant, des alliés pleins de tendresse & d'égards, me procuroient tous les jours de nouveaux plaisirs. Il y avoit un an que j'étois mariée, & à peine me sembloit-il qu'il y eût un mois. Une colique affreuse, que les plus habiles médecins tentèrent en vain de dissiper, borna inopinément la vie de mon mari, & ma félicité. Lorsqu'il rendit l'ame, j'étois assise au chevet de son lit, toute éplorée; ses parens fondoient en larmes; les bramines invoquoient les esprits secourables, & conjuroient l'astre du jour de laisser au malade le rayon de lumière qui l'animoit encore. Hélas! cette chère portion de la divinité s'étoit déjà trop dégagée de la matière pour s'y rejoindre; elle se réunit à son tout. Je tombai dans un évanouissement dont je ne revins que pour entrer dans un délire étrange. Je ne sais ce que la passion me fit dire pendant ce

temps-là : mais quand mon esprit fut calmé, je me trouvai sur mon lit, environnée de bramines, qui témoignoient, par leurs chants & par leurs gestes, une joie surprenante.

Leur folie aigrit ma douleur. Je leur demandai, avec colère, ce que signifioit ce triomphe ? Leur chef, homme âgé & d'une grande autorité, imposa silence aux autres, & me baisant malgré moi la main ; c'est votre vertu héroïque, me dit-il, que nous célébrons, c'est votre tendresse conjugale, c'est votre amour constant, c'est un feu divin, auquel les flammes les plus pures, qui puissent sortir du baume & de la canelle, ne sont presque pas dignes d'être associées. Heureux défunt, poursuivit-il en haussant la voix, ame renouvellée, lumineuse étincelle qui augmente la clarté du jour, cesse de t'agiter ; ta compagne fidelle s'élèvera incessamment jusqu'à toi, & appaisera ton inquiétude en redoublant ton éclat par le sien. Pendant ce (1) funeste

(1) Les femmes indiennes sont obligées de se brûler vives avec le corps de leurs maris, pour peu que, dans leur douleur, il leur échappe de dire qu'elles veulent mourir. Les mahométans font ce qu'ils peuvent pour abolir cette coutume.

discours, que je ne comprenois que trop, je voulus me lever & prendre la fuite. Mais le cruel vieillard, & ceux qui lui obéissoient, employèrent contre moi toutes leurs forces, & me retinrent, en me comblant à l'envi d'éloges inhumains. Vous êtes la gloire de la patrie, disoient-ils; vous êtes l'appui de notre religion, un prodige de courage, un exemple digne du souvenir de toutes les races; par vous, toutes les veuves apprendront à suivre dans l'autre vie leurs tendres époux, à purifier leurs charmes dans le feu sacré. Qu'il est doux de mêler ses cendres avec des cendres chéries, & de voler jusqu'au centre de la lumière, pour y célébrer de nouvelles noces!

Je suis indigne de tous ces honneurs, m'écriai-je, mon époux se contentera de mes larmes; je le rejoindrai comme il m'a quitté, quand le sort l'ordonnera. Vous avez choisi une fin plus glorieuse, répliquèrent-ils, tous ensemble; votre ame s'est élevée au-dessus d'elle-même. Aimable époux, avez-vous dit, ah! je ne veux pas te survivre. Vous l'avez dit, nos oreilles l'ont entendu, n'opposez plus une fausse modestie aux louanges que vous méritez. Les magistrats informés par nous, vos al-

liés, tous vos concitoyens, vous ont livrée à notre zèle, nous ne tromperons point leur attente. Je représentai que je n'avois pas été ouie, & qu'un sentiment qui me causoit la mort n'avoit pu m'échapper que pendant le délire. Je ne fus point écoutée. On fit passer ma frénésie pour un état surnaturel, & où la raison seule avoit agi. Mes persécuteurs ne me perdirent pas de vue, durant tout le temps qui fut employé à laver le corps de mon mari, & à préparer le bûcher. Les plaintes ne servant de rien, je gardai un silence opiniâtre, & par désespoir je m'obstinai à ne prendre aucun aliment. Cette conduite étoit encore un effet merveilleux de ma vertu, à entendre mes infâmes panégyristes ; la moitié de mon ame s'étoit élancée jusqu'au soleil, & l'autre moitié n'étoit plus sujette aux foiblesses communes.

Le chef de ces barbares, qui me trouvoit fort à son gré, & qui avoit un dessein caché, fut alarmé de ma résolution. La veille du jour de mes funérailles, au lieu de m'exhorter à son ordinaire; ma fille, me dit-il tout bas, je vous sauverai; cessez de craindre. Les dieux fléchis par mes instances vous cèdent, pour un temps, à

leur ministre ; & vous ordonnent de ne pas abréger, par la faim, une vie que les flammes mêmes respecteront. Sans trop examiner à quel prix ce fourbe mettoit ma délivrance, j'en reçus avidement l'espoir. Je mangeai, je reçus tranquillement les félicitations de mes amis, & toutes les commissions qu'ils me donnèrent pour l'autre monde. Le jour suivant, on me para de tout ce que j'avois de plus riche. Je fus conduite, au son des instrumens, jusqu'au bûcher qu'on avoit dressé hors de la ville, avec une dépense extraordinaire. J'entrai dans la loge qui m'étoit préparée, & l'on étendit sur mes genoux le corps de mon mari, suivant la coutume de Kitour. Dès que la porte de la loge fut bouchée, on alluma le bûcher, & l'air retentit du son lugubre des flûtes, & des acclamations du peuple. La première lueur des flammes me rendoit déjà toute ma frayeur, lorsque les matières combustibles, sur lesquelles j'étois assise, s'enfoncèrent tout-à-coup avec moi sous la terre. Les mesures avoient été si bien prises, que ma descente fut heureuse. Deux bramines que je ne voyois pas, mais qui se firent entendre, me débarrassèrent promptement du corps de mon mari, &

l'ayant remonté dans la loge qui étoit en feu, ils rebouchèrent l'ouverture avec des matériaux destinés à cela. Ils me firent ensuite passer par un détour long & obscur, qui aboutissoit à un tombeau où ils m'enfermèrent.

La cérémonie de mes funérailles étant finie, & la nuit étant venue, les bramines & leur chef se rendirent auprès de moi. Mon tombeau, qui étoit assez spacieux, fut bien éclairé. On plaisanta beaucoup sur la sotte crédulité du peuple; & les frères ne se régalèrent pas mal. Après le souper, ils se partagèrent par l'ordre du vieillard, & allèrent, les uns par le souterrain & les autres par-dehors, mettre la dernière main à la réparation du lieu du bûcher, afin de dérober aux plus clair-voyans la connoissance de leur artifice. Je m'attendois à soutenir un combat avec le vieux bramine, qui étoit resté seul; mais, soit qu'il voulût me gagner par un faux respect, soit plutôt que les circonstances ne lui parussent pas commodes, il se contenta de m'exagérer l'obligation que je lui avois. Six bramines, en qui il avoit apparemment une confiance particulière, vinrent nous retrouver avant le jour, avec des chevaux & des provi-

ſions. Ils me couvrirent par-deſſus mes habits, dont j'avois ſeulement détaché mes pierreries, d'un long vêtement pareil à ceux qu'ils portent certains jours de l'année. Nous partîmes, ſans que je ſuſſe où ils vouloient me mener.

A meſure que nous nous éloignions de Kitour, mon odieux amant m'expliquoit plus clairement en quelle vue il s'étoit intéreſſé à mon ſalut. Nous rencontrâmes hier à Maſſan une compagnie de fakirs, qui, ayant un chariot, voyageoient plus commodément que nous. Comme ces ſortes de gens ſont fort liés enſemble, leur chef accepta aiſément la propoſition que le nôtre lui fit, de nous unir avec eux. Nos chevaux reſtèrent à Maſſan. Je fus placée auprès de cette vertueuſe fille, qui étoit dans la même peine que moi. Les bramines & les fakirs ſe mirent pêle-mêle autour de nous. Leurs chefs, après avoir inutilement eſſayé d'arracher de nous un honteux conſentement, réſolurent d'en venir aux dernières extrémités; &, heureuſement pour nous, ils deſtinèrent à l'accompliſſement d'un ſi abominable deſſein, un lieu qui devoit être le théâtre de votre gloire.

Nous fûmes fort touchés du récit de la

belle indienne. Almoraddin lui offrit une retraite chez lui, n'ignorant pas qu'il n'y avoit plus de sûreté pour elle à Kitour. Elle le remercia, & nous dit qu'elle avoit à Amadabat un oncle musulman, nommé Ali-Bajou, qui seroit son refuge. Il suffit pour cela, lui dis-je, qu'il soit musulman. Nous regardâmes ensuite, comme de concert, la charmante fille, qui nous dit d'un air riant : mes généreux défenseurs; mes malheurs n'ont pas eu un commencement si tragique que ceux qu'on vient de vous raconter.

Aventure de la fille indienne enlevée par des fakirs.

JE suis d'un gros bourg, que nous trouverons sur le grand chemin, à une demi-lieue d'Amadabat, & où je vous supplierai de me remettre entre les mains de mes parens. On y célébroit, il y a quatre jours, la fête du dieu Ram (1), & du singe Innuman (2),

(1) Ram : c'est le dieu Vichnou, fait homme.

(2) Le souverain des singes. Ce fut lui qui découvrit le ravisseur de Sidi, & qui fournit à Ram une armée de cinq cent millions de singes.

Ce jour est un jour de grande réjouissance, parce qu'on y fait mémoire de la victoire qu'ils remportèrent sur le géant Ravanem, & de la délivrance de Sidi, femme de Ram, que ce géant retenoit dans son île de Serandib (1). Toutes les rues étoient remplies d'étrangers, que la dévotion ou l'envie de se divertir y avoit assemblés. Les habitans, mêlés parmi eux, s'amusoient à regarder mille nouveautés. Il y avoit dans la place des comédiens qui réjouissoient par de petites scènes bouffonnes, des bâteleurs qui étonnoient par leurs tours d'adresse, des danseurs qui se faisoient admirer par leur légéreté, des musiciens qui chantoient les grands pénitens. Les fakirs, que vous avez si bien châtiés, attiroient aussi une foule de spectateurs, en promenant leur chariot, sur lequel ils représentoient, d'une manière touchante, l'enlèvement de Cariavarti, fille de Bruma. Le plus jeune d'entr'eux, habillé en femme, faisoit le rôle de cette déesse. Elle paroissoit d'abord fort tranquille sur le devant du char; & s'occupant à composer un bouquet de différentes fleurs, elle chantoit mélodieusement. Pendant ce

(1) C'est l'île de Ceylan, dont Ravanem étoit roi.

temps-là, sur le derrière du chariot, le dieu Bruma exprimoit, devant ses andis (1), la violence de la passion qu'il avoit pour sa fille; & ceux-ci lui conseilloient de se transformer en cerf, de la surprendre, & de la forcer, puisqu'elle refusoit d'éteindre l'embrâsement qu'elle avoit allumé. Bruma persuadé, s'armoit le front d'un grand bois de cerf, & avec ses favoris, il se jetoit sur Cariavarti, l'enlevoit, & la cachoit sous une grande couverture de soie, qui représentoit une forêt (2). Alors le chariot marchoit. La déesse s'agitoit étrangement, & remplissoit l'air de cris. On entendoit, par intervalles, ces tristes paroles; hélas, on m'emporte! où sont mes parens? Ah, Vichnou! Ah, Rutren! Les traîtres demeureront-ils sans punition! Bruma & ses andis imitoient sur le champ, d'une manière fort comique, toutes ses contorsions; & répétant ses paroles sur différens tons, ils formoient une harmonie qui faisoit rire tout le monde.

Pour mon malheur, je m'affectionnai à

(1) Les andis d'une divinité indienne, sont ceux qui font de grandes pénitences en son honneur.

(2) Le dieu Bruma força sa propre fille dans une forêt, métamorphosé en cerf.

ce ſpectacle, & je ſuivis ſi longtemps le chariot, que je m'attirai l'attention du dieu Bruma. Sur le ſoir, après la dernière repréſentation, il ôta ſon maſque & ſes cornes, & après avoir averti le peuple de l'écouter; adorateur de Ram, dit-il, nous nous eſtimons heureux de vous avoir fait aujourd'hui quelque plaiſir par cette pièce. Mais connoiſſez-vous toute notre habileté? Non, non, vous nous ſoupçonnez d'avoir étudié à loiſir nos tons & nos geſtes, & il faut vous détromper par un agréable renouvellement de ſcène. En diſant ces mots, il fait ſigne à ſa troupe, qui, ſelon toutes les apparences, étoit toute accoutumée à de pareils crimes. Les fakirs ſautent à terre, ſe ſaiſiſſent de moi, me jettent dans le chariot, m'enveloppent dans la couverture de Carravarti; tout cela fut fait en un clin d'œil. Je commençai à me débattre, à crier, à appeler au ſecours les hommes & les dieux. Ces effrontés firent préciſément tout ce qu'ils me virent faire, & étouffèrent par des ſons ridicules toutes mes lamentations. Cette muſique traîtreſſe eut l'effet que le faux Bruma s'étoit promis; toute l'aſſemblée rit, & le chariot ſe mit en mouvement. Ceux qui me connoiſſoient crurent

qu'après un tour de place, on me remettroit où l'on m'avoit prise ; mais ce n'étoit nullement l'intention des fakirs. Ils hâtèrent peu-à-peu leur marche, & étant sortis du bourg, ils pressèrent tellement leurs chevaux, que le chariot sembloit voler. Ils firent alte dans un bois, vers le milieu de la nuit, & ne s'y arrêtèrent qu'autant qu'il le falloit pour repaître. Jusqu'à ce moment, la crainte qu'ils avoient les uns des autres les avoit empêché de rien entreprendre sur moi ; mais alors, leur chef s'étant hautement déclaré mon amant, je commençai à être fatiguée de ses importunes prières, & des sollicitations insolentes qu'ils me faisoient en sa faveur. J'employai à résister tout ce que j'avois de présence d'esprit ; mais quelque tour que je donnasse à mes réponses, il m'étoit impossible de ne pas irriter un homme lascif, que je ne voulois pas contenter. Les menaces les plus cruelles m'avoient déjà été faites, lorsque cette belle veuve devint ma compagne, & ces menaces auroient eu des suites bien honteuses & bien affligeantes, sans vous.

La malice & l'impiété des fakirs nous parut si horrible, dans cette seconde aventure, que nous les chargeâmes d'impréca-

tions, tout morts qu'ils étoient. Nous eussions voulu pouvoir leur rendre la vie, afin d'avoir le saint plaisir de les massacrer encore. Nous rendîmes la fille indienne à ses parens, qui l'embrassèrent avec des transports de joie inexprimables; & nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Amadabat, que je menai moi-même à Ali-Bajou sa nièce, qu'il instruisit dans la suite, & qu'il mit dans les voies du prophête.

Cambaye est une ville trop connue pour en rapporter les particularités: Mais comme ce fut à Cambaye que je commençai sérieusement à m'acquitter de la commission dont Chach-Jehan m'avoit honoré; afin de prévenir les répétitions inutiles, il est à propos d'exposer ici, en peu de mots, la méthode que j'ai suivie dans toute ma recherche. D'abord que j'avois mis pied à terre dans un lieu, je m'informois soigneusement s'il y avoit dans ce lieu-là, ou aux environs, des personnes fort avancées en âge, des savans fameux, & des célèbres voyageurs; & s'il y en avoit, je ne plaignois rien pour les engager à me parler à cœur ouvert.

Quand un vieillard avouoit que sa santé étoit chancelante, j'en demeurois à la quef-

tion qui l'avoit obligé à ce triste aveu. Quand au contraire, il me disoit qu'il se sentoit sain & vigoureux, je le priois de me déclarer par quel secret il avoit conservé ses forces. La plupart n'avoient point de secret. Quelques-uns répondoient; je ne fais qu'un repas par jour : ou, j'évite la fatigue : ou, je dors très-peu. D'autres me faisoient des réponses tout opposées : Je fais tous les jours quatre repas : je me purge tous les mois : j'aime l'exercice : je dors beaucoup. L'ancien de Calicut m'assura qu'il devoit sa longue vie, au soin qu'il prenoit de se tenir toujours la tête & les pieds secs; l'ancien du Barrostan croyoit devoir la sienne à l'aversion naturelle qu'il avoit pour les fruits cruds, & pour les viandes trop grasses. D'autres trouvoient la cause de leur santé dans la fuite de la colère & de la tristesse. Pas un ne parloit de l'île de Borico, ni de l'eau qui fait rajeunir.

Les savans étoient beaucoup plus mystérieux. Pour l'ordinaire, l'argent me concilioit ceux que les louanges ne touchoient pas assez. Je leur proposois diverses questions sur l'épuisement qui arrive aux corps, & sur les moyens de le réparer. Ils me faisoient là-dessus des discours merveilleux.

Ils montroient que la durée des corps n'étoit qu'un rétablissement perpétuel. Ils supputoient les années de certains arbres (1) & de quelques animaux (2), à qui on attribue une longue vie, parce qu'ils meurent sans que personne le sache. Ils joignoient à la liste de ces animaux une liste beaucoup plus grande d'hommes & de femmes, qu'ils disoient avoir vécu plusieurs siècles. Les histoires qu'ils m'en contoient étoient bien circonstanciées. Ils n'ignoroient sur ces gens de grand âge, que ce qui le leur avoit procuré. Les raisonnemens sur ce point-là n'avoient pas de fin. Pressés de conclure, ils avouoient leur ignorance, excepté les alchimistes. Ce n'est pas que ceux-ci tombassent d'accord qu'ils eussent ce qu'ils appeloient avec emphase, *le doux ennemi de la laideur, de la pauvreté & de la mort*; mais ils étoient toujours sur le point de le découvrir. Je ne mets pas au nombre des savans de profession les amateurs des sciences surnaturelles, ils sont d'un ordre supérieur.

---

(1) Le chêne est cent ans à se faire, cent ans en état, & cent ans à se défaire.

(2) Le corbeau, la corneille, le cerf, &c.

Mes principales eſpérances ont toujours été fondées ſur eux, & ſur les voyageurs. L'ancien de Bengale n'étoit-il pas voyageur ? Le fils de Gigim n'avoit-il pas été inſtruit par des voyageurs ? Soit quand je ſéjournois, ſoit lorſque nous étions en route, j'interrogeois ceux qui avoient couru le monde ; &, ſans m'expliquer autrement, je leur faiſois dire ce qu'ils avoient vû & ce qu'ils avoient ouï de plus prodigieux. Ils ne ſe faiſoient pas prier longtemps ; & j'ai toujours obſervé qu'ils avoient du moins autant de plaiſir à raconter leurs aventures, que j'en avois à les entendre. Au rebours des ſavans, ils m'auroient volontiers payé pour les écouter, ou plutôt pour les admirer ; car, au fond, c'eſt l'admiration qu'ils veulent. J'avois deux vues en recherchant ces narrations ; j'eſpérois, ou apprendre naturellement des nouvelles de l'objet de mon voyage, ou parvenir à la connoiſſance de quelque ſage, aſſocié avec les génies. Telle étoit ma conduite par-tout, le compte que j'en viens de rendre me diſpenſera déſormais d'y revenir.

Tout étant prêt dans le vaiſſeau d'Almoraddin, nous prîmes le large. Notre navigation fut plus longue & plus périlleuſe que

nous ne l'euſſions dû attendre de la faiſon. Nous fûmes contraints par la tempête d'aborder pluſieurs fois le long de la côte de terre ferme, & de demeurer même près d'un mois à Calicut, tandis qu'on radouboit le vaiſſeau que la mer avoit fort maltraité. Il y avoit alors dans cette ville une dame perſane, veuve d'un marchand de la même nation. Cette dame s'appeloit Rouſchen (1); & elle avoit une fille de huit à neuf ans, d'un eſprit très-vif, nommée Loulou (2). Sa maiſon étoit fort fréquentée; on y alloit pour entendre des choſes ſurprenantes. Ce qui excitoit le plus la curioſité, c'étoit un voyage qu'elle avoit fait, à ce qu'elle diſoit, dans l'île détournée, où elle avoit vu des merveilles que nul mortel n'avoit vues avant elle. Mais quand nous arrivâmes à Calicut, il y avoit déjà du temps qu'elle faiſoit difficulté de parler de ce voyage, parce qu'elle avoit remarqué qu'on n'y ajoutoit pas aſſez de foi, & que la plupart des étrangers prenoient pour des viſions ce qu'elle diſoit des péris (1) & des

(1) Lumineuſe.
(2) Perle.
(1) Ce ſont les génies bienfaiſans.

divs (2). Les adorateurs d'Issa (3) la regardoient, en effet, comme une folle, & les autres ne savoient que penser d'elle.

Je n'avois garde de manquer à faire connoissance avec une personne si extraordinaire; l'île détournée me représentoit trop bien celle dont j'étois en peine. Nous lui rendîmes plusieurs visites, qu'elle reçut avec tant de civilité, que nous ne vîmes jamais paroître le parfum de congé. Elle raisonnoit de si bon sens, sur toutes sortes de matières, qu'elle me fit revenir, en partie, de la prévention où j'étois contre toutes les femmes de son pays. La jeune Loulou entroit aussi, à sa manière, dans les conversations. A notre première visite, comme je louois ses grands yeux & ses beaux sourcils, Rouschen lui dit: ma fille, faites voir que votre esprit mérite encore plus de louanges. Je vais, répondit Loulou, raconter à ces étrangers l'histoire des trois gros poissons.

(2) Nom des génies malfaisans.
(3) JESUS-CHRIST.

Premier Conte de Loulou.

DANS le royaume de Staphilin, qui s'étend le long des côtes de la mer grise, il y avoit un étang, qui produisoit d'excellens poissons. Le roi se les étoit réservés, & il avoit défendu, sous peine de la vie, d'y toucher. Il s'abstint lui-même pendant long-temps d'en faire prendre; ce qui fut cause que trois poissons grossirent au-delà de toute mesure, & se rendirent les maîtres de l'étang. Comme les poissons diffèrent en inclinations, aussi-bien que les hommes, le premier de ces poissons étoit fort courageux, le second fort rusé, le troisième très-fainéant. Ces tirans dédaignèrent bientôt la nourriture commune, & ne se rassasièrent plus que d'autres poissons; de sorte qu'en peu de temps l'étang fut dépeuplé.

Comme tout se fait, le roi fut enfin averti de leur gourmandise, & il résolut de les pêcher & de les manger. Il envoya donc un soir ses pêcheurs à l'étang, leur ordonnant d'y tenir leurs filets prêts pour le lendemain. Les pêcheurs étant arrivés, & s'entretenant de leur commission, une gre-

nouille, qui n'étoit pas loin d'eux, écouta tout, & alla auſſi-tôt rendre compte de cette mauvaiſe nouvelle aux trois poiſſons, qui, ce jour-là, ſoupoient enſemble. Ils ſe moquèrent de ſon babil, & l'ayant engagée à reſter avec eux, ils tinrent table juſqu'à minuit; après quoi ils s'endormirent. Au lever du ſoleil, par ordre du roi, qui étoit préſent, les pêcheurs environnèrent l'étang avec leurs filets. La grenouille attentive appela à haute voix les trois poiſſons qui dormoient encore. Le courageux & le ruſé ſe réveillèrent. Le premier ayant gagné l'embouchure d'un ruiſſeau, qui entroit dans l'étang, coupa, avec ſes dents aiguës, les mailles du filet, & ſe mit en ſûreté. Le ſecond contrefit le mort, & monta ſur l'eau, après s'être rempli les ouïes d'une bourbe empeſtée. La grenouille appela pluſieurs fois le fainéant, ſans pouvoir le faire remuer, quoiqu'il l'entendît bien. Pendant qu'il diffère, les pêcheurs approchent de plus en plus leurs filets; ils prennent, à la main, le ruſé, qui ſe laiſſoit aller au gré de l'eau; & ayant ſenti l'odeur dont il s'étoit parfumé la tête, ils le rejettent dans l'étang comme un poiſſon pourri. Le fainéant n'avoit pas encore bien renoncé au

sommeil, lorsqu'il fut enveloppé & enlevé; on dit même qu'il bâilla plusieurs fois devant le roi, en demandant, les yeux à demi fermés, quelle heure il étoit. Ce prince le voyant gras & parfaitement beau, commanda à ses officiers de l'éventrer, de le couper en morceaux, & de le lui servir à différentes sausses à son déjeûner. Tant il est vrai, ajouta la petite conteuse, qu'un criminel paresseux n'évite jamais la punition qui lui est dûe.

Nous applaudîmes fort, & le sujet, & la manière dont l'agréable Loulou l'avoit débité. Elle nous fit dans la suite quelques autres pareils récits; & nous sûmes qu'une vieille esclave portugaise, qui avoit soin de son éducation, les lui apprenoit. Pour revenir à sa mère, lorsque nous crûmes être assez insinués dans son amitié, pour obtenir qu'elle nous fît part de son voyage, nous l'en priâmes. Elle y consentit, à condition qu'en récompense nous lui raconterions chacun une histoire aussi véritable, & aussi merveilleuse que la sienne, & que l'un de nous deux commenceroit. Pour être sûrs de vous obéir exactement, quant au merveilleux, lui dis-je, il faudroit ne parler qu'après vous, contentez-vous, charmante

Roufchen, que nous nous foumettions de bonne foi au refte.

Almoraddin voulut commencer. L'hiftoire la plus vraie & la plus merveilleufe qui foit venue à ma connoiffance, dit-il, eft celle du roi fans nez. Je la tiens de Scheikh-Alfem, à qui dieu faffe miféricorde.

Hiftoire du Roi fans nez.

UN magicien, qui fe faifoit appeler le fage Becolhan, alla un jour à la cour de Fion, roi de Gor (1), & il en reçut un fi bon accueil, qu'il réfolut d'y demeurer quelque temps. Il ne manqua pas de fe donner bientôt un exercice convenable à fon inclination mal-faifante; il fit paroître, dans tout le royaume de Gor, une multitude inouïe d'animaux vénimeux; il fit tomber, par fes enchantemens, une infinité de perfonnes, de toutes conditions, dans les maladies incurables. Dès fon arrivée, il avoit publié une prédiction qui portoit, en ter-

(1) Gor, ancien royaume fitué près du mont Caucafe, qui le borne au feptentrion & à l'orient; c'eft aujourd'hui une province du royaume du grand mogol.

mes obſcurs, que le royaume étoit ſur le point de périr. Le roi Fion voyant que cette prophétie, qu'il avoit d'abord mépriſée, s'accompliſſoit, crut qu'un homme ſi éclairé pouvoit ſeul remédier aux miſères qu'il avoit ſeul prévues. Il lui découvrit donc ſa penſée, & le pria très-inſtamment de ne pas refuſer ſon ſecours. Becolhan, ravi de le voir tomber dans le piège qu'il lui avoit tendu, lui dit : prince, je travaille il y a déjà du temps à chercher de quoi te calmer, je connois tes inquiétudes. Quand je ne ſerois pas naturellement généreux comme je le ſuis, le bon traitement que tu me fais m'obligeroit toujours à tout entreprendre par reconnoiſſance. Juſqu'à cette heure, certaine conſtellation s'eſt oppoſée à ma bonne volonté; auſſi-tôt que l'effet malin de ſon influence ſera diſſipé, on te ſignifiera ce qu'il faudra faire. Fion fut très-content de cette réponſe, qui augmenta de beaucoup la vénération qu'il avoit pour le faux-ſage.

C'eſt la coutume en ce pays-là que le ſouverain dort l'après-dînée, pendant deux heures, environné des principaux de ſes ſujets, qui dorment auſſi. Dans les autres parties du monde, faire ſa cour aux ſultans,

c'eſt ſe préſenter à eux, leur dire des choſes agréables, leur rendre quelque ſervice; là, c'eſt dormir avec eux; auſſi cette action ſe fait-elle avec un grand appareil. Le monarque & ſes courtiſans s'habillent magnifiquement pour paſſer ces deux heures-là, & ils les paſſent à demi couchés ſur des ſophas riches & commodes. Environ huit jours après l'entretien dont j'ai parlé, Fion, endormi au milieu de ſa cour, fit un ſonge. Il crut voir, dans la grande place de Gor, une colonne de marbre noir, ſur laquelle étoit une ſtatue faite à la reſſemblance de Becolhan, qui tenoit deux écriteaux dans ſes mains; à l'un il y avoit, *le ciel tue;* & à l'autre, *je guéris.* Il lui ſembla enſuite qu'une grande multitude d'hommes & de femmes malades venoient toucher cette colonne, & recevoient guériſon parfaite; qu'une infinité de troupeaux languiſſans s'en approchoient auſſi, ſous la conduite de leurs bergers, & étoient remis en ſanté; enfin, que des milliers de ſerpens & de dragons ſe rendoient, à leur tour, au pied de la colonne, & y trouvoient la mort. Fion, réveillé, raconta ce ſonge aux aſſiſtans, qui furent tous d'avis qu'on fît venir le ſage, afin d'en avoir l'explication. Ceux qu'on

envoya pour le chercher, frappèrent long-temps à sa porte, & comme ils commençoient à s'impatienter, Becolhan mit la tête à la fenêtre, & leur dit en colère : qu'il savoit bien ce qui les amenoit ; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner ; que le songe étoit clair. Ce méchant homme ne mentoit point, en assurant qu'il n'ignoroit pas la cause de leur arrivée, car il étoit auteur du songe.

Le prince ayant appris sa réponse, tint conseil ; & tout le monde opina qu'on devoit incessamment ériger à Becolhan une statue sur le modèle de celle qui avoit apparu à Fion, & rendre au prophète les honneurs divins. La reine seule s'opposa à cette délibération, mais elle ne fut pas écoutée. Le reste du songe s'accomplit dès que l'arrêt fut exécuté. Les hommes & les troupeaux guérirent : les bêtes venimeuses, qui désoloient le royaume, vinrent d'elles-mêmes chercher la mort. Le détestable Becolhan, qui ne sortoit plus de sa maison, fut proclamé dieu de Gor. On chantoit par-tout des hymnes à son honneur, par-tout on lui adressoit des vœux ; il étoit charmé du succès de sa malice.

Cela ne dura pas long-temps. Il savoit

que les maux qu'il avoit faits étoient plus réels que leur guérison; & que bientôt ceux qui croyoient avoir recouvré la santé, retomberoient dans un état beaucoup plus déplorable que le premier. Cette considération le contraignit, à son grand regret, de songer à la fuite. Mais le jour de son départ il voulut prendre congé de Fion. Ce prince dormant en public, à son ordinaire, Becolhan lui apparut, & lui dit : roi de Gor, tu m'as dressé une statue, ton peuple m'a honoré, je suis content, il faut que je te récompense. Ce n'est pas assez pour moi d'avoir conservé tes sujets & leurs troupeaux, il est juste que tu te ressentes toi-même de ma bienveillance & de ma libéralité. Ton royaume est puissant en hommes, & fertile en pâturages; mais tu manques d'or & d'argent; suis-moi, je veux t'enseigner un trésor que les dieux m'ont indiqué. Il sembla à Fion que le prétendu sage se mettoit en chemin pour lui servir de guide, & qu'il le suivoit; & qu'après avoir passé bien des montagnes, des rivières & des bois, ils arrivoient l'un & l'autre dans un champ tout couvert de grenadiers. Quand ils furent entrés bien avant dans ce champ, Becolhan lui montra de la main un

grenadier, & lui dit que ſous cet arbre le tréſor étoit caché. Comment pourrai-je le reconnoître, répondit Fion, ce champ eſt grand, & tous les autres grenadiers reſſemblent à celui-là? Coupez cette branche, repliqua Becolhan, en lui en donnant une; céla vous ſervira de ſignal. Fion prit la branche, tira ſon couteau, la coupa; le magicien fit de grands éclats de rire & diſparut.

Dans l'inſtant même, le roi de Gor ſentit une douleur très-aiguë : la ſalle du ſommeil retentit d'un cri horrible, qu'il pouſſa en s'éveillant. Tous les courtiſans ouvrirent les yeux, & virent, avec une ſurpriſe extrême, leur maître couvert de ſang, tenant d'une main ſon couteau, & de l'autre ſon nez, qu'il venoit de ſe couper lui-même. Perfide, s'écria-t-il, tu te flattes d'éviter le châtiment de ton crime. Qu'on coure, qu'on vole chez Becolhan, qu'on s'aſſure de ce traître, qu'on me l'amène. Les princes & les officiers coururent ſur le champ à la maiſon du magicien, mais il étoit parti. Ils firent monter à cheval cent jeunes hommes, qu'ils envoyèrent par-tout avec ordre d'arrêter ce criminel. L'évaſion de Becolhan augmenta la douleur & la colère du roi.

Après avoir raconté sa funeste aventure, il fit appeler la reine, qui seule avoit eu mauvaise opinion du magicien. La reine ne se trouva ni dans son appartement, ni dans tout le palais : nouveau sujet de désespoir pour le malheureux prince, qui la soupçonna de la plus noire trahison. Il pensa perdre l'esprit, on fut obligé de le garder à vue le reste du jour & la nuit suivante, de peur qu'il ne se tuât dans l'excès de fureur qui l'agitoit. Le lendemain il fit abattre, traîner par les rues, & réduire en cendres la statue de Becolhan. Il commanda aussi qu'on démolît toute la rue où ce sacrilège avoit habité, & il voulut lui-même être présent à cette dernière exécution.

On commença par raser la maison du magicien, mais avant qu'on passât aux autres, on entendit en l'air un grand bruit, & on en vit descendre un gros nuage noir, qui se posa sur les démolitions, & qui s'entr'ouvrit pour laisser paroître la plus belle créature qu'on eût jamais vue. Reconnois mes traits, dit-elle, en s'adressant au roi, reconnois-les, quoique tu les aies vus moins beaux. A ce moment, le roi & le peuple reconnurent la reine de Gor, & furent si troublés qu'ils ne purent marquer leur ad-

miration que par un profond ſilence. Je m'étois réduite, pourſuivit-elle, à la condition d'une femme ordinaire pour te rendre heureux ; mais tu t'es rendu indigne des careſſes d'une périſe. C'étoit peu d'avoir mépriſé mes conſeils ; il falloit encore écouter de honteux ſoupçons. Tu vas juger s'ils étoient bien fondés. Je te venge d'un impoſteur ; & pour me venger moi-même d'un ingrat, je te condamne à ne plus me voir. Elle ſe déroba en effet aux yeux des aſſiſtans, le nuage ſe diſſipa, & on apperçut, avec un nouvel étonnement, le magicien enfermé & brûlant dans une cage de fer enflammée. Le roi Fion paſſa le reſte de ſes jours dans la triſteſſe, ſans nez & ſans femme ; & le ſupplice du magicien dura autant que la vie de ce prince. Scheikh-Alſem ajoutoit à cette hiſtoire, qu'on montre encore aujourd'hui à Gor la place & les décombres de la maiſon de Becolhan.

Cette aventure, dit Rouſchen, mériteroit d'être écrite en lettres d'or. Que j'y reconnois bien les caractères oppoſés des péris & des divs ! Mais, Almoraddin, votre Scheikh-Alſem ne vous auroit-il pas fait le portrait de la reine de Gor, après ſa victoire ſur les divs qui ſervoient Becolhan ?

Non, madame, repartit Almoraddin. J'en ſuis fâchée, reprit Rouſchen, car aſſurément je dois avoir vu cette admirable périſe, & je dois la connoître. Vous devez la connoître, madame, interrompîmes-nous, vous devez la connoître ! Mon hiſtoire, répliqua-t-elle, vous tirera du grand étonnement où je vous vois.

Hiſtoire de la Dame Perſanne & ſon voyage dans l'île détournée.

ON dit que l'amitié eſt rare entre les frères, je crois qu'elle l'eſt encore plus entre les ſœurs; je n'en ai jamais eu qu'une, & il m'a été impoſſible de vivre tranquille avec elle. Un an qu'elle avoit plus que moi lui faiſoit prendre un air de ſupériorité qui m'étoit inſupportable. Elle étoit toujours de mauvaiſe humeur; mais ſa mauvaiſe humeur n'avoit jamais ſi fortement paru que la veille de ſes noces. Laſſe de ſouffrir; j'éclatai de mon côté, & afin de la piquer juſqu'au vif; Koutai, lui dis-je, ſi les injures pouvoient me maigrir, tu en ſerois encore plus libérale; eſt-ce ma faute ſi les deſtins ne veu-

lent pas que je te ressemble ? On ne sauroit exprimer la rage que ces paroles excitèrent dans son ame. Elle se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais je me sauvai de ses mains, & je m'enfuis dans un grenier qui étoit au-dessus de sa chambre. Elle faisoit un bruit si étrange, que toute la maison en fut émue. Père, mère, esclaves, tout courut chez elle ; on la trouva blême, fondant en larmes, réduite au désespoir. Elle raconta la querelle d'une manière vive & maligne, & protesta que si on ne la vengeoit de l'insulte épouvantable que je lui avois faite, elle sauroit bien prendre un parti qui ne plairoit à personne. Mon père & ma mère lui promirent, sur le champ, tout ce qu'elle voulut, & lui demandèrent, en essuyant ses larmes, quel châtiment elle croyoit que j'eusse mérité ? Je serai contente, & Rouschen sera assez punie, si elle n'est point de ma fête. Je voyois & j'entendois tout par une fente du plancher. Tout le monde loua sa modération, & une vieille esclave, qui ne m'avoit jamais aimée, signala aussi-tôt son zèle en accourant fermer le grenier.

Me voyant ainsi prisonnière, je m'abandonnai aux soupirs & aux pleurs. Koutai a

bien prévu, difois-je, que je me ferois vengée d'elle, feulement en paroiffant. Elle eft fatisfaite; fa laideur, en mon abfence, fera moins remarquée : quelle joie pour elle! mais quel dépit pour moi! Je paffai le refte du jour & une partie de la nuit dans de pareilles réflexions, & à la fin je m'endormis. Pendant mon fommeil j'eus un fonge affez extraordinaire.

Il me sembla voir devant moi un efpace immenfe de terre & de mer, qui aboutiffoit à une île bleue fort élevée, du haut de laquelle fortîrent, en même temps, deux gros nuages argentés, qui s'avancèrent vers moi, fuivis d'une infinité d'autres. Tous ces nuages fe rangèrent fur deux colonnes, & formèrent entre l'île & moi, la plus longue & la plus brillante allée qu'on puiffe imaginer. Un autre nuage, qui paroiffoit être d'or bruni, remplit l'extrêmité de cette allée du côté de l'île; & une petite fille, à-peu-près comme Loulou, s'étant affife deffus, ce nuage prit tout-d'un-coup la figure d'un trône, & fe mit de lui-même en mouvement.

A mefure qu'il avançoit, les nuages argentés fe transformoient de part & d'autre en gardes très-richement couverts, qui, l'épée à la main, faluoient la petite fille avec

des marques d'un profond reſpect. Quand cette perſonne extraordinaire, qui au ſortir de l'île n'avoit paru qu'un enfant, fut à la moitié du chemin, je lui vis le viſage & la taille d'une femme d'environ quarante ou cinquante ans. Plus elle approchoit, plus elle ſembloit augmenter en âge ; & lorſqu'elle fut auprès de moi, ce ne fut plus qu'une petite figure toute ridée, toute courbée, toute blanche de vieilleſſe. Elle me regarda d'un œil d'amitié, & me dit d'une voix tremblante : ma bien-aimée Rouſchen, je connois ta peine ; eſpère tout de mon ſecours. Souviens-toi des paroles que je vais t'apprendre, & ne manque pas de les dire : *ſage Lutfallah, dame du palais verd ; ſage Lutfallah, femme de Milan-Schak ; que fait la lame de Gian ? où eſt ſon bouclier ?* Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'elle diſparut avec tout ce qui l'environnoit.

Je ne ſais ſi je m'éveillai d'abord, mais l'idée de mon empriſonnement m'étant revenue, je dis en ſoupirant, ah ! s'il étoit vrai que la puiſſante Lutfallah voulût me favoriſer ! *ſage Lutfallah, dame du palais verd ; ſage Lutfallah, femme de Milan-Schak ; que fait la lame de Gian ? où eſt ſon bouclier ?* Au même moment je me trouve déshabillée, &

couchée dans un bon lit; je paſſe la main ſur mes yeux, je me tâte, je m'examine, je m'aſſure que je ne dors point. J'ouvre un rideau, & je vois, avec une ſurpriſe ſans égale, mon grenier changé en une chambre ſpacieuſe, ornée de riches tapiſſeries, un miroir deux fois plus grand que le plus grand que j'euſſe jamais vu, & de deux caſſolettes d'or maſſif, d'où s'exhaloit la fumée délicieuſe d'un parfum exquis. Au milieu de la chambre il y avoit une toilette toute dreſſée; & à côté une table ſur laquelle on avoit proprement rangé un habit complet. Je voulus d'abord me lever, mais ayant jeté les yeux ſur la glace du grand miroir, je remarquai que ma ſœur, & tout ce qui ſe faiſoit autour d'elle, s'y repréſentoit au naturel; ce qui me fit prendre le parti de me divertir de ce ſpectacle, & de reſter au lit pour me refaire des fatigues de la nuit. Je ne vous rapporterai point tout ce que je vis. Il ſuffit de vous dire que ce miroir miraculeux me rendit préſente à toute la fête dont ma ſœur avoit voulu m'exclure; & que la figure de ſon mari ne fut pas ce qui me fit le moins de plaiſir. C'étoit un grand homme ſec, d'un regard farouche, & qui, même ce jour-là, avoit plutôt

l'air d'un tyran que celui d'un époux.

Je me levai enfin, dans le deſſein de me parer des préſens de Lutfallah. De jolies pabouches vinrent d'elles-mêmes ſe préſenter à mes pieds. Au premier pas que je fis du côté de la table, tous les habillemens qu'on m'avoit préparés s'avancèrent & me couvrirent; & je ſentis, en même-temps, qu'on m'épargnoit la peine de me peigner & de me coëffer. Je laiſſai donc faire, & je m'abandonnai entiérement aux ſoins de la reine des péris, me contentant de lui rendre grâces de tout ce qui m'arrivoit, & de me regarder dans mon miroir de toilette, l'autre miroir ne repréſentant que des objets abſens. Quoique tout ce qu'on mit ſur moi fît un effet merveilleux, on n'y avoit toutefois employé, ni or, ni argent, ni pierreries. Il n'y paroiſſoit qu'une ſeule marque du grand pouvoir de Lutfallah, & cette marque conſiſtoit dans la couleur de ma robe, qui changeoit à chaque pas que je faiſois. Je me promenai longtemps pour jouir à mon aiſe de cet agréable prodige. Dans cet intervalle, les cérémonies néceſſaires ſe faiſoient chez l'iman & chez le cadi. Après le retour, les deux ſalles des feſtins ſe remplirent de conviés. Je m'arrê-

tai peu à considérer les hommes ; ma sœur & ses amies eurent toute mon attention. Koutai paroissoit avoir grand faim, mais plus elle voulut se hâter de manger, moins elle put le faire. Tous les mets auxquels elle touchoit disparoissoient, & venoient se poser sur un cuir doré, qu'une main inconnue avoit étendu dans ma chambre. Il est impossible d'exprimer la consternation de cette épouse affamée, & l'étonnement prodigieux de sa compagnie. Comme j'avois une faim encore plus grande que la sienne, il ne resta presque rien sur les premiers plats qui tombèrent sous ma main. Dès que je les eus abandonnés, ils s'évanouïrent ; je regardai dans le miroir, & je les vis devant Koutai, qui dévoroit le peu que j'y avois laissé. Je reconnus par-là que celle qui ne m'avoit pas jugée digne d'être de son festin, étoit condamnée à ne se rassasier que de mes restes. Elle me fit quelque compassion en cet état-là, & j'en usai en bonne sœur dans toute la suite du repas.

Sur le soir on entra dans les bains, où d'excellentes voix chantèrent, selon la coûtume, des aganis (1) un peu libres. Au

(1) Chansons, airs persans.

fortir des bains on fe raffembla pour danfer. J'avois toujours eu beaucoup d'inclination pour la danfe; ainfi le plaifir que les autres y alloient prendre fans moi commença à me chagriner. Je ne puis plus tenir en place, m'écriai-je; *fage Lutfallah, dame du palais verd; fage Lutfallah, femme de Milan Schak; que fait la lame de Gian; où eft fon bouclier?* Je veux danfer. Vous danferez, ma fille, répondit-on derrière moi. Je tournai la tête, & je vis l'ancienne & puiffante pérife. C'eft bien mon intention, continua-t-elle, que vous paroiffiez en fi bonne compagnie; je ne vous ai fait habiller à la légère, qu'afin que vous en danfaffiez de meilleure grâce. Une pérife de la façon de Moctader le Tabarois vous auroit affurément toute couverte de bijoux; mais moi, je n'expofe pas ainfi les perfonnes que j'aime à gagner des pleurefies. Allons, mon enfant, fuivez-moi.

Il me fembla que le miroir qui, alors, repréfentoit la falle, en devenoit la porte. Nous entrâmes. Lutfallah, qui n'étoit vifible que pour moi, fe plaça auprès de ma fœur. Je faluai la compagnie, & je me mis à danfer toute feule. La jufteffe de ma danfe, & plus encore les changemens infi-

nis qui parurent sur ma robe, étonnèrent tout le monde. On passa de l'admiration aux applaudissemens; les cris de joie, les acclamations & les louanges se firent entendre de toutes parts. Koutai ne put souffrir ma gloire. Transportée d'un mouvement de fureur, & sans aucun respect pour les assistans, elle accourut à moi, les poings en l'air, comme une forcenée. Mais l'invisible Lutfallah l'empêcha de me joindre; & lui ayant touché le menton du bout d'une baguette de bois d'ébène; belle mariée, lui dit-elle, ne pensez qu'à vous. A l'instant une barbe complette, du plus beau noir du monde, couvrit la moitié du visage de Koutai, & lui fit perdre l'envie de songer à moi. Cela fait, Lutfallah me fit sortir, m'ordonna de l'embrasser, & m'enleva en ligne droite vers le soleil avec une rapidité inconcevable.

Après que nous eûmes fort long-temps monté; vous pouvez à présent, dit-elle, vous reposer; il n'y a pas assez d'air grossier au-dessus de vous pour vous faire tomber. J'avoue que ce ne fut qu'en tremblant que je cessai de tenir Lutfallah embrassée. Mais quel plaisir ne ressentis-je point! lorsque j'éprouvai que sans aucune peine je pouvois

monter, defcendre, avancer, reculer, comme fi mon corps étoit devenu immatériel. Je tournai les yeux vers la terre, qui, dans l'éloignement où nous étions, ne me paroiffoit, ni fort obfcure, ni fort brillante. Si ma conductrice me l'avoit permis, je me ferois amufée à faire de belles obfervations dans un lieu fi commode. La lune, me dit-elle, paffera tantôt immédiatement au-deffus de l'endroit où nous fommes, & y preffera tellement l'air, que tandis que la mer aura fon flux, vous pourriez bien étouffer. J'ai d'ailleurs promis de me rendre chez moi de fort bonne heure; embraffez-moi, partons. Du côté que nous defcendîmes, la terre étoit affez lumineufe, parce qu'elle n'expofoit à nos yeux que les vaftes plaines de l'océan. Pendant notre defcente elle fembloit groffir & s'obfcurcir de plus en plus; & quand je fus à portée d'en obferver les différentes parties, j'apperçus, juftement au-deffous de nous, & au milieu des eaux, une îfle très-fpacieufe que je reconnus. C'étoit la même îfle bleue que j'avois vûe en fonge, & que les péris appelent l'ifle détournée. Comme elle ne m'avoit paru bleue qu'à caufe de l'éloignement, quand j'en fus plus près,

mille diverſités ſe préſentèrent en foule à mes yeux. Je ne m'arrêtai pourtant pas beaucoup à conſidérer ces nouveaux objets, parce que mon attention fut emportée par quelque choſe de plus merveilleux.

Lutfallah, que je tenois embraſſée, ſe métamorphoſoit en deſcendant. Ses cheveux blancs avoient d'abord fait place à d'autres d'un châtain foncé; plus nous avancions, plus ſon teint s'uniſſoit, & plus elle gagnoit d'embonpoint. Sa taille ſe dreſſoit à vue d'œil, ſa gorge ſe formoit & s'élevoit, ſes bras s'arrondiſſoient, ſes mains devenoient potelées. Qu'elle étoit charmante aux deux tiers du chemin! Elle continua de rajeunir à meſure que nous approchions de la terre. La couleur de ſes cheveux s'éclaircit, & ils devinrent parfaitement blonds; tout ſon corps diminua ſans rien perdre de ſes beautés, ni de ſes proportions. Je n'avois plus entre mes bras qu'une petite fille de dix ans, un peu ſérieuſe à la vérité, mais, nonobſtant cela, toute aimable, lorſque nous fûmes à un quart de lieue des montagnes de l'iſle détournée.

Nous mîmes pied à terre au milieu de l'iſle, à cent pas d'une rivière qui ſervoit de foſſé à une ville de médiocre grandeur.

N'y voyant ni pont, ni bateau; je demandai à la reine ſi nous en ferions le trajet par l'air, & ſi elle vouloit que je l'embraſſaſſe. On paſſe cette rivière autrement que vous ne penſez, me répondit-elle en y jetant ſa baguette. A l'inſtant les eaux s'enflèrent vis-à-vis du lieu où nous étions, ſe détachèrent de la terre avec un bruit effroyable, & formèrent un portique tranſparent de plus de deux cent coudées de hauteur. Ces eaux ne laiſſoient pas de couler toujours, & les poiſſons, dont elles étoient remplies, faiſoient par leurs ſauts le plus agréable ornement du portique. On les voyoit s'élancer ſans ceſſe hors de la voûte & des côtés, & s'y replonger auſſi-tôt, pour en reſſortir un moment après. Le fleuve, en quittant la terre, avoit découvert un magnifique eſcalier de porphire, de plus de cent marches de profondeur, dont le bas étoit éclairé d'une lumière qui ſortoit des murs, & d'une grande porte à laquelle il aboutiſſoit. En deſcendant, Lutfallah m'apprit que cet éclat étoit naturel, & qu'il venoit d'un vernis que les jeunes péris compoſoient avec des peaux de certains poiſſons & des queues de vers luiſans, infuſées pendant trois ſemaines dans de l'eſ-

ſence de bois pourri, tirée ſans feu. Lorſque nous fûmes à la porte, nous entendîmes un grand croaſſement, & les deux battans s'étant ouverts, nous vîmes une grenouille, groſſe comme une chèvre, qui, marchant ſur ſes deux pieds de derrière, vint recevoir la reine, & lui préſenta la même baguette que je lui avois vue jeter dans l'eau. Après qu'elle l'eut priſe, & que nous eûmes fait quelques pas dans un vaſte ſallon très-éclairé, parce qu'il étoit tout incruſté de pierres d'Aſcra (1), & de ces cailloux lumineux qui accompagnent quelquefois la foudre, la grenouille ſe retira modeſtement vers la porte, qu'elle ferma derrière nous, & fit un ſecond croaſſement plus éclatant que le premier.

A ce ſignal, il s'éleva un bruit étonnant de tambours & de trompettes. Il y avoit à l'entour du ſallon vingt-quatre enfoncemens, pratiqués dans le mur avec beaucoup d'art, & occupés par autant d'animaux d'une grandeur énorme, & d'une figure tout-à-fait étrange. C'étoit de là que venoit le

---

(1) Le traducteur avoue qu'il ne connoît pas les pierres d'aſcra, ni les cailloux qui accompagnent la foudre.

bruit; car chacune de ces bêtes monſtrueuſes avoit un tambour ou une trompette, & elles s'en ſervoient d'une manière proportionnée à leur groſſeur & à leurs forces extraordinares. Ma conductrice me dit que c'étoient des cirons (1) du pays, qui, à la grandeur près, étoient parfaitement ſemblables à ceux que je pouvois connoître. Nous traversâmes une longue galerie, qu'une infinité d'acudias (2) & de mouches brillantes, qui décrivoient dans l'air un million de chiffres, rendoient fort claire. Au-delà, nous trouvâmes un eſcalier pareil à celui de l'entrée, qui nous conduiſit à une grande cour quarrée, pavée de marbre verdâtre, & bornée des quatre côtés par autant de corps de logis bâtis de la même manière. Au milieu, il y avoit un jet-d'eau, dont le baſſin avoit plus de trente pieds de diamètre, quoiqu'il ne fût que d'une ſeule émeraude. Une vingtaine de vieilles, & pareil nombre de petits vieillards, habillés de verd, jouoient çà & là dans la cour, les uns à la

(1) Animal imperceptible, dont le microſcope ſeul fait découvrir la figure.

(2) Petits volatiles fort brillans. Il y en a beaucoup en Amérique.

fossette, les autres au bâtonnet ou aux osselets. Dès que Lutfallah parut, ils laissèrent tous leurs jeux pour courir à elle, & vinrent la caresser en la traitant de grand'maman. La petite reine, de son côté, les reçut d'un air si prude, que je ne pus m'empêcher de rire de voir, d'une part, la vieillesse si badine & si folâtre, & de l'autre, la jeunesse, ou plutôt l'enfance, si grave & si respectée. Rouschen, me dit Lutfallah, ce que vous voyez vous surprend, sans doute. Ce que je vois, répartis-je, seroit même capable de m'épouvanter, si je ne prenois tout ce qui est ici, & principalement ces vieilles ridicules & ces vieillards insensés, pour des fantômes. C'est un effet de vos préjugés & de votre ignorance, répliqua-elle; toute cette florissante jeunesse existe aussi réellement que vous. Jetez les yeux sur ce miroir. Elle me donna un petit miroir de poche, & me quitta tandis que je l'ouvrois. Je frémis encore quand je pense à ce que j'y vis en me regardant.

Je m'y vis des joues pendantes, des yeux retirés, des lèvres feuille-morte, une bouche enfoncée, un nez rouge, & qui grossissoit par le bout, un menton aigu, un front chargé de rides, des cheveux blancs

comme la neige ; & je fus ſaiſie d'un tel effroi, que je penſai tomber à la renverſe. Je courus bruſquement me regarder dans l'eau du baſſin, me flattant encore que l'effet du miroir n'avoit été qu'une illuſion. Hélas ! j'y trouvai une cruelle confirmation de ce que je n'avois déjà que trop vu, & je fis un ſi grand cri, que toute la vieille populace ſe ramaſſa autour de moi. Mon affliction étoit ſi grande, que je n'avois pas même la force de l'exprimer par des paroles. Je devins ſtupide & immobile, & je demeurai pendant longtemps dans ce triſte état, couchée par terre, & accoudée ſur le bord du baſſin d'émeraude. La liberté de pleurer & de me plaindre m'étant enfin revenue : cruelle Lutfallah, m'écriai-je, eſt-ce là ce que je devois attendre de ta protection ? Tu ne m'as donc amenée ici que pour me faire ſentir les plus noirs effets de ta malice ? Tu m'aimes, & tu m'accables du plus horrible des maux. Si j'étois ton ennemie déclarée, pourrois-tu te venger d'une manière plus barbare ? Fortunée Koutai, je porte envie à ta barbe ; que ton malheur eſt léger en comparaiſon du mien ! Les petites vieilles & les vieillards achevoient de me déſeſpérer par des diſcours remplis de niaiſeries, &

vouloient à toute force me faire boire de l'eau du bassin ; mais ils furent arrêtés par la voix d'un jeune homme qui vint à moi de l'autre côté de la cour. Il paroissoit âgé de quinze ans ou environ. Il marchoit d'un pas mesuré & lent pour son âge. Quoique son visage fût un peu froid, il n'avoit rien de rebutant. Quand il m'eut abordée, il me demanda civilement, si j'avois jamais ouï parler du péri Milan-Schak. La lecture de nos annales, lui dis-je, me l'a fait connoître. C'est moi, répondit-il. Vous aviez déjà quelqu'âge, répliquai-je, lorsque vous défîtes le monstre Ouranbad (1) dans la montagne d'Aherman, & vous voilà encore tout jeune. Milan-Schak branla la tête en souriant, & me présenta la main, avec beaucoup de politesse, pour me conduire à son appartement. Après avoir monté un escalier de jade, nous traversâmes deux anti-chambres ornées de paysages, & gardées par des jeunes gens bien faits & sans armes. Nous entrâmes dans une chambre magnifique, où tout étoit verd & or, & de-là, dans un cabinet garni de meubles très-précieux, à fond

(1) Monstre carnassier dont Aherman, chef des divs, se servoit comme d'un bourreau.

verd,

verd, brodés d'or, & enrichis par-tout de fines émeraudes ; ce qu'on y voyoit de bois étoit de la couleur de ces pierres précieuses. Dans le milieu du plafond, il y avoit un escarboucle, de la grosseur d'une pomme de pin, qui jetoit beaucoup de lumière.

Le Monde à l'envers.

CHÈRE Rouschen, me dit Milan-Schak, quand nous fûmes assis, il y a une telle contrariété entre votre monde & le nôtre, qu'il est impossible d'imaginer une opposition plus parfaite entre deux choses, qui d'ailleurs sont essentiellement les mêmes. Vos grands arbres ne sont ici que de petites herbes ; ce qui n'est, au contraire, qu'une plante menue & délicate chez vous, est dans ce pays-ci un des plus grands arbres. Les fruits suivent la même proportion. Quoique notre bled ne diffère point du vôtre, quant à la nature, il le surpasse tellement en grosseur, que cent personnes n'en pourroient pas consommer dix grains par mois. Il en est des animaux comme des plantes nous n'en avons point de plus grands que

ceux que vous appelez insectes, ni de plus petits que les éléphans & les crocodiles. Vos moucherons sont nos plus grands oiseaux, & les aigles sont ici presqu'imperceptibles. Ce qui est médiocre chez vous, est à-peu-près de même en cette terre. Vous parlez des langues particulières, qui sont l'invention des hommes; nous parlons la langue universelle, qui est aussi naturelle que la vue, l'ouïe, & les autres facultés que toutes les autres nations emploïent de la même manière. L'usage de cette langue est suspendu dans le reste de l'univers. En vain vos savains la cherchent-ils; on l'acquiert en mettant le pied dans cette île; & à moins que d'être péri, on l'oublie dès qu'on en sort. Dans votre monde, on ne ressuscite jamais que par miracle; dans celui-ci, on ressuscite naturellement tous les cent ans, pour revivre l'espace d'un jour : vous en verrez après-demain un exemple. On naît chez vous avec un corps tendre, des membres pleins de suc, une peau douce & sans poil: c'est ainsi qu'on meurt dans cet empire; d'où il vous sera aisé de conclure qu'on y entre au monde avec des rides & tout l'extérieur de la dernière vieillesse. Comme il n'y a guère de belle vieillesse, nous ne

passons point ici pour beaux ni Lutfallah ni moi; mais vous, charmante Rouschen, qui pensez être laide à faire peur, vous êtes maintenant aussi belle, à notre égard, que vous l'étiez aux yeux de tous ceux qui vous regardoient à Schiras. On ne peut, je vous assure, rien voir de plus ravissant que ces aimables rides dont notre climat a orné votre visage, ni rien de plus capable de ravir les libertés que cette précieuse chevelure, qui nous éblouit par sa blancheur. Toutes les fois que nous allons dans vos contrées, nous y paroissons tels que nous serions si nous y avions vécu; ici, nous paroissons tels que nous sommes en effet, mais à notre manière. C'est un vieillard qui parle, chère Rouschen, & qui parle à une jeune personne qui ne fait presque que commencer à jouir de sa raison. Les métamorphoses de Lutfallah devoient vous préparer à soutenir la vôtre sans épouvante. Tout ce qui approche de cette terre en subit les loix, & tout ce qui s'en éloigne ne se soustrait à ces loix que pour obéir à d'autres. Trompée par les apparences, vous vous abandonniez à mille regrets injustes, lorsque je suis rentré avec un jeune homme de votre pays, qui m'avoit invoqué. La reine entendoit vos

reproches; elle en étoit même un peu irritée; mais elle n'a rien diminué de ses bontés, & en lui remettant votre compatriote, je me suis chargé de vous apprendre jusqu'où elles vont. Si vous n'en profitez pas, vous serez rendue à votre monde, & il n'y aura plus aucun commerce entre nous. Si vous en profitez, vous serez élevée au plus haut rang où une mortelle puisse aspirer. Vous serez périse, en un mot. Pour vous adopter, nous n'exigeons que votre consentement. Si le pouvoir de transformer tous les corps, & de faire, d'un seul coup de baguette, les merveilles les plus étonnantes; si une vie qui ne finit presque point, vous touchent, venez à la fontaine d'émeraude. Quelques gouttes d'eau que vous y avalerez effaceront toutes vos idées, & vous ramèneront à l'heureuse enfance d'une vie immense.

Généreux Milan-Schak, répondis-je, vous m'avez sauvée d'un grand péril en m'éloignant de cette eau fatale. J'aime ma raison & ma patrie, je ne puis me résoudre d'y renoncer. Mon état me suffit; contentez-vous que j'admire le vôtre. Le péri fut plus surpris de ma réponse qu'il n'en fut choqué; il haussa les épaules, & me re-

garda, d'une manière qui découvroit assez que je lui faisois pitié. Sur ces entrefaites six chats verds, dont les yeux brilloient comme autant de flambeaux allumés, parurent à la porte du cabinet. Ils éclairoient Lutfallah, qui entra avec un vieillard, en disant, Ajoub, que voici, est un obstiné. Et Rouschen, repartit Milan-Schak, est une opiniâtre. Je me prosternai aux pieds de la reine, en la conjurant de me pardonner ma foiblesse, & d'oublier les paroles indiscrettes qui m'étoient échappées dans le fort de ma douleur. Ajoub, de son côté, embrassoit les genoux de Milan-Schak, à qui il demandoit aussi pardon de son aveuglement. La colère des vieilles gens contre la jeunesse est de peu de durée, dit la reine, levez-vous; & puisque nous devons nous séparer, employez bien le peu de temps que vous resterez dans mon empire, observez-en les loix. Sûrs de notre liberté, nous nous levâmes avec joie. On vint avertir que le soupé étoit servi.

Précédés de six chats-flambeaux, nous nous rendîmes de plain-pied dans une salle boisée d'ébène verd, & ornée d'oiseaux & de festons d'or en relief. Vingt-quatre chats verds, & autant de linx de même couleur,

montés sur un pareil nombre de guéridons d'argent bruni, y produisoient, par leurs regards, un jour aussi grand que celui que le soleil auroit pu faire en plain midi. Il y avoit deux tables, l'une chargée de cassolettes, & l'autre d'une grande variété de mets. La dame du palais verd, Milan-Schak, quatre reines, leurs maris, & les génies les plus distingués de leurs familles, se placèrent à la première de ces tables, & y furent magnifiquement servis de parfums, qui sont la nourriture ordinaire des péris nés dans l'île détournée. Nous occupâmes l'autre table Ajoub & moi, avec un grand nombre de conviés, originaires de notre monde, & Péris par adoption. Au premier service (1), nous eûmes de grandes fricassées de faisans; il en entroit cinq ou six cent dans chaque plat: au second, des ortolans gros comme des oyes, accompagnés de sangliers & de cerfs, enfilés dans des brochettes en guise d'alouettes. Le troisième fut composé de deux langues de fourmi, de deux pâtés de cuisse de cousin, d'un

(1) Dans l'original arabe, les mets de ce repas sont servis pêle-mêle, avec une confusion persane ou mogole.

excellent goût, & de quelques assiettes d'artichaux & de melons, gros comme les poids verds de Schiras. On apporta pour le dessert deux fraises, une groseille, & deux jattes de crême d'écureuil. La plupart de ces choses m'étoient inconnues pour lors; mais la princesse Indgi-Mergian me les fit connoître le lendemain. Après le soupé on nous donna à chacun, à mon compatriote & à moi, un chat pour nous éclairer & nous conduire dans nos chambres; une pabine, très-bien faite, me deshabilla, & se retira quand je fus couchée.

Mon chat ayant fait disparoître la lumière en fermant ses yeux, je repassai dans mon imagination toutes mes aventures, & je m'apperçus, je ne sais comment, qu'Ajoub avoit fait sur moi une impression plus forte qu'aucun des objets surprenans qui m'eussent frappée. Jusques-là j'avois été sans inclination, & j'étois si neuve en amour, que sentant que mon cœur s'étoit laissé surprendre, je me mis à pleurer. D'où vient, disois-je, que je songe à ce petit monstre que je n'ai vu que d'aujourd'hui? Pourquoi ai-je craint que Lutfallah ne le gagnât? Ah! il ne m'est pas indifférent; & si ce que sa vue m'a inspiré n'est pas un amour formé;

c'eſt quelque choſe qui en approche beaucoup. Ah ! mon cœur m'a trahie ; il s'eſt donné ſans mon aveu. Après tout, continuois-je, la figure de ce jeune homme n'eſt pas plus hideuſe que la mienne ; quel crime ferois-je donc en l'aimant ? nous courons la même fortune, cela ne devroit-il pas ſuffire pour faire naître entre nous une juſte liaiſon ? Il me ſemble même qu'il a déjà pour moi des ſentimens pareils à ceux que j'ai pour lui. C'eſt juſtement là le point qui mériteroit le plus d'être examiné ; mais pour pénétrer le fond de ſon ame, ſans me découvrir, ne faudroit-il pas avoir plus de liberté que je n'en ai ? Le ſommeil calma enfin mes inquiétudes. La pabine m'éveilla, & me fit lever dès le matin. A peine étois-je habillée, que je vis entrer Lutfallah, Milan-Schak & la princeſſe Indgi-Mergian leur fille aînée, à laquelle ils me préſentèrent. La reine & ſon époux me demandèrent, d'un air riant, comment j'avois paſſé la nuit ? Je répondis, avec de grands témoignages de reconnoiſſance & de reſpect, que je l'avois paſſée aſſez tranquillement. L'interrogation qu'on vous fait regarde la nuit entière, reprirent-ils, & vous ne répondez que ſur la dernière moitié. Ce diſcours me jeta dans un éton-

nément infini ; je vis bien que j'avois été entendue. Notre pénétration la déconcerte, dit Milan-Schak ; rassurez-vous, Rouschen, & ne balancez plus à suivre fidèlement les loix de l'île Détournée. Achevant ces paroles, il prit, des mains d'un de ses gens, une grosse racine, semblable à une betterave, & la tenant par les feuilles, il me donna un poinçon, qu'il me commanda d'enfoncer dans un endroit marqué d'une petite tache noire. Je le fis ; aussi-tôt la racine jeta un cri horrible, & mon compagnon de fortune se trouva devant moi au lieu d'elle. Je vis son visage tout sanglant, il avoit le front percé, & le poinçon étoit resté dans la plaie. Ah ! cher Ajoub, m'écriai-je, en l'embrassant, cher Ajoub, que j'aime plus que ma propre vie, qu'ai-je fait ! que je suis cruelle ; ou plutôt que je suis malheureuse ! N'y avoit-il point d'autre main que la mienne pour exécuter la volonté de Milan-Schak ? Ah ! Péri, pourquoi m'avez-vous choisie pour répandre un sang que je rachetterois de tout le mien ! Le blessé me regardoit assez nonchalamment, & sembloit sourire. Lutfallah, Milan-Schak & la princesse rioient tout de bon, & se demandoient, comme par plaisanterie, si

la déclaration n'étoit pas en forme ? Si elle n'étoit pas dans toutes les règles ? Il y paroît quelque fincérité, dit le bleffé, mais il ne faut point fe fier aux premiers tranfports des amantes, elles font trop volages. Si j'étois bien perfuadé que Roufchen dût m'aimer conftamment, je ne dis pas que je..... mais en ne voulant rien dire, j'en dis trop pour une première fois. Comme je me préparois à le remercier, & à continuer mes lamentations, Milan-Schak, qui le tenoit doucement par les cheveux, le laiffa en liberté, & lui tira le poinçon, du front fans y laiffer la moindre cicatrice. Lutfallah me demanda, affez férieufement, quelles étoient les difpofitions préfentes de mon cœur envers celui dont le malheur apparent m'avoit fait tant de compaffion ? Vous le favez, grande reine, répondis-je ; je l'aime. C'eft ainfi, mon enfant, répliqua-t-elle, qu'il faut parler : vos incertitudes d'hier alloient directement contre la coutume de mon royaume, où les filles font toutes les avances. Je répartis que rien n'étoit plus raifonnable que cette coutume, & que je ferois heureufe fi l'aimable Ajoub ne dédaignoit pas mes fervices. Vous avez fatisfait à nos loix l'un & l'autre, reprit la reine ;

mais puisque vous y préférez celles de votre pays, je veux bien, dès-à-présent, vous rendre à vous-mêmes. Que les influences qui règnent ici, continua-t-elle, en nous touchant de sa baguette, cessent d'agir sur vous. Lutfallah ne nous laissa pas le temps de la remercier, elle sortit avec sa suite; il ne demeura avec Ajoub & moi qu'un pabin & une pabine, qui s'assirent modestement des deux côtés de la porte.

En cet endroit, la belle Persane s'interrompit, & nous demanda si nous n'étions point curieux de savoir ce que c'étoit que les pabins & les pabines. Une pabine, en vous deshabillant, dit Almorraddin, m'avoit déjà donné un peu de curiosité; mais je n'ai osé vous faire une question importune. Les pabins, reprit Rouschen, sont des animaux qui servent les péris, & qui, distribués par cantons, cultivent les terres de l'île Détournée. Nul animal ne ressemble tant à l'homme. En les voyant nuds ou habillés, on jureroit que ce sont des hommes & des femmes véritables; il ne leur manque que l'ame raisonnable. Ils ont par-dessus toutes les autres bêtes, qu'ils parlent comme les péris la langue universelle; au lieu que les autres animaux ont leurs langues parti-

culières. Au reste, tout ce que disent les pabins roule sur le manger, sur la boisson, sur le travail, & sur d'autres sujets qui n'ont rapport qu'à la matière, & ne consiste qu'en simples propositions. Ils sont adroits, robustes, laborieux, dociles, grands imitateurs. Les autres bêtes les respectent & les servent, excepté les singes, qui ont peine à céder la supériorité aux pabins, & les puces, qui sont dans ce pays-là des bêtes féroces, d'une grandeur effroyable, & fort avides de la chair presque humaine des pabins. Il y a dans tous les villages un lieu couvert, où les pabins portent chaque jour une certaine quantité d'ambre gris, de benjoin, d'encens, de bois d'aloës, & d'autres victuailles. Quand l'amas est complet, il disparoît, pour paroître dans la ville des péris, & se distribuer dans leurs maisons. Les pabins ne se divertissent guères qu'aux dépens des autres animaux, qu'ils font assez souvent battre ensemble. Les cloportes surtout les réjouissent, lorsque ramassés en eux-mêmes, ils se mettent en boules (1)

(1) C'est une propriété des cloportes, de se mettre en grains parfaitement ronds.

parfaitement rondes, & fe roulent les uns contre les autres. Quand ces corps déme-furés viennent à fe choquer, ils font un bruit épouvantable, on les croit brifés en mille pièces; mais bientôt après on recon-noît que ce n'eft là, pour eux, qu'un petit badinage très-innocent.

Après cette interruption, la Perfane au-roit repris le fil de fon difcours, fi, de peur de la trop fatiguer, nous ne l'avions fup-pliée très-inftamment d'en remettre la con-tinuation au lendemain. Nous nous trou-vâmes d'avis différens fur fon conte quand nous fûmes de retour au logis. Almoraddin penchoit vers l'incrédulité, & moi je n'é-tois pas fort éloigné d'ajouter foi à tout ce que nous avions entendu. Nos fentimens fe réunif-foient pourtant dans une efpèce de doute, & nous fentions une égale curiofité pour le refte de l'hiftoire. Nous ne manquâmes donc pas de retourner chez Roufchen, qui, après les civilités ordinaires, recommença ainfi à parler.

Auffi-tôt que la reine & Milan-Schak furent fortis, nous courûmes au miroir, où nous eûmes le plaifir de nous voir nous-mêmes, & de nous voir l'un l'autre tels que nous devions être, en même-temps que

nous ſentions que nos inclinations reprenoient auſſi leur aſſiette naturelle. Ajoub ne me déplut point ; je lui plus beaucoup.

Madame, me dit-il avec un grand reſpect, je ne ſais comment j'oſe paroître devant vous, après ce qui vient de ſe paſſer ; ma confuſion eſt extrême. Plût au ciel, repartis-je, que nous euſſions perdu la mémoire avec tous les dons de l'île Détournée ; ou que je n'euſſe, comme vous, que trop de réſerve à me reprocher. Au nom de notre commune patrie, interrompit Ajoub, vivons déſormais comme ſi nous ne nous ſouvenions de rien. Je vous crois aſſez généreuſe pour me rendre, par équité, ce que je viens de perdre du côté de l'inſtinct qu'on vous a ôté, & qui vous portoit à m'aimer. L'équité, lui dis-je, ne récompenſe que le mérite, & le mérite n'eſt pas l'affaire d'un jour. Apprenez-moi, je vous prie, qui vous êtes, & pourquoi je vois ici Ajoub de Schiras ; je ne connois encore que votre nom & votre patrie. En diſant cela je m'aſſis, & je le fis aſſeoir auprès de moi.



Histoire d'Ajoub de Schiras.

JE suis, dit-il, fils d'Ajoub, médecin. Vous savez, belle Rouschen, que toute la jeunesse de Schiras apprend à danser & à jouer de quelque instrument: Un soir que la chaleur étoit si violente, qu'elle obligeoit tout le monde à faire de la nuit le jour, je pris un flageolet, & j'allai chercher le frais dans les rues tout en jouant. Après en avoir parcouru un assez grand nombre, comme je me préparois à la retraite, la porte d'une fort belle maison s'ouvrit, & j'entendis une voix qui me disoit : Est-ce vous ? Je me promis quelque bonne fortune ; oui, répondis-je, c'est moi-même. Montez donc, reprit la voix. Je montai l'escalier, & j'entrai dans une salle dont la porte étoit entr'ouverte. Trois jeunes hommes que j'y trouvai m'environnèrent, & tirant leurs sabres, lave par ton sang, me dirent-ils, l'affront que tu nous as fait en violant notre sœur. Je n'osai me mettre en défense, de peur de les irriter encore davantage. Seigneurs, leur dis-je, ne préci-

pitez rien, vous me prenez pour quelqu'autre. Ces paroles suspendirent leur emportement : Qui es-tu donc, reprit brusquement l'un d'eux, si tu n'es pas l'infâme que nous attendons ? Je m'appelle Ajoub, répondis-je, je demeure en tel endroit, mes parens y sont connus. Un vieillard, alors, qui étoit caché dans un cabinet obscur, en sortit avec une jeune personne, belle comme un astre, & très-richement habillée, qui avoit la tête & les yeux baissés, & qui versoit des larmes en abondance. Gauher, lui dit le vieillard en me montrant, est-ce là le scélérat qui a couché avec toi ? Gauher, à ce discours, devint vermeille comme une rose fraîchement épanouie ; après m'avoir envisagé, elle répondit que ce n'étoit pas moi. Le vieillard détrompé me fit de grandes excuses, & il alloit me renvoyer ; mais un des jeunes hommes se mettant entre moi & la porte, & levant son sabre, jura qu'il ne laisseroit pas sortir un témoin du dèshonneur de sa famille. Les deux autres dirent qu'il avoit raison, & qu'il falloit me tuer. La colère vous aveugle, mes enfans, reprit le bon vieillard, ne vous y abandonnez pas. Il ne seroit pas juste que l'innocent périt ; chaque goutte de son sang pousseroit un cri contre

nous; & la vengeance du ciel ne tarderoit pas à descendre. Ajoub, continua-t-il, en me prenant par la main, sauvez-vous, & gardez le secret si la vie vous est chère. Je sortis de cette maison sans regarder derrière moi, & je me hâtai de regagner celle de mon père : mais comme j'en ouvrois la porte, une flèche vint me passer contre l'oreille, avec un sifflement qui me fit tressaillir. Je me retourne, & j'apperçois un homme qui, tenant un arc de la main gauche, venoit à moi, la droite armée d'un javelot, & me crioit : traître, je t'ai manqué, tu mourras pourtant. Le voyant seul, je pris courage. Je mourrai de ta main, répondis-je, si cela est écrit sur le haut de ma tête. Je tirai mon ganjar, & ayant heureusement esquivé son premier coup, je lui sautai au corps, & je lui fis deux grandes blessures dans la poitrine. Il tomba, & me pria de ne pas l'achever. Non-seulement j'y consentis, mais ayant appris de lui qu'il étoit fils du bacha de Schiras, j'allai avertir un chirurgien, qui courut à son secours. Je ne rentrai chez mon père que pour y prendre un cheval, & ce que j'avois d'argent; & sans dire adieu à personne, je sortis d'une ville où j'avois tout à craindre de la fureur

d'un homme qui, sans doute, m'auroit fait expier par une mort honteuse le crime de son fils.

Je marchai sans tenir aucune route certaine. Vers le milieu de la nuit j'arrivai au grand lac Babu, qui étoit alors si tranquille, qu'il sembloit que le ciel prit plaisir à y contempler ses propres beautés. Je côtoyai quelque temps, & étant entré dans le bourg qui porte le même nom, je frappai à la premiere porte que je rencontrai. Personne ne répondit, sinon un gros dogue déchaîné dans la cour, qui, aboyant de toute sa force, éveilla les autres chiens du bourg. En un moment tout Babu retentit du bruit que firent ces animaux, mais aucun des habitans ne parut se mettre en peine d'en savoir la raison. Je passai à d'autres portes, & je m'y fis entendre aussi inutilement. A la fin désespérant de me mettre à couvert, & maudissant les dormeurs, je sortis de Babu. Dans le dessein de chercher quelque endroit écarté pour me reposer, je quittai le grand chemin, & ayant pris par un sentier qui séparoit deux petites montagnes, j'allai m'enfoncer dans un bois, où je choisis mon gîte au pied d'un gros palmier sauvage. Je dormis jusqu'au lever de l'aurore. M'étant

éveillé, je fus fort ſurpris d'entendre aſſez près de moi la voix d'un homme qui parloit ainſi :

Cette heure eſt précieuſe, ma fille; les péris la nomment l'heure des merveilles. C'eſt à préſent que ces génies bienfaiſans cueillent les herbes puiſſantes qui transforment les hommes déréglés en bêtes féroces; c'eſt à préſent que toute la nature obéit à leurs ordres, & que leurs paroles myſtérieuſes ont le plus d'efficacité. Le ſoleil, en ſe levant, les admire, ſoit qu'ils attaquent à force ouverte les enfans d'Iſriet (1) & leurs confédérés, ſoit qu'ils diſſipent les vains projets des magiciens. C'eſt à cette heure, enfin, que les péris ſe montrent, ſous différentes figures, aux princes qui aiment la juſtice, & aux tirans qui ont mérité d'être punis. Ah! ma fille, ſi tu avois les yeux de l'eſprit ouverts dans ce moment, tu verrois, avec moi, les uns occupés dans les ſombres vallées du Mezanderan (1) à arracher les lions & les tigres de leurs ta-

(1) Génie très-cruel, plus cruel que les divs ordinaires.

(2) L'Hircanie des anciens.

nières, pour les conduire à la défenſe des innocens opprimés; & tu admirerois la facilité avec laquelle les autres rendent traitables les hydres & les griffons.

Je n'eus pas la patience d'écouter davantage un ſi étrange diſcours ſans voir celui qui le tenoit. M'étant coulé entre les arbres, je m'avançai doucement juſqu'à un laurier, à la faveur duquel je découvris, ſans être apperçu, un grand vieillard, habillé d'une longue robe brune, aſſis auprès d'une fille. Cette fille étoit couverte d'un voile bleu qui ne laiſſoit voir que ſon viſage & ſes mains, & elle avoit les yeux modeſtement attachés ſur le vieillard, qu'elle écoutoit attentivement. Je me montrai, & par ma préſence j'interrompis leur converſation. La fille ſe cacha auſſi-tôt le viſage; le vieillard ſe leva pour venir au-devant de moi. L'ayant abordé, vous voyez lui dis-je un voyageur, qui, accablé de faim & de laſſitude, vous importune malgré lui. Par Ali, dit le vieillard, ſoyez le bienvenu; les ſages ſont hoſpitaliers. Le bien que je vous ferai ſera pour ma fille une nouvelle inſtruction. Allez vous délaſſer dans notre retraite; nous vous y rejoindrons dans une heure. Il me montra en

même-temps un petit chemin que je suivis, & qui, après plusieurs détours, me conduisit à une grotte.

Quoique l'entrée en fut étroite & obscure, les dedans en étoient bien éclairés, très-propres, & partagés en plusieurs chambres spacieuses. Un esclave, à qui je déclarai les intentions de son maître & mes besoins, me servit du raisin, des pistaches, des dattes fraîches, du pain blanc, & d'excellent hidromel. Tandis que je ferai usage de tous ces biens, lui dis-je, je te prie d'aller chercher mon cheval. Je lui dépeignis l'endroit où je l'avois laissé. Si vous prétendez que je vous obéisse, répondit l'esclave, promettez-moi de ne pas quitter la place où vous êtes, que je ne revienne, ou que mon maître ne rentre. Je le lui promis; mais après avoir bu & mangé, j'eus une envie si violente d'examiner la demeure d'un homme tel que celui que j'avois vu, que je ne pus tenir ma promesse. J'allai donc par-tout. L'enfoncement le plus reculé de la grotte formoit un cabinet, qui étoit rempli de livres, de talismans & de toutes sortes de figures de plantes & d'animaux. Je m'arrêtai sur-tout en ce lieu-là; voyant sur la table un parchemin déroulé

où il y avoit quelque chose d'écrit en lettres vertes, je le pris inconsidérément, & j'y lus ces paroles : *Péri Milan-Schak, Lieutenant du palais verd ; Péri Milan-Schak, époux de Lutfallah ; que fait la lame de Gian ? où est son boucliet ?* Dès que j'eus prononcé le dernier mot de cette invocation, Milan-Schak, que vous connoissez, s'apparut à moi, & m'enleva sans me dire un seul mot. Vous savez déjà sans doute, belle Rouschen, que c'est lui qui m'a apporté dans cette île.

Suite de l'histoire de la dame Persane.

AJOUB m'ayant raconté son histoire, je lui racontai aussi la mienne. Il m'insinua ensuite que je ne lui étois pas inconnue, qu'il m'adoroit, même depuis long temps ; & que nos richesses étant à-peu-près égales, il ne tiendroit qu'à moi de le rendre heureux, du consentement de nos parens. Je l'écoutai sans le rebuter, & sans lui trop témoigner aussi combien je l'aimois. La conversation dura jusqu'au dîné. Après le dîné, la princesse Indgi-Mergian nous prit, &

nous emmena dans les jardins. C'étoit la plus belle de toutes les périses. Elle avoit les cheveux très-noirs, les yeux grands & vifs, un teint qu'on ne sauroit décrire sans parler de lys & de roses, l'air d'une noblesse digne de sa naissance, & elle s'expliquoit avec une grâce nompareille. Puisque vous devez sitôt nous quitter, dit-elle quand nous fûmes dans le parterre, il faut achever de vous instruire. Reconnoissez-vous ces fleurs ? Nous lui dîmes que nous étions charmés de la beauté & de l'arrangement de celles que nous voyons. L'obligeante princesse voulut bien se donner la peine de nous les faire reconnoître les unes après les autres : je dis reconnoître, car nous les connoissions déjà ; mais sans Indgi-Mergian, la connoissance que nous en avions n'eût servi de rien, sinon pour les fleurs d'une grandeur médiocre. En effet, comment s'imaginer qu'on voit une violette, lorsqu'on a devant les yeux une fleur aussi grande qu'un tournesol ? Et qui s'aviseroit de chercher les lys sur des tiges rampantes de la grosseur d'une épingle ? Cette agréable occupation n'empêcha pas la fille de Lutfallah de nous apprendre une infinité de choses sur la religion des péris, & sur la

guerre opiniâtre que cette glorieuse nation soutient, depuis tant de siecles, contre les divs. Elle s'étendit aussi sur diverses particularités de l'île, qui n'étoient point entrées dans les instructions que nous avions reçues de Lutfallah & de Milan-Schak.

Au-delà du parterre il y avoit un grand carré d'eau, dans le milieu duquel s'élevoit un cabinet d'une structure très-mignonne, bâti en forme de château. Nous priâmes la princesse de nous faire voir ce riant édifice. Elle y consentit, & cria assez haut, oh Mor! oh Mor! Une gondole se détacha du pied du cabinet. Mor, vieux rat d'eau, de couleur violette, fort barbu, & gros comme un ours, nous l'amena. Nous passâmes l'eau, nous entrâmes dans un petit réduit, vraiment enchanté; mais nous fûmes bien étonnés de ne plus voir Indgi-Mergian, qui étoit pourtant entrée avec nous. Je rougis de me trouver ainsi seule avec Ajoub. Prouvez-moi, lui dis-je, la solidité de votre amour par beaucoup de respect & de retenue; votre cœur n'aura jamais un plus sûr interprête auprès du mien que la modestie. Ajoub me regardoit fixement, avec le visage d'un homme interdit; & quand j'eus cessé de parler, il remua les lèvres & la main,

main, comme s'il m'avoit dit quelque chose; & cependant, bien loin d'entendre son discours, je n'entendois pas même le son de sa voix. Je le regardai à mon tour avec admiration: Ajoub, repris-je, votre silence m'offense; que présagent tous ces signes? que me dites-vous? Il recommença à remuer les lèvres, & à faire tous les petits gestes de tête & de main qu'on fait quand on s'explique sérieusement, sans qu'aucune des paroles qu'il sembloit prononcer frappât davantage mon oreille que la première fois. Je m'imaginai que ce jeune homme se moquoit de moi; de son côté il se persuada la même chose; nous nous regardâmes l'un l'autre de travers, avec un dépit qui ne peut s'exprimer. La fille de Lutfallah reparut en riant de toute sa force: vous avez tort, nous dit-elle, de vous brouiller: c'est par une vertu secrette attachée à ce cabinet, que vous ne vous êtes point entendus. Comme les jeunes péris des deux sexes y viennent assez souvent, la reine n'a pas jugé à propos que ceux qui s'aimeroient pussent s'y rendre un compte mutuel de leur tendresse. Dès que le cœur se met de la partie, l'oreille ne fait plus ici aucune fonction. Au reste, vos mines & vos pe-

tites colères, ajouta-t-elle, m'ont trop divertie, pour ne pas vous ſavoir gré du plaiſir que vous m'avez donné ſans y penſer. Je vous permets de me faire des queſtions.

Ayant pris nos places ſur un petit ſopha plus bas que le ſien, nous gardâmes quelque temps le ſilence, afin de nous remettre de notre trouble; puis je lui dis : Grande princeſſe, je ſouhaiterois ſavoir pourquoi notre ſexe domine dans cette île. Lutfallah eſt reine, & Milan-Schak n'eſt pas roi. Les autres Périſes, ſoit reines, ſoit ſujettes, ſont ſupérieures à leurs époux; cela me paroît bien extraordinaire. Cette coutume auroit-elle été introduite pour dédommager les Périſes des démarches qu'elles ont faites étant encore filles ? Dans notre monde les jeunes hommes témoignent une ſoumiſſion infinie à leurs maîtreſſes avant le mariage : après, ils s'en rendent les maîtres à leur tour. Nos loix ſont préférables aux vôtres, repartit la princeſſe, elles ſont fondées ſur trois raiſons : premièrement, les Périſes ont beaucoup plus d'eſprit que les Pétis, & elles ſont naturellement autant au-deſſus d'eux qu'ils ſont au-deſſus des ſimples hommes, & que

ceux-ci font au-dessus des Pabins; cela va par degré : en second lieu, elles joignent la force à l'esprit; les hommes ne sont les maîtres dans votre monde, que parce qu'ils sont les plus forts : la troisième raison est un mystère; souvenez-vous seulement que la fécondité est la source de toutes choses, & qu'on ne peut trop l'honorer.

Indgi-Mergian cessant de parler; il n'y a guères d'apparence, lui dit Ajoub, qu'on nous laisse le loisir de considérer fort attentivement la ville où nous sommes; ainsi je crois que Rouschen trouvera bon que je vous supplie de nous en donner une idée, j'en ignore même le nom. Cette ville, répondit la fille de Lutfallah, s'appelle Gianire. Après la mort de Gian, souverain de tous les génies, la guerre, qui pendant ses dernières années avoit paru s'éteindre, s'étant rallumée entre les péris & les divs, il y eut de si affreux désordres dans tout le Ginnistan, que Gian, fils unique de ce bon roi, prit le parti d'en sortir avec sa famille, & avec quatre autres familles des plus illustres de la nation des péris. Ce grand dessein eut un très-heureux succès par le secours de Feramak, son épouse, qui trompa la vigilance des divs, & qui conduisit sa

troupe triomphante dans cette île. La ville fut bâtie en très-peu de temps ; Feramak la nomma Gianire, du nom de son mari. Pour conserver dans sa nouvelle colonie une paix inaltérable, elle donna une autorité semblable à la sienne aux quatre mères de famille qui l'avoient accompagnée, & depuis ce temps-là Gianire a toujours eu cinq reines. Les premières s'attribuèrent cinq couleurs différentes, pour se distinguer & pour distinguer leurs sujets, & même leurs descendans. Ces couleurs sont la verte, qui est la nôtre, la bleue, la jaune, la rouge & la blanche. La ville de Gianire a cinq grandes rues, qui, d'un côté, aboutissent à la place, & de l'autre à la façade du palais. Les palais sont bâtis de marbre de la couleur de la reine qui y fait sa demeure. Les maisons ordinaires sont de la couleur du palais dont elles dépendent, & elles sont habitées par les péris du second ordre. Vous verrez vous-mêmes demain, & la grande place & l'académie, qui est l'édifice le plus somptueux qu'il y ait dans l'île ; mais quelque admiration qu'un bâtiment si superbe puisse vous causer, la résurrection de Feramak & de Gian, mes ancêtres, & ceux-mêmes dont je vous ai parlé, vous frap-

pera ſans doute beaucoup davantage. Indgi-Mergian ſe leva en achevant ce diſcours. Nous repaſſâmes l'eau avec elle, & nous nous promenâmes aſſez longtemps dans un bois de fraiſiers de haute futaïe, qui, dans ce temps-là, ſoutenoient à peine la peſanteur de leurs excellens fruits. Il en ſortoit une fraîcheur raviſſante, & une odeur ſi douce, que tous les parfums de l'hymen n'ont rien qui en approche. Le lendemain, un peu avant la pointe du jour, toute la ville fut réveillée par une ſymphonie merveilleuſe, qui ſe fit entendre dans le haut de l'air, au-deſſus de l'académie, où l'on commença à ſe rendre de toutes parts.

Etant deſcendue dans la cour, j'y trouvai deux cloportes longs d'environ trente pieds, & larges à proportion, très-richement harnachés, qui avoient ſur leurs dos ſpacieux des loges commodes & magnifiques, dont le dedans étoit diviſé en une chambre & deux cabinets. La chambre occupoit le devant & pouvoit avoir douze pieds en quarré. Les cabinets, dont l'un ſervoit d'antichambre, avoient environ ſix pieds de large & ſept pieds de long. Ces appartemens portatifs étoient tapiſſés de velours verd ; le reſte de l'appartement répondoit

à cette tapisserie; & quoique les richesses ne coûtent rien aux péris, le bon goût & la propreté faisoient presque tout le mérite de ce qui étoit dans les loges de Lutfallah & de Milan-Schak. Je ne puis m'empêcher de vous dire en passant, qu'il n'y a point de voitures au monde comparables à celles-là, soit pour la sûreté, soit pour la commodité. Le cloporte est d'une docilité admirable, & toujours attentif aux volontés de son conducteur, dont le siège est placé presque sur la tête de cet animal. Il marche aussi vîte que l'on veut, mais son allure ne laisse pas pour cela d'être toujours également douce. S'il s'estropie un pied on ne s'en apperçoit pas, parce qu'il en a treize autres qui le soutiennent. Ses écailles sont tachetées & luisantes comme celles des grandes tortues des Indes. Il se sert presqu'aussi adroitement de ses deux cornes, que les éléphans se servent de leurs trompes.

Lutfallah me prit auprès d'elle; Ajoub accompagna Milan-Schak. Nous passâmes par une rue fort longue, entrecoupée de cinq autres, parallèles entr'elles. Toutes les maisons que nous voyons étoient bâties de marbre verd, avec une symétrie qui ne

fatiguoit pas la vue par trop de ressemblance. Nous arrivâmes à une place ronde, très-vaste, dans le milieu de laquelle il y avoit un édifice aussi fait en rond, & qui n'a point son pareil au monde ; c'étoit celui dont nous avoit parlé Indgi-Mergian. Il sert aux péris d'académie & de temple : il est couvert d'un dôme d'or, dont l'éclat ne sembloit pas céder même à celui du soleil, qui se levoit alors. Cinq portiques d'agathes, tous de différentes couleurs, & ornés chacun de douze belles colonnes, donnent entrée dans ce temple magnifique, & font face aux cinq principales rues de la ville. L'ordre d'architecture qu'on y a régulièrement observé, a plus de noblesse & plus d'agrément que ceux que nous connoissons. Je remarquai que les chapitaux de toutes les colonnes y sont composés de quatre figures de têtes d'écrevisses, dont les cornes contournées par le haut font un très-bel effet. Le portique par lequel nous entrâmes est d'agathe verte, tachetée de blanc ; on lisoit sur le fronton les augustes noms de FERAMAK & de GIAN, écrits en grosses lettres d'or. Nous montâmes, par neuf degrés de marbre serpentin, dans un am-

phitéâtre divisé en cinq parties. Tous les étages de chaque partie étoient remplis de périses & de péris de différens âges, habillés de la couleur de leur reine, dont le trône étoit tout en haut.

Résurection de la reine Feramak & de Gian son mari.

DANS le milieu de l'amphitéâtre, on voyoit deux vases de cristal, de la figure de deux œufs, où étoient renfermés deux petits corps morts de différens sexes. Les quatre reines & leurs époux, assis à terre autour de ces vases, les contemploient avec une attention & une modestie surprenante, lorsque nous arrivâmes. Lutfallah & Milan-Schák se mirent auprès d'eux. On nous fit monter, Ajoub & moi, par un escalier secret, jusqu'au haut de l'amphitéâtre, & nous fûmes placés à côté du trône verd. Il régnoit dans cette nombreuse assemblée un silence si profond, qu'il faisoit horreur. Au bout d'un quart d'heure, Feramak & Gian, qui étoient dans les deux vases, donnèrent des signes de vie très-manifestes; les œufs

tranſparens ſe fendirent, & ſe changèrent en habits verds pour les couvrir. Ces reſſuſcités grandirent, & parvinrent au même état qu'ils avoient été dans la fleur de leur âge. Alors ils s'élevèrent peu-à-peu en l'air, avec les périſes & les péris qui les environnoient; & s'étant arrêtés à la hauteur des trônes, ils jetèrent la vue de tous côtés, comme pour examiner la compagnie. Ils ſe coulèrent enſuite, ſans remuer aucun de leurs membres, vers le lieu où j'étois, & vinrent ſe placer l'un auprès de l'autre dans le trône verd. L'approche de ces gens, qui ne faiſoient que de ſortir de l'autre monde, me fit une ſi grande frayeur, que je penſai en mourir. Ceux & celles qui les avoient accompagnés juſques-là les ſaluèrent profondément, & allèrent, par le même chemin de l'air, occuper leurs trônes au-deſſus des quadrilles de leurs couleurs. Lutfallah & Milan-Schak s'aſſirent aux pieds de Feramak & de Gian. Ces deux reſſuſcités avoient l'air ſérieux, & ſembloient méditer de grandes choſes. Feramak étoit une très-belle blonde; Gian avoit le teint baſané, l'œil, la barbe & les cheveux noirs, la mine d'un homme ſévère & courageux. Sa femme fit le diſcours ſuivant, d'une voix

fort élevée, & en prononçant assez lentement toutes ces paroles.

« Les ombres purifiées, qui sont venues nous joindre dans nos tranquilles demeures depuis notre dernière mort, nous ont fait des rapports qui nous auroient obligés de hâter notre retour si cela avoit été en notre pouvoir. La gloire de notre nation, mes chers enfans, s'efface peu-à-peu; & les abominables divs s'élèvent insensiblement sur nos ruines : malheur d'autant plus grand, qu'à peine vous en appercevez-vous. D'où naît ce défaut d'attention? du triste oubli de la fin pour laquelle on a été élevé au-dessus des autres mortels. On s'amuse à des bagatelles : j'appelle ainsi tous les prodiges que l'on fait sans nécessité, ou sans quelque utilité évidente.

Croyez-vous donc que l'essentiel de notre état consiste à bâtir des palais, à faire de riches meubles & des habits somptueux, à donner de la beauté aux personnes que la nature a disgraciées, à remplir des coffres de perles & de diamans, à communiquer aux hommes l'intelligence des langues des oiseaux & d'autres animaux, à favoriser les amours de quelques jeunes folâtres, & à métamorphoser les corps les uns dans les

autres ? Toutes ces merveilles que nous pouvons opérer ne ſont point eſtimables par elles-mêmes ; elles ne doivent ſervir que de moyens pour arriver à une fin plus haute. S'y arrêter ſans ſe propoſer rien au-delà, c'eſt abuſer des dons les plus ſublimes, ſe rendre inutiles à l'univers, trahir la vertu, & livrer cet empire à ſes indignes ennemis.

Comment peut-on ſe conſoler de tant de maux, par quelques vains applaudiſſemens ? Hélas ! de fades admirations doivent-elles couter ſi cher ! Que ſont devenus, je ne dis pas les ſiècles que j'ai vu couler, mais les ſiècles que ma petite-nièce Lutfallah & ſon époux ont rendus ſi fameux par leurs premiers exploits ? Alors nos ſciences, employées à faire triompher les Sams-Nerimans (1), les Zals-Zers, les Roſtams, les Kaicobads, les Asfendiars, & une ſi nombreuſe multitude d'autres héros, faiſoient en même-temps triompher la vertu. Alors on ne voyoit que de grandes entrepriſes, des reines tirées des mains de leurs raviſſeurs, des magiciens vaincus, des géants

(1) Guerriers fort vantés dans les romans, & fort chantés dans les poëmes perſans & arabes.

terrassés, des monstres défaits, des tyrans dépouillés & mis à mort, de célèbres enchantemens heureusement conduits à leur fin. Alors, les divs Nerez (1) & leurs disciples n'osoient paroître, ou s'ils en avoient la témérité, ils recevoient la juste punition de leurs crimes. Hélas! cet heureux temps n'est plus; il semble qu'il n'y ait aujourd'hui des génies au monde que pour le remplir de puérilités. Feramak en proférant ces derniers mots répandit quelques larmes qui attendrirent toute l'assemblée.

Vos soupirs, poursuivit-elle, me font juger que j'ai un peu trop exagéré vos fautes; mais, mes reproches auront du moins cette utilité, qu'ils vous engageront à remarquer ce qu'il y a eu de répréhensible dans vos actions passées, & à vous tenir sur vos gardes pour l'avenir. Comme notre temps est court, que la jeunesse du second ordre ne diffère pas de s'exercer devant nous, & de mériter nos louanges ».

Aussi-tôt les périses & les péris de la couleur de Lutfallah se levèrent, & allèrent faire, dans l'arêne, l'exercice des élé-

(1) Vrai surnom des génies malfaisans.

mens. Le chaos fut d'abord représenté, puis on sépara les matières en deux parties, & ensuite en quatre. Chaque partie produisit ses plus grands effets. Le feu; des éclairs, des foudres, des embrasemens, des feux folets : l'air; des vents, des tonnerres, de fausses chûtes d'étoiles : l'eau; des tempêtes, des monstres : la terre; des tremblemens, de nouvelles montagnes, des abîmes, des forêts. Toutes ces choses furent montrées en petit, & l'habileté de la troupe verte parut beaucoup dans la justesse des proportions.

Les péris jaunes & les péris bleus s'unirent pour faire l'exercice des lieux champêtres. Il y eut de merveilleuses apparitions de rochers, de rivières, de prairies, & de tous les animaux qui vivent en ces lieux-là, sans en excepter les bergers, & autant de bergères, accompagnés de l'ancien & de l'ancienne de leur village, qui s'assirent à l'ombre de quelques arbres. Toutes les bergères attribuèrent à leurs bergers un défaut; & tous les bergers attribuèrent à leurs bergères une perfection. Chaque berger prouva, par un petit discours enjoué, que la perfection dominante de sa bergère effaçoit tous les défauts qu'elle avoit d'ailleurs;

& chaque bergère fit voir que le défaut principal de son berger ne servoit qu'à faire éclater ses belles qualités. L'ancien, recueillit les voix des bergers, l'ancienne, celles des bergères; puis ils déclarèrent la bergère & le berger qui avoit le mieux discouru, selon le sentiment de la compagnie. On les fit sur le champ reine & roi de la danse, & l'on dansa au son d'une cornemuse & d'un tambour à sonnettes, dont le vieillard & la vieille jouèrent.

Les péris rouges & les péris blancs s'exercèrent ensemble. Ils formèrent des villes, des châteaux, des palais, des meubles, des bijoux, des habits, des ménageries, des jets d'eau, des oiseaux mélodieux. Ils firent aussi paroître des sultans avec leur cour; des princesses de toutes sortes d'âge & de nations, avec leur suite; des mosquées, des docteurs, des visirs & des cadis.

Toute cette jeunesse avoit si bien prévu sa leçon, que chaque chose se présenta subitement, & par un seul coup de baguette. Feramak & Gian témoignèrent hautement qu'ils étoient très-satisfaits de leur habileté. Les troupes, charmées de ces éloges, se réunirent pour régaler l'assemblée. En un mot, tout l'édifice fut rempli de la pré-

cieuse fumée des parfums les plus rares & les plus nourrissans. Le festin fini, les reines & leurs époux allèrent se mettre en cercle dans le milieu de l'amphitéâtre. Les deux ressuscités descendirent doucement; & après qu'ils se furent placés au centre, Gian, qui s'étoit tû jusqu'alors, dit trois fois d'une voix pleine & majestueuse: *la dame de Gian brille, & son bouclier heurte Ifriet.* Dès que cette proclamation mystérieuse fut achevée, Feramak & Gian diminuèrent insensiblement, & redevinrent œufs. Ces œufs s'élevèrent de terre à la hauteur des trônes, puis, traversant l'air avec violence, ils sortirent par le portique bleu, & entraînèrent après eux toute l'assemblée. Je fus emportée comme les autres; nous volâmes par-dessus les maisons de la ville, & ayant fait environ six lieues de chemin, nous arrivâmes à une montagne de marbre noir, au milieu de laquelle il y avoit une grande ouverture. Nous y entrâmes à la suite des deux œufs, qui nous conduisirent, en descendant toujours par des chemins aisés, dans un lieu voûté, très-vaste, où il y avoit plus de deux mille autres œufs tout pareils. Comme j'avois les yeux attachés sur les nôtres pour voir où ils se placeroient,

il tomba de la voûte ſur mon viſage une goutte d'eau ſi froide, qu'elle me fit perdre tout ſentiment. Je ne ſais ce que je devins; ce qui eſt certain, c'eſt que je me trouvai chez mon père, à Schiras, dans un lit, toute couverte de ſueur, & preſque morte de faim.

Je demandai à manger. On m'en donna ſi ſobrement, que je vis bien qu'on s'imaginoit que j'étois malade. Mon père, ma ſœur, & le médecin, qui étoient préſens, m'aſſurèrent que j'avois été trois jours ſans mouvement & preſque ſans pouls. Je leur dis qu'apparemment quelque fantôme qui avoit paru à ma place les avoit trompés; & je leur racontai bien au long mes aventures. Les ſoupirs de mon père, les branlemens de tête de ma ſœur, & un certain air ſouriant que le médecin affectoit, me firent concevoir qu'ils ne les trouvoient guère vraiſemblables. La barbe de ma ſœur auroit pu me ſervir à les convaincre, mais ma ſœur n'avoit plus la barbe. Je demandai inutilement l'habit changeant. J'appelai en vain Lutfallah. Au moins, leur dis-je, vous ne nierez pas que le fils du bacha n'ait été bleſſé dangereuſement par le jeune Ajoub. Ils me ſoutinrent qu'aucun des enfans

du bacha n'avoit été bleſſé. Il fallut ſe réſoudre à ſouffrir l'incrédulité, non-ſeulement de ma famille, mais auſſi de toute la ville. Fatiguée d'une obſtination ſi générale, dès qu'on me crut guérie, j'obtins de mon père la permiſſion d'aller demeurer à Ormus chez une tante que j'y ai encore. Ajoub vint m'y retrouver lorſque je ne penſois preſque plus à lui. Nous eûmes d'abord un peu de peine à nous reconnoître; mais il répondit ſi bien aux interrogations que je lui fis, que mes doutes s'évanouïrent. Je le preſſai de me raconter comment il étoit ſorti de l'île Détournée.

Continuation de l'hiſtoire d'Ajoub.

J'EN ſuis ſorti comme vous, madame, me dit-il: une goutte d'eau qui tomba ſur moi, de la voûte du cimetière, me glaça. Quand mes eſprits recommencèrent à faire leurs fonctions, je m'apperçus que j'étois étendu ſur un lit de feuilles ſèches, dans le fond d'une grotte. C'étoit celle du ſage de Babu, mais elle étoit vuide, & ſi déſerte, qu'il ſembloit que perſonne n'y eût

jamais habité. Je trouvai seulement, dans le réduit qui avoit servi de cabinet au sage, un papier où je lus ces paroles :

Ajoub, votre témérité, qui méritoit un châtiment exemplaire, vous a peut-être causé un grand bonheur ; peut-être aussi qu'une malheureuse indocilité vous ramènera ici. Si vous y revenez, l'état des lieux vous fera souvenir de votre faute. C'est à quoi je borne la vengeance d'un sage, qui, loin de porter son ressentiment jusqu'où le porteroit un homme ordinaire, veut bien vous avertir que celui que vous avez blessé à Schiras est à présent le meilleur de vos amis.

La lecture de cet écrit me fit un grand plaisir. Je sortis de la grotte, & ayant, contre mon attente, retrouvé mon cheval attaché à un arbre, je montai dessus, & je repris avec précipitation le chemin de Schiras. Etant arrivé, je descendis chez un Iman (1) de mes amis, & j'écrivis un billet au fils du Bacha, qui sur le champ m'envoya prier d'aller le voir. Quand je fus près de son lit, il se mit sur son séant, & me serrant la main : j'ai pris de si bonnes

(1) Curé mahométan.

précautions, me dit-il, que mon père ne ſait pas que je ſuis bleſſé. Mes bleſſures, quoique grandes, ne ſont pas périlleuſes. Ainſi il n'y a rien à craindre, ni pour vous, ni pour moi. Je le priai de ne pas me laiſſer ignorer plus longtemps les cauſes de ſa haine. La jalouſie, reprit-il, avoit allumé la fureur où vous m'avez vu, & qui m'auroit été fatale ſans votre générofité.

J'avois un rendez-vous le même ſoir dans la maiſon où vous allâtes; & je devois m'annoncer moi-même en jouant du flageolet dans la rue; c'eſt le ſignal que j'avois donné à la belle Gauher, dans un billet que je lui avois écrit. Vous ayant vu paſſer ſous mes fenêtres, je vous ſuivis. Vous entrâtes chez ma maîtreſſe; vous y demeurâtes aſſez longtemps, je crus qu'elle m'avoit trahi, & que vous m'aviez enlevé le bien le plus précieux que j'euſſe au monde. La rage s'empara de mon cœur, je courus après vous, je vous attaquai, vous ſavez avec quel ſuccès. Mon innocence, repartis-je, méritoit cette faveur du ſort. Je le ſais, reprit-il; hier une eſclave de Gauher m'apprit que mon dernier billet avoit été ſurpris par ſes frères, & me dépeignit la cruelle aventure qui vous étoit arrivée à

mon occasion. J'en fus touché, mais je pensai mourir, quand l'esclave ajouta que ma maîtresse alloit être la victime de notre amour, & qu'elle n'avoit pas deux heures à vivre. Sans perdre un seul moment, j'écrivis à son père que mon dessein avoit toujours été d'épouser Gauher, & que je la lui demandois instamment. Ce billet, signé de mon nom, a eu tout l'effet que je pouvois désirer. Ajoub, continua-t-il, soyons toujours amis, & si vous m'accordez cette grâce, allez tout-à-l'heure confirmer de ma part la parole que j'ai donnée. Je m'acquittai de cette agréable commission avec autant de joie qu'en ressentirent ceux, qui, quelques jours auparavant, avoient voulu me massacrer. La nuit suivante il me survint une fièvre violente, causée par les agitations & les fatigues des jours précédens. Je fus longtemps sans voir personne. Je n'étois pas même encore hors de danger, lorsque les nouvelles tardives de votre retour pénétrèrent enfin jusqu'à moi. Hélas! celles de votre départ pour Ormus ne furent pas si lentes. Elles m'auroient sans doute fait descendre dans le tombeau, si mon père pour me guérir n'eût employé que ses propres remèdes. Connoissant mon plus grand mal

que je cessai alors de lui cacher, il eut recours à votre père, adorable Rouschen; & après quelques conférences, voici ce qu'il en tira, & qui me rendit la vie. Ajoub me présenta une lettre de mon père, où je lus, avec un contentement que je ne pus dissimuler, qu'il l'avoit agréé pour gendre. Il est aisé de se soumettre au devoir quand il est d'accord avec l'inclination. Après notre mariage, Ajoub s'adonna au commerce. Dispensez-moi, Seigneur, de passer outre; je l'ai suivi par-tout, & je ne sais comment la mort a pu nous séparer.

Loulou, par une petite saillie qui lui vint, ou qui étoit de commande, fit diversion aux larmes de sa mère. Ma chère mère, lui dit-elle, l'esclave portugaise me voyant pleurer ce matin, m'a raconté une fable qui m'a appaisée, & que j'ai apprise; voulez-vous que je vous la répète? La belle Persane sourit comme malgré elle, & lui répondit: Si elle n'est pas longue, je vous permets de la rapporter. Loulou jeta sur moi une œillade qui sembloit m'avertir qu'elle alloit me surprendre. Je vais apprendre à Abdalla, dit-elle, pourquoi les hommes vieillissent, au lieu que les serpens rajeunissent tous les ans.

Second conte de Loulou.

PEU après que les Périfes eurent commencé à faire paroître aux hommes leur puiffance & leur amitié, ceux-ci leur demandèrent un don. Nous vous l'accordons, répondirent les Périfes. Le don que vous nous avez octroyé, reprirent les hommes, c'eft que nous nous maintiendrons toujours dans la fleur de notre jeuneffe, fans jamais reffentir les incommodités de l'âge décrepit. Soit, dirent les Périfes, nous y confentons; mais confervez foigneufement le privilège que nous allons vous expédier; car fi vous le perdez, vous retomberez dans votre premier état.

A quelque temps de là, un jeune péri apporta aux hommes des lettres de vigueur perpétuelle, en très-bonne forme. Auffitôt tous les vieillards rajeunirent, leurs cheveux blancs tombèrent, il fe détacha de leurs yeux de petites tayes, ils quittèrent leur peau ridée, ils fe trouvèrent enfin auffi beaux & auffi forts qu'ils euffent jamais été. Combien de vieilles alors devin-

rent superbes ? avec quelle fierté se vengèrent-elles du mépris qu'on avoit eu pour elles ?

Il arriva quelques années après un renouvellement de guerre entre les hommes & les bêtes sauvages, au sujet de certaines forêts que les hommes avoient usurpées. Les armées s'assemblèrent, & les hommes ayant confié le bagage aux ânes & aux autres animaux domestiques, marchèrent à grandes journées vers les forêts contestées. Les ennemis avoient mis en embuscade le long des chemins, les serpens, les renards, & quelques autres bêtes des plus rusées; avec ordre de disputer courageusement les passages les plus difficiles. C'étoient des escarmouches continuelles, & le malheur des hommes fut si grand, qu'ils perdirent dans une de ces occasions ce qu'ils avoient de plus cher, je veux dire leur privilège, & cela par la pure faute de l'âne qui en étoit chargé.

Ce stupide animal étant arrivé au bord d'une rivière, & voulant la passer, un gros serpent, qui en défendoit le gué, lui dit que s'il prétendoit suivre son chemin, il falloit qu'il abandonnât tout ce qu'il portoit. L'âne voulut s'en retourner sur ses pas; mais com-

me il étoit fort altéré, il se baissa pour boire avant que de partir. Le serpent s'opposa même à cela, & s'étant avancé jusqu'auprès de lui, il lui dit : Il ne faut pas vous le dissimuler; ces eaux dont je suis gardien sont fort douces & fort fraîches, & vous mériteriez bien d'en boire à votre aise après les fatigues que vous avez essuyées. Mais je vous jure que je ne vous en accorderai pas une seule goutte, que vous ne m'ayez livré votre fardeau. Déchargez-vous; dans l'instant vous vous rafraîchirez, puis vous irez gayement rejoindre votre troupe. L'âne, que la soif & la crainte de demeurer derrière pressoient également, se rendit à cette trompeuse harangue, & jeta sa charge. Pendant qu'il boit, le serpent s'empare des paniers; y ayant trouvé le privilège, il l'emporte, & va le communiquer aux autres serpens. Depuis ce temps-là, les serpens abandonnent tous les ans leur vieille dépouille, & rajeunissent. Les hommes, au contraire, s'affoiblissent d'heure en heure, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la vieillesse, qui achève enfin de les consumer.

J'eus tout lieu de me douter que la persane & sa fille avoient été averties de mes vues, & que ce conte étoit un conte pré-

paré.

paré. J'assurai la mère de la plus parfaite admiration par rapport à ses aventures. Almoraddin témoigna les mêmes sentimens. Elle fut très-contente de nos réflexions; & comme nous nous retirions, elle me somma obligeamment de satisfaire au plutôt à la convention. Je voudrois, madame, lui dis-je, y avoir satisfait d'avance, à l'exemple d'Almoraddin; car que puis-je vous raconter après les merveilles que nous avons entendues?

Nous ne retournâmes pas chez elle de quelques jours. Almoraddin pressoit ses ouvriers, & troquoit diverses marchandises qu'il avoit de trop, contre d'autres qui lui manquoient. Pour des gommes d'Arabie, de l'ambre de Souffel, & des toiles blanches de Cambaye, il eut des diamans de Visapour, des perles de Coromandel, & du poivre de Canara, qui est le poivre le plus estimé dans les Indes. Quoique ces échanges lui fussent très-avantageux, le gain qu'il y faisoit le touchoit bien moins que le plaisir d'offrir à la belle Zulikhah un présent parfaitement assorti, soit qu'il réussit dans son entreprise, soit qu'il la manquât. Je m'occupois aussi de mon côté. Plus j'interrogeois de monde, plus je me convainquois

que l'Oracle que je cherchois feroit difficile à trouver. Les aventures de la dame perfane m'avoient d'abord donné quelque lueur d'efpérance; mais ayant vû par la fin de fon récit qu'elle n'avoit plus la moindre rélation avec les péris, je m'accufai moi-même de m'être flatté trop-tôt. Au retour de la dernière vifite dont j'ai parlé, Almoraddin, encore plus attaché à fes préjugés que l'autre fois, me dit: Nous avons fait entendre à Roufchen que nous l'admirions tous deux. Pour moi j'admire l'ordre de fes rêveries, & fa grande fimplicité à l'égard d'Ajoub. Et vous, Abdalla, qu'admirez-vous? Ses découvertes, répondis-je froidement. Ce que vous nommez découvertes, reprit Almoraddin, n'eft donc pas un tiffu de rêveries? Auriez-vous encore quelque difpofition à croire que Roufchen ait été dans l'ifle Détournée? Je fuis perfuadé, repartis-je, que fon corps n'y a pas été, mais fon ame a pu y aller; & le voyage que fait une ame, n'eft pas moins vrai que ceux que font les ames & les corps joints enfemble. Le prophête n'alla-t-il pas de la Mecque à Jérufalem, & de Jérufalem au ciel? Ne traverfa-t-il pas le ciel de fer, le ciel d'airain, le ciel d'argent, le ciel d'or, le

ciel de perles, le ciel d'émeraudes, le ciel de rubis, & le ciel d'opale, quoiqu'il y ait d'un ciel à l'autre le chemin que pourroit faire un homme en mille ans ? Ne pénétra-t-il pas les cinq cent quarante espaces d'eau, de neige, de grêle, de nuées, de ténèbres, de feu, de clarté & de gloire qui s'étendent depuis le ciel d'opale jusqu'au trône de Dieu ? Ne revint-il pas à la Mecque par les mêmes routes qu'il avoit tenues en allant ? Et ce voyage immense le prophête ne le fit-il pas en une nuit, sans que la belle Aïscha, avec laquelle il étoit couché, s'apperçut de rien ? Elle ne s'apperçut de rien disent les plus célèbres Docteurs, parce que le corps de Mahomet demeura dans le lit auprès d'elle. Almoraddin, qui n'étoit pas savant, baissa les yeux; & je ne jugeai pas à propos d'augmenter sa confusion. Quand nous revîmes Rouschen, je sortis de mon engagement par cette histoire.



Histoire du prince Tangut, & de la princesse au pied de nez.

DANS une des vallées du grand mont Dalanger, régnoit un roi veuf, fort pauvre & fort vieux, qui avoit trois fils, à qui il parla un jour en ces termes: « Mes ancêtres m'appellent ; mais avant de mourir je dois vous révéler un secret. Très-peu de temps avant mon mariage, m'étant fatigué à poursuivre un ours, je passai la nuit dans la caverne de la montagne jaune. Un fort beau jeune homme se montra inopinément à moi le matin, & me dit: Aboucaf, fais de beaux enfans, & envoie les ici, quand tu seras sur le point de quitter le monde. Je ne pus remercier ce jeune homme, parce que je cessai tout-à-coup de le voir; mais je n'ai jamais oublié ses paroles. Allez à la montagne jaune, mes enfans, peut-être y trouverez-vous un héritage plus digne de vous que celui que je vous laisserai». Les trois princes montagnards partirent aussitôt, & s'étant fort avancés dans la caverne, ils apperçurent le pied d'un escalier qui avoit

été caché jusqu'alors. Ils montèrent plus de mille marches, & à la fin ils parvinrent à un lieu carré, taillé dans le roc, où ils ne virent qu'un petit panier de joncs. Ce panier renfermoit une bourse de cuir cru, un cornet semblable à ceux dont les bergers se servent pour rappeler leurs troupeaux égarés, & une ceinture de poil de chèvre assez grossière. Vraiment, dit Hiarkan, l'aîné des frères, notre père avoit raison de ne pas se hâter de nous indiquer ce trésor. Ne laissons pourtant pas de le partager entre nous; je retiens la ceinture; & moi le cornet, dit Xamor, qui étoit le puîné. La bourse me restera donc, reprit le cadet, qui s'appeloit Tangut. Hiarkan, en déployant sa ceinture, en vit sortir un billet où il lut ces mots: *En quel lieu veux-tu être?* Les deux autres, curieux de savoir s'ils ne trouveroient point de pareils billets, regardèrent, l'un dans le gros bout de son cornet, l'autre dans sa bourse. Xamor en trouva un qui disoit: *Combien de troupes desires-tu?* Le cadet tira aussi de sa bourse un billet qui portoit: *Quelle somme te faut-il?* Si nous n'avons qu'à souhaiter pour être obéis, s'écrièrent-ils tous trois ensemble, nous voilà heureux. Il est aisé de vérifier ces

prodiges, dit Tangut, je vais commencer. Il ferma sa bourse, & il dit : Il me faut mille pièces d'or. A l'instant la bourse s'enfla, & s'appesantit de telle sorte qu'elle lui échappa des mains. Il l'ouvre à terre, il la renverse, mille pièces d'or en sortent & se répandent. Jugez du ravissement des frères à ce spectacle. Aboucaf ne put y prendre part; il venoit d'expirer quand ils arrivèrent chez lui. Après avoir fait de magnifiques funérailles à ce bon prince, ils convinrent ensemble de garder le secret, & d'abandonner leur stérile patrie, pour aller chercher de plus heureux climats. Hiarkan & Xamor partirent les premiers; je ne vous raconterai point leurs aventures, quoique je les sache. Il suffit de vous dire qu'ils fondèrent la même année les deux villes & les deux royaumes (1) qui portent encore

(1) Le royaume d'Hyarkan a au nord le mont Magog, au midi le mont Caucase, à l'orient le royaume de Xamor, & à l'occident le petit Thibet & le Giagatai.

Le royaume de Xamor a au nord le pays des Tartares Kalmuks, au midi le royaume de Belor & le grand Thibet, à l'orient la Tartarie sujette à l'empereur de la Chine, & à l'occident le royaume d'Hyarkan.

aujourd'hui leurs noms. Je m'arrête à ce qui regarde Tangut.

Il tourna ses pas du côté du midi, & après avoir longtemps voyagé, il s'arrêta dans la grande ville de Kemmerouf, capitale du royaume d'Aſſan. Comme le ſéjour lui en plut, il tira de ſa bourſe une prodigieuſe quantité d'or, avec quoi il ſe donna un équipage leſte & magnifique, & tous les dehors d'un grand prince. Sa dépenſe exceſſive le fit bientôt diſtinguer à la cour; on ne parloit plus chez le ſultan Fadhel (ainſi ſe nommoit le roi d'Aſſan) que du libéral Tangut. Les émirs briguoient non-ſeulement ſon amitié, mais auſſi ſa ſimple connoiſſance. Les dames ſe jouoient une infinité de tours les unes aux autres pour ſe le dérober, parce que la jeuneſſe & l'abondance, qui ordinairement ſont brouillées enſemble, ſe réuniſſoient en ſa perſonne. Tangut témoignoit à toutes les beautés de Kemmerouf qu'il les eſtimoit beaucoup; mais au fond, des faveurs offertes avoient pour lui peu d'attraits. Les charmes de la fière Dogandar, fille unique du ſultan, triomphèrent ſeuls de ſon cœur. Il fit inutilement pour elle des choſes qui auroient pu ruiner le grand Kan, & appauvrir le roi de la Chine.

Le sultan & la sultane qui s'applaudissoient de l'attachement de ce généreux & opulent étranger, & qui ne doutoient pas qu'il ne fût d'une naissance illustre, ordonnèrent enfin à la princesse de ne pas trop le dédaigner, & de répondre, du moins par reconnoissance, à ses respectueux empressemens. Dogandar changea tout-à-coup de conduite. Dans l'air doux & gracieux qu'elle affecta, le sultan crut reconnoître une marque d'obéissance, & Tangut mille preuves d'amour. Ils ignoroient l'un & l'autre le vrai motif qui la faisoit agir.

Un soir, après quelques petits entretiens flatteurs & enjoués, elle dit à son amant: » Je doute que vous m'aimiez, puisque j'ignore encore le nom du monarque à qui vous devez le jour. Vos trésors inépuisables prouvent que vous êtes un grand prince, c'est ce que la lie du peuple sait comme moi. N'est-il pas étrange que je ne vous connoisse pas mieux que le reste du monde ne vous connoît? Non, vous ne m'aimez point. Ah! si vous m'aimiez, que je vous punirois sévèrement d'un mystère qui m'est si injurieux! Ces dernières paroles, que la belle prononça avec colère, effrayèrent l'amoureux Tangut. Quoi, madame, dit-

-il, vous m'accusez & vous me condamnez en même-temps ? convainquez-moi du moins de mon crime ? que vous ai-je refusé ? Vous avez eu raison de juger de ma naissance par mes richesses, car je dois à mon père la bourse qui en est la source, & que je porte toujours sur moi. Seroit-il possible, s'écria Dogandar, en prenant volontiers le change, que tout l'or que vous répandez ne vînt que d'une bourse, & d'une bourse aisée à porter ? Ah! vous continuez à me tromper ". Madame, repartit Tangut, vous allez vous-même en voir l'expérience. Là-dessus il tire sa bourse, il l'ouvre plusieurs fois, & il en fait sortir un très-grand nombre de belles pièces d'or, qu'il verse à mesure aux pieds de la jeune princesse. Dogandar éprise d'un désir extrême de se rendre maîtresse de cette admirable bourse : je n'en croirai pas mes yeux, dit-elle, à moins que je ne fasse moi-même une si agréable épreuve. Elle arrache, comme en badinant, la bourse des mains de Tangut, elle la cache dans son sein, elle s'enfuit, & met tout de suite cinq ou six portes entr'elle & lui. Tandis qu'il crût que sa maîtresse vouloit se divertir, il attendit son retour sans inquiétude;

mais un eunuque étant venu le congédier durement de la part de Dogandar, il ne douta presque plus de son malheur. Il retourna chez le sultan le lendemain, & il ne lui fut plus possible, ni ce jour-là, ni les autres, de parler à la princesse. Il est vrai qu'il la vit une ou deux fois, & qu'elle jeta aussi les yeux sur lui; mais ces yeux auparavant si pleins d'attraits étoient indifférens, & même méprisans. Jamais embarras n'égala celui de Tangut; son amour l'arrêtoit, & l'impossibilité de soutenir sa dépense ordinaire l'engageoit à s'éloigner. Après avoir combattu quelque temps, il se détermina d'autant plus volontiers à partir, que son mal n'étoit pas sans remède, si l'un de ses frères vouloit le secourir.

Il sortit donc de Kemmerouf sans prendre congé de personne, & se rendit auprès de Xamor, qu'il espéroit gagner plus aisément qu'Hiarkan. Mon frère, lui dit-il, le plus grand des malheurs m'est arrivé: une indigne beauté m'a enlevé ma bourse. Prêtez-moi, je vous prie, votre cornet, j'irai incessamment me la faire rendre. Xamor fut surpris & affligé; néanmoins, après quelques reproches, qui étoient plutôt des effets de son amitié que des mar-

ques d'indignation, il accorda à son frère la grace qu'il souhaitoit.

Tangut retourna à Kemmerouf par le chemin le plus court, résolu d'en faire le siége. En jouant six fois de son cornet, il mit cinquante mille hommes vis-à-vis de chacune des six portes de la ville. Ces hommes étoient forts & courageux, parfaitement bien armés, & distribués par cent, par mille & par dix mille, sous des chefs sages & intrépides. Il ne leur manquoit ni vivres, ni munitions, ni aucune sorte de machines propres à faire un siège. Pendant que de gros détachemens de cavalerie allèrent désoler la campagne, l'infanterie battit & sappa les murs. Fadhel, & les habitans de Kemmerouf, se voyant tant d'ennemis sur les bras, sans savoir, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, ni ce qu'ils vouloient, étoient dans une consternation inexprimable. Ils essayèrent de faire passer quelques espions dans le camp, mais ces espions furent tous arrêtés. Ils tachèrent aussi inutilement d'endommager les assiégeans, en les accablant de traits & de pierres, & en faisant sur eux de vigoureuses sorties. Ils éprouvèrent bientôt qu'ils avoient affaire à des soldats invulnérables,

& le ſultan comprit qu'il falloit ſe réſoudre, ou à périr ou à implorer la clémence d'un ennemi qu'il ne connoiſſoit point. Ce dernier parti lui ayant paru le moins inſupportable, il ſortit avec ſa famille & ſa cour, pour aller ſe jeter aux pieds du vainqueur. Dès qu'il fut hors la porte, il fut enveloppé & conduit, avec toute ſa troupe, à la tante de Tangut, devant qui il ſe proſterna ſans oſer lever les yeux.

Je ne ſais, Seigneur, lui dit-il en ſoupirant, ſi vous êtes un homme, ou quelque choſe de plus : mais je ſais que je me ſuis attiré votre indignation, puiſque j'en reſſens de ſi terribles effets. Soit que vous ayez réſolu de ſuivre les mouvemens de votre colère, ſoit que vous lui ayez preſcrit quelques bornes, j'eſpère que vous ne déſapprouverez pas l'humble démarche que je fais. Prononcez, Seigneur, l'arrêt de notre mort, ou accordez-nous le pardon des fautes que nous avons pû commettre contre vous ; nous voici entre vos mains, prêts à nous ſoumettre à toutes vos volontés. Mais ſi vous nous traitez en criminels, faites-nous la grâce de nous apprendre par quel malheur nous avons encouru votre indignation.

Tandis que le Sultan parloit, toute sa suite versoit des larmes, & avoit les yeux baissés, à la réserve de la belle Dogandar, qui, bien qu'elle pleurât comme les autres, regardoit de temps en temps Tangut. Elle le reconnut; & l'on ne sauroit croire de quel courage & de quelle confiance elle se trouva remplie. Tangut de son côté rencontra ses yeux, & ne put résister à leur impression: son cœur s'émut & s'adoucit, ce qui lui resta de colère ne servit qu'à l'embarrasser, & à rendre sa contenance incertaine. Il releva le Sultan, en lui disant qu'il donneroit bientôt l'éclaircissement souhaité; & il se retira brusquement pour cacher son trouble, & songer à ce qu'il avoit à faire & à dire. Il eut beau se consulter: l'amour, qui venoit de reprendre toutes ses forces, le ramena toujours à un point, & lui persuada de se racommoder avec sa maîtresse. Dans cette vue, il fit dîner avec lui le Sultan, les princesses, & les principaux Emirs. Dogandar n'étoit pas la seule alors qui le reconnût; mais personne n'osoit ouvrir la bouche.

Plus hardie que les autres, elle risqua de lui parler, & lui dit: « Si l'on avoit la liberté, Seigneur, de vous déclarer ce

qu'on pense, on viendroit peut-être aisément à bout de vous convaincre que votre colère est injuste ». Madame, répondit Tangut, je ne connois personne qui puisse moins me convaincre de cela que vous. Il y eut je ne sais quoi de si timide dans le ton & dans la manière dont cet amant regagné prononça ce peu de paroles, que la rusée princesse sentit bien qu'il la craignoit. Prenant avantage de cette précieuse découverte: ce sera cependant moi, reprit-elle; vous avez pris mal une chose que je n'ai faite qu'en riant, & regardé comme des insultes, une conduite que je n'ai suivie que pour vous éprouver. Si je vous avois cru d'un tempérament si impétueux, je vous aurois ménagé avec plus de circonspection. Vous assurez que vous m'aimez, je veux m'en éclaircir par un moyen innocent que vous me fournissez vous-même; au même moment je vous perds, & vous ne reparoissez ensuite que le fer à la main pour me percer le sein. Je n'ai point dû prévoir un départ si subit, ni m'attendre à un retour si cruel; avouez-le, Seigneur, & condamnez-vous ».

Tangut demeura muet à ce discours. Fadhel parla ensuite, & après avoir blâmé

l'imprudence de sa fille, & témoigné fort au long qu'il désapprouvoit le peu de ménagement qu'elle avoit eu ; il conclut en disant : « Prince, si cette inconsidérée mérite encore quelque part dans vos bonnes grâces, je vous la livre dès demain ». Pourquoi, interrompit la Sultane, remettre cette affaire à demain ? Je donne dès-à-présent ma fille au brave Tangut ; qu'il vienne en notre compagnie rendre la tranquillité à ses propres sujets. Le fils d'Abouceaf ne put se résoudre à refuser un bien si présent. Il consentit d'entrer dans Kemmerouf, mais à condition qu'il prendroit avec lui le monde qu'il jugeroit à propos, & qu'il demeureroit maître d'une des portes de la ville. La frayeur des habitans se changea en une joie parfaite lorsqu'ils virent Tangut dans les rues. Il s'entretenoit familièrement, tantôt avec le Sultan, tantôt avec les princesses ; & ne portoit sur son visage aucun signe de colère. Il avoit en effet oublié tout le passé, & il ne pensoit plus qu'au bonheur de posséder la charmante Dogandar. Le Sultan le régala magnifiquement dans un jardin, dont tous les arbres étoient chargés de torches ardentes, & où il faisoit aussi clair qu'en plein jour.

Après le soupé, Dogandar joignit Tangut, & l'écarta assez loin de la compagnie. Nous voici, lui dit-elle, en état de parler à cœur ouvert. Que je suis heureuse d'avoir pour amant & pour époux le plus puissant prince de l'univers! Mais vos dernières merveilles m'ont tellement saisie, que je ne reviens point de mon étonnement. Personne ne peut faire la guerre sans argent; & néanmoins quoique la source de vos trésors fût demeurée entre mes mains, vous avez levé une armée capable de conquérir toute la terre. Vous avez fait plus; car vous nous avez surpris par une marche si soudaine & si bien concertée, que nous avons été attaqués avant que d'apprendre que nous eussions la moindre chose à craindre. Je ne vous dirai rien de vos soldats, qui tuent sans pouvoir être tués. Pour moi, tout cela me passe, & si j'osois espérer quelque complaisance de votre part, je vous témoignerois là-dessus ma curiosité un peu plus ouvertement que je ne fais. Elle disoit cela d'un air si tendre & si insinuant, & lançoit en même-temps, sur Tangut, des regards dont l'impérieuse douceur étoit si accoutumée à le démonter, que n'étant plus maître de faire aucune

réflexion, il tira son cornet, & lui dit: « Je serois, Madame, le plus ingrat des mortels, si je vous laissois plus long-temps en peine. Ce seul instrument m'a donné mon armée, & pourroit m'en donner un million d'autres plus nombreuses si j'en avois besoin. Je n'ai qu'à en jouer pendant un instant, & à demander autant de troupes qu'il me plaît, aussi-tôt je suis obéi. Cela est-il possible, dit l'artificieuse princesse? ma surprise augmente, & ma curiosité aussi. Il faut absolument que j'essaye si ce miraculeux cornet seroit aussi efficace entre mes mains qu'entre les vôtres ». En parlant ainsi, elle le lui prend fort adroitement, & s'étant éloignée de cinq ou six pas, en folâtrant, elle l'embouche & demande cent mille hommes. En un clin d'œil, toute la ville & le palais, & même le jardin, furent remplis de nouveaux soldats. Ceux de Tangut disparurent, parce que l'enchantement étoit fait de manière, qu'un effet produit par une autre personne détruisoit l'ouvrage de la première. Tout ce que put faire le malheureux amant, ce fut de prévenir l'ordre que sa maîtresse alloit donner de l'arrêter. Il sortit promptement du jardin; puis, à la faveur des ténèbres, il

se sauva par la plus prochaine porte de la ville.

Arrivé à la campagne, il détesta sa complaisance & la perfidie de Dogandar. La crainte d'être pris ne lui permit de s'arrêter nulle part. Quand il se crut sauvé, & qu'il pensa plus tranquillement à ses malheurs, & aux moyens de les finir, il ne se présenta à son esprit qu'un expédient sûr, c'étoit la ceinture de son frère aîné; la difficulté d'avoir cette ceinture l'inquiétoit furieusement. Hiarkan étoit naturellement brusque, hautain, & peu officieux; Tangut en craignoit un refus, accompagné de mauvais traitemens. Il fallut pourtant se résoudre à tout ce qui pouvoit arriver.

Prenant d'abord Hiarkan par son foible, il se jeta à ses pieds, & lui dit la larme à l'œil: « Plût à Dieu, mon frère, que j'eusse suivi vos sages conseils. Vous avez toujours eu pour moi la tendresse d'un père; je suis bien malheureux de n'avoir pas eu pour vous la docilité d'un enfant. C'est-là, mon frère, la plus grande de mes fautes: car quoique la perte que j'ai faite de ma bourse, & du cornet de Xamor, ne me rende que trop criminel, cette perte,

à la bien considérer, n'est qu'une suite du peu de déférence que j'ai eu pour vos avis. Quelles larmes peuvent expier ce crime? Prescrivez-moi, généreux Hiarkan, telle peine qu'il vous plaira; mais ne me refusez point le seul secours qui me reste pour rétablir la fortune d'une famille qui a le bonheur de vous avoir pour chef. En vous demandant votre ceinture, je ne vous demande qu'un bienfait de trois instans, ils me suffiront pour reprendre ce qu'on m'a volé. Que je serois fortuné après cela, si vous me permettiez de ne plus m'éloigner de vous, & de profiter des exemples de prudence & de sagesse qui vous échappent à tous momens, & que j'ai jusqu'à présent si malheureusement négligé d'imiter!

Hiarkan se tenoit immobile comme une statue, & paroissoit insensible aux larmes & aux paroles de Tangut. Mais cette insensibilité apparente fut suivie d'une colère si épouvantable, que le pauvre cadet se crut absolument perdu. Ce fut cependant ce qui le sauva: car la bile d'Hiarkan s'étant évaporée, les remontrances succédèrent aux injures; & enfin la ceinture fut accordée. Tangut se met cette merveilleuse ceinture, il nomme une mosquée de Kemmerouf;

&, en une minute ; il se trouve dans cette mosquée. Il s'y tint caché jusqu'après minuit. Alors, tout le monde étant profondément endormi, il nomme la chambre de sa maîtresse, & s'y rend. Elle dormoit tranquillement. Tangut, en s'approchant de son lit, sentit au dedans de lui-même un combat dont il pensa enrager. Les deux insignes fourberies que Dogandar lui avoit faites n'avoient pas été capables d'étouffer l'amour qu'il avoit pour elle ; il étoit au désespoir de se trouver si constant. Ah! Hiarkan, dit-il tout bas, si vous étiez à ma place! Le souvenir de ce frère, & la vive appréhension d'être désormais sans ressource, l'ayant encouragé, il ouvrit impétueusement tous les rideaux, & renversa une table avec beaucoup de fracas.

La belle Dogandar s'éveilla en sursaut toute tremblante ; & sans oser ouvrir les yeux, elle demanda qui faisoit ce grand bruit? C'est un amant joué, répondit Tangut. Qu'on me rende tout-à-l'heure la bourse & le cornet, je n'ai qu'un moment à demeurer ici. Dogandar, sachant à qui elle avoit affaire, perdit beaucoup de sa peur. Il n'y avoit, répliqua-t-elle, en regardant Tangut, que vous qui pussiez venir

ainsi surprendre les gens. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez tous les jours de nouveaux prodiges : mais, en vérité, il me semble que vous auriez pû vous passer de venir ainsi à heure indue troubler mon repos. Apprenez-moi, s'il vous plaît, la cause de ce nouvel emportement ; je ne sais si c'est un rêve, mais il me paroît que vous venez de me tenir un langage fort extraordinaire.

Elle s'étoit mise sur son séant ; son ajustement de nuit étoit d'un goût & d'une propreté enchantée ; & la clarté favorable de deux bougies parfumées faisoit découvrir mille beautés sur son visage. Tangut, qui n'avoit jamais vu sa maîtresse en cet état, ne tint pas long-temps contre des charmes qui l'avoient déjà tant de fois désarmé, & que la circonstance rendoit encore plus touchans. Toute sa colère s'évanouït. Je vous supplie, madame, reprit-il, de me pardonner ma brusquerie. Permettez-moi pourtant de me plaindre avec respect de ce qu'il n'a pas tenu à vous que je ne fusse le plus infortuné de tous les hommes. Vous m'avez joué deux tours..... Ne recommencez pas à m'insulter, intetrompit la princesse, approchez-vous. Tangut s'approcha

de la malicieuſe Dogandar, ravi de la faveur qu'elle lui faiſoit. Quels tours, continua-t-elle, oſez-vous me reprocher ? Que prétendez-vous avec ces expreſſions outrageantes ? Après l'éclairciſſement que je vous ai donné au ſujet de la bourſe, pouvez-vous encore vous plaindre de moi ? A l'égard du cornet, vous feriez plus prudemment de vous taire, que de me faire reſſouvenir de l'action la plus lâche dont un homme ſoit capable. C'eſt vous qui m'avez jouée. Moi, madame ! repliqua Tangut. N'eſt-ce point vous, pourſuivit Dogandar, qui m'avez abandonnée dans le temps même que je vous accordois tout ? N'eſt-ce point vous qui avez lâchement pris la fuite, & qui, par cette action honteuſe, m'avez expoſée à la riſée de tout l'univers ? j'avois mis ſur pied une nouvelle armée; la vôtre avoit diſparu; belles raiſons de fuir ! Ces nouvelles troupes n'étoient-elles point à vous auſſi-bien que le cornet, ou, pour mieux dire, auſſi-bien que celle qui s'étoit innocemment ſervie de cet inſtrument pour les appeler ?

Cette chûte toucha tellement Tangut, qu'il ſe mit à genoux pour demander une ſeconde fois pardon à la jeune princeſſe,

mais elle le fit relever auſſi-tôt; & comme il ſe relevoit : Vous êtes, lui dit-elle, plaiſamment bâti avec cette ceinture; quelle mode nous amenez-vous donc là? Apparemment que les Lutins ſont faits ainſi; mais ſi cela eſt, ils ne ſont, ni ſi riches, ni ſi adroits qu'on penſe. Voilà une ceinture bien groſſièrement travaillée. Que je voie ſi je ne me trompe point. Dogandar ne pouvoit commencer plus heureuſement les queſtions qu'elle avoit envie de faire pour découvrir le nouveau ſecret. Madame, repartit Tangut, en s'avançant, je ne connois point la nation Lutine, ni je ne ſais ſi la ceinture eſt un de ſes ajuſtemens. Ce qui eſt certain, c'eſt que la mienne eſt d'un prix ineſtimable, & qu'elle m'eſt infiniment chère, puiſqu'elle m'a procuré le bien dont je jouis à préſent. Pendant qu'il parloit, la ſubtile princeſſe dénouoit la ceinture, le tirant inſenſiblement à elle. Comment donc avez-vous fait, reprit-elle; venez-vous de bien loin? Avez-vous mis beaucoup de temps à votre voyage? J'ai, répondit-il, fait plus de trois cent lieues en un inſtant; cette ceinture n'a pas plutôt été ſur moi, que j'ai nommé cette ville, & que je m'y ſuis trouvé. Mais, madame,

il me semble que vous m'en dépouillez ? Dogandar en avoit attiré assez pour en faire un tour autour d'elle, & elle achevoit de se ceindre dans le moment qu'il s'apperçut de la tromperie. Au lieu de lui répondre, elle nomma la chambre du Sultan, & elle y fut tout-d'un-coup transportée. Aussi-tôt Fadhel mit ses gardes en mouvement ; tout le palais fut rempli d'une rumeur épouvantable. Bien en prit à Tangut d'y avoir été souvent, & d'en avoir appris les issues les plus secrettes. Un petit escalier dérobé lui en fournit une très-heureuse ce jour-là. Il traversa toute la ville en courant, & s'étant rendu à un endroit des remparts qui étoit à moitié ruiné, il eut encore assez de force & d'adresse pour s'échapper par-là. Après avoir un peu repris haleine, il ne se plaignit point de lui-même comme les autres fois, il n'eut point recours aux imprécations : il se livra avec une espèce de tranquillité au plus noir désespoir, & se dévoua à la mort.

A l'Occident de Kemmerouf, il y a des montagnes affreuses, qui forment un désert immense, si sec & si stérile, que les animaux mêmes qui trouvent le plus aisément leur nourriture dans les lieux arides, n'osent

s'y

s'y tenir. Tangut s'y achemina dans l'espérance d'y finir bientôt sa vie & ses maux. Il marcha tout le reste de la nuit & le jour d'après sans se reposer, afin que la fatigue se joignant à la faim, son dernier moment arrivât plutôt. Vers la fin du jour, comme il suivoit à pas chancelans le penchant d'un roc; il tomba dans un grand évanouissement, & son corps, privé de tout sentiment, roula quelque-temps vers un précipice, où ce malheureux prince se seroit entiérement brisé, si ses habits ne s'étoient accrochés autour d'un vieux figuier qui l'arrêta. On pouvoit appeler cet arbre la merveille de ce lieu solitaire, car on n'y voyoit point d'autre verdure. L'évanouissement de Tangut fut suivi d'un long assoupissement, dont il ne sortit que lorsque le nouveau jour fut déjà assez avancé. Ayant ouvert les yeux, le premier objet qui le frappa, ce fut l'arbre qui le retenoit. Il en considéra quelque temps les fruits, & tenté d'en goûter, il dit en lui-même : J'ai résolu de mourir; mais que m'importe de mourir un jour plus tard? Jouissons encore une fois du plaisir de manger des figues, puisque la fortune nous en offre; nous n'en mourrons pas moins après. Il se leva avec beaucoup

de peine, & ayant attiré à lui les plus prochaines branches de l'arbre, il dévora avec une extrême avidité, & ſans aucune attention, tout autant de figues qu'il en put cueillir. Son nez croiſſoit d'un pied à chaque figue qu'il avaloit; & quoiqu'il s'apperçût de ce prodige affligeant, le chagrin qu'il lui cauſa ne put l'emporter ſur ſa gourmandiſe. Il continua de manger juſqu'à ce que ſon eſtomac fût plein, & ſon nez continua toujours de croître. Ce nez s'embarraſſa même tellement dans les branches du figuier, que Tangut eut toutes les peines du monde à le retirer ſain & ſauf.

Tandis que les plaiſirs durent, les maux qui en viennent ne ſont pas grande impreſſion; mais il n'en eſt pas de même après. Tangut, qui auroit auparavant défié la fortune de le rendre plus miſérable, apprit par ce qui venoit de lui arriver que ſes malheurs pouvoient augmenter. J'ai été engendré, diſoit-il, ſous une abominable planète: mon imprudence m'a cauſé mes autres malheurs; mais qu'ai-je fait pour mériter celui-ci? Fuyons cet arbre fatal & ſon injurieux ſecours, ne ceſſons pas de chercher la mort. Il dévide ſon nez autour de ſon bras gauche, & chargé de ce pénible &

ridicule fardeau, il pourſuit ſa route. Les figues avoient réparé ſes forces, ainſi il marcha avec une nouvelle vigueur, & le ſoleil n'étoit pas couché lorſqu'il arriva dans un vallon fort éloigné du lieu qu'il avoit quitté. Là, s'étant aſſis ſur une pierre, il tourna par haſard ſa vue vers un enfoncement que l'ombre des rochers rendoit aſſez obſcur, & il y vit un ſecond figuier tout couvert de très-belles figues. Cette découverte, au lieu de lui faire plaiſir, le chagrina tellement, que s'il n'avoit pas été ſi fatigué, il ſe ſeroit éloigné d'un objet qui ſembloit l'inviter à alonger encore ſa vie & ſon nez. Il ſe tourna d'un autre côté, & il s'endormit.

A ſon réveil la faim le tourmenta, & un certain je ne ſais quoi lui dit en lui-même; tes figues d'hier ſont digérées, quel mal y auroit-il à manger de ces autres qui ſe préſentent? que peut-il t'arriver de pire que ce que tu as déjà? pourquoi t'éloigner? ce vallon ne peut-il pas te ſervir de tombeau? cueille, mange de ces fruits délicieux en attendant la mort. Ces penſées entraînèrent l'affamé Tangut vers le figuier. Retenant le bout de ſon nez d'une main, de l'autre il cueillit une figue, & la porta à ſa bou-

che ; mais à peine l'eut-il avalée, que cette extrêmité de ſon nez lui échappa. Il voulut la reprendre, & il lui ſembla que ſon nez s'étoit raccourci au moins d'un pied. Une ſeconde figue, qui eut un pareil effet, le confirma dans ſon opinion, & une troiſième ne lui permit plus de douter de la vertu bienfaiſante de ces fruits. Avec quelle joie & quel empreſſement ſe hâta-t-il de réduire ſon nez à la meſure naturelle ! Ayant ſi heureuſement recouvré ſa figure ordinaire, il imagina, pour le rétabliſſement de ſes affaires, un ſtratagême qui lui réuſſit parfaitement. Il défit la toile de ſon turban, & y mit beaucoup de figues de cette derniere eſpèce ; & étant retourné en diligence au premier figuier, il en cueillit auſſi une grande quantité, qu'il enveloppa ſéparément dans la même toile ; après quoi il reprit le chemin de Kemmerouf, où il rentra au ſoir.

Il demeura la nuit chez une pauvre femme, qui le logea ſans le connoître. Le matin il ſe barbouilla le viſage avec de la terre, ſe traveſtit en payſan, & ayant rempli un petit panier de figues qui alongeoient le nez, il les couvrit de feuilles, & alla paſſer & repaſſer devant le palais de Fadhel.

Le chef des pourvoyeurs l'ayant apperçu, l'appela, & lui demanda ce qu'il portoit à vendre. Ce ſont de petites figues de montagnes, dit le payſan. Nous ne ſommes pas encore au temps des figues, répartit l'officier, en découvrant le panier; celles-ci ſont pourtant mûres: combien veux-tu les vendre? Les fruits qui naiſſent ſur les rochers expoſés au ſoleil, dit le payſan, mûriſſent plutôt que les autres; vous m'en donnerez tant... Il propoſa un prix, & le marché fut bientôt conclu. Tangut changea de quartier, s'habilla en médecin, s'attacha une barbe poſtiche, qui le rendoit méconnoiſſable, & attendit en cet état l'effet de ſes figues.

Le chef des pourvoyeurs du palais ne les eut pas plutôt achetées, qu'il courut les porter à la ſultane & à la princeſſe, qui prenoient enſemble du café. Fruits nouveaux! s'écria-t-il, je vous apporte les premières figues de cette année. La mère & la fille ſe jetèrent ſur le panier. Dogandar en prit plein ſes mains avec autant de hâte que ſi elle les avoit dérobées, & s'enfuit de l'autre côté de la chambre pour les manger plus vîte & plus à ſon aiſe. La mère fut la première à remarquer que ſon nez s'étoit alongé

de quatre pieds, après avoir mangé quatre figues. Elle en rejeta une cinquième à demi-pelée, & fit un cri qui obligea Dogandar à retourner la tête. Quel nez ! madame, s'écria-t-elle. Ah ! ma fille, dit la sultane, en la regardant elle-même, nous sommes perdues. Elles volent toutes deux au miroir, & le miroir trop fidèle les représente telles qu'elles sont. Qui pourroit exprimer les différentes passions qui s'élevèrent en leurs cœurs ? Le grand bruit qu'on entendit chez elles y attira toutes les femmes du palais, le sultan, le grand-visir, le chef des eunuques, & plusieurs émirs. Fadhel fut saisi d'un étonnement étrange ; mais afin de ne pas augmenter la consternation de la sultane & de la princesse, il dit que l'accident qui leur étoit arrivé ne pouvoit être qu'une illusion, & que quand même la chose seroit réelle, il seroit aisé aux médecins, qu'il alloit faire assembler, d'y apporter un prompt remède.

Les plus habiles médecins du royaume d'Assen furent convoqués, & ils visitèrent ensemble les malades. Après de longs & inutiles raisonnemens, ils conclurent que ces excroissances de nez, dont leurs livres ne parloient point, pouvoient, à la véri-

té, être enlevées sans danger par quelques coups de rasoir ; mais que la base de chacun de ces nez s'étant amplifiée à proportion de la longueur survenue, il resteroit toujours une difformité notable au milieu du visage, & principalement au milieu de celui de la princesse, qui avoit été plus friande & plus avide que la sultane. Ce jugement redoubla le désespoir de Dogandar & de sa mère ; elles s'enfermèrent de peur qu'on ne les vît. Le bruit de leur malheur ne laissa pas de se répandre dans toute la ville, avec la triste décision des médecins. C'étoit ce que Tangut attendoit.

Il alla, en qualité de médecin étranger, présenter ses services au sultan, lui faisant tout espérer de sa longue expérience & de la connoissance qu'il avoit des simples. Fadhel accepta ses offres, & le mena lui-même dans l'appartement des dames. Le prétendu médecin leur tâta le pouls aux jambes & aux bras, il examina leurs nez ; puis grossissant le ton de sa voix, il leur dit : « Mes reines, vous ressemblez à des éléphans. S'il y avoit un moyen de faire disparoître la trompe d'un éléphant, sans qu'il fût nécessaire de la couper, ce même moyen pourroit servir à vous guérir : Or, il y en a

un, & je crois être le seul au monde qui le sache. J'en ai fait l'épreuve sur un des plus puissans éléphans du royaume de Pégu. Mais avant que de commencer à travailler à votre guérison, je vous avertis que l'éléphant est d'un tempérament tranquille, qui contribue beaucoup à faire opérer les remèdes qu'on lui donne; & que par conséquent le mien ne peut agir sur vous que lorsque j'aurai réussi à mettre toutes vos humeurs en équilibre.

Après qu'il eut prononcé cette belle harangue, qu'il avoit ainsi dressée pour se divertir en allant à ses fins, Fadhel lui dit qu'il n'avoit qu'à gouverner les princesses comme il le jugeroit à propos, & lui donna un appartement dans le palais, afin qu'il fût plus à portée d'elles. Il leur fit prendre pendant huit jours des remèdes très-communs, auxquels il donnoit des noms inconnus pour en inspirer une haute idée. Les remèdes ayant, à ce qu'il dit, ramené le tempérament de la sultane à la juste égalité qui étoit absolument nécessaire pour la guérir, il la fit entrer dans un cabinet dont il avoit fait fermer toutes les fenêtres, & lui mit dans la bouche quatre bonnes figues l'une après l'autre, qu'elle eut soin d'ava-

ler. Vous voilà guérie, madame, lui dit-il. Elle porta la main à ſon nez, & fut ſi tranſportée de joie, qu'elle laiſſa le médecin pour courir ſe montrer à ſa fille, qui attendoit avec impatience l'iſſue de l'opération. Dogandar voyant la ſultane parfaitement guérie, verſa ſur elle des larmes de joie. Elle conjura enſuite, à mains jointes, le médecin de ne pas différer ſa guériſon. Tangut lui dit, avec froideur, qu'il ſouhaiteroit que ſa complexion reſſemblât à celle de ſa mère. Il lui retâta le pouls à pluſieurs repriſes, puis il branla la tête, & fit une mine de ſi mauvais augure, que Dogandar en trembla juſques dans l'ame. Après ces cérémonies, il lui déclara nettement que ſon mal étoit incurable, & voulut prendre congé. La ſultane & Fadhel, qui ſurvinrent, furent vivement touchés de cette déciſion. Ne pouvant perſuader au médecin de donner des remèdes à la malade, ils le prièrent de reſter du moins quelque temps à la cour, à quoi il témoigna ne conſentir qu'avec peine.

Dogandar paſſoit les jours & les nuits à pleurer. A quoi me ſervent à préſent, diſoit-elle, tous les avantages que la nature & la fortune m'avoient accordés ? Hélas ! ces traits

réguliers, ces yeux pleins de feu, ce teint éblouissant, cette beauté enfin dont on m'a tant de fois flattée, avec assez de justice, ne sert plus qu'à donner un plus grand relief à la laideur monstrueuse qui me défigure ! Y auroit-il une princesse plus heureuse que moi sur la terre, sans ce malheur épouvantable qui m'accable, & qui me fera mourir ! mais cette réflexion ne fait que redoubler ma douleur : la bourse inépuisable, le redoutable cornet & la miraculeuse ceinture sont mal entre les mains d'un monstre. Un après-dîner, Tangut voulant entrer chez elle, l'entendit raisonner à-peu-près de cette sorte, & conçut, par ses discours, que l'occasion de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu, étoit venue.

Bien résolu d'en profiter, il entra sans faire semblant d'avoir rien ouï, & salua la malade à son ordinaire. « Quoi ! lui dit-elle en gémissant, seroit-il possible que vous m'eussiez absolument condamnée à demeurer toute ma vie comme je suis ? Ayez compassion de moi, je vous en conjure ; faites du moins une tentative ; craignez-vous de n'être pas assez recompensé ? Si les trésors de mon père ne sont pas assez grands, l'infortunée princesse qui vous parle peut vous

faire elle-même des présens qui vous forceront d'avouer que jamais médecin ne fut mieux payé que vous ».

« L'intérêt, madame, répondit Tangut, ne fut jamais un motif propre à me faire agir : je ne travaille que pour la gloire. J'envie celle des conquérans & des rois qui se sont rendus fameux, non-seulement par leurs exploits, mais aussi par leurs bienfaits ; & dans la profession que j'exerce, si je pouvois être d'un moment à l'autre dans les extrémités du monde les plus reculées, je remplirois de mon nom tout l'univers, en rendant la santé aux plus illustres malades de toutes les nations ».

» Rendez-moi les agrémens que j'ai perdus, répliqua Dogandar, je vous mettrai en état de faire plus de conquêtes & de libéralités que tous les rois ensemble n'en firent jamais. Je ferai plus, je vous donnerai le moyen de vous rendre si promptement dans tous les lieux où vous voudrez être, que la vîtesse des oiseaux ne sera que lenteur en comparaison de votre rapidité ». Tangut, devenu habile par ses propres malheurs, parut fort étonné à ces propositions. Madame, dit-il en souriant, on promet tout pour obtenir ce qu'on désire for-

tement; on promet même l'impossible. Mes promesses ne sont point de cette nature, interrompit Dogandar; & si, après ma guérison, quelques foibles appas que je devois à la nature...... Elle n'en dit pas davantage; mais elle tira de son cabinet la bourse, le cornet & la ceinture; & les montrant au Médecin, elle lui en expliqua les vertus. Quoiqu'il fût plus savant qu'elle sur cette matière, il parut incrédule à tout ce qu'elle lui dit, & feignit même de vouloir s'en aller, pour n'être pas obligé, disoit-il, de s'entretenir davantage de bagatelles; si bien que la princesse eut encore la peine de le prier d'emporter chez lui ces trois raretés, pour en faire l'épreuve. Comme par complaisance, il les mit dans sa poche; & ayant ainsi ratrapé ce qu'il avoit tant de fois désespéré de r'avoir, il résolut de ne pas différer la fin de la scène. Rien ne me fait espérer votre guérison, dit-il à la princesse; mais puisque votre reconnoissance s'étend si loin, vous me forcez à tenter l'impossible; je reviendrai dans une heure. Il alla se ceindre, & se préparer à partir.

Etant rentré chez la princesse avec un certain nombre de figues médicinales, & une figue commune qu'il avoit eu soin de

se procurer, il la trouva dans le cabinet où sa mère avoit été guérie, couchée sur un sopha; après lui avoir tâté le pouls aux bras & aux jambes, & à d'autres parties sensibles, elle tomba, par un certain mouvement qu'il fit dans une espèce de sincope, dont elle ne sortit que pour avaler autant de figues qu'il en falloit pour réduire la mesure de son nez à un pied; & cela étant fait, il lui retâta le pouls. Ah! madame, s'écria-t-il quel changement fatal! mon remède n'opérera plus. Continuez toujours de m'en donner, répondit la princesse. J'y consens, reprit le médecin: je souhaite que mon art me trompe. Soit frayeur ou autre chose, l'évanouissement de la princesse recommença; il se réjouit du plaisir de se venger, & lui mit dans la bouche la figue commune, qu'elle avala sans aucun succès. Douleur inexprimable! horrible renouvellement de désespoir! Je demeurerai donc, dit-elle, en poussant un long gémissement, je demeurerai donc avec un pied de nez? Oui, madame, repartit le médecin, c'est Tangut qui vous en assure. En même-temps il ouvre les fenêtres, il arrache sa fausse barbe, il se montre, & nomme la ville d'Hiarkan, où sa ceinture

le rend en une minute. Dogandar auroit voulu mourir dans ce cruel & funeste moment; mais elle vécut malgré elle, & vécut même jusqu'à une extrême vieillesse, sans pouvoir s'apprivoiser avec son nez. Son aventure fit naître un proverbe qui est encore aujourd'hui en usage dans tout l'orient. Pour le prince Tangut, après avoir rendu à ses frères le cornet & la ceinture, il s'établit dans une contrée fertile, & y fonda un un royaume (1) très-florissant & très-étendu.

Rouschen exprima en termes fort énergiques le plaisir qu'elle avoit pris à m'entendre, & me dit qu'elle me tenoit pleinement quitte de ma dette. Comme je voulois répondre, Almoraddin jugea à propos de me prévenir, en disant : Madame, cette histoire est remplie de merveilles, mais je dois partager avec Abdalla les applaudissemens qu'elle lui attire. La persane interprêta ces paroles comme il lui plut. Elles m'étonnèrent; & quand nous fûmes sortis, j'en demandai avec d'autant plus d'empressement l'explication à Almoraddin, qu'il avoit l'air mécontent. Il se fit un peu prier pour répon-

(1) Le royaume de Tangut a au nord & à l'orient le Karakarai; au midi, le royaume de Belor & la Chine; & à l'occident, le royaume de Xamor.

dre. Cruel ami, me dit-il enfin; ne conçois-je pas assez moi-même jusqu'à quel point je suis misérable? Falloit-il encore retracer mon histoire sous le nom d'un Tangut imaginaire, me faire voir Zulikhah sous la figure d'une princesse perfide, & me représenter malheureux trois fois de suite, afin de m'arracher ce qui me restoit d'espérance? Vous vous imaginez donc repartis-je, que l'histoire que j'ai contée soit de ma composition? Non, cher Almoraddin, elle n'en est pas; j'en jure par la pierre (1) noire de la Mecque, par le puits de Zemzem (2), & par le tombeau du prophête. Lisez les annales du royaume de Kachemire, vous y trouverez cette histoire; c'est-là que je l'ai prise. Au reste j'espère vous empêcher de ressembler plus longtemps à Tangut; car il ne faut pas aisément se flatter d'une ressource comme celle des figuiers. Là-dessus, j'embrassai tendrement Almoraddin. Faute de lumieres, il étoit sujet à de.

(1) Pierre fort respectée dans le temple de la Mecque, bâti par Abraham, selon Mahomet.

(2) Puits de la Mecque, dont l'eau vient de la source que Dieu fit naître en faveur d'Agar & d'Ismaël, à ce que disent les mahométans.

petits égaremens ; mais il revenoit toujours de bonne foi, & assez vîte.

Quand il n'y eut plus rien à faire au vaisseau, nous prîmes congé de Rouschen. La petite Loulou, quoique fort occupée à courir après une guenuche, vint, toute hors d'haleine, recevoir aussi nos complimens : mais elle les paya d'un de ses contes. Comme je lui remontrois qu'elle étoit fort échauffée, & qu'un singe ne méritoit pas qu'elle s'exposât à tomber malade : Vous me conseillez, sans doute d'être moins vive, me dit-elle? Assurément, repartis-je : Et moi, reprit cet enfant, je vous conseille de ne jamais conseiller personne, à moins que vous n'en soyez prié, sur-tout quand il s'agira de singes : autrement il vous arrivera ce qui arriva à un petit oiseau. Et qu'arriva-t-il au petit oiseau, lui dis-je? Vous allez le savoir, repliqua Loulou.

Troisieme conte de Loulou.

QUELQUES singes, habitans d'un bois, s'assemblèrent sous un arbre pour y passer la nuit : c'étoit au commencement des

pluies, & il faisoit froid. Ils virent briller auprès d'eux, dans l'obscurité, un ver-luisant; & croyant que ce fût une étincelle, ou même un petit charbon embrasé, ils le couvrirent de feuilles sèches & de bois, & commencèrent à souffler l'un après l'autre. Il y avoit sur l'arbre quantité de petits oiseaux qui les regardoient faire, & qui s'en moquoient. L'un de ces oiseaux, plus officieux que les autres, descendit charitablement, & fit cette remontrance aux singes: « Le déplaisir que me cause la peine inutile que vous prenez pour allumer ce feu, m'a obligé de quitter la branche où j'étois perché, pour venir vous dire que vous perdez votre temps. L'avertissement du petit oiseau fut très-mal reçu des singes. Il y en eut un qui lui dit avec orgueil: « Qui te prie de te mêler de nos affaires, oisillon mon ami? Il faut que tu sois bien de loisir. Saches qu'il n'y a que les sots qui donnent des conseils à qui n'en demande point. Va dormir, & nous laisse le soin de ce qui nous regarde ». Le petit oiseau se tut quelque temps; puis il recommença à parler, & dit: « Ce que vous voyez luire n'est pas du feu; c'est un ver à qui la nature a donné cet éclat

qui vous trompe. Si la foiblesse de ton inquiète cervelle, répliqua le singe, t'empêche de fermer les yeux, ferme du moins ton bec importun. La simplicité du petit oiseau fut si grande, qu'au lieu de s'en aller, il ajouta encore: « Ce que je vous dis du ver est certain; je dois bien le connoître, puisque j'en fais assez souvent ma pâture ». Il espéroit qu'à la fin il feroit entendre raison aux singes. Mais celui qui lui avoit déjà parlé ne pouvant plus retenir sa colère, sauta sur le petit babillard; & le dépêça. Loulou rioit de bon cœur en achevant sa fable. Vous m'avez bien redressé, lui dis-je; je vous promets que si je deviens jamais petit oiseau, je ne parlerai que pour vous louer.

Suite de l'histoire d'Almoraddin.

AYANT quitté Calicut, nous navigeâmes fort heureusement jusqu'à la hauteur de Ceilan; mais alors nous ne pûmes suivre notre route, parce que les vents soufflèrent si impétueusement & si opiniâtrément du côté de l'orient & du nord, que notre résistance étant vaine, il fallut s'abandon-

ner à leur fureur. Nous fûmes emportés d'abord dans une mer où nous découvrîmes plusieurs isles, sans pouvoir nous arrêter à aucune. L'océan changea ensuite de face ; &, pendant trente jours, nous ne vîmes que le ciel & l'eau. Au bout de ce temps-là, nous apperçumes une haute montagne qui paroissoit sortir de la mer, & nous demandâmes au pilote s'il la connoissoit. Je la connois assez, répondit-il, pour vous conseiller de l'éviter, & pour vous assurer qu'on n'en approche pas sans un extrême danger. C'est l'isle du div Feridoun, le génie le plus capricieux & le plus sanguinaire dont on ait jamais ouï parler. Contez-nous, lui dis-je, ce que vous savez de ce génie.

Aventure du père du Pilote.

LE pilote laissa échapper un grand soupir. Mon père, continua-t-il, qui étoit pilote comme moi, ayant un jour jeté l'ancre dans une anse de l'isle, où le vent nous pousse, y descendit avec une partie de l'équipage, pour y faire du bois & de l'eau,

Feridoun les ayant vus, fit un rugissement semblable au rugissement de vingt lions; & s'étant montré à eux, il leur dit: « Vous ne devez attendre que la mort, si tous les hommes de votre navire ne viennent ici se présenter à moi. Que l'un de vous prenne l'esquif, qu'il aille les chercher. Un matelot se détacha, tandis que mon père & les autres, transis de crainte, restèrent prisonniers. Ceux du navire hésitèrent sur ce qu'ils devoient faire; mais comme ils n'avoient point de pilote, & que les hommes qui accompagnoient mon père étoient les seuls qui eussent pu lui succéder, ils résolurent à la fin de descendre. Lorsqu'ils furent en présence du génie, il leur dit: Y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille m'interroger? Personne n'osa répondre. Regardez le ciel, continua-t-il, haussez les bras. Il leva lui-même les mains au ciel, comme feroit un iman dans sa mosquée, & on l'imita. Après quelques momens de silence, les voyageurs & lui demeurant dans leur situation, il prononça avec grande dévotion, à ce qu'il sembloit, ces belles paroles; « Louange soit à Dieu, » créateur du ciel & de la terre, des té» nèbres & de la lumière. Ceux qui ne

» croyent pas en leur ſeigneur ſont égarés.
» C'eſt lui qui m'a créé de la flamme du
» feu, & qui vous a créés du limon de
» la terre ". En finiſſant cet acte de religion, il étend ſa main ſur mon père; & lui ſerrant la gorge, il l'étrangle. Il empoigne de même, ſans aucun choix, dix hommes de la compagnie, & les fait expirer en les froiſſant entre ſes doigts. Puis il dit aux autres: Louez Dieu, & emportez tout ce que mon iſle peut vous fournir. Après cela, il ſe retira au ſommet de la montagne, d'où on l'entendit pleurer, & faire de grands hurlemens.

Nous demandâmes au pilote ſi l'iſle étoit habitée, ſi tous ceux qui y mettoient le pied recevoient le même traitement. Ceux qui échappèrent quand mon père fut tué, répondit-il, ont rapporté qu'ils y avoient vu de loin quelques ſantons. Je ne puis nier que, dans mes voyages, je n'aie rencontré des perſonnes qui ſe louoient de Feridoun, & qui diſoient que, non-ſeulement il leur avoit accordé du bois, de l'eau, du gibier & des fruits, mais auſſi qu'il avoit ſatisfait à leurs interrogations, & leur avoit révélé divers ſecrets.

Le vent étoit fort diminué; la mer ne

menaçoit plus. Nous nous regardâmes Almoraddin & moi avec la même pensée, & un égal désir de consulter Feridoun. Nous fîmes jeter la sonde. Ayant reconnu qu'on pouvoit ancrer, nous exhortâmes le pilote & l'équipage à ne rien craindre; & nous étant mis dans la chaloupe avec deux rameurs, nous allâmes descendre derrière un petit écueil. L'isle étoit toute couverte d'arbres. Après avoir cheminé quelque temps sans rencontrer ame vivante, sinon quelques gazelles, & un fort grand nombre de souris qui ne fuyoient point à notre approche, nous vîmes une cabane au milieu d'un petit jardin entouré de bambous. Au bruit que nous fîmes, l'habitant se montra. C'étoit un Santon, qui vint à nous d'un air ouvert, & qui nous invita à entrer, en disant: Loué soit Dieu. Soyez les biens-venus dans l'isle du meilleur des génies. Mon père, lui répondis-je, vous connoissez Feridoun. Nous avouons que nous ne sommes pas sans crainte; ne nous refusez pas votre secours. Nous lui racontâmes ce que nous avions appris du pilote; mais, ajoutâmes-nous, il n'est pas vraisemblable que Feridoun, qui connoît Dieu, ensanglante ses

mains ſans raiſon. Êtes-vous muſulmans, dit le Santon ? Oui, mon père, répondîmes-nous, nous le ſommes, quoique grands pécheurs. Et les gens de votre navire ſont-ils auſſi muſulmans, reprit-il ? Nous le croyons auſſi, repartîmes-nous. Ne craignez donc rien, répliqua le Santon ; paſſez ici la nuit, demain vous verrez le génie. Il eſt à préſent de l'autre côté de la montagne. Ce bon Santon nous fit faire, en ſa compagnie, un repas frugal, plus agréable que les feſtins des plus voluptueux omerahs. Aſſis ſur des peaux de gazelles, nous mangeâmes de bons fruits conſervés dans du coton, d'autres fruits ſecs, & des cocos frais, dont la liqueur nous déſaltéra & nous réjouit.

En ſoupant, notre hôte nous entretint du caractère & des mœurs du génie. Il nous dit que c'étoit un des plus zélés & des plus fiers muſulmans qu'il y eût dans ſa nation ; & qu'il haïſſoit tellement les adorateurs du feu & les autres idolâtres, qu'il les faiſoit mourir dès qu'ils tomboient entre ſes mains ; qu'il les diſcernoit, ſoit par une odeur infecte qui ſortoit d'eux, ſoit autrement ; & que ſans doute le père de notre pilote, & ceux qui avoient

péri avec lui, étoient mages, quoiqu'ils fiſſent ſemblant de ne l'être point. Que ce n'étoit donc, ni le caprice, ni une cruauté inſenſée qui gouvernoit Feridoun, mais un zèle éclairé. Savez-vous, interrompis-je, de quelle eſpèce de génies il eſt, & pourquoi il s'afflige ſi déméſurément? Votre première queſtion, reprit le Santon, eſt la plus dangereuſe que vous puiſſiez faire ici: Dieu nous préſerve de nous y arrêter. A l'égard de la ſeconde, j'y ſatisferai avec plaiſir. Feridoun aime que j'y réponde fort au long; & ce que j'ai à vous raconter vous occupera, en attendant le ſommeil.

Fin du douzième volume.

